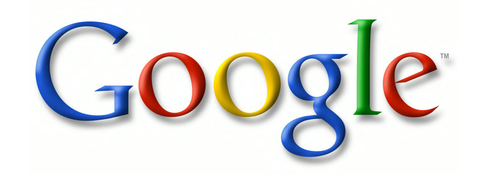


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

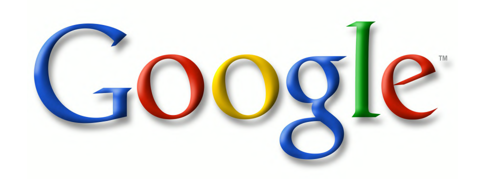
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

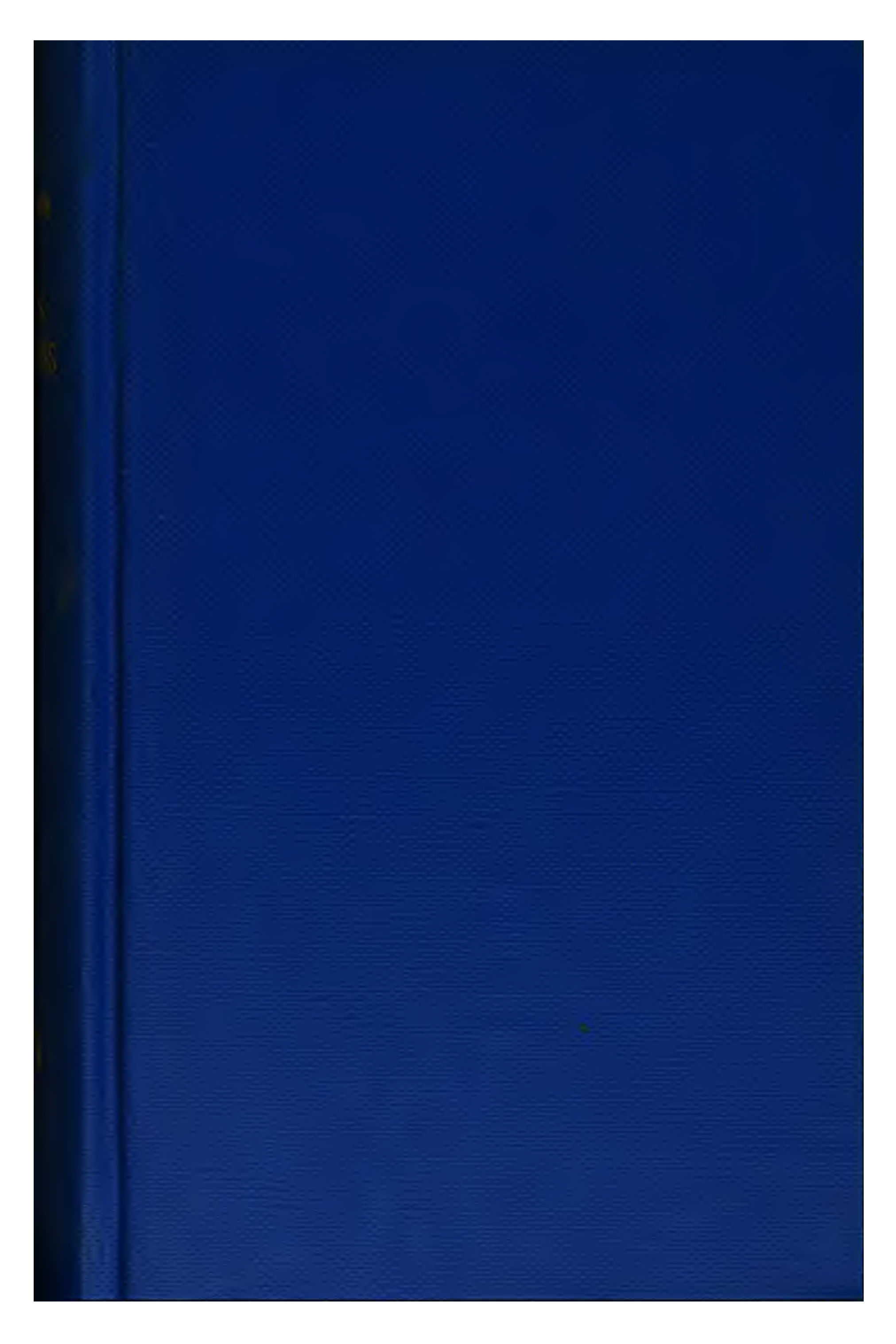
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





1)1 5155 A. 1

CONTES BOURGEOIS

IL A ÉTÉ TIRÉ

Quarante exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Prix : 7 fr.

Et *dix exemplaires numérotés* sur papier de Chine

Prix : 12 fr.



THÉODORE DE BANVILLE

— SCÈNES DE LA VIE —

CONTES BOURGEOIS

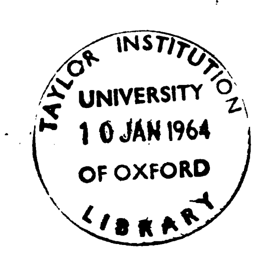
AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

DEUXIÈME MILLE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1885

Tous droits réservés.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JAN 1964
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES BOURGEOIS

I

ROSE QUI RIT

Le rire de madame Rose Georget est une des joies et une des curiosités de la ville de Chinon. Le fait est que cette charmante femme rit toujours, à propos de tout et à propos de rien, pour un rayon qui passe, pour une mouche qui s'envole, pour un mot qui n'a absolument rien de comique ; et pourtant elle n'a pas l'air bête ! Sa jolie petite frimousse à fossettes, chiffonnée comme celle d'une nymphe de Clodion, ses lèvres rouges, son nez relevé au bout comme par un capricieux coup de pouce du statuaire, ses grands yeux d'or, ses cheveux relevés en broussailles, sa mignonne oreille rose, ses mains potelées ont infiniment d'esprit, et sa bouche toujours ouverte laisse voir un tas de perles, où vient se jouer la lumière.

Madame Georget n'a pas toujours ri. Un long temps s'est écoulé où pâle, désolée, sinistre, effroyablement

résignée, elle se laissait stupidement vivre, excitait la pitié des passants et ressemblait à une bête qu'on mène à l'abattoir. C'était le désespoir absolu, tranquille, sans bornes; et quand on connaîtra sa vie, on verra à quel point ce renoncement de tout était justifié. Fille du grand marchand de nouveautés Cadot-Thinville, dont la femme était une demoiselle Parcellier, Rose avait été élevée sans amour et sans caresses par ses parents, qui ne songeaient qu'à augmenter leur fortune; car monsieur Cadot-Thinville, dévoré d'ambitions politiques, aspirait à la députation. Ses seuls moments de bonheur étaient ceux qu'elle passait avec sa cousine Laure, dont la mère, veuve de monsieur de Trévery, s'était remariée au riche marchand de blés Faussillon.

Dans leurs longues conversations, les deux jeunes filles, l'une et l'autre privées chez elles de toute affection, aspiraient ardemment au mariage, rêvaient de trouver dans cet état nouveau tout ce qui jusque-là leur avait manqué, et par avance paraient de toutes les élégances des maris charmants. Elles les eurent, hélas! plus tôt qu'elles ne l'espéraient, car leurs destinées devaient se ressembler de point en point, et l'histoire de l'une fut exactement l'histoire de l'autre. Monsieur Barbacanne, qui épousa Laure, et monsieur Georget, qui devint le mari de Rose, tous deux riches propriétaires, passaient alors, avec justice, pour les deux jeunes hommes les mieux habillés de Chinon. Tous les deux, ils avaient fait leur droit à Paris, savaient les belles manières et possédaient des talents d'agrément, chantant au piano des airs d'opéra-comique, et lavant avec une féroce propreté des aqua-

relles sentimentales. Courtisée par un amant qui lui offrait des fleurs bleues, cueillies dans des endroits escarpés au péril de sa vie, et apportant une dot de deux cent mille francs, Rose crut qu'elle allait parcourir, en marchant sur des gazons, les sentiers de l'idéal; mais une fois les noces faites, Claude Georget quitta son visage aimable, comme on quitte un masque; il se montra tel qu'il était, brutal, avare, impitoyable, et réduisit sa femme au plus complet esclavage.

Pendant qu'il étudiait à Paris, Georget, aussi économiquement qu'il l'avait pu, avait fait des folies pour les demoiselles de Bullier et les buveuses d'absinthe des brasseries, qui naturellement lui en avaient fait voir de toutes les couleurs; et d'après elles, il s'était fait de la femme une opinion définitive, qui ne devait jamais varier. Il pensait qu'on n'est jamais assez dur pour ces animaux-là, et il le fit bien voir. Tout en s'occupant de ses cultures et de ses vignes, il eut des bonnes fortunes dans la société, sans renoncer aux petites ouvrières, et enfin s'amusa avec une prodigalité sage, tandis que privée de toute société, ne recevant personne, si ce n'est des paysans ou des marchands de vins venus pour affaires, et n'allant nulle part, Rose menait une vie de servante et d'ilote. Elle n'avait même pas l'amère ressource de se parer pour elle-même; elle était fagotée, vêtue de robes presque misérables, car depuis son mariage, non seulement elle n'eut jamais à elle, mais elle ne vit jamais un sou.

Georget ordonnait et payait les dépenses de la maison; mais de plus, c'est lui qui faisait faire, à vue de nez, sans qu'on eût pris de mesures, les robes de sa

femme, et qui lui achetait ses chapeaux, ses gants et le reste. Il ne pouvait avoir de doutes sur la vertu de Rose, et d'ailleurs, la croyait trop bête pour manquer à ses devoirs; cependant comme, à ce qu'il estimait, contre les femmes deux précautions valent mieux qu'une, il avait soin que ses chemises de grosse toile et que ses bas épais, à peine bons pour une vachère, fussent de ceux qu'une femme n'oserait pas laisser voir, quand il s'agirait de sa vie. Le dimanche, lorsque Rose allait à la messe, Georget lui donnait dans un papier, car elle n'avait pas de bourse! les deux sous nécessaires pour la quête. Les marchands, les fournisseurs et le facteur lui-même savaient si bien madame Georget dénuée de tout argent, qu'en l'absence du maître ils ne demandaient jamais à être payés. Enfin, pour comprendre toute l'infortune de cette créature malheureuse au delà de tout, il faut savoir qu'elle n'eut pas la consolation d'être mère. Poussant son système jusqu'au bout, Georget estimait qu'une femme veut être traitée d'une façon particulière, et que l'amour, comme les toilettes, lui doit être mesuré avec une extrême parcimonie.

Cependant, tel était l'aveuglement de ce féroce mari que sa femme, à son sens, devait être parfaitement heureuse; aussi s'étonnait-il de la voir accablée, silencieuse, livide et marchant d'un pas automatique. Il la crut malade, et s'en ouvrit au docteur Bergevin, qu'il pria de la soigner. Ce spirituel vieillard, sachant tout et lisant dans les âmes, savait parfaitement à quoi s'en tenir; toutefois il consentit à visiter madame Georget, dans l'espoir de relever un peu, par sa sympathie et par ses affectueuses conversations, cette victime déso-

lée. Quant aux médicaments qu'il lui ordonna, ce furent, comme on le pense bien, des poudres innocentes et des pilules de rien du tout enveloppées dans une feuille d'or. Comme on va le voir, ce traitement eut le meilleur succès, et madame Rose Georget retrouva sa gaîté perdue, ce qui prouve bien qu'en médecine tout peut réussir, pourvu que le hasard se mette de la partie et consente à s'en mêler un peu.

La seule personne que Rose eût le droit de voir, était sa cousine Laure Barbacanne, qui habitait à quelques maisons de chez elle. Georget ne la croyait pas dangereuse, parce que traitée par Barbacanne exactement comme Rose l'était par lui, elle n'avait aussi ni sou ni maille, et était de même réduite aux chemises de grosse toile et aux bas épais comme des planches. Mais quand, par bonheur, les deux jeunes femmes étaient seules, elles parlaient, s'ingéniaient, devinaient le monde fermé, et mettaient en commun leurs rêves. Ni à l'une ni à l'autre aucune lecture n'était permise. Mais en revenant de Paris après ses études faites, Barbacanne avait jeté en un tas dans le grenier ses livres de droit ; or, parmi ces livres décousus, déchirés et dépenaillés étaient mêlés quelques volumes de la petite édition de Balzac, incomplets, salis et réduits à l'état de chiffons. Laure allait les chercher dans le grenier, et pendant les courts moments qui leur étaient donnés, Rose et elle les lisaient, les dévoraient, et se laissaient éblouir par mille féeries, car c'étaient justement les *Scènes de la Vie Parisienne*.

Avec madame d'Espard, avec madame de Kergarouët, avec la duchesse de Maufrigneuse, elles mar-

chaient couvertes de diamants, sous l'éclat des lustres, admirées et enviées dans les bals; elles vivaient sur les divans de soie, les pieds appuyés sur des coussins brodés d'or, courtisées par de beaux jeunes gens ivres d'amour et pleins de génie. Elles adoraient de Marsay, Daniel d'Arthez, Rastignac, Lucien de Rubempré, et si un de ces héros d'amour eût soudainement parn devant elles, elles se fussent sans doute jetées à son cou, sans faire plus de façons que n'en fait un misérable affamé depuis huit jours, jeté à même dans un beau festin dressé sous les flambeaux d'or. Mais pour Rose du moins, tous ces fuyants personnages de la Comédie Humaine devaient s'incarner en une personne définie; car le propre frère de Laure, Armand de Trévery, jeune, beau, immensément riche du bien de son père, était précisément un de ces dandies souverains dont Paris raffole et pour lesquels les femmes se passionnent. Après avoir montré à la guerre une fabuleuse bravoure, il était maintenant chef du cabinet d'un ministre, et grâce à la prodigieuse séduction qu'il exerçait, le monde lui pardonnait de se montrer plus spirituel qu'il ne convient à un homme politique.

Accablé d'affaires et de plaisirs, Armand ne venait jamais à Chinon, et il était d'ailleurs comme tous les Parisiens, qui volontiers trouvent le temps de parcourir l'extrême Orient ou le centre de l'Afrique, et jamais celui de visiter une ville de province. Mais il adorait sa sœur, à qui volontiers il eût avec joie donné des bourses pleines d'or, si elle avait eu la possibilité de dépenser un sou; et si occupé qu'il fût, il entretenait avec elle une régulière et volumineuse correspon-

dance, dans laquelle il lui racontait tout. Pour Laure, c'était la suite de Balzac; pour elle Paris se résumait en ce frère doué de toutes les perfections, et comme on se l'imagine, elle sut faire partager cet enthousiasme à sa cousine Rose, pour qui sans cesse vu et admiré dans un rêve infini, Armand qu'elle n'avait jamais vu, que sans doute elle ne devait voir jamais, devint, dans toute l'acception du mot, un amant! Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que les lettres où Laure peignait le charme, la grâce rhythmée et inconsciente et le douloureux martyre de son amie, avec la puissance poétique vraie que donne l'intuition nullement gâtée par les littératures, éveillèrent une passion pareille et égale dans le cœur d'Armand de Trévery; il aima Rose Georget, fut hanté, obsédé, possédé, ravi par cette figure charmante, et laissant tout ce qui n'était pas elle, voulut la voir.

Il savait par Laure que Claude Georget était un jaloux brutal, trop peu spirituel pour pouvoir être trompé, et qui d'ailleurs n'ouvrirait sa maison sous aucun prétexte. Néanmoins, comptant sur l'impossible, Trévery, qui par des miracles de volonté s'était rendu libre, arriva un beau matin à Chinon, et courut chez sa sœur, qu'il eut le bonheur de trouver seule, Barbacanne voyageant à ce moment pour des achats de bestiaux. Mais retenue à la maison par une entorse, Laure ne pouvait sortir, et encore moins envoyer chercher Rose, ni l'une ni l'autre de ces deux femmes n'ayant la permission de donner un ordre à leurs domestiques. Armand avoua à sa sœur l'amour qui d'après ses lettres, l'avait envahi, et Laure accueillit cette confidence avec joie, tant il lui semblait juste

que Rose échappât, même pour une minute, à son abominable destin, Trévery résolut de se présenter chez les Georget, coûte que coûte, et bâtit son siège sur un unique renseignement que lui donna sa sœur. Les années précédentes, les vignes avoisinant celles de Georget avaient été presque toutes gelées, si bien que le mari de Rose avait vendu son vin ce qu'il avait voulu. Cette année, au contraire, la vendange avait été partout excellente; il y avait pléthore sur le marché, si bien que Georget risquait de ne pas vendre son vin ou de le vendre dans de mauvaises conditions, ce qui le mettait de très méchante humeur.

Reçu en présence de Rose dans un petit salon à meubles fanés qui donnait sur le jardin, Armand de Trévery, qui connaissait toutes les ruses de l'escrime et du langage, poussa tout de suite un coup droit, et sans lui donner une minute de repos, étourdit son ennemi par un flot de paroles, où les mots tourbillonnaient et papillotaient comme des étincelles. Venu exprès à Chinon, où il ne pouvait rester que deux heures, pour voir Barbacanne et se faire guider par lui, il voulait acheter des vins, tant pour le ministre que pour lui-même, et devant habiter prochainement un hôtel où il ferait son installation définitive, il se proposait de fonder tout d'abord sa cave avec ces excellents vins de Chinon, qu'il mettait au-dessus de tous les autres. A ces mots, Georget dressa l'oreille, ses yeux s'allumèrent, et toute sa personne sembla dire en un mouvement exalté : Prenez mon ours! Par une transition qu'il crut adroite, il en vint à proposer ses propres vins; il raconta les années, les crus, les provenances, et à son tour parla comme un marchand

d'habits, pour éblouir le visiteur, qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre, Bref, priant son hôte de l'excuser quelques instants, il descendit à la cave, pour y choisir les échantillons qui devaient être dégustés séance tenante. Tout entier à son négoce, il n'avait pas vu sa femme stupéfaite dévorant des yeux le frère de Laure, et regardant ce beau jeune homme comme Andromède attachée au rocher dut regarder Persée fendant la nue, et brandissant le glaive d'or.

Armand de Trévery et Rose Georget se trouvaient dans une situation unique, ne ressemblant à rien, où tout préambule devait être supprimé, car ils savaient qu'ils avaient à eux cette minute, et qu'ils n'en auraient jamais une autre! Armand brûla, enveloppa Rose d'un regard et tendit ses bras; elle y tomba folle de ravissement, et pendant de courts instants, qui lui semblèrent délicieusements longs, connut les sensations, les désirs, les bonheurs, les extases qui remplissent toute une vie. Georget remonta, avec la servante Madelon qui l'aidait à porter ses bouteilles, et Armand n'ayant pu accepter le déjeuner offert, les vins furent tout de suite goûtés et appréciés. Tout à coup, à propos de rien, d'un mot quelconque, Rose éclata de rire, en montrant ses petites dents blanches comme des lys, et broda des trilles et des gammes de rire qui enchantèrent son mari, car il crut alors au docteur Bergevin et à l'efficacité de ses pilules. En effet, depuis ce temps-là, madame Georget rit toujours, et amuse Chinon par cette jolie musique. Rien n'a changé dans sa situation; elle est toujours aussi opprimée, aussi martyrisée, aussi esclave. Elle ne reverra sans doute

jamais Trévery, elle n'est pas devenue mère; comme par le passé, elle n'a pas un sou à elle et elle porte des chemises de vachère. Elle a subi une maladie grave, dont elle a guéri, heureusement; mais tout près de mourir, elle riait à gorge déployée et elle rit toujours, tant il lui semble amusant et légitime d'avoir fait son mari — ce qu'il devait être, et tant l'ineffable volupté de l'heure douce s'est mêlée à son sang et circule orgueilleusement dans ses veines!

II

L'IGNORANTE

Au commencement de 1882, monsieur de Champeil, colonel de lanciers en retraite, qui vivait à Dijon dans un fauteuil, accablé de goutte et de rhumatismes, hérita de son frère aîné un château historique, bâti du temps de Louis XIII, et situé en Normandie, dans la jolie petite ville de C... Tout impotent qu'il fût, il voulut habiter cette demeure seigneuriale, dont une des façades s'ouvrait sur une rue, tandis que l'autre donnait sur un vaste jardin, se terminant en pleine campagne. Bien que le colonel ne fût guère transportable, son valet de chambre Pensière, un ancien soldat qui ne connaissait rien d'impossible, trouva le moyen de le transporter d'un fauteuil à l'autre, en traversant un bon morceau de la France. Installé au château de Savènes, dont l'héroïque décor et les mobiliers précieux, accumulés depuis des siècles, faisaient un merveilleux séjour, monsieur de Champeil s'y trouva aussi heureux que le permettaient ses souffrances; mais en explorant, par les mains de Pensière, l'antique bibliothèque où le roulait ce dévoué serviteur, il y fit de telles découvertes qu'il n'en voulut pas profiter seul.

Aussi écrivit-il au fils de sa sœur, un jeune et célèbre poète, Paul Delizy, qui habite Paris, comme on le sait, d'arranger au plus tôt ses affaires, de façon à venir passer un mois au château de Savènes.

Paul accourait au bout de huit jours, car il adore son oncle, qui ne lui a jamais fait de morale, et qui, bien qu'il soit lui-même très riche, lui a toujours donné de l'argent et des présents, et jamais de conseils.

— « Mon cher enfant, lui dit le colonel, j'ai trouvé ici des trésors inestimables, auxquels sans doute je ne suis pas indifférent, mais qui, en somme inutiles pour une vieille culotte de peau, t'appartiennent de droit. La bibliothèque de Savènes est infiniment riche en livres grecs et latins des plus belles époques, en elzévirs, en volumes reliés *pour Grolier et ses amis,* en grands ouvrages d'art, de science et d'archéologie; mais, ce qui te touchera davantage, elle contient, dans leurs éditions primitives et originales, les poètes du quinzième et du seizième siècle, toute la Pléiade, et des manuscrits inouïs; car moi qui n'ai rien vu encore, j'ai trouvé déjà une ballade en jargon, de François Villon, que ne possède pas la Bibliothèque nationale; et à propos de ce même François Villon, de nombreuses notes écrites de la main de Clément Marot, et qui n'ont jamais été imprimées! Certes tout cela, comme le reste, t'appartiendra après moi; mais je ne vois pas pourquoi je te ferais attendre un plaisir, même si peu de temps. Je t'ai donc prié de venir, pour t'embrasser d'abord, et ensuite pour que tu choisisses dans tout cela ce qui peut te plaire et que tu l'emportes.

— Mon cher oncle, dit Paul Delizy, avec votre permission, je veux bien vous aider à inventorier vos richesses; mais je n'emporterai rien du tout à Paris, où on déménage tous les huit jours et où on demeure dans une assiette! J'aime bien mieux, quand je suis en train d'étudier, venir vous demander une chambre à Savènes, et laisser les livres dans ces belles armoires fleuronnées, aux lignes contournées si délicatement. En attendant, nous avons un bon mois pour les regarder ensemble et pour vivre seuls dans la chère intimité. »

Ce mois, monsieur de Champeil et son neveu en passèrent la moitié dans les plus agréables occupations, sans être dérangés par aucun importun; mais un tel état de choses était trop beau pour durer. Un jour qu'ils collationnaient ensemble un très ancien recueil de ballades, imprimé en caractères gothiques, Pensière vint annoncer la visite de monsieur Beaucousin, conservateur des hypothèques. Paul Delizy fit alors une grimace significative, monsieur de Champeil lui dit avec une mélancolie résignée :

— « Hélas! mon enfant, celui-là tu ne saurais l'éviter un jour où l'autre, car il a la manie des célébrités, il en ferait au besoin, et il a parfaitement osé de son chef aller voir Victor Hugo, et lui conter des calembredaines! C'est, dans toute l'horreur que ce mot comporte, un artiste! De plus, il est le fondateur et le président de la *Société fraternelle de Thalie*, qui dans notre petite ville groupe des orphéons, organise des expositions et des concerts, et pour ses séances solennelles fait venir des acteurs de Paris. Pensière, ajouta-t-il, fais entrer monsieur Beaucousin! »

Le conservateur des hypothèques fut introduit, et tandis qu'il accablait Paul des plus vulgaires flatteries, débitées avec un aplomb d'enfer, Paul admirait en lui un vieillard au visage d'enfant, ridé, mais abominablement jeune, avec des cheveux noirs et une barbe légère, et vêtu à l'extra-dernière mode, car sa seule cravate avait les violences et les tendresses d'une aurore. Après avoir parlé art, femmes, vie élégante, et récité avec soin les journaux du jour, monsieur Beaucousin supplia Paul d'accepter pour le lendemain même une invitation à dîner, invitation qui s'adressait à lui seul, puisque monsieur de Champeil ne pouvait quitter son fauteuil à roulettes.

— « Cher et illustre poète, lui dit-il, excusez une mise en demeure à si courte échéance ; mais en revenant de la chasse, où j'avais tué un chevreuil et quelques faisans, j'ai reçu une carpe saumonée d'une qualité supérieure, et vous verrez, j'espère, que nous ne mangeons pas trop mal en province. Je n'aurai pas le plaisir de vous présenter ma fille Jeanne (un nom distingué, n'est-ce pas?) qui est en villégiature chez ma sœur ; mais nous aurons ce qu'il y a de mieux à C... : monsieur Verlingue, le médecin, un célibataire plein d'esprit ; monsieur Lalou, le percepteur ; monsieur Lebleu, le juge de paix ; monsieur Bidu, le notaire, et leurs femmes ; car, ajouta-t-il, d'un ton qui désirait manquer de franchise, ces dames daignent s'asseoir à la table d'un pauvre veuf qui n'est plus dangereux. »

Le lendemain à ce dîner, Paul, qui sur un signe de son oncle avait accepté, put voir en effet qu'on mange encore bien en province, car la chère fut exquise,

mais il n'en fut pas de même de la conversation.

On lui demanda force détails sur l'inspiration, sur sa manière de travailler, sur ce que rapporte la littérature, et sur la vie privée des actrices; enfin, la ville de C..., située à quatre lieues de tout chemin de fer, laissa voir ses intimes pensées et montra son âme. Après le dîner, mesdames Lebleu et Bidu jouèrent à quatre mains des morceaux de piano où tous les ouragans furent déchaînés; mais ce n'eût rien été encore si le maître de la maison n'eût montré tous ses talents. Car avec une plume spéciale et une encre de Chine délayée avec amour, il faisait des imitations de gravures sur acier, d'après les anciens Devéria, si exactement réussies que lorsqu'elles étaient exhibées, madame Lalou s'écriait régulièrement : « Non, ce n'est pas possible, avouez que c'est une gravure! » Et Beaucousin répondait : « Non, madame, je vous jure ma parole d'honneur que c'est fait à la main! » De plus, ce conservateur des hypothèques chantait des cavatines d'opéra-comique, sinon avec la voix, du moins avec l'allure parfaite des ténors, dont il avait le geste précieux et l'élégance à la fois féminine et cavalière. Enfin il savait singer Thérésa dans deux chansons : *Rien n'est sacré pour un sapeur* et *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille*, de façon à donner une illusion parfaite à ses compatriotes. Pour terminer, Beaucousin récita des vers de sa composition, *La mort du Rossignol,* après avoir eu soin de dire : « Mon Dieu, je rime par délassement, à mes moments perdus. Je ne me donne pas sans doute pour un parnassien, mais aussi je ne suis pas tout à fait un profane. »

A partir de ce moment, le séjour de C... était em-

poisonné pour Paul Delizy, et il fût reparti pour Paris, avec horreur, s'il n'eût été retenu par la sincère et profonde affection de monsieur de Champeil. Car le terrible Beaucousin avait envahi le parc de Savènes, et, heureux d'avoir trouvé un confrère, assassinait Paul de ses productions sentimentales et de ses prétentieuses théories sur la poésie lyrique.

— « Ah! cher grand homme, lui dit-il un jour qu'ils se promenaient dans les allées du jardin, on ne saura jamais combien notre art est compliqué, et ce qu'il demande de profondes études. Il est curieux de voir ce que peut produire un être non initié à ce métier difficile. Et tenez, je vais vous en donner tout de suite un bizarre exemple. »

A ces mots le conservateur tira de sa poche un feuillet de papier à lettres couvert d'une écriture fine et hardie, et avec une sorte de pitié ironique, lut des vers qui jetèrent Delizy dans le plus grand étonnement; puis, voyant qu'il ne disait rien, en lut d'autres encore. Le poète se garda bien de manifester son impression; très ému et vivement touché, il se trouvait en face du plus étrange des problèmes; car, écrites par une personne évidemment ignorante, les strophes qu'il venait d'entendre attestaient un génie original et charmant, une sincérité absolue, et brillaient d'images imprévues, absolument neuves, où l'on n'eût pas trouvé la trace d'un lieu commun.

— « Hein! dit monsieur Beaucousin, est-ce assez maladroit?

— Mais, fit le poète, de qui sont ces vers?

— De ma fillette, de ma propre fille Jeanne, à qui je les ai volés dans son bonheur-du-jour, car cela

m'amuse de la voir s'exercer à voleter, comme un oiseau maladroit!

— Mais, dit Paul, comment se fait-il que mademoiselle votre fille ignore les règnes initiales de la versification?

— Tiens, dit Beaucousin avec malice, elle les ignore parce que je ne les lui ai pas enseignées. J'ai eu soin de lui cacher tous les livres qui en parlent et aussi tous les livres de poètes; les seuls vers qu'elle ait entendus, c'est les miens, quand je les récite devant elle à mes hôtes, et encore j'ai tâché que ce fût le moins souvent possible.

— Je comprends, dit Paul Delizy; dans l'intérêt même de son bonheur, vous avez craint pour mademoiselle Jeanne les émotions et les angoisses que l'art nous donne nécessairement.

— Mon Dieu! fit le conservateur, c'est cela et ce n'est pas cela; certes je suis de l'avis de notre grand Molière, et je pense que les femmes doivent être surtout élevées au ménage; ma sœur a instruit Jeanne à raccommoder le linge et à composer d'excellents coulis; mais aussi, écoutez donc, je suis le poète de la ville de C... où on apprécie mes productions, et je ne me soucie pas que ma petite me coupe l'herbe sous le pied! Vous qui êtes plus fort que moi, si je vous demandais vos secrets, vous ne me les diriez pas; il est bien naturel que je ne dise pas les miens à Jeanne. J'ai trouvé; qu'elle trouve si elle peut; en ces matières-là, cher monsieur, chacun pour soi! »

En écoutant cette féroce déclaration de principes, Paul Delizy regarda son interlocuteur, pensant en lui-même que les héros avaient exterminé jadis des

monstres moins abominables que celui-là. Mais lorsqu'il se retrouva seul, il se sentit pris d'une immense sympathie pour la jeune fille inconnue dont les accents bégayés avaient éveillé en lui une admiration pensive, et de plus en plus possédé par ce sentiment, il en parla à monsieur de Champeil.

— « Ah! mon enfant, dit le colonel, je ne connais pas de plus admirable jeune fille que mademoiselle Jeanne, et comment a-t-elle pu naître d'un tel père? Sa chevelure, son visage presque olivâtre avec des traits fins, un peu étranges, infiniment purs, ses grands yeux d'or sombre, sa bouche qui ressemble à une fleur, donnent l'idée des plus élégantes figures de la Renaissance, et sa main ferme et délicate est d'une princesse; mais ce qui en elle ravit surtout, c'est sa voix sonore et douce, d'un timbre délicieux, ou plutôt sa pensée simple, naïve, imprévue, qui se traduit en mots ailés et palpitants comme des vols d'oiseaux. »

A quelques jours de là, monsieur Beaucousin, dont la fille était de retour, venait dîner avec elle au château de Savènes, et Paul Delizy put voir alors que monsieur de Champeil ne l'avait pas flattée, ou plutôt il ne vit rien, et tout de suite fut frappé au cœur par le plus soudain et le plus impérieux amour. Souvent il eut occasion de revoir Jeanne, de causer avec elle, de se complaire aux délices d'un esprit dont rien n'avait gâté la grâce sauvage; car en condamnant sa fille à l'ignorance, monsieur Beaucousin avait laissé l'intuition grandir en elle, et Paul ravi voyait se développer devant lui les richesses de cet esprit, comme en parcourant des déserts inconnus, on y voit tout à

coup resplendir des forêts de fleurs! Quant à Jeanne, Paul Delizy fut pour elle l'être attendu ; pour la première fois, elle entendit parler un langage qu'elle comprenait et qui ne blessait pas son instinct; aimer ce poète, ce fut pour elle vivre sa vraie vie et rentrer dans son élément. Lorsque le colonel demanda pour son neveu la main de Jeanne, le conservateur des hypothèques fit une légère grimace; car s'il aimait les poètes en théorie, il trouvait leur vie aléatoire, même quand leurs vers se vendent; mais il s'adoucit en apprenant que son futur gendre possédait en propre quarante mille livres de rente et était l'unique héritier de son oncle. Le mariage eut lieu après un très court délai, célébré par un festin après lequel monsieur Beaucousin ne manqua pas d'imiter Thérésa, et Paul Delizy put enfin retourner à Paris, en emportant sa chère proie.

C'est dans un quartier absolument retiré, dans un nid caché sous les feuillages que ces époux, embrasés du plus ardent amour et dignes l'un de l'autre, vécurent absolument seuls; car Paul, qui d'ailleurs la voulait toute pour lui, avait à faire l'éducation de sa compagne. Mais quoi! cette éducation se fit toute seule; à peine les livres lui furent-ils ouverts que Jeanne sut et devina tout, comme si elle se rappelait des choses un moment oubliées. Dans cet esprit qui avait toujours pensé, les sciences s'établirent et fleurirent, poussant de profondes racines, sans que la jeune femme perdît rien de sa naïveté ingénue. Elle continuait à écrire des vers, animés d'un véritable génie, que l'art n'avait pas refroidis et dont l'harmonie savamment musicale était bien féminine. Jeanne

désirait que ces vers ne fussent connus jamais de personne, si ce n'est de son cher Paul; mais il n'en fut pas ainsi, et au commencement de l'année dernière, parurent *Les Chères Pensées, poésies par Jeanne Pauly,* dont les éditions se sont rapidement succédé, et dont le succès, qui dure encore, va toujours grandissant. Ce livre était déjà l'occupation de Paris quand Jeanne le vit pour la première fois. Non seulement elle n'avait été pour rien dans sa publication, mais Paul, qui fut suppléé par un ami fidèle, n'avait paru ni chez l'éditeur ni chez l'imprimeur, et Jeanne Pauly, qui devint célèbre sans que personne eût pu deviner qui elle était, jouit à la fois de la gloire et du bonheur dans l'obscurité; n'est-ce pas l'idéal de la vie? Le secret fut seulement confié à monsieur de Champeil, qui le garde bien; quant à monsieur Beaucousin, il a lu *Les Chères Pensées* et n'y a rien compris; mais il envie le succès de Jeanne Pauly, et regrette amèrement de ne pouvoir la connaître.

III

L'ENTÊTÉ

Monsieur Frésia, sous-chef de bureau à la préfecture de police, n'attendit pas, pour quitter ses fonctions, l'âge réglementaire où il aurait eu droit à sa retraite, car il recueillit coup sur coup, et presque en même temps, deux héritages qui lui permirent de vivre à sa guise. En mourant, prise sans doute de remords, sa femme Euphrasie, dont les légèretés avaient été célèbres, lui laissa tout le bien qu'elle possédait et, d'autre part, monsieur Frésia se trouva être le seul héritier d'un cousin, riche vigneron de la Côte-d'Or, qui, surpris par la mort, n'eut pas le temps de tester à son détriment. Le sous-chef donna alors sa démission, et on eût pu croire qu'il allait augmenter son train et faire figure dans le monde; mais, au contraire, grâce à son habileté et à des relations qu'il avait soigneusement conservées, il sut s'arranger une existence qui ne coûtait rien.

Et ce qui explique l'âpreté avec laquelle fut réalisé ce miracle, c'est que Frésia était un avare! Mais un avare dans le vrai sens du mot, un avare de l'espèce d'Harpagon, aimant à savourer jour et nuit la volupté

particulière de voir, de toucher, de caresser de l'or monnayé, de le dévorer des yeux, de le manger, de le baiser, de l'entendre chanter, sonner, carillonner et tintinnabuler; enfin, d'avoir les pièces d'or pour compagnes, pour mères, pour sœurs, pour filles, pour épouses et pour amantes. Passion coûteuse entre toutes; car elle force celui qui en est atteint à immobiliser un capital devenu improductif; mais les jouissances inouïes dont elle enivre ses adeptes sont sans doute en rapport avec les sacrifices qu'elle exige.

Monsieur Frésia plaça justement la somme nécessaire pour se faire quatre mille francs de rente, et garda le reste de sa fortune en bon or trébuchant, qu'il rangeait dans des armoires secrètes, dans des coffres, dans des cassettes dont il adorait les beaux yeux. Il eut ainsi des nuits de joie, de volupté, d'indicible plaisir, regardant ruisseler l'or sur ses doigts, en emplissant à la fois ses mains et ses prunelles, et s'aveuglant avec ravissement dans la contemplation de ce réchauffant soleil. Reste à savoir comment on peut borner sa dépense à quatre mille francs par an, sans se priver de rien, ce qui était le cas de l'ancien sous-chef; car il n'avait pas l'austérité que réclame son vice, et aimait la bonne chère et le reste. Dans une des rues obscures et tristes qui avoisinent l'église Saint-Sulpice, un propriétaire de ses amis lui louait, moyennant trois cents francs, deux chambres situées à l'entresol et donnant sur une cour très sombre, mais qu'il avait lui-même tapissées, peintes et embellies; car monsieur Frésia appartenait à la race des Robinsons. Jadis, à la Préfecture, grâce à des services rendus, il s'était fait des amitiés dans le

monde des théâtres, et dînant tous les jours en ville, chez des bourgeois que charmaient sa bonne tenue, ses anecdotes, nouvelles pour eux, et son esprit récolté dans les journaux, il leur donnait des loges pour les pièces tombées ou démodées.

Et ce n'est pas seulement ainsi qu'il payait son dîner. Il savait faire des cartonnages, des menus peints à l'aquarelle, raccommoder les bijoux et les éventails, et de plus jouait de la flûte et du violon, de façon à faire danser dans les fêtes de famille en accompagnant le piano, et même à exécuter des morceaux personnels en virtuose, chez les personnes tout à fait étrangères au sentiment de la musique. Il donnait aussi des fleurs défraîchies, achetées à la Halle, et des bonbons que lui cédait à bon compte un droguiste de la rue des Lombards. Grâce à ces talents, il était nourri dans des maisons où il y a encore des cuisinières, et où l'on boit du vin naturel. Un ancien forçat, tailleur en chambre, ou plutôt en mansarde, au haut d'une masure, et qui sans cesse craignait des révélations sur son passé, coupait et cousait pour une somme dérisoire les habits dont monsieur Frésia achetait l'étoffe, au prix de fabrique, chez un drapier du quartier Saint-Martin. Ayant des mains et des pieds fort petits, qui semblaient d'une femme, il trouvait facilement au Temple des chaussures presque neuves et des gants à peine défraîchis, vendus par les domestiques des comédiens, après avoir servi une ou deux soirées au théâtre.

C'est aussi en billets de spectacle ou de concerts qu'il payait son tabac à priser et les cigares qu'il fumait ; quant aux journaux, il les lisait devant un

kiosque, dont la marchande, prévenue d'une contravention, s'était tirée d'affaire par ses conseils. Les très rares fois que monsieur Frésia allait dans un café de la rue de Seine, il jouait aux cartes et aux dominos avec des négociants du quartier, et à force de science et d'attention patiente, gagnait sa consommation trois fois sur quatre. Ainsi ce Parisien aux triples armures s'était arrangé pour ne dépenser rien dans une ville où tout coûte de l'argent, et où il faut payer pour parler, pour penser, pour boire de l'eau et pour respirer.

Restait l'amour, qui pour un célibataire, involontairement ou volontairement pauvre, touchant presque à la cinquantaine, constitue le plus difficile des problèmes; mais sur ce point encore, monsieur Frésia avait trouvé le moyen de n'être pas pris sans vert. Naguère il avait vu à l'hôpital une malheureuse fille, alors tombée dans la plus noire misère, malade de la petite vérole qui semblait devoir à jamais flétrir sa beauté, et il lui avait fait obtenir quelques grâces. Quelques années plus tard, il la revit, mais redevenue belle, habitant dans la rue de Seine une chambre où, assise près de la fenêtre, elle sollicitait les passants d'un regard fin et presque modeste. Née et élevée dans la boue, condamnée enfant à toutes les horreurs du vice parisien, cette Félicie était un de ces êtres aux bons instincts qui aspirent à l'air libre, ne veulent pas croupir dans la boue et tentent de s'en évader. Au bout de très peu de temps, sa jolie chambre bien rangée, l'ordre méticuleux qui régnait chez elle, sa conversation, ses manières qui n'étaient pas d'une fille, lui avaient conquis des sympathies, et ses rares

visiteurs, dont elle avait pu restreindre le nombre, étaient tous des gens distingués et de façons discrètes.

Mais Félicie Varlet ne s'en tint pas là. Grâce à une ancienne amie, devenue modiste après s'être affranchie du vice, comme elle voulait le faire elle-même, elle travailla chez elle, acquit en très peu de temps une remarquable habileté, et savoura l'immense joie de se nourrir avec un argent honnêtement gagné. On ne se libère pas facilement de l'enfer, et quelques amis obstinés s'acharnaient à venir voir Félicie; mais peu à peu, un à un, en y employant toute sa séduction et ses meilleures coquetteries, elle parvint à se débarrasser d'eux, et libre enfin, travaillant sans repos, menant au su de tous une conduite régulière, transfigurée, renouvelée, rayée des listes infâmes, elle redevint gaie, heureuse, et se retrouva elle-même. Cependant, un seul homme n'eut pas pitié d'elle et ne voulut entendre à rien : ce fut monsieur Frésia.

Il s'était habitué à monter, quand il lui plaisait, dans la chambrette de la rue de Seine, et à y trouver la propreté, le confortable, un bon tapis sous ses pieds, et une femme jolie, aimable, qui avait tous les agréments d'une maîtresse, sans lui causer aucun ennui; aussi se démena-t-il, comme un diable dans un bénitier, quand Félicie Varlet le supplia de cesser ses visites. Oui, la désertion de cette gracieuse femme, dans sa vie où tout était arrangé et réglé comme un papier de musique, excita en lui les plus vives indignations. Cela de moins, c'était le désordre introduit dans le plan si bien combiné qui protégeait ses bonheurs d'avare. Alors, pourquoi ses dîners en ville, ses

loges de théâtre, ses vêtements à bas prix, ses cigares obtenus pour rien, et le gain de ses consommations au café ne l'abandonneraient-ils pas aussi? L'ancien sous-chef se montra féroce et implacable. Félicie Varlet figurait dans ses combinaisons et dans son budget à la colonne : Amour; bon gré mal gré, il fallait qu'elle se soumît. Monsieur Frésia déclara qu'il reviendrait quand même et tint parole. Mais un beau matin, il trouva la chambre close; peu de jours après elle était vide, et sur les persiennes de la fenêtre se balançait un écriteau de location. Le sous-chef apprit par les voisins que Félicie était partie et que ses meubles avaient été emportés. Comme il n'y avait pas de portier dans la maison, il ne put rien savoir de plus, et se retira en proie à une violente colère.

Dès lors, par une série de phénomènes qui le jetèrent dans un trouble profond et qu'il ne comprenait pas lui-même, monsieur Frésia fut comme un corps sans âme, uniquement occupé de l'absente, ne songeant qu'à elle, et voulant absolument la revoir. Aimait-il Félicie Varlet? Était-il, à son insu, attaché à elle par ces liens de la chair dont on ne peut secouer les redoutables étreintes? Il est plus probable que, sentant s'agiter en lui des passions endormies jusque-là, le sous-chef, avec une vive intuition, se voyait d'avance livré aux femmes, déchiré par d'impérieux désirs, et assez fou pour entamer et manger sa chère fortune. Un jour il devint pâle et se sentit mourir, en voyant dans la rue Félicie, vêtue en dame élégante, appuyée au bras d'un beau et robuste jeune homme, et semblant heureuse.

Se dissimulant et rasant les maisons, Frésia suivit

les deux jeunes gens; il arriva avec eux à la gare d'Orléans, et de très loin, avec l'attention d'un observateur, entendit ou plutôt devina que le compagnon de Félicie avait demandé des billets pour Étampes. Il monta dans le train un peu après les voyageurs, fit le trajet dans un wagon éloigné du leur, descendit comme eux à Étampes, les suivit dans la ville d'abord, puis dans la campagne, et enfin les vit entrer dans un moulin, auquel attenaient un jardin, un joli verger, et où tout annonçait le bien-être et la richesse. Peu d'instants après, Frésia en embuscade, caché par une charrette, vit le meunier paraître à une fenêtre, en veste, ayant à côté de lui Félicie débarrassée de son chapeau; c'était bien là qu'ils habitaient. Le sous-chef quitta sa cachette, rentra dans la ville, et alla se loger dans une auberge, où facilement il apprit tout ce qu'il désirait savoir. Félicie Varlet était, en effet, depuis peu de jours, mariée au riche meunier Tiercelet, un brave garçon très facile à vivre, et d'un caractère gai, mais peu endurant, et qui d'un coup de poing eût facilement assommé un bœuf. Le bon sens, la raison, l'instinct le plus élémentaire eussent dû engager monsieur Frésia à regagner Paris, sans regarder derrière lui, à aller retrouver ses dîners en ville, ses cartonnages, ses airs de flûte, et surtout la contemplation enragée de son or; mais il y a des moments où la folie s'empare de nous en maîtresse, envahit notre cerveau et n'y laisse rien de ce qui n'est pas elle.

C'est dans un tel état que se trouvait le sous-chef. Il ne voulait admettre rien de ce qui était arrivé; il ne l'acceptait pas, et par un entêtement à la fois sénile

et puéril, s'obstinait à croire que, mariée ou non, Félicie devait le recevoir comme autrefois, et dans les mêmes conditions. Il était irrité, comme il l'eût été jadis à son bureau de la Préfecture, si son pupitre couvert de serge verte et sa boîte à pains à cacheter surmontée d'une pelote à épingles lui eussent refusé leur service, et s'en fussent allés tout seuls. Le lendemain, qui était un dimanche, il rencontra Félicie Tiercelet allant seule à la messe, et lui parla, d'une voix étranglée par l'émotion; mais la meunière ne répondit pas. En revanche, le meunier, qui, plus tard, dans la journée, rencontra Frésia, errant toujours comme un chien affamé, lui parla sans se faire prier, et le regardant bien entre les deux yeux, lui dit d'une bonne voix rude et sonore : « Je vous engage à laisser ma femme tranquille, parce que je vous tuerais comme un chien. »

Mais rien ne pouvait plus arracher le sous-chef à son mauvais sort. Jouet et esclave inconscient de l'idée fixe, il resta à Étampes, et corrompit à prix d'or Étiennette, la petite servante de Tiercelet, qui s'engagea à lui ouvrir la porte du jardin, la première fois que le meunier, absent pour ses affaires, devrait coucher à Paris. Cependant Tiercelet, qui a fait son droit au quartier Latin et qui est très moderne, savait qu'en pareille occasion, il faut, non pas faire semblant de partir, mais partir en effet. Ce fut donc très sérieusement qu'il s'absenta; mais il avait armé d'un bon fusil son garçon Rizat, et lui avait fait ses recommandations. La nuit, entendant des pas, il parla, et ne recevant pas de réponse, tira, et atteignit en pleine poitrine monsieur Frésia, qui fut tué raide.

L'ancien sous-chef était mort sans héritiers, et sa succession devait faire retour à l'État. Mais, quand furent levés les scellés apposés dans son appartement, on n'y trouva presque rien, car ses coffres et ses cassettes d'or étaient enfermés dans des cachettes si compliquées qu'on ne les découvrit pas. Quelque temps après, ce petit logement fut loué par le tailleur, ancien forçat, qui habillait monsieur Frésia, et qui, *lui*, avait depuis longtemps surpris ses secrets. N'est-il pas en effet conforme à l'ordre des choses que l'or obéisse aux plus impérieuses convoitises, et qu'une bande de voleurs finisse par hériter d'un avare?

IV

LA CUISINIÈRE

A ce moment où les admirables travaux anthropologiques du docteur Georges Clochez passionnent la France et l'Europe, il n'est pas sans intérêt de savoir quels furent les débuts de ce savant prodigieux, et à quel dévouement il a dû de pouvoir exister. On verra une fois de plus, dans cette histoire, avec quelle sollicitude certaines vies, utiles à tous, semblent avoir été préparées, et le sont sans doute en effet, par une pensée tutélaire, que rien ne détourne de son but. Mais il faut remonter jusqu'à 1852, époque où mademoiselle Eugénie Mirio épousa monsieur Clochez, le propriétaire de la plus grande librairie médicale du quartier Latin. Ce mariage fut conclu, grâce à un moyen de vaudeville, usé jusqu'à la corde, et qui cependant réussit toujours. Désespéré de ne pouvoir obtenir la main d'Eugénie, un jeune savant qu'elle aimait, nommé Joseph Nattan, s'en alla en Russie, pour y faire l'éducation d'un prince. On fit croire alors à la jeune fille qu'il s'était marié à Moscou, et ce mensonge fut inventé et conseillé par monsieur Clochez lui-même, qui une fois les noces faites, non

seulement avoua ce stratagème à sa femme, mais s'en vanta, comme d'une ruse amusante et de bonne guerre. Aussi éveilla-t-il dans le cœur de sa compagne une haine qui devait s'envenimer jusqu'à son dernier soupir.

D'ailleurs, nul assemblage ne pouvait sembler plus monstrueux que celui de ces deux êtres. Mince, pâle, onduleuse, le visage d'une pâleur fauve et dorée, avec de grands yeux d'or humides, madame Eugénie Clochez était la plus sensitive et la plus impressionnable des créatures, et son mari, géant rose aux muscles de taureau, n'en eût fait qu'une bouchée, l'eût tuée par sa brutalité et rien que par sa voix aux affreux éclats de tonnerre, si la jeune femme n'eût été protégée par une amie capable de tenir tête à cet ogre. C'était la bonne qui l'avait élevée, qui l'aimait comme une mère et plus qu'une mère. Cette fille, nommée Désirée Thion, âme tendre dans un corps de colosse, aurait pu battre comme un enfant le formidable libraire; mais elle eut un moyen plus sûr de le dompter, car elle était sans conteste la meilleure cuisinière de Paris, faisait la loi aux Halles et chez les grands marchands de comestibles, comme au marché Saint-Germain, et les dîners, qu'elle composait avec génie, satisfaisaient à la fois la gourmandise de Clochez et son ambition, puisqu'ils lui permettaient de recevoir et de fêter d'une façon digne d'eux les princes de la science.

Devenue toute-puissante dans la maison, Désirée soignait, choyait sa chère maîtresse, lui évitait toute contrariété, et cependant Eugénie se mourait, inconsolée, frappée au cœur, ne pouvant oublier l'absent.

Sa bonne, qui pour elle eût commis des crimes, se désespérait; si elle avait su où le trouver, elle serait allée chercher Joseph Nattan au bout du monde; mais un jour elle le rencontra dans une rue de Paris, pâle, défait, n'ayant plus figure humaine; il était revenu, pour exhaler son dernier soupir là où était restée son âme. Dès qu'il s'agissait de son enfant, il n'y avait plus pour Désirée Thion ni bien ni mal, ni juste ni injuste; elle eut bien vite fait de réunir les deux amants, qui alors se donnèrent avec furie l'un à l'autre, et connurent toutes les ivresses de la passion heureuse; mais trop tard pour être sauvés, car ils avaient subi des angoisses dont on ne peut guérir. A peu de temps de là, Nattan fut rapidement enlevé par une fièvre dévorante, et ne put voir naître l'enfant qu'Eugénie portait dans son sein : pendant les jours qui précédèrent l'instant fatal, madame Clochez se cacha si mal, et, malgré les prières de Désirée, prit si peu de précautions, que le libraire découvrit tout, et eut contre sa femme d'effrayants accès de colère.

Nattan venait à peine de mourir qu'Eugénie dut se mettre au lit, prise par les douleurs de l'enfantement. Clochez était tellement exaspéré que ni l'autorité du célèbre docteur Plessix, ni la rude bravoure de Désirée Thion, ne purent le contenir; pendant les souffrances atroces qu'elle subissait, il épouvanta sa femme par des reproches si amers, par des menaces si abominables, qu'il brisa en elle tous les ressorts de la vie. Avec d'inimaginables tortures, elle put mettre au monde son fils Georges; mais elle mourut, tout de suite après l'avoir embrassé. A ce moment-là, Clochez et la cuisinière Désirée échangèrent des regards

chargés de la plus implacable haine, et se mesurèrent, comme d'irréconciliables ennemis, entre qui la guerre commence. Allant au plus pressé, Désirée emporta l'enfant à qui le libraire eût certainement brisé la tête contre une muraille; elle le remit elle-même entre les mains d'une nourrice aux environs de Paris et revint assez à temps pour rendre les derniers devoirs à sa maîtresse. Clochez eût chassé cette révoltée, si sa gourmandise n'eût été plus forte que sa rage. Désirée, qui si volontiers eût fait manger à son maître une cuisine de Locuste, sembla oublier son enfant bien-aimée, et tandis qu'elle reposait encore sur les oreillers, pâle comme la blanche neige, confectionna pour Clochez un de ces coulis pour lesquels il se serait fait fesser en place publique.

Il n'eut pas le courage de chasser Désirée, dont les yeux disaient : « La maison m'appartient! » de façon à ne permettre aucune réplique. Tout de suite les deux adversaires se pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme, et ils ne purent avoir de secret l'un pour l'autre. Il fut avéré pour la bonne, elle le lut clairement écrit, que Clochez emploierait tous les moyens pour déshériter l'enfant et pour le livrer à la misère; et le libraire vit avec évidence que pour assurer du pain à cet enfant maudit, Désirée le volerait jusqu'aux moelles. Il eut l'idée de détourner à son profit, dès qu'il le pourrait, quelque servante d'archevêque; mais il ne savait pas assez quelle est l'influence inéluctable d'une vraie grande cuisinière, à qui obéit tout le commerce parisien; car les marchands savent trop comme ils la retrouveront, toujours armée, chez

un prince, chez quelque Rothschild, et comme elle est, au bout du compte, la maîtresse des événements.

Très peu de temps après la mort de sa femme, Clochez avait repris ses dîners fameux, dont les convives illustres, à cheveux blancs, étaient, à leur insu même, les âmes damnées de Désirée, sachant qu'ils devaient à cette grande artiste de manger une vraie cuisine, dans ce Paris où on se nourrit de surtouts de fleurs, de serviettes damassées et de cristaux ornés de gravures. Quant au docteur Plessix et à l'agent de change Chévereau, gourmands ayant le courage naïf de leur vice, la cuisinière les eût fait passer par le trou d'une aiguille, comme le chameau de l'Écriture. Avec une extraordinaire vaillance, songeant à l'avenir de Georges Clochez et ne perdant pas de vue son idée une seule minute, elle se mit à faire danser l'anse du panier, avec une telle furie que le mot « danse » exprime bien imparfaitement les convulsions chorégraphiques à laquelle se livrait cette anse de panier, en proie à une turbulente démence.

Grâce à ses dîners, contre lesquels nul amphitryon ne pouvait lutter, Clochez avait les plus belles relations; il était parvenu à tous les honneurs civiques, et pouvait montrer sur son habit noir toutes les décorations de l'Europe; seulement, il payait les turbots et les poulardes, comme si c'eussent été des coquecigrues ou des licornes blanches, et Désirée disait avec une simplicité hautaine : « Oui, c'est le prix que ça coûte ! » Cependant, quelques années s'étant écoulées ainsi, Georges, qui avait grandi bien portant et robuste chez sa mère nourrice, fut placé dans un lycée de province, par les soins de la bonne, qui

trouva inutile de le montrer à son prétendu père. Clochez mangeait et faisait manger les morceaux les plus délicats; mais Désirée se livrait à l'ivresse du vol, avec des voluptés savourées et toujours renaissantes. Enfin, voyant son argent s'écouler comme l'eau d'un ruisseau, Clochez voulut acheter directement et régler avec les fournisseurs; mais c'est alors qu'il connut les poissons fardés comme des courtisanes, les foies gras fabriqués en trompe-l'œil, et que de la Bourgogne même, ses marchands, vignerons bourguignons, lui expédièrent à Paris des vins chimiques! Le libraire se révolta tout à fait, chassa Désirée et prit tour à tour des cuisinières et des cuisiniers payés au poids de l'or; mais tous ces gens n'étaient que des comparses fournis par Désirée elle-même, qui, de loin encore mieux que de près, jouait à son maître les Fourberies d'un Scapin en jupes!

Cependant, la renommée du libraire s'effondrait; les professeurs, les savants étrangers disaient : « Clochez baisse! » A des signes certains, on avait reconnu que plusieurs de ses dîners, saupoudrés de Cayenne, venaient de chez le marchand de comestibles; c'étaient les mêmes menus qu'on avait lus et relus aux inaugurations de statues et de chemins de fer. Un peu plus, le libraire fût resté seul, comme une croûte de pain derrière une malle; il n'eut que le temps de s'humilier, de mettre les pouces, de reprendre Désirée sans conditions, ou plutôt avec toutes les conditions que voulut décréter cette grande cuisinière. Elle fut intendante en titre, ordonna toutes les dépenses, et mit même le nez et les mains dans la caisse de la librairie. Et sa victoire fut si complète, que Clochez

fut même forcé d'accueillir le petit Georges aux jours de fête, et de s'en faire honneur; car cet enfant, travailleur obstiné, qui avait tous les prix aux grands concours, était dès lors une personnalité trop éclatante pour qu'il fût possible de le mettre sous le boisseau.

Clochez vit que son sort était décidé, qu'il ne se débarrasserait jamais de la cuisinière, devenue d'autant plus utile qu'il voulait être membre du conseil général et officier de la Légion d'honneur. Il s'occupa donc de pouvoir, à quelques années de là, vendre sa librairie. Il se hâtait de réaliser sa fortune; ostensiblement il jouait, et avait des maîtresses; mais en attendant qu'il eût tout donné on ne sait à qui, Désirée se hâtait de faire ses orges. Le jour où elle eut trente mille francs, dont elle expliqua la possession par des contes à dormir debout, elle les confia à l'agent de change Chévereau, en lui disant de les perdre ou de les doubler, et en peu d'années, Chévereau les doubla. Alors Désirée spécula elle-même; elle eut l'instinct de prendre des actions dans des entreprises qui devaient réussir; elle s'intéressa dans les commerces du marché Saint-Germain, et ouvrit, rue de l'Ancienne-Comédie, une boutique de marchande à la toilette, alimentée par ses vols quotidiens, et tenue par une cousine, qu'elle fit venir de Vaucouleurs. Enfin, sur son ordre, le docteur Plessix envoya Clochez à Monaco, où Désirée l'accompagna. Là elle joua audacieusement, costumée en douairière, et gagna des sommes énormes. La cuisinière possédait une vraie fortune, lorsque Clochez mourut d'une attaque d'apoplexie.

Le libraire avait eu beau tout vendre, tout dénaturer, tout donner, la vente seule de son mobilier et de ses collections produisit encore une somme qui, pour les premiers moments du moins, sembla suffisante au docteur Plessix, nommé tuteur du jeune homme, pour que Georges Clochez pût décemment terminer ses études. Mais il devait les terminer avec tout l'argent et avec tout le luxe qui eussent été prodigués à un fils de roi; car, grâce à Désirée Thion, que Georges aimait aveuglément et croyait sans réflexion, la très petite somme laissée par le libraire devint inépuisable. D'ailleurs, quand son élasticité devint par trop invraisemblable, la cuisinière, à qui les romans ne coûtaient rien, simula un héritage qu'elle alla recueillir, et fit voir à son jeune maître des chandelles en plein midi. C'est grâce à sa fortune, si bizarrement acquise, que Georges, reçu médecin, put faire ses voyages en Afrique et dans l'Inde, rassembler une bibliothèque sans égale, et entreprendre les coûteuses expériences par lesquelles il prépara ses grands travaux.

On sait quelle a été l'étonnante carrière du jeune savant. Lorsqu'il fut nommé, à trente ans, membre de l'Institut, l'émotion de Désirée fut telle qu'elle fut frappée de paralysie, et se mit au lit, pour y mourir. Georges Clochez épuisa pour elle toutes les ressources de la science; mais la joie avait été trop forte, et d'ailleurs la bonne d'Eugénie Mirio n'avait plus rien à faire au monde. Sentant venir sa dernière heure, elle fit à Georges une confession complète, et le savant, qui la consola avec des baisers de fils, eut la générosité de ne pas lui apprendre combien elle avait

été criminelle. Le docteur Clochez gagna assez d'argent pour pouvoir rendre avec usure, aux pauvres et aux souffrants, tout l'argent que Désirée avait volé à son père légal. Sur la première page de ses *Essais biologiques* il a écrit : *A la chère mémoire de Désirée Thion — Ce livre est dédié.*

V

LE PÈRE

Le grand paysagiste Jacques Fosty, qui vient de mourir, plein d'ans et de gloire, vénéré par les artistes pour sa bonté divine autant que pour son génie, a été une des plus belles figures de ce temps. Jusqu'à son dernier jour, gai, plein de joie, robuste comme un chêne, il semblait que la nature, dont il fut l'amant fidèlement épris, lui eût communiqué sa sérénité et son invincible force. Cependant, nul initiateur ne fut méconnu, contesté, vilipendé, bafoué, nié plus que Fosty à ses débuts, et encore bien lontgemps après qu'il eût donné les plus belles pages de son œuvre admirable. Non seulement, il souffrit de la misère et en but la sombre lie, à une époque où l'avenue de Villiers n'existait pas, et où les peintres étaient heureux de trouver des modèles spéculateurs à qui ils vendaient leurs études vingt-cinq francs; mais il fut torturé surtout par l'amère solitude et par le manque d'affection.

Tout petit enfant, il avait perdu sa mère, et son père ne l'aima jamais; car rusé, vaniteux, têtu comme une mule et la tête farcie de tous les lieux communs,

le père Jérôme Fosty qui, après avoir fait sa fortune dans la papeterie, habitait près de Viroflay une campagne peuplée de ponts chinois et de miroirs en boule, était un dévot du succès, adorant les pièces de cent sous, et jugeant tout sur la foi de son journal. Comment d'un tel père avait pu naître un tel fils? L'évidente influence de l'atavisme souffre tant d'exceptions que l'esprit s'y perd, à moins de trancher la question selon le procédé un peu simple de Molière, qui bravement sacrifie toujours la vertu de madame Géronte, et suppose que Géronte n'est jamais en effet le père de Valère.

C'est tout de suite, dès le collège, que Jérôme Fosty prit son fils en horreur, parce qu'au lieu d'être un élève brillant, produisant naturellement des accessits, des volumes reliés en basane et des couronnes en papier vert, Jacques fut franchement un mauvais écolier, battant ses grands camarades au profit des petits, élevant des vers à soie dans son pupitre, préférant les Églogues de Virgile à l'Énéide, montrant pour les mathématiques un manque d'aptitude qui tenait du prodige, et dessinant sur les murs, avec un morceau de charbon, la caricature de ses professeurs. Enfin, indignant même le professeur de dessin, il était incapable de perpétrer ces têtes cerclées d'un fil de fer, si proprement ombrées qu'elles semblent être en velours. Dans ses rêves orgueilleux, le père Fosty avait songé à faire de son fils un avocat; mais en le voyant si peu digne de ses espérances, il renonça à cette ambition et fit entrer Jacques dans un ministère, où il obtint pour lui une place de surnuméraire. Mais là, dans le bureau chauffé à trente degrés, au milieu des

employés figés, exaspéré par l'éternel papier à noircir, par l'air chargé de miasmes et par des plaisanteries qui lui semblèrent funèbres, le jeune homme sentit l'impossibilité de vivre, et résolument il signifia à son père la résolution qu'il avait prise de ne pas retourner au ministère, et d'étudier la peinture.

Jérôme Fosty n'eût pas été plus indigné, si Jacques lui eût manifesté l'intention de couper en morceaux des citoyens, après les avoir préalablement assassinés, et de mettre le feu aux quatre coins de Paris. Après lui avoir expliqué vainement comme quoi les bagnes sont exclusivement peuplés de peintres et de poètes, se heurtant contre une volonté obstinée, il finit par dire à son fils : — « Eh bien! fais donc ce que tu voudras! mange de la vache enragée, crève dans ton coin, tu n'auras jamais un sou de moi. Et tu sais que ta mère ne t'a absolument rien laissé! » En prononçant ces derniers mots, Jérôme Fosty eut sur le visage un éclair de joie malicieuse, et ses yeux brillèrent d'un vif éclat, dont l'étincelle ironique eût dû faire réfléchir Jacques; mais le futur grand artiste, qui dans toute sa vie n'a pas dit un mensonge, crut naïvement aux paroles de son père, et s'en alla triste jusqu'à la mort, mais cependant, savourant avec une volupté sans bornes la joie d'être libre.

La brillante carrière de Jacques Fosty et la révolution qu'il fit dans son art sont connues; mais malgré tout ce qu'ont écrit là-dessus les biographes, il est difficile de se figurer la misère de ses premières années, lorsque logé sous les tuiles, dans le plus dégarni des garnis, n'ayant aucun moyen d'existence, sentant s'agiter dans sa tête un art nouveau et ne sachant

rien; ne possédant aucun argent, à peine vêtu, il était perdu, ignoré de tous, dans le dernier et le plus infranchissable cercle des enfers parisiens. Lui qui, plus tard, devait réaliser tant de miracles, il ne se souvint pas lui-même comment alors il avait produit le plus difficile de tous, en se procurant quatre sous pour acheter du pain. Mais dès qu'il le tenait, ce morceau de pain, il marchait, faisait des lieues, s'en allait dans la campagne, et une fois arrivé dans quelque beau site, ne sentant plus sa fatigue, sur n'importe quel bout de papier, il dessinait ce qu'il voyait, avec la fougue, l'ignorance et le merveilleux instinct du génie.

Enfin, dans ces excursions, il rencontra des paysagistes, qui eurent pitié de lui, qui lui donnèrent, ô joie! de petits panneaux et ses premières couleurs, et il connut le ravissement infini de peindre, de suivre, de copier, d'imiter avec une audacieuse maladresse les couleurs de la nature. Ces mêmes artistes lui firent connaître des marchands de bas étage, des vendeurs de chiffons, qui lui achetèrent pour des sous de billon des croquis, des études crânement enlevées; il se sentit riche! Un jour vint où il obtint, en échange de son travail, une vraie pièce de cinq francs, en argent! avec laquelle il acheta pour vingt sous de pain et pour quatre francs de couleurs.

Et dès lors, quels combats acharnés, quelle lutte, quel labeur effroyable! Jacques Fosty se hâtait de peindre pour les Auvergnats de petits sujets, des coins de rue, des paysages, des bonshommes, tout ce qu'ils voulaient; puis, quand il avait quelques sous, il payait une semaine à l'atelier Suisse, et dessinait d'après le modèle; mais surtout, pendant de longs jours, perdu

en pleine campagne, glacé par le vent, mouillé par la pluie, les pieds dans la boue, recommençant un sujet nouveau quand son effet se déplaçait, il luttait follement, éperdument avec la nature, s'efforçant de rendre, d'imiter, de voler la transparence des eaux, le frisson des feuillages, la déconcertante richesse des couleurs du sol, les étonnants gris des cieux, et l'air, l'atmosphère, l'espace, ces choses invisibles que nous voyons, qui nous enveloppent, et dont le mystère semble vouloir résister à toute description matérielle.

Peu à peu devenu le grand artiste que nous admirons, Jacques, régulièrement refusé aux expositions, insulté par les journaux, incompris même de ses amis et de ses émules, connut alors des souffrances pires que la pauvreté et la faim de ses premiers débuts ; son art était trop nouveau, trop réellement imprévu, trop personnel pour ne pas déconcerter les formules et les idées toutes faites dont sont infestés les plus grands esprits. Fosty ne procédait ni de Rousseau, ni de Millet, ni de Corot; il voulait faire vivre dans le fluide aérien ses arbres, ses verdures, ses maisons de village; mais sans les atténuer et les vaporiser, en leur gardant la qualité propre de leur substance, et il tentait d'obtenir l'harmonie, sans jamais sacrifier la justesse de la note vraie et sincère. De là, une étrangeté à laquelle les yeux s'habituèrent difficilement, mais qui finit par n'être plus étrange, et par inspirer moins d'étonnement que d'admiration; car après avoir joué plus ou moins longtemps le Dépit Amoureux, le génie et la foule finissent toujours par s'entendre, et un moment arrive où le quiproquo se dénoue, et où ce

qui est beau apparaît beau, avec l'éclat de la lumineuse évidence.

Le temps s'était écoulé, les années avaient passé; Jacques Fosty avait obtenu non seulement toutes les récompenses, toutes les distinctions, tous les honneurs; mais chose plus difficile et plus rare, ses élèves jeunes et vieux le vénéraient, l'adoraient, et le public l'entourait d'un tendre et religieux respect. Cependant il était toujours pour son père le fils *qui a mal tourné*. Quand le vieux Jérôme apprit par son journal, toujours lu avec la même fidélité, que Jacques Fosty était officier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut, la grande révolution qui se fit en lui, c'est qu'une de ses religions s'écroula, et il cessa de croire à son journal. Jadis, quand le grand paysagiste subit les plus dures privations, quelques-uns de ses amis étaient parfois venus trouver le père Jérôme et très inutilement avaient essayé de l'attendrir. Très assidu lecteur des *Mystères de Paris*, l'obstiné vieillard se figura que les amis de son fils étaient des Cabrions uniquement occupés à mystifier les gens, et qu'ils faisaient mettre des farces dans les journaux. Toutefois, une circonstance imprévue troubla quelque peu les illusions entêtées de Jérôme Fosty. Après avoir assisté à l'école à une distribution des prix qui fut présidée par Joxe, un enfant de Viroflay, il dîna avec lui chez le maire, et fut tout de suite conquis par la bonne humeur de ce célèbre peintre, à la stature de géant, qui pouvait boire comme Bassompierre, racontait avec un irrésistible esprit des histoires amusantes, et cassait des noix avec ses dents. La force, l'héroïque gaîté et la belle barbe de Joxe, inspirèrent au vieux Jérôme un respect

involontaire, et comme il se montrait visiblement gagné par les joyeuses saillies du peintre :

— « Monsieur Fosty, lui dit le maire de Viroflay, savez-vous que mon ami Joxe est un des plus illustres élèves de votre fils?

— Bon! dit avec une grimace le père Jérôme, qui reprit alors toute sa défiance, vous allez me faire croire que ce galopin-là a des élèves! »

Mais Joxe est un magicien, qui sait charmer les monstres et les bêtes. Il accompagna le père Fosty jusque chez lui, l'intéressa, le fit rire, et finalement promit de lui apporter, encadrée! une eau-forte qu'il avait gravée d'après un tableau de Jacques. Il l'apporta en effet, à quelques jours de là, fut retenu à dîner, et acheva de séduire le vieux Fosty, car il sut admirer ses cultures, ses embellissements, ses légumes, ses kiosques chinois, et il ne partit pas sans avoir fait le portrait du chien Médor, et sans avoir prodigué à Marguerite, la servante maîtresse, les plus ingénieuses flatteries. Le loup était dans la bergerie; au bout de quelque temps, la vieille dame ne pouvait plus se passer de Joxe, qui d'ailleurs lui apportait des vins du Rhin, des pâtés de canard d'Amiens et autres victuailles. Bientôt, le peintre introduisit dans la maison de Viroflay ses camarades qui, tous, chantaient les louanges de leur maître, à l'oreille dure de Jérôme incrédule. Il ne restait plus qu'à y amener Jacques lui-même, et Joxe, de haute lutte, remporta cette victoire. Le jour de la fête du père Fosty, au milieu d'un déluge de parents et de cousines, le grand paysagiste rentra, en cheveux blancs, dans la maison paternelle qu'il avait quittée enfant, et ne put retenir ses larmes;

mais le vieux Jérôme n'eut pour lui ni un baiser ni une parole de tendresse.

Après le dîner, qui sembla cordial et fut très gai, grâce à l'inépuisable verve de Joxe, comme on était en juillet et comme il faisait encore jour, on alla se promener dans le bois. Jérôme fit passer devant lui tous les convives, et son fils qui donnait le bras à une petite cousine, et ayant retenu avec lui Joxe, l'arrêta soudain.

— « Ah! çà, lui dit-il, causons une fois, sérieusement. Ils sont tous à me parler de Jacques, comme s'il avait décroché la lune; mais ce sont des menteurs, qui viennent me faire des farces. Vous, c'est différent, vous êtes un bon compagnon, la franchise même, et vous ne voudriez pas me tromper. Enfin, je n'ai confiance qu'en vous, et ce que vous me direz, je le croirai. Au bout du compte, quelle est la vraie valeur de mon fils?

— Mais, dit vivement Joxe, je ne passe pas pour être tout à fait inférieur dans mon art; je puis vous dire sans vanité qu'on couvre d'or mes toiles, et qu'on se les dispute. Eh bien! je ne suis et ne serai jamais que le très humble et très respectueux élève de votre fils. Tout ce que je suis, tout ce que je sais, je le lui dois, et quand j'ai fait une œuvre nouvelle, fût-elle applaudie et acclamée, je ne suis content que s'il a dit : C'est bien! »

Le vieux Fosty, comme ébranlé, réfléchit; son visage se contracta sous ses profondes rides; il sembla qu'il allait être convaincu. Mais tout à coup, reprenant son expression habituelle de méfiance et de ruse :

— « Allons, dit-il, je vous ai mal jugé. Je vois que

vous êtes aussi un farceur, et que vous vous *fichez* encore de moi, comme tous les autres! »

Jacques Fosty n'avait retrouvé son père que pour mieux le perdre; ils se parlaient comme des étrangers, séparés qu'ils étaient par des abîmes. Le jour où le vieillard, alité et fini, sentit venir la mort, il fit demander son fils en toute hâte, et lorsque Jacques entra dans la chambre, tourna vers lui un œil mourant, mais encore enflammé de malice :

— « Ah! lui dit-il, je t'attendais, viens vite. »

Jacques Fosty s'avança ému, pâle, entendant son cœur battre. Il croyait que le vieillard aurait enfin un mot de père, et lui donnerait avec effusion le baiser si longtemps attendu. Mais le repoussant d'un geste las, le vieillard lui dit :

— « Comme les artistes sont des mange-tout, je t'ai dit que ta mère n'avait rien. Mais au contraire, elle t'avait laissé une fortune : ça t'en fera deux? Qui est-ce qui n'a pas été bête? C'est le père Fosty! »

En prononçant ces derniers mots, le vieillard expirait, et Jacques Fosty resongea avec horreur aux jours d'angoisse où il avait subi les tortures de la faim.

VI

LE MERCIER

Le magasin de Merceries et de Dentelles du *Sabot-d'Or*, un des plus anciens du quartier Saint-Denis, voit s'accroître sans cesse sa vieille et solide clientèle, et prospère entre les mains de son propriétaire actuel, monsieur Amédée Jeantils, qui est un commerçant sérieux. Loin d'imiter ses confrères de l'école moderne, qui assistent aux courses, aux premières représentations, et pratiquent le négoce avec dandysme, il vit presque chichement, sans aucun luxe, et impose la même austérité à tout ce qui l'entoure. Bien que sa femme, mademoiselle Ernestine Michelor, fille du drapier si connu, lui ait apporté une belle dot, elle n'a presque pas de joyaux, porte des robes de laine façonnées par une humble couturière et se montre enfin si modestement vêtue que ce n'est pas trop de sa surprenante beauté pour faire oublier des ajustements si médiocres. Propriétaire de l'immeuble où est situé son magasin et dont il loue la plus grande partie, monsieur Jeantils, en se mariant, a fait simplement repeindre et tapisser le premier étage, qu'il habite avec sa femme, en conservant à cet appartement ses vieux châssis de fenêtres, ses alcôves surannées, ses boiseries démodées et sans caractère, ses

tentures de soie jaune brodées de fleurs bleues, et son mobilier en acajou, dû à un très mauvais ébéniste du premier empire.

Un dimanche de Pâques, le magasin étant fermé, madame Ernestine Jeantils, rougissante, effarée, ses belles lèvres tremblantes, et ses profonds yeux bleus pleins d'inquiétude, entra dans sa chambre rapidement, comme fuyant quelqu'un ou quelque chose, et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle y était à peine assise, tâchant de reprendre possession d'elle-même, que parut, marchant sur ses pas, un jeune homme, un enfant de seize ans, aux larges épaules, aux yeux de feu, aux épais cheveux noirs plantés drus sur un front large, dont le visage, rose comme celui d'une fille, offrait un curieux mélange de douceur et de force. C'était le cousin d'Ernestine, le jeune Claude Vauglin, qui, prisonnier encore dans un collège, était venu passer ses vacances chez les Jeantils. En le voyant, la jeune femme fit, comme pour l'éloigner, pour le chasser, un geste impérieux; mais Claude se laissa tomber, à demi agenouillé aux pieds de sa cousine, et alors sa poitrine haletante, ses traits convulsés, la pâleur qui envahit ses joues exprimèrent une si effroyable douleur que madame Jeantils fit appel à toute son énergie, sentant la nécessité d'être forte pour deux. Elle regarda l'enfant bien en face, et attachant sur lui ses prunelles à la fois pleine de résolution et de tendresse :

— « Claude, dit-elle, puis-je te parler comme à un homme?

— Oui, murmura Claude, d'une voix rauque, étouffée par les sanglots.

— Ah! malheureux enfant, tu m'aimes, reprit Ernestine, et pour torturer ton bon, ton honnête cœur, l'injuste amour n'a pas attendu que tu aies la force de souffrir. Tu sais que je donnerais pour toi toutes les gouttes de mon sang; mais c'est à moi de me sauver, et de te sauver d'une passion où tu ne trouverais qu'angoisse et désespoir. Hélas! mon pauvre Claude, nous ne devons pas nous revoir, de bien longtemps, du moins, et désormais il faudra que tu passes les jours de fête comme les autres, dans cette triste geôle où tu meurs d'ennui; mais il faut qu'il en soit ainsi; tu le comprends bien, n'est-ce pas?

— Oui, ma cousine, dit Claude avec une résignation désolée, mais blanc comme un linge et tremblant de fièvre.

— Et, reprit Ernestine, que pourrais-tu espérer! Je suis et je veux être une honnête femme. Je suis mariée à un homme qui pour moi se tue de travail, et dont je devine les chagrins, car par les privations qu'il nous impose, je devine que ses affaires sont difficiles, et qu'il soutient une lutte sans trêve. Tu comprends bien que je ne saurais payer ses sacrifices par une trahison, et ce n'est certes pas toi qui voudrais me voir lâche. O mon cher Claude, je ne te marchanderais pas le mot qui peut t'aider à supporter la solitude. Oui, je t'eusse aimé, je t'aimerais, si cela n'était pas odieux et criminel; mais soyons dignes l'un de l'autre, laissons saigner nos cœurs, et ne consentons à rien de vil! Ce soir, ce soir même, nous nous dirons un adieu définitif; car je le veux et il faut que tu le veuilles comme moi. »

Claude ne parla pas, ne put rien répondre; mais un

flot de larmes jaillit de ses yeux, inonda son visage, et agité d'un tremblement mortel, secoué comme un arbre par l'ouragan, il frémissait, poussait des cris mal étouffés. Fou de colère, non contre l'adorée, mais contre la destinée inexorable, palpitant, furieux, il déchirait ses vêtements et arrachait des touffes de cheveux sur son front ensanglanté. A ce moment, Ernestine entendit des pas légers qui, rapidement, s'approchaient; quelqu'un venait à sa chambre, où il eût été dangereux de s'enfermer, et elle ne pouvait songer à laisser voir, dans l'état où il était, le jeune homme en proie à sa douloureuse démence. Résolument elle prit Claude par la main, l'entraîna et le cacha avec elle derrière les rideaux à demi fermés de l'alcôve. Il n'était que temps. La femme de chambre, Jeanne Dida, venait d'entrer, et sans avoir fermé la porte regardait curieusement autour d'elle, comme surprise de ne pas trouver sa maîtresse.

Jeanne est une jolie fille à la frimousse amusante, avec un nez coquin, une bouche de fraise, des yeux aux épais sourcils, aux longs cils, et des cheveux mêlés de mèches blondes. Derrière elle, et presque aussitôt, entra M. André Jeantils, un homme de trente-trois ans, très correct, le teint d'un brun olivâtre, les cheveux courts et la barbe taillée à la mode. Habituellement, on le voyait dans son magasin avec un air froid et grave; mais il paraît qu'il a à sa disposition plusieurs expressions de visage; car en apercevant la petite Dida, il montra aussitôt le sourire banal et froidement caressant d'un viveur.

— « Eh bien non! ma femme n'y est pas, dit-il en prenant Jeanne par la main, et en la forçant à s'as-

seoir sur l'affreux petit canapé empire orné de sphinx en bronze doré.

— Ni moi non plus, monsieur, dit Jeanne, car je m'en vais.

— Voyons, fit le mercier, causons, et sois donc moderne une fois! Tu n'as cependant pas l'air bête, et il n'est pas possible que tu sois godiche avec ces yeux à mettre le feu aux quatre coins de Paris.

— Je ne sais pas si je suis godiche, dit Jeanne en montrant ses petites dents de chien, mais en tout cas, je suis sage.

— Mais, reprit Jeantils, je l'espère parbleu bien, et il n'est rien de tel que de bien poser les faits. Tu es sage, et je désire que tu ne le sois plus; en un mot, que tu abjures ta sagesse à mon bénéfice. Et pourquoi ne le ferais-tu pas? Voyons, ma fille, ne fais pas la nice. Tu sais fort bien qu'une demoiselle ne se marie pas sans dot, et tu n'as pas envie d'entrer dans un couvent, ou de te faire modiste au profit de sainte Catherine.

— Mais, monsieur, je ne pense pas que vous vouliez m'épouser?

— Il faut, dit Jeantils, commencer par le commencement, qui est de ne pas rester pauvre. C'est à quoi je puis t'aider sincèrement, par les présents que je veux t'offrir et par les enseignements que je te donnerai; je t'apprendrai à être spirituelle et à te faire les ongles!

— Et, dit Jeanne, ce beau caprice durera...

— Mais, fit le mercier, ce qu'il pourra. Les gens qui promettent d'aimer toujours se font jeter du vitriol dans les yeux, et ne l'ont pas volé. Toi aussi, tu

aimeras encore après m'avoir aimé; à quoi bon se bercer de chimères? Seulement, j'aurai fait de la chrysalide un brillant papillon, avec de la pourpre sur les ailes, et tu deviendras tout ce que tu voudras, une courtisane qu'on adore ou une dame honnêtement mariée en province; car, mince, agile, élégante et bien en chair, tu es née pour jouer avec succès tous les rôles!

— Pardon, monsieur, dit alors Jeanne Dida, si je me permets de vous poser des questions un peu plus nettes qu'il ne conviendrait; mais ne m'avez-vous pas vous-même invitée à être moderne! Vous me promettez des tas de merveilles: encore faudrait-il savoir en quoi elles seront faites? Je ne serais pas une servante si je n'avais pas l'habitude de regarder par les trous des serrures et d'écouter aux portes. Or, je vous ai entendu bien souvent déplorer l'impossibilité où vous êtes de donner à madame des robes et des parures dignes d'elle, et les sacrifices souvent infructueux qu'exige votre commerce.

— Allons, fit le mercier, je vois que *tu es d'analyse*, et tu m'en plais davantage. Mon enfant, il faut toujours qu'une femme mariée croie son mari gêné et près de ses pièces, sans quoi elle voudrait des robes de Worth, et il n'y aurait plus moyen de rire. Mais le commerce a bon dos. Avec toi, je n'ai aucune raison d'être hypocrite, car je ne te donnerai que ce que je voudrai te donner. En réalité, je suis très riche, j'ai des fonds liquides, disponibles, dont personne ne sait l'existence, de quoi enfin satisfaire toutes mes fantaisies, qui sont très nombreuses.

— Donc, dit Jeanne Dida, comme par jeu, mais

avec la plus sincère conviction, vous êtes un monstre!

— Eh! oui, fit le mercier, comme tout le monde. Je veux savourer un bonheur qui m'attire, j'ai les moyens de ne pas être ingrat, je ne le serai pas et je t'armerai pour la lutte, car en sortant de mes mains, tu seras une femme affinée, instruite, sachant la vie, et capable de rouler les plus malins. Je ne te demande ni ne te promets aucune fidélité et tu n'auras pas de niaiseries à dire, pas de scène d'amour à écouter ou à réciter.

— Mais, dit Jeanne, qui mise à l'aise par le cynisme de son maître se montra franchement ce qu'elle était, il y a des risques...

— Aucun, dit Jeantils; la vie n'est pas un drame, et Antony, lugubre jadis, y est plus heureux que tout le monde, s'il a de l'argent. Mais enfin, je suppose que, d'une façon évidente, tu cesses momentanément d'être mince! Nous en serions quittes pour un voyage en province, que tu feras avec tous les adoucissements du luxe et du confortable, et personne à Paris ne sait ce qui se passe à Villefranche-de-Lauraguis ou à Mauriac! Tu me diras que les paroles sont choses incertaines, et que les mois de nourrice veulent être payés en bon argent; mais, ajouta-t-il, en tendant à Jeanne Dida un petit portefeuille en maroquin bleu suffisamment bourré de billets, sans rien préjuger et sans t'engager à rien, voilà déjà de quoi en payer beaucoup! »

Sans affectation, sans fausse honte, Jeanne avait pris le portefeuille, et très simplement l'avait fourré dans sa poche. Son maître l'avait encouragée à ne se montrer nullement comédienne. Cependant, elle crut

devoir rougir légèrement, pour ménager une transition indispensable.

— « Mais, monsieur, dit-elle, subitement effarouchée, nous sommes dans la chambre de madame !

— Tu as raison : eh bien, au revoir ! » dit le mercier avec un bon sourire, et il sortit sans serrer la main de Jeanne Dida, et sans lui prendre un baiser, en homme sûr de son fait, et qui ne veut pas escompter son plaisir. Au bout d'un moment, après s'être longuement regardée au miroir, la femme de chambre sortit aussi, légère comme une abeille; et alors, suivie de Claude, dont elle baisait furieusement le visage, les yeux et la noire chevelure, parut madame Ernestine, qui, avec un geste d'orgueilleuse joie, ferma le verrou de la porte. Échevelée, pantelante, folle d'amour, elle se livra à son ami avec ravissement, sur ce même canapé empire où s'était assise la servante. Il lui semblait qu'elle ne tromperait jamais assez son mari, et elle se consolait en pensant qu'elle avait devant elle, pour cela, des mois, des années, toute une longue vie. Parfois, elle se rappelait avec horreur les caresses du mercier, et elle passait désespérément les mains sur son visage. Mais Claude, qui pensait avec elle, voulait, lui aussi, les effacer, ces odieux baisers du mari; et de fait, il se mit à les effacer de toute l'ardeur de ses lèvres, et d'un si généreux cœur, qu'au bout d'un moment, le front et les yeux et les joues de son amie ressemblaient à un tas de fleurs pourprées, sanglantes, rougissantes et roses.

VII

L'AMANT

Depuis peu revenu d'un long voyage dans l'extrême Orient, Paul Simonel, après avoir déjeuné chez son ami, Henri Fresne, qui n'a jamais quitté Paris, savourait le plaisir de causer dans un joli appartement de garçon, bien disposé pour la flânerie artiste, où toujours une femme semble être attendue, et où les meubles ont l'air spirituel. Ils parlaient de leurs camarades de collège, dispersés et classés, au gré des hasards de la vie.

— « Quoi! disait Simonel, Chandor, ce cancre relégué parmi les derniers de la classe, et qui tout au plus savait lire, est devenu un écrivain célèbre!

— Oui, dit Fresne, rappelle-toi qu'il avait l'esprit d'ordre, et qu'il élevait des vers à soie dans son pupitre. Enfin il faisait déjà du commerce, et vendait les feuillets de papier qu'il avait pu économiser. Il était né évidemment pour le négoce, et devait dompter les éditeurs.

— Ah! dit Simonel, je n'en reviens pas. Carriol, cet aigle des vers latins, employé dans les omnibus! Chabran, qui ne cherchait que plaie et bosse, passé

diplomate! Materet, avocat! Piédefert, qui toujours démolissait le mur du jardin, architecte! Mais au fait, qu'est devenu Arragon?

— Mon ami, dit Fresne, l'homme reste toujours semblable à lui-même; les prétendues contradictions entre ses aptitudes et sa destinée ne sont qu'apparentes, et ne résistent pas à l'examen. Ces démolitions de Piédefert étaient une façon de remuer les matériaux, et les batteries de Chabran étaient une manière initiale d'inculquer la persuasion. Mais quant à Arragon, son avenir fut lisiblement écrit depuis le premier jour, et pour qui l'a observé au collège, il était évident qu'il serait ce qu'il est devenu en effet, une des plus étranges et des plus prodigieuses figures de ce temps.

— Oui, dit Simonel, je me souviens qu'il fut chassé à la suite de je ne sais quelle histoire avec mademoiselle Eugénie Sarrette, la fille de notre maître de pension.

— Arragon avait alors quinze ans, dit Henri Fresne; son aventure d'amour qui nous fut vaguement révélée, nous mettait l'eau à la bouche. Lorsqu'il fut expulsé et que son correspondant l'emmena, mademoiselle Berthe était prisonnière dans sa chambre; mais la lingère Rosalie pleurait toutes les larmes de son corps, et madame Sarrette, qui tordait ses bras douloureux, semblait n'avoir pas été offensée seulement dans ses affections de mère.

— En effet, dit Simonel.

— Et, reprit Fresne, rappelle-toi Arragon, en ce temps-là. C'était un écolier irréprochable, qui apprenait ses leçons et faisait ses devoirs avec la perfection

la plus régulière, et ne méritait jamais aucune réprimande. Dans les jeux avec nous, il était brave, agile, et rendait volontiers un service, mais toujours sèchement, et sans nulle expansion. Cet enfant, qui était destiné à devenir un Don Juan, tel que le comporte la vie moderne, avait dès lors l'air *absent* et *étranger* que don Juan garde toujours, et qui le caractérise, quand il n'est pas dans son élément essentiel, c'est-à-dire : avec des femmes. Déjà, sans doute, il méditait silencieusement ses crimes, et appartenait à la race prédestinée des vengeurs.

— Comment cela? fit Simonel.

— Oui, répondit Fresne, Arragon est un Attila, authentique et réel, tout comme celui qui ravagea la Médie et la Macédoine, combattit Aétius et Théodoric, massacra les habitants d'Aquilée, saccagea Vérone, Mantoue Crémone, Bressé, Bergame et Milan, et lorsque périt avec lui l'empire des Huns, laissa, comme un monument affreux de son passage, les tragiques ruines de cinq cents villes détruites. Seulement Arragon est un Attila sans aucun faste, et purement civil. Bien que les positions les plus brillantes lui aient été offertes, précepteur particulier dans de riches maisons, ou secrétaire d'hommes politiques pour qu'il compose des discours ou compulse des documents et prépare de grands travaux, c'est ce qu'il a voulu être. De très hautes et très puissantes protections, qui ne lui manqueront jamais et dont il use discrètement, seulement quand et comme il le faut, le mettent à même de se replacer toujours, et tu verras tout à l'heure que ce n'est pas un luxe. Doué d'une instruction universelle, il sait les arts comme les sciences,

et peut tout enseigner. D'ailleurs, il n'est nullement beau et n'a pas d'esprit; mais s'il en avait, il serait bien difficile que quelqu'un s'en aperçût, puisqu'il garde toujours le silence.

Sauf une barbe très brune, drue, envahissant le visage, et qui laisse voir seulement le menton rasé, Arragon, devenu homme, est tel que tu l'as connu, enfant. Très brun et fauve de peau, ses traits hardis, laids, virils ont l'air taillés à coups de hache; sa chevelure, tout à fait noire, est épaisse, et ses yeux, noirs aussi et très brillants, n'expriment rien. Maigre avec des mains et des pieds d'une rare élégance, Arragon est toujours habillé et ganté avec une idéale correction, et ses manières sont d'une distinction absolue : il ne fait jamais un geste! Aussi ne se passe-t-il jamais huit jours sans que les nouveaux maîtres qu'il sert ne l'invitent à leurs soirées et ne l'admettent à leur table. Dans un salon, Arragon s'efface de parti pris, ne parle pas, et il semble qu'il n'ait absolument rien de séduisant. Il répond si on l'interroge, écoute volontiers les vieilles dames, danse si l'on veut, et très bien, et il est de première force au whist, au trictrac et à tous les jeux de vieillards.

— Mais, dit Simonel, comment se manifeste-t-il à l'état de fléau, et que ravage-t-il?

— C'est bien simple, dit Fresne, il accomplit ses fonctions, quelles qu'elles soient, exactement, sans ennui, sans révolte, sans lassitude; mais, — les choses se passent toujours de même, — tout à coup, et sans qu'on y ait été préparé par rien, la bombe éclate! Dans la maison où notre homme remplit son humble devoir, nécessairement, il y a tou-

jours une femme, mère ou sœur ou fille de son maître; eh bien! cette femme, toujours au bout de très peu de temps, Arragon l'a séduite, il est son amant et elle est folle d'amour pour lui. Comment ce secrétaire, ce précepteur, sans beauté et sans esprit, se fait-il adorer? C'est sans doute ce qu'on ne saura jamais. Peut-être y a-t-il quelque signe, invisible pour nous, d'après lequel les femmes devinent que, pour se taire, ce silencieux n'en pense pas moins. Quoi qu'il en soit, tout se découvre; en butte aux vengeances les plus légitimes, Arragon ne s'y dérobe en aucune manière, et les subit avec l'impassibilité d'un Mohican. Blessé, aux trois quarts tué en duel, assommé, assailli à coups de pistolet et à coups de couteau, battu comme un croquant ou assassiné comme un gentilhomme, Arragon ne dit rien, se soigne, souffre patiemment et, une fois guéri, recommence ses travaux, impassible et patiemment obstiné, comme une force de la nature.

— Parbleu, dit Simonel, si c'est là une vie de don Juan, il faut avouer que les Elvires y coûtent cher, et le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais tu disais que notre ancien camarade est un vengeur! Qui donc venge-t-il, et d'où vient le flot de haine et d'amour extravasé dans son cœur?

— Ah! dit Fresne, c'est ici que s'ouvre le champ des hypothèses! il y a bien sur ce sujet une légende curieuse et généralement admise que, pour ma part, je n'admets pas, parce que je la trouve trop simple. S'il faut en croire cette fable, le père d'Arragon était un musicien de génie, une sorte de Berlioz, un précurseur que son temps ne pouvait comprendre et qui,

par conséquent, fut vilipendé, honni, insulté, repoussé partout, et réduit à la plus abominable misère. Ce seraient les souffrances de ce martyr que notre féroce don Juan ferait expier à la bourgeoisie haute et basse, par ses froides scélératesses. Mais pour moi, ce mythe, évidemment inventé pour les besoins de la cause, selon l'inéluctable défaut de la critique philosophique, offre de nombreuses erreurs, dont la principale est de vouloir expliquer par des causes naturelles un ensemble de faits purement surnaturels. Enfin, il ne nous fait pas comprendre comment, à un âge où le douloureux passé de son père ne pouvait lui être connu, Arragon, enfant encore, séduisait déjà les femmes et les filles des maîtres de pension, et par-dessus le marché, les lingères, entamant dès lors, avec l'impassibilité d'un casseur de cailloux, une tâche à laquelle il s'est voué, sans défaillance et sans irêve.

— Mais, dit Simonel, si cette explication-là est mauvaise, quelle est la bonne?

— Il est plus sensé, dit Fresne, de penser qu'Arragon n'a aucune idée, et qu'il obéit, comme la peste, le tourbillon et l'avalanche, à une loi dont il n'a pas conscience. Une série de hasards m'a fait connaître exactement sa vie pendant les dernières années qui viennent de s'écouler, et il faut bien convenir que cette existence d'homme toujours cassé et raccommodé est ce qu'il y a de plus turbulent à la fois et de plus monotone. Il y a quatre ans, venant d'Afrique, où empoisonné par un mari jaloux, le docteur Carriol, un des meilleurs médecins de l'armée, l'avait guéri à grand'peine, — Arragon entra chez monsieur de

Salvage, le procureur général, pour y faire l'éducation de son jeune fils. Madame de Salvage, qui jusque-là avait été la plus honnête des femmes, tomba dans ses bras, prise tout à coup d'une inexplicable démence.

Rompant avec ses préjugés de magistrat, le mari offensé voulut se battre ; le duel eut lieu à l'étranger, et Arragon, dont un coup d'épée perfora le poumon droit, sembla devoir expirer au bout de quelques heures. Il se guérit pourtant, à l'hôpital toujours, et de retour à Paris, nous le retrouvons chez le général baron de Madeline, qu'il aida, comme secrétaire, dans ses grands travaux historiques. Bien que forte, superbe et déjà femme, mademoiselle Claire de Madeline n'avait pas plus de quatorze ans quand le général la trouva debout, fermant les yeux, appuyée sur le cœur de son secrétaire, dont elle recevait tranquillement les baisers. Le soldat ne fut pas aussi patient que l'avait été le magistrat. Il saisit un revolver à la portée de sa main, et tira sur Arragon, à qui il logea trois balles dans le corps.

Encore six mois d'hôpital. Puis secrétaire chez le député Sendrès, dont il écrivait les discours, il devint l'amant de sa sœur, mademoiselle Blanche Sendrès, âgée de vingt-deux ans, qui, orpheline, habitait avec son frère. Duel, un bras cassé, deux mois d'hôpital. Tu vois, mon ami, que c'est toujours la même chose. En ce moment, Arragon est de nouveau précepteur. Il instruit un jeune homme faible, pâle, anémique, aux yeux tristes et à la pauvre chevelure blonde, le dernier héritier d'un grand nom : celui des Cinquin. Le père du jeune Guy, le comte de Cinquin, est depuis

longtemps ruiné, et son rêve, s'il peut élever son fils si frêle, est d'obtenir pour lui, afin de relever la race, les dix millions que possède sa tante, la duchesse Isabeau de Juhan. La duchesse est une nouvelle Diane de Poitiers, restée, dans la vieillesse, extraordinairement belle. Ses amours firent grand bruit jadis, et durèrent jusque dans un âge où d'ordinaire on ne vit que de souvenirs. Cependant, elle semblait calmée, et bien qu'elle soit difficile à vivre et ne pardonne rien, le comte de Cinquin, pour ne pas la perdre de vue, l'avait décidée à venir habiter avec lui. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le précepteur Arragon semblait lui plaire et réveiller en elle des feux mal éteints. Naturellement, le comte voudrait chasser cet hôte dangereux; mais chaque fois qu'il veut lever ce lièvre, la duchesse Isabeau jette sur lui un regard terrible, qui le glace d'épouvante. Le comte et le précepteur, qui s'exècrent cordialement, vivent ensemble, comme deux loups. La question est de savoir lequel des deux mangera l'autre.

— Mon cher ami, dit Paul Simonel à Henri Fresne, tu ne veux pas que ton don Juan moderne résulte de causes naturelles; cependant je vois, à ses nombreuses bonnes et mauvaises fortunes, une explication qui, à ce qu'il me semble, s'impose d'elle-même. En choisissant si obstinément un homme silencieux, calme, sans beauté ni esprit, les femmes, qu'on veut si souvent nourrir de sonnets à la lune et de glorioles qui ne sauraient leur faire une belle jambe, n'expriment-elles pas, dans leur impeccable bon sens, que, selon l'expression populaire, la beauté et le génie *ne se mangent pas en salade?* Et, en haine de tous les

bavards, qui produisent de vaines paroles et rien de plus, n'affirment-elles pas leur prédilection pour tout l'ordre d'idées qui se formule par l'admirable devise : *Faire sans dire ?* »

VIII

LES ÉPICIERS

Rue d'Uzès, dans le joyeux et riche appartement situé au deuxième étage, au-dessus des magasins de la Grande Épicerie Progressive, au milieu des tapisseries antiques, des étoffes rares, des armes, des tapis d'Orient, des orfèvreries d'argent et d'or, après avoir savouré un déjeuner d'évêque, le vieil épicier Sabarros, invité par son fils Émile, prenait avec lui un moka fumant du plus délicat parfum, en fumant un cigare d'une jolie couleur blonde, qui ployait sous le doigt. Il eût été difficile de trouver deux hommes plus beaux que ces deux convives. Avec ses traits hardis et superbes, dont la noblesse était seulement démentie par l'expression rusée de son regard, Marc Sabarros ressemblait à un sénateur de Rome, tandis que le visage charmant, les yeux d'or, le teint rose, la barbe légère et les épais cheveux noirs, coupés courts et cachant le front, donnaient à son fils Joseph, correct, froid et vêtu à la dernière mode, l'aspect des plus séduisants héros d'amour.

— « Non, mon cher enfant, dit le vieillard, je n'ai pas été du tout surpris, en recevant la lettre par

laquelle tu m'annonçais que tu vends ton épicerie, pour te faire auteur dramatique. Car, toi, tu es mon sang, le vrai fils de mes entrailles; tu sais toujours ce que tu fais, tu as le commerce dans les veines, et tu forcerais une roche nue à suer des billets de banque! Nous reviendrons à cela tout à l'heure; mais, pour le moment, parlons de ton frère Émile, à propos de qui je suis sérieusement inquiet, et qui me désespère.

— Quoi! fit Joseph, a-t-il donc fait quelque sottise?

— Ah! dit le vieux Marc, toutes les sottises! Tu sais qu'avec sa part dans le bien de votre mère, je lui ai fait acheter, aux conditions les plus avantageuses, un fond de lampiste sur le boulevard Saint-Germain. La lampisterie, mon enfant, est une spéculation admirable; car le commerce ne livre que des huiles épaisses, fuligineuses, encombrées de matières parasites, qui brûlent et détruisent tous les mécanismes. Aussi, une lampe, une fois vendue, doit-elle rapporter au marchand, en raccommodages inutiles, quatre ou cinq fois le prix qu'elle a coûté. De plus, les modèles de lampes, de suspensions, de candélabres, de torchères, fournis par les bronziers ordinaires, sont d'une si abominable platitude, qu'une fois la mode passée, les bourgeois les plus encroûtés n'en peuvent plus supporter la vue, et les remplacent. C'est pourquoi un lampiste qui entend son affaire doit, pour le moins, faire sa fortune en dix ans.

— Eh bien? dit Joseph.

— Mais, reprit Marc Sabarros, ton frère a le diable dans le ventre. Tu te le rappelles, au collège, il était fou des sciences, (comme s'il y avait une autre science que de savoir dire : deux et deux font quinze!) et déjà

il était hanté par les idées d'honneur, de probité, enfin par les sentiments de tragédie, grâce auxquels on crève à l'hôpital. Ah! il est bien resté semblable à lui-même! Figure-toi qu'il s'est lié avec l'illustre chimiste Griffeul, ce vieillard pauvre comme Job. Instruit par ce vieux meurt-de-faim, non seulement il se procure des huiles irréprochables, mais il les épure encore lui-même, et de plus, fournit à ses clients des mèches en bonne soie, non éventées, de sorte que les lampes qu'il a vendues ne se détraquent pas et durent éternellement. Et crois-tu qu'il s'en tienne là? Non, mon cher Joseph. Émile, qui pour son malheur, dessine dans la perfection, et qui est doué de l'imagination la plus dangereuse, a étudié à fond dans les livres, dans les musées, dans les collections particulières, les arts de l'ornement. Il invente, dessine et donne pour rien aux bronziers de beaux modèles, simples et faciles à exécuter. En sorte que ses clients, munis de ces économiques chefs-d'œuvre, ne renouvellent rien. Tu vois qu'on ne peut pas être plus ingénieux dans l'art de ne pas devenir riche.

— Mon père, dit Joseph Sabarros, on ne peut empêcher les fous de faire leurs folies! Mais parlons de choses plus sérieuses. Je quitte la Grande Épicerie Progressive, parce qu'elle me quittait, et j'avais épuisé la veine des miracles; mais je me retire avec un million déjà gagné, qui, comme vous allez le voir, en pondra d'autres. J'avais, non pas acheté, mais loué ces grands terrains, dont le prix maintenant devient excessif, et j'y avais élevé des tape-à-l'œil, des constructions chimériques, où le faux or brillait partout, mais en somme faites de bois blanc, de papier, de

carton, d'ornements en pâte, qu'on pouvait cueillir à la main, comme des fleurs. Je quitte tout cela au bon moment, c'est-à-dire quand la maison me serait tombée sur la tête. Enfin, mon père, ma grande raison, c'est que j'ai dû songer à économiser ma santé et à ménager mes forces.

— Comment cela? dit le vieux Marc.

— Eh! reprit Joseph, je suis parti du même principe que vous, mais dans des conditions infiniment plus difficiles. Vous vous êtes enrichi dans votre épicerie de la rue Mouffetard, en vendant uniquement des marchandises avariées, des produits empoisonnés, des liquides fabuleux, enfin des ordures, contre de bons sous de billon, en vrai cuivre. Mais là, vous avez eu un auxiliaire impérieux, la toute-puissante Misère, qui, leur mettant le couteau sur la gorge, force les pauvres à passer sous vos Fourches Caudines. J'ai voulu faire comme vous, échanger des rebuts, des vilenies, rien du tout, contre de l'argent, et vendre, en somme, des annonces, des étiquettes, des réclames, des prospectus, une marchandise purement idéale! Si bêtes qu'ils soient, les hommes sans doute m'eussent résisté; je suis parvenu à attirer chez moi un public exclusivement composé de femmes, et j'ai employé, comme moyen d'action, (parlons sans modestie, puisque nous sommes seuls,) l'étonnante beauté que je tiens de vous. Mais, mon père, j'ai été un épicier jouant toute la journée Chérubin, Achille et Roméo. Pour décider les femmes à emporter de l'eau-de-vie à peine bonne à brûler, des chocolats blanchis, des conserves mal conservées, des légumes abolis, des bonbons en plâtre, des charcuteries que

gagne la moisissure, il m'a fallu les affoler en les regardant aux yeux jusqu'à l'âme, et murmurer à leurs oreilles les plus inouïes chansons d'amour. Maintenant, j'éprouve le besoin de me reposer et de mettre mes pantoufles.

— Je te comprends, dit le vieillard; mais explique-moi pourquoi tu te fais auteur dramatique.

— Mon père, dit Joseph, il est amusant de négocier des mortadelles en bois, des saucissons rances et d'en tirer un million; mais il est plus pratique de vendre très cher, une fois noirci, du papier écolier qui, acheté en gros, coûte six sous la main, et d'en tirer de gros revenus. Le théâtre repose à présent sur le célèbre trio des marchands de billets Crambes, Gys et Kempff, qui subventionnent toutes les scènes, et sans lesquels Arthur ne saurait en aucune façon épouser Adèle! Il leur faut un auteur à eux, parce que les écrivains connus les ennuient, et gâtent tout avec leur littérature. Ils ont pu apprécier mon activité, ma science commerciale, et en un mot, je suis leur homme. Dans les quatre théâtres qui en ce moment leur obéissent, et il y en aura d'autres, on ne jouera aucun ouvrage dont je ne touche tous les droits, ou une partie des droits.

— Mais, dit Marc, il faudra faire les pièces.

— Sans doute, dit Joseph en souriant. La semaine dernière est mort le vieux comédien Triollet. En sacrifiant toute sa vie, en ne mangeant pas, en marchant à peine vêtu, il avait rassemblé une bibliothèque dramatique, presque égale à la bibliothèque de Francisque jeune. Je l'ai achetée pour des sous, car un pauvre a beau être mort, la pauvreté le poursuit,

et ses dépouilles se vendent mal. Or, mon père, j'ai là toutes les pièces de théâtre. Quatre employés piocheurs, acharnés, connaissant la besogne, et que je paie bien, sont occupés à les classer et à les cataloguer, en encartant dans chaque pièce une claire et rapide analyse. De plus, ils relèvent et analysent également toutes les scènes d'amour, de colère, de jalousie, tous les quiproquos, tous les dénouements, toutes les morts que contiennent ces ouvrages, de sorte que je trouverai en cinq minutes de recherches le sujet, le personnage, la scène, le détail dont j'aurai besoin. Les plans seront faits par Nora, qui les faisait autrefois pour le grand vaudevilliste Josset. Il y est de première force, et comme c'est un bohème manquant toujours d'argent, mal vêtu et qu'on ne peut montrer dans les théâtres, il aimera mieux toucher régulièrement mille francs par mois bien nets que de subir des chances aléatoires. Quant à l'*écriture*, je la ferai moi-même, pour être bien certain qu'il n'y aura dans les pièces aucun style pouvant en empêcher le succès.

— A la bonne heure, dit le vieux Marc. Au moins, voilà une spéculation où tu n'auras pas eu à te dépenser toi même.

— Ah! pardon, ce serait trop beau, dit Joseph Sabarros. La plus grosse partie du fonds social a été fournie par la vieille comédienne Pauline Jugla, dont le suffrage m'était indispensable, et à qui j'ai dû donner une dernière fois l'illusion de l'amour! Mais ceci est un détail, et nous ne sommes pas au monde pour nous amuser.

— A la bonne heure! dit le vieux Marc, dont les

yeux furent alors traversés par un éclair de fierté, tu es un homme!

— Ah! dit pensivement Joseph, il y aurait à réaliser une combinaison qui vaudrait mieux que tout. Gys est père d'une fille charmante, et tous les millions de l'association reviendraient un jour à celui qui épouserait mademoiselle Henriette Gys, car elle est la nièce de Crambes et la filleule de Kempff, qui tous les deux sont célibataires et sans enfants.

— Eh bien? dit le vieillard.

— Ah! fit Joseph, je me heurterai là contre une difficulté presque insurmontable. Cette jeune fille belle, mince sans maigreur, avec d'épais cheveux châtains et des yeux étrangement expressifs, est d'une pâleur verte, comme une morte qui se serait levée du tombeau, et c'est sa pensée qui la dévore. Petite enfant, mise à même toutes les comédies, le théâtre lui a donné la curiosité des poètes, elle les a tous lus, savourés, vécus, elle a pleuré leurs larmes et souffert leurs martyres. Ce n'est pas elle qu'on abusera avec de faux semblants et pour lui plaire, il faudrait une âme vraiment poétique! Or, mon père, vous qui m'avez donné tant de choses, et notamment cette charmante tête qui vaut son pesant d'or, vous n'avez pourtant pas pu me donner cela.

— Allons, du cœur! dit Marc Sabarros, souviens-toi bien que le commerce n'est qu'une fiction, une immense mythologie; et ne l'oublie jamais, celui qui ne saurait pas vendre une chose qu'il ne possède pas, ne serait pas un véritable épicier! »

Joseph n'avait garde de mettre en oubli les paroles de son père. Quinze jours après cette conversation,

les quatre théâtres jouaient quatre pièces de lui, deux féeries et deux drames, et pendant une année, sans interruption, il touchait de quadruples droits sur des recettes variant de six mille à quatre mille francs. Mais ce qui fut plus beau et plus imprévu, c'est qu'au bout de cette année, il épousait mademoiselle Henriette Gys, résultat qui, malgré l'aplomb dont il avait fait montre, stupéfia le vieux Marc.

— « Mais comment as-tu fait? dit-il, quand Joseph vint lui demander son consentement.

— Ah! dit le jeune homme, ceci est en effet mon chef-d'œuvre! J'ai adopté, recueilli chez moi, fêté avec une amitié fraternelle le poète lyrique Henri Cruzel, qui a du génie et qui, par conséquent, mourait de faim. Je fais sa gloire, je le nourris de perdreaux, je lui donne les livres nécessaires à ses études, et je place ses vers dans les Revues. Mais, en revanche, je le copie, je l'imite, je reproduis ses gestes, ses attitudes; j'apprends par cœur les discours que la passion lui arrache! car naturellement il est amoureux; et de la sorte, j'ai pu fournir à mademoiselle Gys un faux poète, si bien réussi qu'il a en effet l'air d'un vrai.

— Viens, mon sang! dit le vieux Marc, qui ouvrit ses bras et baisa tendrement le front de son fils. Ah! reprit-il, que je serais heureux, si ton frère Émile ne me donnait pas tant de chagrin! Mais je crains qu'il n'épouse sans dot la fille du chimiste, et il continue à inventer des flambeaux, sveltes et élégants comme des fleurs. Il n'est bon à rien, et il faut décidément désespérer de lui : c'est un artiste! »

IX

LA JEUNE FILLE

Les scènes entendues, ou surprises par le regard, sont souvent critiquées au théâtre, où elles semblent usées et surtout invraisemblables. Cependant elles sont un des moyens dont la Réalité se sert le plus souvent pour amener ses effroyables péripéties tragiques; mais la Vie, sûre d'être originale et toujours neuve, ne s'interdit nullement d'employer de vieux ressorts démodés, pour faire mouvoir ses personnages, et elle cherche et trouve seulement l'inattendu dans la variété des âmes, aussi diverses entre elles que les feuilles frissonnantes d'une même forêt. Hélas! le malheur, qui patiemment nous guette, sait nous montrer avec certitude ce que nous devrions ignorer; vérité devenue banale, et qui s'affirmera une fois de plus par le douloureux dénoûment de cette histoire.

L'année dernière, Paris admirait encore deux jeunes filles âgées, l'une de dix-huit, l'autre de dix-neuf ans, toutes les deux minces, blondes, si semblables entre elles qu'elles paraissaient être sœurs, et dont une profonde amitié avait en quelque sorte modelé l'un

sur l'autre les visages gais et gracieux, d'une blancheur presque transparente, avivés par l'intensité des prunelles, où éclataient des étincelles de lumière. Fiancées à deux jeunes gens librement choisis, elles étaient près de toucher au bonheur espéré; maintenant, elles sont toutes les deux mortes, les fleurs grandissent déjà sur leurs tombes, et il reste seulement d'elles le tendre et fuyant souvenir que nous laissent des apparitions charmantes.

Claire, la plus jeune des deux, était la fille de monsieur Salme, ancien chef de bureau qui, devenu riche à la mort de son père, avait donné sa démission en 1871, et depuis lors, vivait en homme de plaisir, tout en gardant l'apparente gravité que la bureaucratie laisse à tous ceux qui ont porté son masque emphatique et sévère. Sa femme Herminie et lui étaient d'ailleurs imbus des idées les plus vulgaires; très fiers de leur opulence, due à ce que le père du chef de bureau avait eu l'heureuse inspiration d'acheter plusieurs actions de la *Revue des Deux Mondes,* lorsque fut créé ce recueil célèbre, et plus tard avait confié des fonds à l'inventeur d'inoffensives pilules, qui produisaient des millions. Cependant leur fille Claire, ingénue, spirituelle, savante, si pure que pour elle le mal n'existait pas, si nativement distinguée que les sottises sans cesse entendues glissaient sur elle, sans pouvoir obscurcir sa subtile pensée, était une créature pleine d'innocence et de grâce poétique; cela tenait sans doute à ce qu'elle fut la fille, non de ces deux bourgeois, mais de l'éphémère et rapide amour qui, au début de leur mariage, les avait un moment transfigurés.

Mais impressionable comme une sensitive, brisée par la moindre émotion, pâlissant d'entendre une musique pénétrante ou de respirer le parfum d'une rose, pleurant au moindre chagrin enfantin qui venait atteindre sa seule amie Jeanne Deymarie, Claire, menacée d'une maladie de cœur, devait être ménagée comme une frêle plante. Aussi le docteur Immer, son parrain et le meilleur ami de la famille, aurait-il désiré qu'on ne la mariât pas encore; mais trop gens du monde pour renoncer à la joie d'anoblir leur fille, monsieur et madame Salme accueillirent le jeune comte Armand de Jully, et Claire, dont l'impeccable instinct fut cette fois mis en défaut par une étonnante beauté presque féminine, aima cet égoïste jeune homme, dont les yeux, si elle les eût mieux vus, lui eussent facilement révélé le mépris absolu de tout, et une froideur féroce.

Presque au même moment, le riche drapier de la rue des Lombards, monsieur Deymarie, fiançait sa fille Jeanne à son premier commis et futur successeur Paul Nattant, gros et solide garçon aux larges épaules, au front étroit caché sous ses cheveux crépus, dont les façons un peu brutales plaisaient fort au négociant, pour qui elles représentaient la franchise et la probité commerciale. D'ailleurs, sa rudesse ne déplut pas à Jeanne elle-même, qui le savait bon, autant qu'on peut l'être en restant étranger à toute délicatesse de pensée, et il ne lui sembla pas désagréable d'apprivoiser cet ours encore mal léché. D'accord en cela avec leurs parents, les jeunes filles désiraient ardemment que leurs deux mariages eussent lieu le même jour; mais des circonstances impérieuses en

décidèrent autrement. Le grand-père de Jeanne Deymarie et la grand'mère de Claire Salme, qui tous les deux habitaient la province, et dont les convenances furent nécessairement consultées, ne purent se déplacer à la même époque. Paul Nattant fut donc uni à Jeanne, un mois avant l'époque fixée pour le mariage de la future comtesse de Jully.

A l'église, où elle fut la demoiselle d'honneur de son unique amie, Claire, au milieu des chants, de l'encens, des voix triomphales de l'orgue, pria de toute son âme pour Jeanne, si délicieusement belle dans sa robe virginale, et dont les regards lui semblèrent exprimer un calme bonheur. Elle la vit encore ainsi au dîner, où les deux familles furent seules réunies, Paul Nattant étant orphelin et seul au monde. En se quittant, après avoir échangé un fraternel baiser, Claire et Jeanne ne se dirent rien, ne se firent aucune promesse; elles pensaient ensemble, lisaient couramment dans leurs blanches âmes sans tache et sans avoir besoin de le demander, Claire savait bien que le lendemain, à n'importe quel moment, Jeanne saurait trouver fût-ce une minute, fût-ce un instant rapide, pour venir épancher son âme dans celle de sa sœur d'adoption. D'ailleurs, à ce moment-là même, elle entendit que Monsieur Salme, dont l'invitation improvisée fut acceptée, conviait pour le lendemain chez lui, à un dîner intime, la famille Deymarie et les jeunes époux. Mais Claire fut certaine que Jeanne trouverait le moyen d'arriver seule et la première, et de se confier à elle, dans une tendre et intime effusion.

Et en effet, une heure avant le dîner, pour lequel

elle était parée déjà, Claire vit entrer dans sa chambre où elle l'attendait, madame Nattant, mais combien flétrie, changée, horriblement bouleversée! Pâle et par places marbrée de plaques rouges, les traits convulsés, la bouche comme tordue et frémissante encore, tout son visage stupéfait exprimait la désolation et l'épouvante. Sans parler, elle tomba dans les bras de son amie, haletante, les yeux brûlés de larmes amères, la poitrine soulevée par de profonds sanglots, et alors toutes deux pleurèrent. Jeanne Nattant n'avait rien dit : mais entre elles, il n'était pas besoin de paroles; et innocente, naïve, divinement ignorante, Claire devina tout pourtant. Jeanne meurtrie et comme avilie, ressemblait à une jeune patricienne de Rome outragée dans une invasion de Vandales; et d'ailleurs sur son cou de lys et de neige, Claire voyait la marque rouge d'un gros doigt, qui avait laissé là sa brutale empreinte. Quoi! c'était cela, la vie, l'heure sacrée, le rêve ébloui; c'était la lourde ivresse d'un bœuf stupide, qui marche en écrasant des fleurs! Une heure s'il était passée, lente, affreuse, désespérée, où les deux amies gémissantes et pleurantes n'avaient pas échangé un seul mot, quand madame Salme vint leur annoncer que les convives étaient déjà réunis, et les emmena, après avoir félicité Jeanne Nattant et l'avoir tendrement embrassée.

Au dîner, où les fleurs, les flambeaux, l'éclat des orfèvreries, les conversations vives et rapides créaient une apparence de joie, personne ne s'aperçut que les deux jeunes amies étaient silencieuses, pâles comme des mortes; personne, excepté le docteur Immer, et la grand'mère de Claire, la très vieille madame Salme,

éclairée par ces lueurs qui entrent dans nos regards, lorsque déjà nous échappons à la triste nuit de la vie, prêts à entrer dans la vérité et dans la lumière. Superbe dans son habit noir orné de décorations, avec sa belle barbe élégamment taillée, monsieur Salme comblait d'attentions sa voisine, la baronne de Mayoli, décolletée dans sa robe rose, gaie, riant, montrant ses dents blanches avec des airs de faunesse, et le conseiller d'État, monsieur Hyvelin, était aux petits soins pour madame Herminie Salme, qui l'écoutait avec une attention charmée. Heureux, content de lui, Paul Nattant avait des airs de vainqueur; mais Claire le regardait avec effroi et dégoût, comme un bourreau, et même, son ami à elle, son fiancé, le comte Armand de Jully tout à coup lui sembla changé; pour la première fois, elle vit ses yeux froids et cruels, et ses paroles résonnèrent aux oreilles de la jeune fille comme une musique fausse dont l'accent n'est pas sincère.

Hélas! Claire se sentait comme précipitée, tombant vers un noir tourbillon implacable; son âme était comme une fleur déjà déchirée, et dont l'ouragan furieux va emporter les derniers pétales. Elle sentait près d'elle l'invincible, l'inévitable malheur, dans un pressentiment ayant la précision intense d'un souvenir. D'avance, elle subissait le désenchantement, la désillusion de tout, plus près d'elle cependant qu'elle ne pouvait le supposer. En effet, à la soirée qui suivit le dîner, et où se pressait dans les salons une brillante foule, ne pouvant être près de Jeanne, accaparée par Nattant, Claire, tandis qu'une jeune fille chantait au piano, s'était éloignée, appuyée à la

muraille, presque cachée derrière un rideau, lorsque, dans un éclair rapide, elle vit un spectacle si invraisemblable pour elle, que d'abord elle se crut le jouet d'une folle et absurde chimère.

Assise au fond du salon et n'ayant personne devant elle, madame de Mayoli venait de laisser tomber son éventail. M. Salme se précipita pour le ramasser, mais en le rendant à la baronne, il lui appliqua sur la nuque, dans les légers frisons de cheveux, un baiser net, appuyé, rapide. Claire pensa que madame de Mayoli allait se lever, crier; mais, au contraire, cette charmante femme, évidemment complice, ne bougea non plus qu'un terme, et continua à sourire. Pendant tout le reste de la soirée, évitant même Jeanne, Claire fut comme une folle, ne comprenant plus rien à rien; mais que devint-elle, lorsque prenant congé de sa mère, courbée dans une pose cérémonieuse, monsieur Hyvelin dont instinctivement elle aurait voulu ne pas entendre les paroles, murmura à l'oreille de madame Salme : « Mais non, Herminie, tu es bête, je t'assure que cela s'arrangera très bien. »

O désolation! absolu et sinistre écroulement! son père et sa mère, tout ce qu'elle avait aimé et vénéré, la famille, le respect du foyer, la certitude d'une vie honorable, tout s'effondrait autour d'elle, et jonchait ses pieds de débris. Elle fut alors comme une victime, attendant le coup de couteau, qui ne devait pas se faire attendre. Le lendemain, accompagnée de sa femme de chambre Julie, elle alla voir madame Nattant, pour se rattacher à sa meilleure affection : mais elle ne dit rien, elle n'osa rien dire à son amie et ne voulut pas lui montrer son cœur, pareil à un clair

ruisseau, encombré d'ignobles épaves. En traversant la rue Richer, très noire, pour revenir à la maison, sous la rouge clarté d'un bec de gaz elle vit, elle l'avait d'ailleurs reconnu avant de l'avoir vu! Armand de Jully, causant devant les Folies-Bergère avec une grande femme, ayant sur la joue un pied de rouge. Il avait la main sur la poitrine nue de cette déhontée, et lui disait négligemment :

— « Eh bien, oui, je me marie, — comme les autres imbéciles!

— Pauvre Bébé! » dit la fille, qui plaqua un baiser sur les lèvres du comte Armand, et rentra dans le théâtre.

Claire Salme s'était évanouie entre les bras de la femme de chambre, qui heureusement put arrêter au passage un fiacre, dans lequel elle porta sa jeune maîtresse. Rentrée chez ses parents, Claire, prise d'une brûlante fièvre, en proie au délire, fut pendant plusieurs jours incapable de rien comprendre. Son parrain, le docteur Immer, à qui elle se confia, parla en maître, et ordonna à monsieur et madame Salme de ne plus songer au mariage projeté. Cependant, revenue à elle, la jeune fille s'étonnait de ne pas voir Jeanne à son chevet; il fallut bien lui avouer que Jeanne Nattant était tombée malade en même temps qu'elle. Si malade qu'elle mourait; Claire ne se releva que pour écouter les dernières confidences de son amie, et pour lui fermer les yeux.

Elle-même, ensuite, vécut comme dans un rêve, blanche, immatérielle, ne pouvant supporter le moindre bruit. Bientôt, ses forces l'abandonnèrent; elle dut, elle aussi, se coucher dans le lit, où elle fut

heureuse de mourir. Quand vint l'heure suprême, de nouvelles roses vinrent éclore sur son blanc visage; elle se ranima, ses yeux brillants et agrandis voyaient quelque chose d'idéalement sublime et divin, dans la splendeur de la pure lumière. Elle se souleva, pour mieux contempler ce radieux spectacle, et avant de laisser retomber sur l'oreiller sa tête morte, fixant sur la céleste vision sa prunelle extasiée, où semblait naître une rougissante et vermeille aurore :

— « L'Amour! » dit-elle.

X

ONCLE MODERNE

Lorsque le 4 octobre 1868, à Chinon, Louis de Flipo, arrivant de Paris, entra chez son oncle Marcel Commelin, ce vieillard, assis devant une nappe blanche comme la neige, et déjeunant, était en train de découper deux perdreaux rouges, rôtis dans une barde de lard, emprisonnée elle-même dans des feuilles de vigne. Un jambon largement ouvert, montrant sa graisse un peu blonde et ses belles chairs roses, portait sur son dos chapeluré des brins de serpolet, plantés droit comme une verte forêt. Des coquilles de beurre, des radis, une salade évidemment cueillie cinq minutes auparavant, et ornée de belles capucines jaunes et rouges, égayaient ce joli couvert, dressé pour un seul convive.

— « C'est toi! dit Commelin à son neveu, qu'il n'avait pas vu depuis cinq ans; assieds-toi donc là, et mange. Il n'y a aucune raison pour ne pas faire un bon repas, même quand on est parfaitement décidé à se tuer.

— Hein! dit Flipo stupéfait, comment savez-vous cela?

— Ah! fit Commelin, supprimons les propositions intermédiaires! La Touraine n'est pas l'Abyssinie, et je vais à Paris très souvent. Eh bien! depuis que tu as perdu ta mère, ma regrettée sœur, tu as si peu pensé à moi que tu ne m'as même pas vu assis à l'Opéra à côté de toi, et dînant chez Bignon, à la table voisine de la tienne. Tu te soucies de moi comme du grand Turc, ce qui n'est pas une raison pour que je ne t'aime pas. Si donc tu viens me trouver, c'est que tu es enfermé dans ce dilemme : ou obtenir de l'argent de moi, ou te brûler la cervelle. Or, il est évident que je ne te donnerai pas un sou.

— Il est vrai, mon oncle, dit Flipo, que j'avais compté sur votre amitié; n'en parlons plus. Avec un léger sacrifice de votre part, je serais sorti d'un embarras momentané, et j'aurais rétabli mes affaires.

— Léger sacrifice! dit Commelin; c'est-à-dire que tout y passerait, y compris ma chemise. Tu n'as ni embarras ni affaires; tu n'exerces aucun métier, aucun art, aucune industrie, aucune profession; tu es ruiné, rasé, ratissé, raclé jusqu'à l'os, et pour le moment, ta peau ne vaut pas deux sous. Tu as d'abord mangé ton héritage, puis vécu du jeu, puis emprunté tout ce que tu as pu emprunter, puis enfin escompté ma succession, et tu m'as servi aux usuriers, découpé en morceaux, accommodé et cuit, comme un lapin sauté. N'approfondissons rien; j'espère que tu n'auras pas tiré de lettres de change sur moi; mais enfin, tout est possible.

— Oh! mon oncle! dit Louis de Flipo.

— Mais, attends donc, reprit Commelin, dévisageant son neveu, mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là,

tu es encore plus bas que je ne croyais; non seulement tes meubles et tes bibelots sont saisis, mais ta maîtresse ne veut plus de toi, sans quoi elle t'aurait fait encore trouver de l'argent. Elle est si intrigante, cette Jeanne Sizelle!

— Quoi! dit Flipo, vous savez qu'elle est ma maîtresse!

— Ah! fit Commelin, je ne suis pas sorcier! Pareille à ces maîtresses de maison qui, pour ne pas prendre de nouvelles habitudes appellent toutes leurs bonnes : Joséphine, Jeanne Sizelle coule tous ses amants dans un moule unique; elle les costume d'une façon pareille et leur fait la même tête.

— Mais, dit Flipo, ils n'ont peut-être pas tous un oncle qui refuse de leur sauver la vie. Enfin, je suis votre seul parent, et vous avez des millions.

— Parfaitement, dit Commelin, mais je prétends les garder. Je ne veux pas du tout les jeter dans la fournaise, et finir ma vie en jouant de la clarinette. Tiens, ajouta-t-il en se levant, car ils avaient pris le café et venaient d'allumer des cigares, voilà une bibliothèque de cent volumes seulement, mais dont les feuilles sont cousues sur nerf et peuvent s'ouvrir, car nous avons ici un relieur excellent qui travaille lui-même, et sait son état. Vois, au premier rang, *La Comédie Humaine;* tu crois que nous ne lisons pas Balzac, c'est ce qui te trompe. Il explique très bien comment la Province amasse, crée et produit l'argent, et comme Paris le vaporise. Je ne mettrai pas un liard dans ta combinaison, qui consiste à mener la vie de plusieurs polichinelles. Cependant, je puis et veux te sauver, si tu te sens la force de jeter ta

vieille peau, et de devenir sérieusement et résolument un provincial. »

L'oncle et le neveu se promenaient dans le jardin. Louis de Flipo jeta un regard de haine sur les grands parterres de fleurs, sur le ciel où se pressaient de blancs nuages légers, sur le petit bois qui succédait aux pelouses, sur le lointain rideau de peupliers, à travers lesquels on voyait briller les flots d'argent de la Vienne, et levant les bras, comme d'un geste enthousiaste :

— « Mais, mon oncle, s'écria-t-il, j'aime de Paris, sa pensée, son âme, ses forêts de maisons, l'air qu'on y respire, le monde, la solitude, toutes ses femmes, même les imbéciles rencontrés, tout enfin! Je ne l'aime pas jusque dans ses verrues, mais surtout dans ses verrues, et le ruisseau de la rue du Bac et les autres ruisseaux de Paris me plaisent mieux que mille Eurotas avec les lauriers blancs et les lauriers-roses. Paris, c'est l'esprit, c'est l'endroit où les marchands dépensent du génie pour vous vendre une cravate, une chaîne de montre, et une marchande à la toilette qui veut vous rendre amoureux d'un ivoire chinois ou d'un meuble en laque doré se montre plus lyrique et inspirée que la poétesse Sappho. Enfin, c'est le paradis où les femmes ont les cheveux bien peignés, les ongles nets, et sont lavées et propres comme un lys roulé dans l'eau vive.

— Mon enfant, dit Commelin, tu viens de toucher le seul point important. Pour le reste, s'il te plaît, mettons de l'ordre dans nos idées. Quant à l'esprit, c'est bonnet blanc et blanc bonnet; on dit des bêtises partout, et on peut s'habituer à la bêtise pro-

vinciale, tout aussi bien qu'à l'autre. Tu trouveras ici des chevaux de race, et des amateurs avec qui tu peux faire de l'escrime sans te déshonorer. A peine si on joue chaque année à Paris quatre pièces de théâtre qui méritent d'être vues; eh bien! tu feras comme moi, tu iras les voir. Les livres, tu les auras. Restent donc, quoi? Les dîners au cabaret; mais, mon enfant, tes cuisiniers de Paris ne savent pas faire un jus, et quand le célèbre Dugléré était forcé de manger au restaurant, il n'acceptait qu'un filet grillé, et ne permettait même pas à ses humbles émules de le mettre sur un maître-d'hôtel, tant, avec raison, il se défiait de leur beurre!

— Cependant, dit Flipo, la cuisine de...

— Non, fit vivement le vieillard, du Cayenne renversé dans une sauce toute faite, versée d'un flacon, ce n'est pas de la cuisine. Les femmes? Elles sont merveilleusement vêtues, attifées, racommodées, remises à neuf; mais à Paris combien en comptes-tu qui soient vraiment jeunes, et dont les seins, les cheveux, les bras, les couleurs, les lèvres existent réellement? Il y en a, certes, mais tout juste assez pour les rois couronnés et pour les financiers qui ne comptent plus leurs millions; elles sont, par conséquent, trop chères pour ta bourse. Enfin, il y a à Paris un autreplaisir qui, lui, n'a rien de chimérique, c'est le Jeu. Celui-là, du moins, crée une vraie passion, farouche, implacable, délirante, vertigineuse, qui, en une minute, vous donne plus de sensations, d'idées, de désirs que toutes les passions réunies et vous met dans le cerveau tous les paradis et tous les enfers. Le joueur n'a plus ni haine, ni amour, ni dignité; il

égorge tout, foule tout aux pieds de son idole, et en cela, il est sublime, car il se transfigure dans une vie centuplée et surhumaine.

— Eh bien! alors? dit Flipo.

— Eh bien! reprit Commelin, ce cruel, ce féroce, ce magnifique jeu autour des tables vertes n'est que de l'enfantillage auprès de notre jeu de province, qui crée de bien autres et bien plus poignants appétits; car notre enjeu à nous c'est la terre, que nous convoitons, que nous espérons, que nous voulons, bien autrement que vous ne souhaitez l'or! Et à votre jeu, le vrai joueur finit invariablement par perdre, tandis qu'au nôtre, il gagne toujours. Adorer, vouloir, ravir enfin la propriété du voisin, la forêt, le ruisseau, le verger chargé de fruits, le champ où frissonnent des épis d'or, et à force d'économie, d'avarice, de ruses, de volonté, d'amour, obtenir tout cela, accaparer la nature vivante, des arbres, des flots, la prodigue et inépuisable terre, cela vaut mieux, crois-moi, que de gagner des poignées d'or, tout de suite dépensées; et c'est cela qui produit de vraies sensations délicieuses et horribles, et de sérieux ébranlements dans la masse cérébrale.

— Alors, mon oncle, dit Flipo, selon vous Paris ne l'emporte en rien sur Chinon?

— Pardon! fit le vieillard, il y a à Paris quelque chose de vraiment beau, original et grandiose, et, il faut bien le dire, ce sont les courtisanes qui l'ont inventé. Ce luxe essentiel, que la Province, pudique dans le mauvais sens du mot, copiera difficilement, c'est, avec ses annexes (sur lesquelles je passe légèrement, mais qui ont leur mérite), la grande chambre,

ventilée et chauffée, uniquement consacrée à la toilette de la Femme, avec ses murs tendus d'étoffes japonaises aux longues fleurs minces, ses immenses lavabos de marbre, ses cuvettes, ses vases infiniment variés, pour les élixirs, les parfums et les cosmétiques, en porcelaine de Chine et en verre de Bohême, ses tables précieuses chargées de brosses, de peignes, d'instruments en or et en écaille blonde, rangés en gammes symétriques, ses éponges fines et énormes, et ses peignoirs, ses serviettes, ses lingeries fines comme l'air tramé et blanches comme une neige idéale. Oui, c'est seulement de ces chambres de toilette que la Femme sort renouvelée, ressuscitée, vraiment propre, et pareille à une Anadyomène divinement caressée par l'onde amoureuse. En effet, Paris a inventé cela.

— Eh bien, alors! dit encore une fois Flipo.

— Je me résume, dit Commelin. Si tu veux mourir, je puis t'offrir d'excellents revolvers de Birmingham, et une île sur la Vienne, qui m'appartient, et où on ne te troublera pas. Si tu veux vivre, je te donne tout de suite une terre de cinq cent mille francs, louée à d'excellents métayers, mais sur laquelle j'aurai soin de prendre hypothèque, pour que tu ne la fricasses pas; tu trouveras d'ailleurs chez moi tout l'argent nécessaire pour faire des améliorations et acheter des machines. J'irai moi-même à Paris, payer tes dettes, les usuriers, vendre ou rapporter tes meubles, et licencier honorablement Jeanne Sizelle. Au retour, je te donne pour cuisinière une Nanette Chambille, qui sait faire les coulis et rôtir des cochons de lait, sans se tromper jamais. Et pour femme, avec une dot de

trois cent mille francs, dont le capital, d'ailleurs ne te sera pas livré, ma pupille, Lucile Richemer, âgée de seize ans. Elle est orpheline, belle, mince, robuste, jolie, rose comme une rose, gaie, pleine de joie, et nullement bête. Il n'y a pas de princesse ni de courtisane plus belle qu'elle, et mieux construite. Elle sait soigner les bêtes et les malades ; elle sait aussi un peu d'orthographe et quelques dates de l'histoire de France, et ne possède aucun talent d'agrément.

— Mais..., dit Flipo.

— Je t'entends, fit Commelin. Mais comme ton éducation à Paris t'a coûté cinq cent mille francs, ce qui n'est pas trop cher, tu sauras faire construire une chambre de toilette et une salle d'hydrothérapie. Tu es fort comme un portefaix, très jeune et savant dans les arts de l'amour; aussi ne seras-tu pas ce qu'est Sganarelle, car tu sais amuser, occuper et aimer une compagne, et tu auras à toi une femme belle comme Salmacis ou la reine Cléopâtre, — et propre! Et comme dit le major de Durandeau, ça ne vaut-il pas mieux que d'aller au cabaret? »

Flipo a accepté les offres de son oncle. Amant effréné de la terre, riche et s'enrichissant toujours, nageur et dompteur de chevaux, nourri d'une cuisine irréprochable, amant fidèle et heureux de sa femme, il est devenu plus provincial que son oncle Commelin. Mais comme les lois sont inéluctables, Paris dévorera tout de même leurs deux grandes fortunes, et cela, dans pas longtemps. Car aujourd'hui âgé de quinze ans, le jeune Guy de Flipo, fils de Louis, a le parisianisme dans les moelles, et dans chaque goutte de son sang. Il a déjà en amour des idées compliquées et,

bien qu'il n'ait jamais quitté Chinon, il sait par cœur les Champs-Élysées et le boulevard Montmartre. C'est avec lui qu'il y aura une formidable danse des écus, pour laquelle on accorde déjà les violons!

XI

LA BELLE PEAUSSIÈRE

Le poète Edmond de Varlus, si beau que, pour décrire ses héros d'amour, il n'a qu'à se regarder dans un miroir, est riche de la façon la plus amusante et la plus originale du monde. Car il habite dans l'île Saint-Louis, sur le quai d'Anjou, où il a été attiré par le souvenir de Baudelaire, un très petit appartement dont le luxe unique se compose de livres et de quelques divans couverts de beaux tapis orientaux. Là, il vit très économiquement, quoique possédant cent mille francs de rente, ce qui lui permet de faire deux cents lieues pour entendre un opéra de Wagner, et toujours prêt à boucler sa malle, de s'en aller au bout du monde regarder un paysage, ou même cueillir une fleur. D'ailleurs Varlus ne va jamais dans le monde, estimant que ce genre de passe-temps est avantageusement remplacé par une lecture du *Roman chez la Portière,* d'Henry Monnier. De plus, il ne contracte aucune liaison, même passagère, ne voyant aucun lien saisissable entre la vertu et les choses de l'amour. Il y a quelques années, toujours pour l'amour de Baudelaire, ce poète avait pris en goût le restau-

rant de la Tour d'Argent, où se plaisait en sa jeunesse le rimeur immortel des *Fleurs du Mal*. Souvent, contrairement aux idées reçues, il y dînait seul, dans un cabinet particulier, de quelque plat pimenté et bizarre, en regardant couler la verte Seine et en lisant quelque livre préféré, tout en fumant des cigarettes à n'importe quel moment du repas, sans aucune idée hiérarchique. Un soir d'octobre 1881, il dînait ainsi, d'un kari réussi à point. Il avait apporté avec lui un volume de la première *Légende des Siècles*, et il venait de relire *Eviradnus*, une fois de plus! avec ravissement. Dans son extase, il aurait voulu avoir quelque marquise Mahaud à sauver du grand Joss et des griffes du petit Zéno; par malheur, ces personnages bouffons et tragiques se rencontrent en Lusace, plus communément qu'à Paris. Tout à coup, Varlus entendit deux voix, si rapprochées et distinctes qu'elles semblaient parler dans la chambre même où il prenait son repas. Ayant jeté un regard sur la muraille, il comprit tout de suite la raison de ce phénomène. Les maçons réparaient à ce moment la cloison qui séparait les deux cabinets contigus, et seulement pour l'heure des dîners, on avait bouché l'ouverture avec de très légères planches, recouvertes de papier peint. Le poète allait quitter la place, d'abord pour ne pas commettre une indiscrétion, et surtout pour ne pas entendre de vaines paroles inutiles; mais précisément les premiers mots qu'il entendit le firent changer d'idée, et le clouèrent sur sa chaise.

— « Quoi! disait le premier interlocuteur, toi, Agénor Bazille, jeune, joli garçon, Parisien jusque dans la moelle des os, riche, artiste, quoique marchand

peaussier, tu veux refaire au naturel cette vieille scène écœurante de banalité, et traînée dans la boue des plus plats vaudevilles !

— Parfaitement, dit Bazille, parce que dans l'espèce, il n'y en a pas d'autre, et Meilhac, ou Sardou lui-même ne pourrait que la rajeunir. Oui, mon cher Antiq, faire semblant de partir, ne pas partir, et surprendre sa femme, c'est vieux comme *La Dame Blanche*, et bête comme une troupe d'oies ; mais on n'a pas encore trouvé autre chose.

— Mais, dit d'une voix douce l'ami Antiq, ta femme est charmante, bien faite, élégante, très jolie, aimante, spirituelle, on te l'envie, elle te fait honneur ; pourquoi diable veux-tu causer du chagrin à cette ravissante créature ? Et quand même elle t'aurait mis quelque branchage sur la tête, crois-tu par hasard que tu serais le seul dans la rue de la Jussienne ?

— Eh ! dit Bazille, je me moque de ça comme d'un fétu, et ma femme est tout ce que tu dis ; mais je veux me débarrasser d'elle, parce que je l'exècre, comme toutes les femmes d'ailleurs, car ces machines à plaisir, inconscientes et ineptes, ont leur agrément ; mais les associer à sa vie, quelle démence !

— On voit bien, dit Antiq, un peu indigné, que tu n'as pas d'enfants.

— Il ne me manquerait plus que cela, fit Bazille. J'ai soif de liberté, de caprice, de fantaisie. Tiens, s'il faut te dire tout, je suis à peu près sûr que ce jeune docteur Christin n'est pas encore l'amant de Claire, et qu'ils passent leur temps à effeuiller les marguerites du sentiment : tant pis pour eux ! Note bien que je ne dérange aucun commissaire. Claire, qui me croit

en route pour Moulins, et parti au moins pour trois jours, a nécessairement écrit à ce docteur idéal, qui n'ose pas regarder le bout de ses bottines. Je t'emmène, car tu es mon complice ; dans une demi-heure, nous serons chez moi ; nous surprendrons ce couple, occupé à improviser de timides variations sur le thème de l'*Intermezzo ;* et j'obtiendrai ainsi, par ce moyen simple, une séparation à l'amiable. »

Le poète Varlus en avait entendu assez. Il ouvrit sans bruit la porte du petit salon où il venait de dîner, et d'un geste, appela le garçon Louis qui, à ce moment-là même, accourait, appelé par le coup de sonnette de Bazille. Le bonheur voulut que le peaussier, vieil habitué de la Tour-d'Argent, eût envoyé plusieurs fois chez lui ce serviteur, pour faire une commission ou rapporter quelque objet oublié. Varlus, ayant donné quelques louis au garçon, qu'il questionna à voix basse, n'eut aucune difficulté à apprendre que Bazille habitait rue de la Jussienne, n° 21, dans la maison même où il avait ses magasins, et que son appartement, donnant sur la rue, était situé dans le premier escalier, au troisième étage.

Il y a en face du cabaret une place de voitures ; le poète qui, par une habitude géniale, porte toujours sur lui des billets de banque, de l'or et des monnaies, dévisagea du premier coup d'œil un cocher intuitif, à l'âme de Scapin, et en moins d'une minute, s'entendit parfaitement avec lui, puis monta dans le fiacre. Au risque de crever son cheval, qui d'ailleurs lui était payé d'avance, ce Parisien arriva rue de la Jussienne en quatorze minutes, et Varlus put passer sans être aperçu devant la loge du portier, car le regard rapide

sert à voir les indiscrets, mais il vous fournit aussi les moyens de n'être pas vu par eux. Tout en gravissant les marches, le poète combinait son plan : comment pénétrer chez madame Bazille ? Une sonnerie timide risquait de ne pas réussir, et surtout d'entraîner une perte de temps. Il y avait heureusement à la porte, non un timbre, mais une sonnette de vieux style. Jouant donc le tout pour le tout, le poète tira violemment le cordon, presque à le briser, à la façon d'un homme qui vient annoncer quelque malheur, et comme il l'avait supposé, ce fut Claire elle-même qui vint ouvrir, avec un air de calme bravoure, comme prête à tout et décidée à faire tête.

— « Madame, dit Varlus, tout à fait à voix basse, mais en articulant nettement, de façon à être entendu, veuillez m'entendre une seule minute. C'est une question de vie ou de mort. »

La jeune femme, dont la beauté inoubliable le frappa en plein cœur, regarda bien en face Edmond de Varlus, et bien que la tête du poète ne fût que vaguement éclairée par un bec de gaz placé à une grande hauteur, elle vit son visage si honnête, si évidemment franc et intrépide qu'elle n'hésita pas. Elle fit entrer Varlus dans l'antichambre, dont elle referma doucement la porte. C'est alors qu'une fois de plus en sa vie, le poète se félicita d'avoir lu tous les jours Rabelais et Théophile Gautier, d'avoir acquis ainsi la notion de beaucoup de mots, et de s'être appris à construire les phrases avec la précision d'un bon architecte. En effet, par un prodige de composition et de style qui, de même que tous les autres d'ailleurs, ne put être admiré de personne, en moins

de deux minutes, et dans un discours net qui, imprimé, eût à peine rempli quatre lignes de quarante-six lettres, il mit très exactement madame Bazille au courant de la scène qui s'était passée au restaurant de la Tour-d'Argent. Puis il partit, sans attendre un remercîment ou une réponse, et une seconde fois, passa sans avoir été aperçu, devant la loge du portier qui, à ce moment-là, (car c'était un dimanche), lisait dans *Le Temps* le feuilleton de Sarcey. Toutes les femmes sont nées auteurs dramatiques! Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Varlus, lorsque, suivi de son ami Antiq, monsieur Bazille, sans avoir sonné, ouvrit, avec une clef qu'il portait avec lui, la porte de son appartement, et marchant sur la pointe du pied, pénétra dans le boudoir de Claire. Mais il put admirer alors une de ces mises en scène, si exactes en leur réalité familière, qui au Gymnase furent jadis la gloire de Montigny. Sur un guéridon, à côté d'une bourse à tabac, faite au crochet et portant en lettres A. B., initiales d'Agénor Bazille, une surprise! sous une lampe à la lueur discrète, le peaussier put lire, interrompue et humide encore, la lettre réglementaire : « Mon cher Agénor, tu m'as défendu de t'écrire, la séparation devant être si courte, (moi je trouve qu'elle sera bien longue!) et peut-être, pour t'obéir, vais-je jeter cette lettre au feu; cependant, même si tu ne dois pas m'entendre, j'ai besoin de te dire que je pense à toi, que je t'aime, que je compte les minutes... » Quant à Claire, elle n'avait ni entendu ni vu Bazille et Antiq, parce qu'elle était au piano, occupée à chanter : quoi? Naturellement, une romance intitulée *Fleur d'Espoir*, que son mari

avait composée pour elle, musique et paroles, lorsqu'il n'était encore que son fiancé; car, ainsi qu'il a été dit, le peaussier, à ses heures, se piquait d'être artiste. D'ailleurs, sur le pupitre du piano, à côté du papier de musique, était posée la photographie de Bazille, enfermée dans un joli cadre de peluche couleur aigue-marine. Peut-être y avait-il dans tout cet arrangement un peu de prolixité; mais dans une telle occasion, Claire n'avait-elle pas dû savourer la joie de souligner les effets, et de mettre sur les I une innombrable quantité de points? Cependant, le peaussier ayant légèrement toussé, car il faut que tout finisse, madame Bazille se retourna, l'aperçut, courut à lui et tomba dans ses bras, éperdue et folle de joie, tout en jetant sur l'étranger un regard malicieux, dont l'étonnement semblait dire : « Que fait ici monsieur Antiq? »

Dans le train, où il avait eu le plaisir inattendu de rencontrer son ami, Bazille s'était senti un peu malade et troublé; mais enfin, frappé d'une sorte de congestion, il avait dû s'arrêter à Fontainebleau, où dans le bureau même du chef de gare, il avait reçu les soins d'un médecin. Avec un dévouement au-dessus de tout éloge, son excellent ami Antiq avait, pour l'assister, interrompu son voyage, et une fois la crise passée, avait ramené Bazille à Paris par le premier train, après avoir pris les mesures nécessaires pour que leurs bagages à tous deux leur fussent retournés le plus promptement possible. Tel fut le récit que le peaussier débita couramment, et qui en valait un autre, ce petit drame, si palpitant qu'il fût, ne pouvant servir de thème à des tropes aussi emphatiques et pompeux

que ceux dont se décore le récit de Théramène.

Madame Claire Bazille ne pouvait se montrer ingrate pour le sauveur de son mari; elle lui offrit donc, pour terminer la soirée, une tasse de thé prise en famille, et sonna la femme de chambre Denise, pour lui donner ses ordres. Les deux amis profitèrent de ce temps d'arrêt pour aller dans l'antichambre déposer leurs pardessus, et c'est seulement alors que le peaussier, mal convaincu, put enfin explorer les pièces de son appartement. Inutile de dire qu'il n'y trouva aucun docteur Christin, pas plus que s'il n'y en avait jamais eu sur la terre. Denise avait dressé un joli couvert, une nappe à dessins amusants, des tasses d'or, des sandwichs de langue à la moutarde anglaise, du tafia de la Guadeloupe et de la crème sincère; le thé était versé, il fallut bien le boire.

Deux années s'étaient passées, lorsqu'à un mardi de la Comédie-Française, où elle se trouvait seule avec son amie la miroitière Eugénie Serizier, Claire Bazille vit tous les yeux se fixer sur un jeune homme singulièrement beau, qui venait d'entrer à l'orchestre, et en qui, avec un grand sursaut de cœur, elle reconnut le mystérieux visiteur qui jadis l'avait si mystérieusement secourue.

— « Ma chère, dit-elle à madame Serizier, quel est donc ce nouveau venu que tout le monde regarde? Est-ce que tu le connais?

— Mais, dit Eugénie, dans tout Paris, tu es la seule à ne pas savoir que le poème intitulé *La Reine de Saba* et son auteur font en ce moment fanatisme. Si je connais Edmond de Varlus? Je le crois bien, il est né,

comme moi, à Dijon, où nos parents habitaient deux maisons contiguës; nous avons été presque élevés ensemble, et je suis restée son amie et sa confidente.

— Je pense, dit Claire, que l'amour ne doit pas manquer à un si beau jeune homme!

— C'est ce qui te trompe, répondit Eugénie, car il ne veut pas être aimé. Contrairement à beaucoup de ses confrères, qui tiennent leurs comptes en partie double, Edmond est un poète vraiment romanesque. Il adore en secret une femme qu'il a vue seulement pendant trois minutes, le 12 octobre 1881, et qu'il n'a jamais tenté de retrouver; peut-être lui avait-il rendu quelque service. A l'anniversaire de ce jour, qui justement tombe demain, il renvoie même son valet, et s'enferme seul, pour songer à l'ineffable Béatrice. »

Le lendemain, entendant un tumultueux charivari, car on avait cassé la sonnette, Edmond de Varlus alla ouvrir sa porte, et tressaillit en voyant devant lui la divine figure d'une femme, serrée dans une robe couleur maïs, et dont une épaisse voilette cachait le visage.

— « Veuillez, dit-elle, m'entendre une seule minute. C'est une question de vie ou de mort. »

Elle entra, s'assit dans un fauteuil, et releva son voile. Déjà Edmond était tombé à ses pieds et dévorait de baisers ses mains gantées et ses joues, où fleurissaient délicieusement de pâles roses.

— « Oui, oui, dit-elle, cher bien-aimé; mais s'il vous plaît, tout à l'heure nous nous en irons dîner à la Tour-d'Argent. C'est une idée que j'ai! »

XII

ROSALIE

Agé aujourd'hui de quarante-sept ans, monsieur Achille Jaqueau est expéditionnaire au ministère où il est entré dès sa première jeunesse, il le sera jusqu'à ce qu'on le mette à la retraite; et, depuis longtemps, il a dû renoncer à tout espoir d'avancement; car il est, non pas bête, ce qui ne serait rien, mais doué d'une telle angélique naïveté de Jocrisse, qu'il croit à la parole humaine, avec l'innocence d'un enfant. Cependant, ses rapports avec ses camarades de bureau, messieurs Frézel, Callière et Bouchery, sont excellents; d'abord, parce que le pauvre Jaqueau est bon et extrêmement poli, ensuite par ce qu'il possède deux qualités dont une seule suffit à imposer le respect, une force de taureau et une indéniable bravoure.

Large, trapu, les traits mal dessinés, l'œil résigné et doux, la moustache presque blanche, le front à demi caché par une épaisse et rude chevelure en brosse, cet employé qui, depuis plus de dix ans, n'a pas pu changer son épouvantable redingote, porte tous les stigmates de la plus sombre misère. Et, en effet,

nul jamais ne fut plus pauvre que lui; car réduit à ses seuls appointements, il avait à sa charge, habitant avec lui, une sœur infirme depuis quinze ans, devenue méchante, aigrie par d'horribles souffrances, et par-dessus le marché, gourmande, à qui il s'efforçait de procurer des douceurs en se privant de tout, au delà de ce qu'on peut imaginer. Mademoiselle Florestine Jaqueau mourut au commencement de 1883, sincèrement pleurée par son frère, dont la misère alors ne diminua pas. Dans les derniers moments de la maladie, il avait été obligé à des dépenses relativement si énormes, qu'il était pour longtemps endetté, et, comme par le passé, il se contentait d'une nourriture initiale, composée surtout de pain et d'eau claire. Ce qu'avait dû être dans la vie sa triste part d'amour, on se l'imagine avec terreur; il avait pour bibliothèque environ huit ou dix volumes dépareillés, de voyages, de romans et de poésies, achetés, l'un dans l'autre, deux sous, sur les quais; enfin, depuis qu'il était au monde, il était allé quatre fois au théâtre; il avait vu une pièce géographique de Jules Verne; à l'Opéra, *Robert le Diable* dans un spectacle gratis, et à l'Odéon, *Phèdre* et *Tartuffe*, donnés en représentations populaires. Grâce à l'obligeance d'un voisin, il lisait *Le Petit Journal* de la surveille, et il allait dans les jardins publics entendre les musiques militaires; tels étaient ses plaisirs. Toutefois, si déshérité qu'il fût, on n'avait pas l'idée de le railler. Pendant la guerre, il s'était engagé dans un bataillon de marche, et son visage, coupé en deux par le sabre d'un Prussien, était ennobli par la glorieuse cicatrice. Plus tard, il avait sauvé en pleine

Seine un enfant qui se noyait, et une autre fois, s'étant jeté sous une lourde charrette pour emporter une femme près d'être écrasée, il avait été frappé par une roue en pleine poitrine. Ces exploits, connus de tous, protégeaient le pauvre homme; un seul de ses compagnons de chaîne s'obstinait à le tourmenter et à le persécuter; c'était un jeune employé, nommé Frédéric Bertèche.

Bellâtre, avec une jolie tête très arrangée, vêtu avec une turbulente élégance et s'admirant lui-même jusqu'au délire, ce loustic possédant de petites rentes, auxquelles il avait dû quelques faciles bonnes fortunes, était lâche, en dépit de ses airs fanfarons, et, de plus, foncièrement bête. Par imitation et par tradition classique, il renouvelait les vieilles plaisanteries fameuses d'Henry Monnier et de Romieu qu'il croyait avoir inventées, et rassuré par l'inaltérable douceur de Jaqueau, il le prenait pour victime de ses farces, dont le pauvre homme se contentait de sourire. Cependant, une fois qu'après s'être absenté une minute pour aller porter des pièces au sous-chef, Jaqueau rentrait dans le bureau et revenait à sa place, il surprit Bertèche occupé à fourrer un rat dans son pupitre. Il prit alors dans ses doigts le poignet du beau jeune homme, et le serra de telle façon que, devenu blanc comme un linge et ouvrant des yeux désespérés, ce mystificateur fut près de s'évanouir. Rendu à la liberté et lâché dédaigneusement par son robuste adversaire, Bertèche ne dit pas un mot, et retourna à sa place, la tête basse, comme un chien fouetté; mais en lui-même, il jura de se venger, et en effet il ne trouva que trop bien le moyen de

torturer, avec mille raffinements, une âme enfantine.

Quelques jours plus tard, on vit Jaqueau rajeuni, transfiguré, comme éclairé par une flamme intérieure. Sa joie brillait dans ses prunelles extasiées, et, détail touchant! avec son immuable redingote, son chapeau jauni et sa chemise très blanche, mais effiloquée, le vieil employé avait essayé de faire un semblant de toilette. Il portait au cou une cravate bleue à pois, toute neuve, qui n'avait pas dû lui coûter moins de six sous. L'histoire était bien simple! En rentrant chez lui. Jaqueau avait reçu, des mains de sa portière stupéfaite, une lettre élégante, menue, mystérieuse, exhalant un parfum de verveine, enfin, une lettre de femme. A celle-là succéda les jours suivants une autre, puis une autre, une autre encore. Oui, une femme avait remarqué l'employé, s'était intéressée à lui et lui faisait savoir qu'il n'était pas seul au monde. Malheureusement, Rosalie (elle se nommait Rosalie!) n'était pas libre, et ne pouvait tout de suite se faire connaître; mais bientôt les difficultés seraient aplanies et Jaqueau pourrait voir celle dont il était l'unique pensée.

Le misérable ne discuta pas son bonheur, et l'accepta avec ravissement. Il vit Rosalie, comme un enfant à qui on montre un ange, descendant du ciel pour lui apporter des bonbons et des joujoux, et qui le voit! Certes, il la contemplait jeune, belle, parée d'une robe brodée d'or; mais il sentait aussi qu'il l'adorerait encore, difforme, laide, bossue, en haillons. O ciel! avoir un être à aimer, vivre, être aimé! Lui, dont la vieille tête n'avait plus connu le baiser depuis les baisers de sa sainte mère, il tendrait son

front vers de chères lèvres caressantes! Et puis, il rêvait des fêtes, des orgies de satrape et de roi d'Asie. La main dans la main, il emmènerait l'aimée bien loin, dans des pays étranges, à Chaville, par exemple, ou dans ce paradis de Cernay, dont il avait entendu parler si souvent; et s'étant procuré vingt francs, par des spéculations dont la seule idée lui donnait le vertige, il lui offrirait un dîner où il y aurait des goujons frits, comme il en avait mangé une fois, du temps de sa mère! Ils cueilleraient des fleurs dans le bois, en pleine terre, et ils entendraient chanter de vrais oiseaux, qui ne seraient pas dans des cages! Et fou de ravissement, Jaqueau ornait alors ses expéditions de majuscules triomphales; à ces heures d'extase, il se sentait de force à dessiner à la plume le lion d'Androclès, avec une crinière formée de paraphes d'écriture, et audacieusement divisée en losanges, avec des points dedans.

La victime était prête, parée, couronnée de roses; Bertèche jugea qu'il n'y avait pas lieu de tarder davantage et que le moment était venu de l'égorger. Cette fois encore, Jaqueau avait été mandé par le sous-chef, et était resté absent quelques minutes. Lorsqu'il revint, il vit, gravement assis devant sa table, à lui Jaqueau, et écrivant, l'homme à bonnes fortunes, l'ami des femmes, le cruel Frédéric! Feignant la surprise, Bertèche se leva, et prudemment s'éloigna de quelques pas. Alors, malgré l'éclair qui l'aveugla, malgré les mille étincelles qui tourbillonnaient devant ses yeux, le vieil employé, penché sur son pupitre, put lire, humides encore, sur le papier même de l'administration, ces lignes, ô désespoir! tracées avec

la chère écriture, avec l'écriture exacte de Rosalie : « Mon petit Achille, je vous aime toujours de tout mon cœur; malheureusement, on m'assure que vous n'avez pas inventé la poudre de riz, ni celle à canon, et que vous êtes un jobard! S'il en est ainsi, je prends le sage parti de me réfugier dans un cloître, avec le regret de n'avoir pu être tout à fait vôtre — Rosalie! » Jaqueau se redressa, terrible, effrayant, levant ses bras d'athlète, et avec une voix de tonnerre qu'on ne lui connaissait pas, s'adressant à Bertèche :

— « Ah! c'était vous! dit-il.

— Ah! mon cher, dit Bertèche avec un mauvais rire, et cependant reculant toujours, il fallait bien que cela fût quelqu'un! Puis se tournant vers ses camarades : Je conviens, ajouta-t-il, que monsieur a un joli physique; mais des Rosalies pour de vrai, il s'en ferait mourir! »

Frézel, Callière et Bouchery, qui n'étaient pas au courant, hésitaient, ne comprenaient rien à la scène. Mais d'ailleurs, ils ne seraient pas intervenus à temps; Jaqueau s'était élancé, farouche, les mains ouvertes, et rien n'eût pu empêcher le mystificateur d'être étranglé net. Mais tout à coup, on vit le visage du vieil employé devenir rouge, uniformément envahi par le sang, et frappé d'une congestion. Assommé comme par un coup de massue, il tomba par terre, lourdement. On le reporta chez lui et on le coucha, sans qu'il eût repris connaissance.

Ce pauvre homme a guéri pourtant, et il est venu reprendre sa place au bureau, bien que sa tête soit très affaiblie, et que ses idées deviennent de plus en plus enfantines. Très souvent, il oublie tout, est de

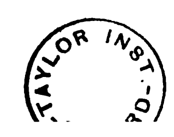
nouveau caressé par les ailes de son vieux rêve, et pendant un long moment, croit à l'existence de Rosalie. Au réveil, il pousse un formidable soupir, dont ses compagnons sont épouvantés. Puis il reprend sa plume, et continue docilement sa copie. Chassé du ministère, et ayant dissipé son petit avoir avec une adroite princesse, le beau Frédéric Bertèche, dont l'incurable nullité n'a pas trouvé à se caser mieux, est employé dans un bureau d'omnibus. Toujours tiré à quatre épingles, et rajeunissant à force d'art les vieux restes de sa splendeur passée, il décoche des œillades assassines aux voyageuses qui, sans voir son manège, lui demandent un numéro pour Auteuil ou pour les Filles-du-Calvaire.

XIII

LES BOTTINES

Par quel enchaînement d'idées le riche et élégant fabricant de porte-plumes, monsieur Gaétan Defrize, fut-il amené à être dévoré du désir de battre sa jeune femme Géraldine? Elle était pourtant jolie, caressante, aimable, amusante comme une maîtresse, et son mari n'avait contre elle aucun sujet sérieux d'irritation, si ce n'est qu'elle aimait les bibelots japonais et la soupe aux choux, tandis que lui, Gaétan, tenait pour les volailles au cresson et pour l'ameublement classique. Un jour d'avril dernier, où il faisait un temps magnifique, assis dans un bon fauteuil, près d'une fenêtre ouverte, par où pénétrait le soleil, caressant encore, le jeune négociant, tout en savourant un blond cigare, lisait un volume des vieux conteurs français, où il admirait comme les batteurs de femmes sont heureux dans ces histoires du bon vieux temps.

A ce moment, Géraldine entra, et câlinement posa sa jolie tête sur l'épaule de son mari; mais lui, par la porte un moment ouverte, il avait senti les parfums de la soupe aux choux; aussi s'empressa-t-il de se



dégager, et d'annoncer qu'il dînait en ville. Il s'habilla rapidement, sortit avec une rage déjà grandissante, et alla s'installer au rez-de-chaussée du Café Anglais, où deux journalistes, Arondel et Sondaille, assis à une table voisine de la sienne, causaient presque à haute voix, sachant trop qu'on ne cache rien, et que les paroles prononcées au hasard finissent toujours par être imprimées.

— « Oui, cher ami, disait Sondaille, c'est une transformation si extraordinaire, si inouïe, que la terre en est étonnée, et que le ciel en tressaille. Oui, cette Luzzani, si fière, si farouche, si insolente, qui se faisait gloire d'égratigner tout avec ses griffes et de marcher sur les cœurs, est devenue douce, à présent, comme un agneau frisé qui se promène dans le gazon, avec un collier de ruban rose. Comme elle l'avait appelé : « Cabotin! » son amant actuel, le clown Pirodel a administré à cette cantatrice extravagante une bonne et solide paire de gifles.

— De gifles! dit Arondel.

— Oui, répondit Sondaille, et depuis lors, elle est agenouillée devant son clown, et le couronne de fleurs, comme Titania faisait pour l'homme à la tête d'âne; elle ne lui donnera pas le plaisir de la fouailler, car elle est en extase devant lui et boit ses paroles! »

Les deux écrivains étaient partis depuis longtemps, et Gaëtan, qui humait son café, ruminait encore leurs paroles, affriandé par ce récit, qui ouvrait devant lui d'immenses horizons. Puis, après s'être un moment promené sur le boulevard, désœuvré et ne sachant que faire, il suivit la rue de Richelieu, et entra au Théâtre-Français, où on donnait *Le Médecin malgré*

lui. Il arriva au moment précis où Martine crie au fagotier : « Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, bélître, fripon, maraud, voleur!... » et où Sganarelle demandant avec douceur : « Ah! vous en voulez donc? » donne à sa femme de grands coups de bâton.

Alors, tout en écoutant la farce illustre, il se rappela aussi *Le Diable à quatre* de Sedaine, maître Jacques battant la marquise déguisée sous les traits de Margot, et lui disant : « Ah! ah! coquine! vous faites du sabbat. » Il se souvint de son père lui racontant ce même savetier devenu, dans le ballet de l'Opéra, un vannier aux mains blanches, et aux Funambules, prodigieux avec le blanc visage de Debureau, apprivoisant à grands coups de tirepied la mijaurée, devenue par ce moyen souple comme un gant.

En rentrant chez lui, rue des Lavandières-Sainte-Opportune, Gaétan vit un être pâle, vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette, qui à grands coups de botte, chassait devant lui une femme en belle toilette, en chapeau à plumes, et dont la traîne balayait la poussière de la rue. Dès ce moment-là, et plus tard encore, s'étant couché à côté de madame Defrize déjà endormie, il voyait s'enfuir au lointain, envolées et tourbillonnant dans les nuées, chassées par des bâtons furieux, un tas de femmes que leurs maris battaient. Battre une femme lui parut être, au milieu des rêves, le dernier mot du bonheur humain ; et le lendemain matin, tandis que Géraldine peignait ses cheveux châtains, et que lui, Gaétan, se disposait à faire, comme tous les jours, une toilette irréprochable, pour descendre dans les ateliers, le hasard complaisant voulut

qu'il trouvât précisément sous sa main un prétexte pour satisfaire son envie.

— « Madame, dit-il, avec un ton tragique, il n'y a pas de boutons à cette chemise.

— Cela se peut bien, répondit tranquillement Géraldine, avec un bon sourire détaché. Il n'y a jamais de boutons aux chemises. »

Une effrayante paire de soufflets, claquant comme e fouet d'un postillon, fut la réponse directe à cet axiome. Rouge, dressée, immobile, ivre de rage, elle se planta en face de son mari :

— « Monsieur, dit-elle, vous serez... »

Et elle termina sa phrase par le mot tout cru, tout net, par le gros mot dissyllabique de Rabelais et de Molière, qu'elle lança à Gaétan, comme pour lui en cingler le visage.

Un peu épouvanté, le fabricant de porte-plumes balbutiait déjà des excuses; mais il s'arrêta net, voyant sa femme consolée; subitement adoucie, et gaie à travers ses larmes, elle s'approcha de Gaétan, à qui elle offrit son front à baiser. Voyant que son coup d'essai avait si bien réussi, le nouveau maître Jacques se promit bien de n'en pas rester là, et de recommencer au plus tôt; mais madame Defrize ne lui en fournit pas l'occasion. Elle était tout de suite devenue câline, soumise, caressante comme une chatte, et faisait de son tourmenteur le plus heureux des hommes. La soupe aux choux avait disparu, comme s'il n'y avait jamais eu de choux, et à chaque repas, on servait deux poulets au lieu d'un. Un beau matin, en s'habillant, Defrize vit avec admiration que, non seulement ses chemises étaient pourvues de tous les

boutons nécessaires, mais que des boutonnières supplémentaires y avaient été ouvertes, afin de correspondre à des boutons superflus. Enfin, Géraldine avait toujours combattu la mauvaise habitude que son mari avait de fumer dans le lit; mais c'était elle, à présent, qui près du lit, sur un guéridon de laque, disposait le tabac, les cigares, les allumettes, toutes les fumeries, et elle semblait aussi heureuse dans la fumée de tabac, qu'une divinité envolée dans sa nuée céleste.

Baisé, choyé, adonisé, Defrize avait à lui autant de femmes qu'un turc avec son harem; car sans cesse variée et diverse, se muant en cent figures jamais pareilles, tour à tour enjouée, sérieuse, folâtre, bizarre, cette Ève lui faisait croquer toutes les espèces de pommes, s'asseyait sur ses genoux, se couchait à ses pieds, lui lisait le journal, et lui brodait un nombre infini de bretelles, bien qu'il n'en eût jamais porté. S'il voulait aller, venir, sortir, il sortait, Géraldine ne faisait aucune observation; il pouvait, sans prévenir, ne pas venir dîner, rentrer au milieu de la nuit, il était toujours salué par le même sourire, par les mêmes cris de joie, par les jolis bras jetés en collier autour de son cou; et s'il lui plaisait de rester à la maison, sa femme qui, en fait de musique, n'aimait que Wagner, lui jouait tant qu'il en avait envie, des quadrilles endiablés, et lui chantait les chansons les plus idiotes du café-concert.

Ainsi, consumant les heures dans les plaisirs préférés, M. Defrize ne cessait d'admirer l'excellence de son système, et pouvait de plus en plus se convaincre que, conformément à la formule donnée par le titre d'un vaudeville célèbre, *les bons cotrets font les bonnes*

épouses. Toutefois, comme il n'avait pas oublié à quelles circonstances il avait dû son bonheur, il se proposait d'en rajeunir la source dès que le besoin s'en ferait sentir, et dans ce but, il collectionnait des bâtons, des cannes de prix, des cravaches, et même quelques-uns de ces petits fouets en ficelle tressée, dont il se proposait d'user au besoin avec discrétion, mais sans faiblesse.

Par un beau matin de soleil, Defrize était allé aux Champs-Élysées, et pour jouir de l'air, des fleurs, de la verdure, il avait déjeuné là tout seul, en homme qui fait ce qu'il veut. Il avait mangé la truite classique à la sauce verte. Il avait le droit de manger de la sauce verte, et tout ce qu'il voulait, depuis qu'il avait battu sa femme. En prenant son café dans le jardinet du restaurant, il causa avec diverses demoiselles richement parées, qu'il avait autrefois connues jeunes, et qui l'étaient toujours, en leur qualité de Parisiennes persistantes. Rien ne l'eût empêché d'en saisir une par le bout de ses doigts enfantins, et de l'emmener promener au Bois ou ailleurs; mais il pensa avec raison que marcher tout seul est plus hygiénique. Marchant donc et flânant, sans but, avec la sérénité d'un homme qui est maître chez lui, il arriva devant le vrai, devant le seul théâtre, où se pressait un public comme Molière n'en eut jamais, des têtes blondes, des cous de lys, des joues rosées, et dans tout cela des rires, des exclamations, des cris de joie, tout un délire de folie heureuse montrant des dents blanches, et parmi la petite foule épanouissant les lèvres enfantines, pareilles à de rouges fleurs.

Et tandis que dans sa belle pose immobile, le Chat

hiératique exprimait par son silence la dédaigneuse philosophie du poème, sur la scène l'héroïque bossu, le rouge triomphateur aux cheveux de neige, le capitan rouge et bleu, avec son chapeau en demi-cercle, le divin Polichinelle faisait autour de lui voler sa trique, comme un farouche oiseau. Il avait battu les voisins, il avait battu l'apothicaire, il avait battu le bourreau avant de le pendre, il avait même battu le diable écarlate, et à présent il faisait mieux : il battait sa bonne femme, madame Polichinelle; il lui donnait des coups de bâton sur ses reins, sur son dos, sur sa nuque, sur son crâne, et les coups résonnaient sur elle comme une femme en bois, qu'elle était, et les jolis enfants enchantaient l'air de leurs rires charmants.

Le fabricant de porte-plumes connut alors l'envie, et brûla d'égaler Polichinelle. Il fut secoué par l'ardent désir, non plus de gifler sa femme, mais de la battre avec un bâton, cherchant un prétexte, et pensant en lui-même qu'il pourrait quereller madame Defrize, sur ce qu'elle avait cousu trop de boutons à ses chemises. Il rentra donc chez lui, ouvrit la porte avéc la clef qu'il portait dans sa poche, et marcha droit au boudoir de Géraldine. Belle, jolie, un peu déchevelée, vêtue de damas rose, elle était à demi couchée sur une chaise longue, et agenouillé devant elle, un très beau jeune homme, à la fine barbe noire, tenait dans ses mains un des petits pieds, qui avait perdu sa pantoufle. Au moment où Defrize entra, ce visiteur, avec une intuition rapide, saisit, sur un guéridon placé à sa portée, une feuille de papier et une paire de grands ciseaux; il tailla le papier en lanières.

prit sur le petit pied diverses mesures, puis se relevant, saluant et disparaissant avec une rapidité vertigineuse :

— « Madame, dit-il, je viendrai dans quinze jours, et je vous apporterai les bottines! »

Tous ces mouvements avaient été si rapides que Gaétan, médusé et hypnotisé, était resté immobile, *comme la statue est au festin de Pierre.* Toutefois, un peu tardivement, la réflexion lui vint, et tout à coup, retrouvant le sentiment exact des choses :

— « Madame, dit-il, ce jeune homme est bien beau pour un cordonnier!

— Oui, dit la jeune femme, à présent, on fait très bien les cordonniers.

— Mais, reprit vivement Defrize, je me rappelle très bien l'avoir vu hier aux Champs-Élysées, galopant sur un cheval arabe. Il n'est pas plus cordonnier que le grand Turc! Mais s'il n'est pas cordonnier, alors moi je suis...

— Eh bien! que vous avais-je dit! » fit tranquillement Géraldine. Alors, courant au piano, elle se mit à jouer turbulemment le *Carillon de Dunkerque.* L'instrument de bois hurlait, criait, se déchaînait avec une formidable allégresse; les tumultueuses notes chantaient avec férocité le grand mot dissyllabique, et Gaétan croyait entendre des milliers de cloches envolées vociférer ce mot essentiel, et le faire tourbillonner dans l'air sonore.

XIV

L'ESCLAVE

Située dans un très vulgaire paysage de la Beauce, la petite ville de G... dont le seul aspect inspire un irrésistible ennui, est, sur la terre, le dernier asile de la Vertu. C'est là qu'après avoir été chassée de tout le reste du monde, cette déesse s'est refugiée, comme dans une forteresse inexpugnable. C'est sur les portes de G... qu'on aurait pu graver la célèbre inscription du Dante. Là, en effet, les jeunes gens, les célibataires, les maris irréguliers, tous ceux qui ailleurs vivent sur le fonds commun, doivent laisser l'espérance. Toutes les femmes du monde y sont honnêtes, par une tradition ininterrompue; sous peine de ne trouver aucun travail, les ouvrières doivent rester sages, et les petites bourgeoises imitent la bonne société. Telle est l'austérité des mœurs de G... qu'un Parisien en voyage venant visiter un juge, et par une distraction de la femme de chambre ayant été introduit dans le salon où la femme du juge était seule, cette personne rigide, quoique jeune et belle, s'était enfuie en poussant des hurlements qui firent croire à une scène de massacre.

A G... où il y a toujours en garnison un régiment de cavalerie, la caserne est bâtie à l'extrémité de la ville, dans un bas-fond, et sachant que dans la ville ils ne trouveraient pas de quoi frire, les malheureux soldats ont renoncé à sortir de cet entonnoir, où ils s'amusent à jouer aux barres et à saute-mouton, comme des écoliers. A l'époque où se passe cette historiette, un seul des officiers s'étant aventuré dans la rue, était entré dans la Bibliothèque; il y revint les jours suivants, et ayant trouvé là de nombreux ouvrages sur le blason, se mit, par désespoir, à étudier profondément cette science, bien platonique pour un homme qui s'appelait Durand! De plus, ayant remarqué alors que personne ne venait à la Bibliothèque, pas même le conservateur, le lieutenand Durand avait pris l'habitude d'en garder la clef dans sa poche. Enfin, G... n'offrait même pas cette cruelle parodie de l'amour que trouvaient ailleurs les célibataires, le sentiment public n'ayant pas permis à la plus vile des industries de s'y acclimater.

Les habitants de G... en étaient réduits à courtiser leurs femmes, et encore pas tout leur saoul, car ces trop vertueuses compagnes, qui ne les perdaient jamais de vue, leur tenaient la dragée haute, et faisaient de leur bon accueil la récompense d'une sagesse exemplaire et sans défaillances. Parmi ce peuple de moines mariés, un seul être, l'avocat-avoué Cordebert, (car, à G..., les avoués plaident encore,) vivait libre comme un oiseau, gai comme un Roger Bontemps, et à sa belle propriété de la Feuille, où il faisait de nombreuses fugues, avait une robuste Jeanneton aux dents blanches, rouge comme une pomme

et rose comme une rose, avec laquelle il se donnait du bon temps, en arrosant des plats d'archevêque avec de vieux bourgogne, ou avec un joli vin blanc du cru, qui sent la pierre à fusil. Ce n'est pas que l'avoué fût célibataire : il s'en fallait de tout! Au contraire, depuis dix ans déjà, il avait épousé pour payer l'étude de son prédécesseur Brismure, une mademoiselle Armantine Goiffin, une personne romanesque, parfaitement laide, taillée à la hache, noire comme une taupe et amoureuse comme une chatte, qui avait l'incurable manie de roucouler des romances tendres et de s'habiller en bergère.

Douée à la fois de tous les robustes appétits et de toutes les niaiseries sentimentales, Armantine eût à elle seule assommé et mangé un bœuf, et, par contre, elle ne parlait que de lacs, de cascatelles, de petits oiseaux, d'union des âmes, et il semblait que toute la plus mauvaise friperie romantique fût collée sur son dos, comme la robe de Déjanire. Cordebert comprit bien vite qu'avec une telle Mélicerte anthropophage le seul expédient qui subsiste est celui de Georges Dandin : s'aller jeter dans l'eau, la tête la première. Cependant, il préféra éviter ce plongeon, se tenir en joie, et pour atteindre ce double but, il trouva le moyen de posséder et de réduire en esclavage un substitut, un autre lui-même, un maître clerc, qui fit pour lui les bonnes et les mauvaises besognes, travaillant du soir au matin et du matin au soir. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que l'avoué sut faire admettre cette combinaison par la prude ville de G..., et ce fut là véritablement son chef-d'œuvre; mais il faut dire avec quelle longue préméditation et avec

quelle astuce véritablement infernale il l'avait préparé.

Pendant les premiers temps de son mariage, ne pouvant faire mieux, il avait dû prendre son mal en patience; mais quelques mois s'étant à peine écoulés, en proie à la double et féroce nature d'Armantine, Cordebert, d'une part, se sentit plus las que s'il eût, comme Jacob, lutté avec un Ange, et d'autre part, plus affadi et écœuré de romances que s'il eût été nourri de sirops et de bonbons en sucre. Il éprouva alors le besoin de prendre un grand parti. Cordebert avait pour voisine la directrice de la poste, madame Adriet, qui veuve d'un receveur de l'enregistrement, décoré pour faits de bravoure pendant la guerre, avait obtenu ce bureau, et une bourse au lycée pour son fils. Agé de seize ans, ce fils nommé Lucien venait d'être reçu bachelier; mais à bout de ressources et se sentant frappée d'une maladie mortelle, la veuve se désolait, ne sachant que faire de son cher enfant. Après lui avoir adroitement rendu de petits services, Cordebert témoigna à madame Adriet un intérêt profond; et un jour enfin comme elle s'inquiétait, à son ordinaire, sur le sort de Lucien :

— « Eh bien, madame, donnez-le-moi, dit l'avoué, en essuyant une larme; il sera mon clerc, et sous ma direction, apprendra la procédure. Il sera traité comme mon propre fils, et plus tard je lui céderai mon étude.

— Mais, dit madame Adriet, comment et avec quelles ressources pourra-t-il faire son droit?

— Je me charge de tout, dit Cordebert, et vous devez bien penser, madame, que je n'oblige pas à demi. »

Madame Adriet, presque agenouillée, baisa les mains velues de l'avoué. Au contraire, elle l'eût certainement étranglé tout vif, si elle avait pu deviner le destin que ce bourreau préparait à son enfant.

Avec un visage hâlé, brûlé de soleil, d'une beauté étrange et farouche, Lucien Adriet, dont les grands yeux noirs étaient bons et intelligents, avait le front presque entièrement caché par une brune chevelure épaisse, drue, crépue comme celle d'un nègre, dans laquelle apparaissaient quelques mèches d'un blond fauve qui produisaient l'effet le plus singulier, et déjà une barbe légère naissait à son menton et au-dessus de sa bouche, étonnamment rouge. Trapu, robuste, avec une large poitrine, un cou de taureau et des membres d'athlète, Lucien était construit pour la lutte, pour la guerre, pour les voyages, plutôt que pour avaler la poussière de la chicane dans l'étude glacée et sombre d'un avoué de province; mais il adorait sa mère, et il se soumit, presque sans regret, au désir qu'elle exprima. Il faut bien le dire, dès que le jeune Adriet travailla dans l'étude, madame Armantine Cordebert sut mal dissimuler l'admiration que lui inspirait la force de ce bel enfant; mais l'avoué se hâta d'envoyer à Paris son jeune clerc. Pour faire son droit, il lui alloua généreusement une pension mensuelle de quatre-vingt-dix francs, avec laquelle Lucien serait mort d'inanition, si sa mère n'eût enduré mille privations, pour pouvoir lui envoyer ses pauvres économies.

Mais l'année suivante, cette excellente femme mourut, ne laissant rien, et trop subitement pour que son fils pût recueillir son dernier soupir. Il arriva

tout juste à point pour les funérailles, et tout de suite après retourna à Paris où pendant deux années encore, il connut la pauvreté noire et les horreurs des dîners à dix-sept sous, faisant suite aux déjeuners de pain sec et d'eau claire. Il revint enfin à G..., licencié en droit, plus affamé que Tantale, et vierge comme le Silvio d'Alfred de Musset, car Lucien avait été un étudiant trop misérable et mal vêtu pour aspirer aux femmes qui ne coûtent rien; quant aux autres, à quel point ne lui étaient-elles pas interdites! Pour recevoir son petit clerc, son enfant, si peu prodigue, hélas! Cordebert avait ordonné un beau repas, force viandes, volailles et poissons; il avait lui-même monté de la cave du vin vieux et deux bouteilles de champagne, et madame Armantine, vêtue d'une robe feuille de rose, et ayant mis des fleurs dans ses cheveux, prenait et gardait avec fidélité des poses de keepsake.

Au moment où on allait se mettre à table, un paysan, venu de la Feuille, annonçait un grave désastre; l'écluse d'un étang venait de se rompre. Il fallait aviser à une réparation immédiate, et Cordebert dut partir à la hâte, sans même avoir mangé un morceau. Le copieux festin préparé n'eut donc plus que deux convives; mais à eux deux, que n'eussent-ils pas dévoré! Par la porte de la salle à manger, ouverte sur le jardin, entraient avec de chaudes brises, des parfums d'œillets et de tubéreuses; les verres étaient toujours remplis et vidés; madame Armantine Cordebert était provocante comme un héraut d'armes; Lucien, privé de vin depuis trois ans et d'amour depuis toujours, buvait comme un templier et, à travers son ivresse croissante, écoutait la dame rose

parlant de la mélancolie des étoiles, avec une voix de tambour-major.

Notez que le spirituel avoué avait eu le soin d'affamer peu à peu sa compagne, de la réduire à la portion congrue, et de lui mesurer les madrigaux avec une prudente parcimonie. On devine aisément ce qui se passa; il est plus malaisé de supposer l'explication qui eut lieu entre les deux époux, qui désormais vécurent dans une entente parfaite. Quant à Lucien Adriet, à partir de ce moment-là commença pour lui un esclavage dont la dureté fait comprendre les plus sanglantes Jacqueries. Accablé de travail par Cordebert, et traité comme un chien s'il s'écartait une fois de la perfection, il abattait la besogne de trois clercs, faisait l'étude, le palais, les courses chez les clients et, comme on le pense, tout cela n'était rien à côté des labeurs que lui imposait Armantine. Et quand il avait calmé son exaltation de la manière la moins idéale, à la façon du moine Amador, il lui fallait encore promener sa bergère sur le mail ou sous les peupliers du bord de l'eau; puis rentrés à la maison, écouter les anciennes romances de Paul Henrion ou de Masini, et ensuite aller dans le jardin où Armantine, faisant la bouche en cœur, interrogeait les étoiles.

Ce martyre devait durer vingt ans. Seul, Adriet mordait du fer, s'arrachait les cheveux, se cognait le front contre les murs de sa mansarde; mais rien ne devait jamais le délivrer de la romance! Il avait envie de s'enfuir au bout du monde, de se faire matelot; mais cet honnête jeune homme se croyait engagé par les avances que Cordebert avait faites pour ses études

de droit, et il ne pouvait économiser une telle somme sur ses appointements dérisoires. Quelquefois, il voulait se révolter contre les exigences d'Armantine; mais alors l'avoué se montrait de la plus odieuse sévérité et imposait à son clerc d'abominables persécutions. Il redevenait, au contraire, aimable et paternel, dès que Lucien avait repris docilement son licou. Enfin, il arriva au pauvre clerc de rêver la consolation dans quelque amour, et de regarder une femme ou une jeune fille avec des yeux humides de désir; mais alors, toute la ville de G... s'unissait, se levait en masse pour le traquer comme une bête fauve échappée de sa ménagerie, et pour le renvoyer à Armantine.

Et cela s'explique! La liaison avérée de madame Cordebert avec Lucien Adriet causa d'abord quelque scandale, mais dans une ville où les habitudes prises avaient force de loi, elle ne tarda pas à être acceptée comme un fait accompli, et toutes les femmes s'en réjouirent, en songeant que, sans cette proie lentement savourée, les formidables appétits de la langoureuse Armantine eussent pu menacer tous leurs maris. On lui abandonnait Lucien; mais il lui était interdit de s'évader, dans un intérêt d'ordre public. Adriet avait trente-neuf ans et il était maître clerc depuis longtemps déjà, quand madame Cordebert mourut. L'esclave espéra alors qu'il allait respirer; mais c'est en quoi il se trompait, car désireux de se retirer tout à fait à la Feuille, où s'était perpétuée une dynastie d'opulentes et roses Jeannetons, l'avoué voulut se démettre entre les mains de son successeur, depuis longtemps désigné. Mais pour payer l'étude, il

fallait une dot, et c'est pourquoi, par les soins de Cordebert, Lucien épousa la fille du notaire, mademoiselle Élodie Gaudemer, jeune fille de vingt-sept ans, noire et maigre comme un clou, avec d'énormes yeux sombres, chargés d'amour.

Très peu de temps après cette union, comme, dans une après-dînée, Adriet se promenait sur la route avec cette mince Élodie, ils furent abordés par la très pauvre veuve de monsieur Chassaigne, professeur du lycée, mort récemment. Elle leur présenta son fils Paul, un enfant singulièrement beau et fort, âgé de quinze ans, et près de terminer ses études.

— « Ah! dit madame Chassaigne, si vous vouliez vous intéresser à lui et en faire votre clerc! »

Adriet surprit le regard de sa femme arrêté sur Paul avec un visible intérêt, et alors une mauvaise, une affreuse pensée lui traversa l'esprit. Mais bien vite il eut triomphé de ce premier mouvement, en regardant madame Chassaigne avec une pitié mêlée d'épouvante.

— « Non! non! dit-il, qu'il se fasse soldat! »

Cet honnête sentiment a eu sa récompense, car après avoir donné un fils à son mari, madame Élodie Adriet a engraissé, et elle est devenue à peu près comme tout le monde.

XV

PRIX DE REVIENT

Lorsqu'au mois de juin de l'année dernière, Sixte de Chadieu, le chef incontesté de la jeunesse française, profita des vacances de la Chambre pour aller dans le département de Saône-et-Loire, visiter son château de Hailles, merveilleusement restauré par l'architecte Trévallet et le peintre Conza, il s'était par avance invité à déjeuner chez son ancien fermier Gardenne, qu'on appelait volontiers le père Gardenne, bien qu'il fût devenu un des hommes les plus riches de France. Vêtu de gros drap, chauve, cuit par le soleil comme une poterie au four, ce vieillard, qui portait sa barbe grise en collier, comme les cochers de fiacre ne la portent plus, à la façon d'un chef hellène devant Ilios, était resté un pur paysan, il appelait les pintades des *pincardes* et sur ses quittances écrivait le mot : *Reçu* sans cédille sous le c et avec un T à la fin, ce qui explique ses succès; car un homme qui a écrit, ou prononcé une fois, ou seulement pensé un imparfait du subjonctif, ne fera jamais de bonnes affaires.

Gardenne était, dans sa sphère, un génie. Ayant commencé en très petit, avec rien, le commerce des

bois, il avait prévu le déboisement, le dépècement des forêts, dans lequel il avait gagné de grosses sommes; puis il avait fait des fermes, appliquant prudemment les progrès nouveaux d'agriculture; puis enfin, ne dépensant rien jamais en dehors de ses commerces, gardant et augmentant sans cesse son capital, pouvant toujours opérer au comptant, il se fit marchand de biens, et dans les débris de trois ou quatre fortunes princières, qui s'écroulèrent tout à coup et presque successivement, ramassa une opulence de nabab. Son argent lui rapporta deux cents pour cent, fit rapidement la boule de neige, et alors, possédant des écus à remuer à la pelle, Gardenne en mit partout, dans les expropriations, dans les bâtisses, dans les tanneries, dans les distillations et les épurations d'huile de schiste, enfin dans toutes les industries locales, et toujours avec succès; aussi devint-il riche à acheter une province. Et c'est en effet ce qu'il fit; car au fond, ce rusé marchand ne croyait qu'à la terre, et peu à peu, il acheta pour lui-même des biens immenses, mais toujours au moment propice, en profitant des bonnes occasions, et avec la chance persistante d'un joueur qui choisit ses cartes.

Au milieu de ce vaste tracas d'affaires, le père Gardenne n'avait pu continuer à être le fermier du comte de Chadieu; mais avec une rare honnêteté, il lui avait donné à sa place un fermier probe, actif, payant exactement, et surtout riche, ce qui est la suprême et la seule garantie. Enfin, il avait mené à bien pour le célèbre homme politique une négociation des plus difficiles. Lorsque après sa brillante existence de viveur, Chadieu, grâce à ses relations, fit de brillantes affai-

res, et enfin, devenu ministre, contracta un mariage de raison extraordinairement raisonnable, avec une fille simple, âgée de trente ans déjà, et lui apportant un million dans chaque main, il voulut s'agrandir, acheter les propriétés qui entouraient les siennes, opération dont se chargea le père Gardenne, et qui demandait toute sa finesse; car tout cela eût dû être payé au poids de l'or, si les divers propriétaires avaient pu s'étendre, et si le rusé paysan ne les eût abusés par d'étonnantes ruses de Scapin.

C'est pourquoi le jeune ministre gardait une profonde reconnaissance à son ancien fermier, et volontiers il lui en eût donné des preuves, car ce grand Parisien, honnête comme un forban, savait rendre le bien pour le bien, et sur ce point ne professait pas l'égoïste politique d'Henri Quatre. A dix heures du matin, heure où personne à Paris ne songe encore à déjeuner, excepté les gens qui ne déjeuneront pas, le comte de Chadieu, ouvrant une grille basse peinte en vert prasin, entra dans la bizarre demeure que le richissime père Gardenne occupe dans un faubourg d'Autun, à l'extrémité de la ville. La maison, très petite, donne d'un côté sur la rue, et de l'autre, est ornée de pots de géraniums sur les fenêtres, de lauriers-roses dans des caisses: on y entre par la cuisine, sur le seuil de laquelle se pressent des chats, des poules, des *pincardes,* et toutes sortes de bêtes. A gauche de la maison, en face de la grille, s'ouvre une longue allée bordée de constructions diverses, écuries, hangars, maisonnettes louées à des pauvres, remises, greniers, chambres de lessive, tout cela jeté au hasard, comme si on eût vidé là une boîte de joujoux. Puis,

au delà, un joli jardin plein de roses, entouré de vergers, de potagers, et plus loin de prés; car le père Gardenne a beau être un marquis de Carabas, sans marquisat, dans trois départements limitrophes; il aime tant la terre qu'il lui en faut encore dans la ville, autour de la maison qu'il habite. C'est ainsi qu'une princesse, éprise des diamants, des gemmes et des orfèvreries, ne se contente pas de se parer de ses joyaux pour aller au bal, et la nuit, pour dormir, fait placer à côté de son lit, sur quelque table de nacre ou de lapis, les coffrets d'où ruissellent des colliers de perles et d'émeraudes.

Chez le père Gardenne, Chadieu sut montrer, comme il le fait partout, sa grâce séductrice et la souplesse de son esprit; car il fut charmant, ne laissa voir ni ennui ni lassitude, pendant un déjeuner où toute la famille était réunie, et qui dura deux heures. A ce festin, où les volailles à des sauces diverses, les viandes braisées, le cochon de lait rôti, dont la peau grillée semble en or, se multiplièrent dans un nombre vertigineux, et qui ne comporta pas moins de trois carpes, l'une au bleu, une autre à l'étuvée, et la troisième rôtie, l'homme d'État mangea de tout avec une héroïque résignation. Mais tout finit; les entremets, le dessert de fruits, de confitures et de pâtisseries, le café, l'eau-de-vie, les curaçaos, les chartreuses et les précieuses liqueurs de ménage étant dégustées, le comte de Chadieu put enfin aller faire un tour de jardin et fumer un cigare, en compagnie de son ancien fermier.

— « Mais, dit-il, qu'avez-vous donc, monsieur Gardenne? Vous semblez tout triste et préoccupé.

Auriez-vous quelque chagrin? Si vous avez besoin d'un service, et si le ministre peut vous être bon à quelque chose, vous savez que je suis tout à vous.

— Oui, dit le bonhomme, j'ai besoin d'un service, d'un grand, et ne me le refusez pas, si vous vous rappelez que, dans les temps, j'ai de mon mieux besogné pour vous. Ce qu'il me faut, c'est un conseil, mais un vrai, sans ménagement. Monsieur le comte, je ne suis pas heureux. Voilà plus de quarante ans que je travaille, et ma bonne femme aussi a tant travaillé qu'elle en est toute mince, et quasiment pâle comme un linge. Eh bien! je trouve que c'est assez comme ça et je voudrais jouir! (Il prononçait *jou-yir.*)

— Eh! fit le comte, qui vous en empêche? Je pense que vous n'êtes pas pauvre.

— Non, dit Gardenne, c'est bien comme ça dans les quatre à cinq *miyons* (millions.)

— Mettons sept, dit le comte. Eh bien, mais, avec ça, on peut faire bonne figure.

— Mais je ne sais pas! dit le vieillard. Avec ma bourse bien garnie, j'ai voulu me donner du luxe et j'ai acheté ce que j'ai trouvé de mieux; cependant, mes voisins rient, et ils trouvent que ça n'y est pas; alors, qu'est-ce qu'ils demandent? J'ai fait repaver ma salle en beaux carreaux neufs de Montchanin. Vous avez vu le lit d'acajou; on a mis dessus des matelas, des oreillers et des couvertures tant qu'il en a pu tenir : ça touche au plafond. Les fenêtres ont des rideaux brodés; le fauteuil est couvert de velours bleu, et on tiendrait trois dedans. Vous avez déjeuné dans un service de porcelaine à filets d'or. On ne le sort pas souvent, et quand on a fini de manger, on

renveloppe toutes les pièces dans du papier, et on les range dans l'armoire : je ne peux pourtant pas faire plus! Enfin, je me suis fait venir de chez Binder, à Paris, une voiture magnifique.

— Et, dit Chadieu, vous promenez dedans madame Gardenne?

— Non, depuis qu'on nous a envoyé la voiture, il a toujours fait un fichu temps; alors nous nous servons encore des vieilles carrioles.

— Écoutez, dit le Parisien, s'il ne s'agit que de vous trouver un bon tapissier...

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! s'écria le vieillard en secouant sa vieille tête fauve. Je veux être un élégant, un seigneur, faire courir, donner des fêtes, mener la grande vie, être pareil à ces nobles avec qui j'ai fait des affaires, à monsieur de Teilhand, à monsieur d'Aylies, à monsieur de Brillo! »

A ces mots se peignit sur le visage de l'homme politique un tel découragement, que le rusé paysan comprit tout de suite son erreur.

— « Eh bien, non! reprit-il, je vois bien que, pour moi, ça ne se peut pas. Je suis habitué à ma blouse, à mes sabots et à mon bâton avec un lien de cuir... Cependant je ne vis pas comme un pauvre, car chaque jour que Dieu fait, j'achète au boucher deux bonnes livres de viande pour ma soupe! Enfin n'en parlons plus. Mais là, dites-moi la vérité vraie, comme le médecin vraiment ami dit sans ménagement : Vous avez une heure à vivre! Pour prendre un de mes fils, n'importe lequel, Louis ou Séraphin, ça m'est égal, et pour en faire un jeune homme pareil à ceux que j'ai vus avec vous à Paris, musqué, parfumé, la barbe

en Adonis, avec un lorgnon, avec des gants, habillé en poupée, montant des chevaux comme sur les images, et pour le marier avec une fille noble, fière comme le bourreau et belle comme une rose, qu'est-ce que ça me coûterait? Faites-moi crier s'il le faut, mais soyez franc; vous êtes le chirurgien!

— Eh bien! oui, dit Sixte, mettons le fer rouge dans la plaie. Vous êtes un homme fort et un véritable ami, vous me l'avez prouvé; je ne voudrais pas me jouer de vous. Laissons de côté Séraphin, qui est l'aîné, le plus encroûté, et dont le prénom, à Paris, serait difficile à porter. Prenons Louis, je suppose; on le ferait dégrossir d'abord par une certaine Coralie Claris, que je connais, et qui s'entend à ces sortes de lessives. Mais, mon cher Gardenne, il faudrait lui apprendre à marcher, à regarder, à parler, lui faire une autre peau, repétrir ses mains pour qu'elles tiennent dans des gants, et il faudra qu'il use tant de femmes et tant de tailleurs, avant de trouver un veston qui lui aille et de savoir toucher à une femme! Il devra manger dans tous les cabarets, se coucher à l'heure où il se lève maintenant, jeter les louis comme il économise les sous, et payer, payer, payer toujours, et regarder la vie en face, jusqu'à ce qu'il lui tombe des écailles des yeux!

— Je comprends à peu près, dit Gardenne. Et tout bien vu, tout bien compté, ça coûtera?...

— Mais, dit le comte, les parents de la fille noble, si nous en trouvons une, seront sans doute des gens ruinés jusqu'aux moelles, et exigeront de grands sacrifices; ce sera le cas de ne pas être avare. Sans parler de cela et pour faire de votre fils Louis un

cavalier presque présentable, il faut bien compter, au bas mot, un million.

— Un *mi-yon!* s'écria le paysan abasourdi.

— Ah! dit le comte Sixte, ne chipotez pas! Vous le savez, s'il faut à une terre du fumier, ou de la chaux, ou de la marne, ou des irrigations, on ne s'en tire pas en disant : Mon bel ami! ou en chantant : *Femme sensible!* Il faut dénoue les cordons de la bourse, et je pense même que dans ce cas-là, vous feriez bien de les couper tout à fait.

— Alors, dit Gardenne, il n'y a rien à rabattre? Ça serait un *mi-yon* tout net, rubis sur l'ongle!

— Au moins, dit le ministre, et il faudrait compter plutôt plus que moins. Rien que pour donner à votre fils Louis des ongles qui aient le sens commun, qu'il faudra de savons, de brosses, d'outils d'acier, de manicures et de poudres roses! »

Le vieillard réfléchissait, semblait calculer mentalement, comptait sur ses doigts, regardait fixement le vide, et manifestement livré à une lutte acharnée, devenait rouge comme une pivoine. Enfin, il rompit le silence.

— « Eh bien, dit-il, voilà qui est entendu : j'y renonce! Je n'ai que soixante-deux ans, et en me soignant bien, je peux vivre encore un bon bout de temps. Je marierai Louis à sa cousine Sidonie, qui est à la bonne franquette, et qui le prendra à relèche-doigts. Louis est un bon garçon, qui m'a toujours obéi; je lui ordonnerai de faire un fils tout de suite. C'est ce petit-là dont nous ferons un seigneur, et comme nous l'aurons pris pour ça tout petit, ça ne coûtera pas si cher! »

Tout en prenant congé de son hôte, le comte Sixte de Chadieu ne put s'empêcher d'admirer ce mot, par lequel se révélait ingénument, avec une telle intensité, l'âme de la Province.

V

LACONISME

Monsieur Thierselin, le riche marchand de verroteries, boutons, mercerie et pierres à bijoux, célébrait sa fête, la Saint-Landry, dont la veille tombe justement un dimanche, dans sa propriété de Cernay, où des kiosques, des cascatelles, une futaie en miniature, et une rivière de poche, sur laquelle sont jetés des ponts rustiques, devaient réjouir des commerçants toujours emprisonnés dans les magasins du quartier Saint-Denis. On avait déjeuné à midi, on devait dîner fort tard, et les invités, livrés à eux-mêmes, avaient la liberté d'errer à leur guise, les uns seuls, les autres accouplés, ou groupés au gré de leurs amitiés et de leurs sympathies.

Deux amies de pension, madame Ernestine Brunaux, femme d'un dévideur de soie, et madame Rose Estivin, dont le mari vendait des soies en gros, tresses, galons et filets, avaient été heureuses de retrouver là, après une longue séparation; car Rose n'avait jamais quitté Paris, tandis que le mari d'Ernestine, établi d'abord à Cosne, où il dirigeait une sorte de *Belle Jardinière*, venait seulement de vendre

son fonds de province, pour acheter, dans la rue Turbigo, celui de son oncle, monsieur Valencier.

Les deux jeunes femmes avaient sans doute à échanger des confidences graves et délicates; aussi pour avoir la certitude de n'être pas entendues, elles étaient venues s'asseoir à l'extrémité d'une prairie, que leurs regards embrassaient toute, et où, par conséquent, aucune surprise ne semblait possible. A quelques pas d'elles coulait la petite rivière, limpide, bordée d'iris, dont la rive opposée était ombragée par un épais rideau d'arbres et d'arbustes, pleins de chants, de cris d'oiseaux, et jetant sur le flot une ombre délicieuse. En apparence, il était impossible d'être plus seules, et peu familiarisées sans doute avec les illusions de la perspective, qui, d'ailleurs, trompent les yeux les plus exercés, les deux amies étaient loin de se douter que le jeune Étienne Barriol, caché par un pli du terrain, était tout près d'elles, couché dans l'herbe, et fatalement devait entendre, sans en perdre un mot, toute leur conversation.

Récemment sorti de Saint-Cyr et nommé sous-lieutenant dans un régiment de ligne en garnison à Paris, ce jeune homme gai, robuste, bon enfant, était la loyauté même : aussi voulut-il s'enfuir, pour ne surprendre aucun secret. Mais il ne s'en avisa pas assez tôt; car, à moins de se jeter tout habillé dans la rivière, il ne pouvait s'éloigner sans être vu des promeneuses, et aussi, à la tournure que leur causerie prit tout d'abord, il comprit qu'il ne pouvait plus se montrer à elles sans leur faire une mortelle injure.

— « Oui, dit Ernestine à Rose, nous pouvons parler

à cœur ouvert. Et d'abord, es-tu fidèle à ton mari, à ce beau monsieur Estivin, si infatué et si content de lui-même?

— Ma chère, dit Rose, il m'est difficile de répondre à cela par oui ou par non, et comme dit mon mari lui-même, quand il parle politique, la question veut être scindée! En fait, mon maître n'a pas à se plaindre de moi; jamais une main n'a pressé la mienne, jamais une lèvre n'a effleuré ma joue ou chuchoté à mon oreille des paroles d'amour; enfin, la marchandise que mes parents ont livrée à monsieur Estivin est intacte. Mais si le crime existe dans l'intention, alors, Ernestine, je suis la plus coupable des femmes, et je sais, je devine très bien, que tôt ou tard, et en dépit de tout, j'obéirai à mon rêve.

— Enfin, dit Ernestine, tu es comme l'Oreste de Racine, ton innocence commence à te peser!

— Parfaitement, dit Rose. Et pour quelles raisons est-on fidèle à son mari? Pour ma part, je n'en vois que deux. La première, c'est l'amour partagé, qui annihile tout ce qui n'est pas lui, et produit tous les miracles; mais il ne saurait en être question ici, car monsieur Estivin, que je n'aime pas, n'a jamais aimé que lui-même! L'autre, c'est le sentiment plus ou moins élevé d'un devoir supérieur; mais, depuis longtemps, mon mari a pris soin de tuer en moi tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à cela. Même, et surtout en morale, il est un libre penseur; à ses yeux, le bien et le mal n'existent pas en eux-mêmes, et tout est légitimé par le succès. Il affirme que des maris faits d'un certain modèle ne sauraient être trompés, et qu'un mari n'est jamais maltraité sans

l'avoir mérité mille fois. C'est la loi qu'il promulgue lui-même, et je crains bien qu'elle ne lui soit quelque jour appliquée avec la dernière rigueur.

— Mais, dit Ernestine, cette crainte-là ne s'est-elle pas formulée dans ton esprit d'une façon plus particulière, depuis que tu connais par exemple une certaine personne?

— Juste, dit Rose. Et ce jeune officier que tu as vu à déjeuner, monsieur Étienne Barriol, est précisément cette personne-là. Étienne est beau, de la beauté mâle et virile que j'aime, et il a, pour me plaire, tout ce que mon mari n'a pas. Il est brave jusqu'à la témérité, tandis que monsieur Estivin est prudent. Mon seigneur et maître aime à briller, tandis que celui-là se tait et s'efface. Mon mari regarde toutes les femmes comme des êtres inférieurs; lui, au contraire, les respecte toutes, comme un homme qui aime sa mère. Enfin, ce jeune homme a le profond sentiment de l'art, de la poésie, et ne s'en mêle pas; tandis que monsieur Estivin, qui n'y entend goutte, rime des sonnets, peint des paysages d'après nature, chante, en s'accompagnant lui-même au piano, (car il a tous les vices!) d'horribles machines d'opéra-comique.

— Allons, dit Ernestine, je vois que son affaire est dans le sac. Reste à savoir si l'amour te donnera ce que tu n'as pas trouvé dans le mariage.

— Mais, dit vivement Rose, c'est peut-être ce que tu pourrais me dire toi-même. Et d'abord, as-tu été, jusqu'à présent, ce qu'on nomme une femme vertueuse? Réponds-moi nettement, et en mettant les points sur les I si ma question ne t'embarrasse pas.

— Elle ne m'embarrasse nullement, dit la jolie dévideuse de soie. J'ai d'abord été vertueuse; puis assez longtemps et sous des formes diverses, j'ai cessé de l'être. Puis, je le suis redevenue, par une raison tirée de la logique des choses; finalement, je pense que cette dernière transformation sera la bonne et qu'à l'avenir, monsieur Brunaux pourra dévider sans inquiétude, et dormir sur autant d'oreilles qu'il le jugera convenable.

— Un moment! dit Rose, ahurie. Permets-moi un peu de naïf étonnement. Ainsi tu as changé de manière d'être, comme maître Jacques de casaque! Je suis persuadée que tu ne peux rien faire d'absurde; mais encore ces étonnants avatars demandent-ils à être expliqués. Il n'est pas indifférent de comprendre comment un être organisé peut devenir tour à tour louve et colombe.

— Ma chérie, dit madame Brunaux, je suis redevenue vertueuse, par la haine, par l'horreur des niaiseries, des inepties, des phrases de romances, des écœurantes balivernes que l'amour produit naturellement. Et non seulement les bêtises, mais les plus belles poésies amoureuses, fût-ce l'*Intermezzo,* me révoltent, quand je n'en ai que faire, et je demande qu'on me les serve à part! Rose, ce n'est pas de l'eau rousse que j'ai dans les veines. Je suis une Chalonnaise! j'ai eu pour père un grand vigneron bourguignon, qui pouvait porter un tonneau plein sur son dos, et boire encore, sans être même légèrement ivre, quand tous ses compagnons avaient déjà roulé sous la table. Oui, j'ai ce sang-là et le sang de la vigne! A part moi, sa fille unique, mon père, qui se nom-

mait Taillefer, avait fait à ma mère quatorze fils, sans compter les bâtards, une foule de petits Taillefers, qu'il avait semés à travers le pays, comme des marguerites dans un pré. Quand j'ai faim, j'ai faim ; et il ne s'agit pas de m'offrir des gimblettes et des croquignoles! O mon amie, figure-toi que je viens m'asseoir, affamée, devant une table bien servie. Et tandis que je tends mon assiette avide, que penserais-tu d'un homme qui, au lieu de me donner ma part des mets, s'amuserait à me vanter leur cuisson, leur succulence, leur préparation exquise, et pendant ce temps-là, me laisserait manger de la fumée?

— Si je ne me trompe, fit Rose en souriant, ceci est une parabole.

— Oui, dit Ernestine, tous les hommes mettent la charrue avant les bœufs! Nous comparer à des roses, à des coraux, à des lys, vanter les saphirs de nos yeux, la douceur de nos chevelures, la grâce onduleuse de nos démarches, cela n'a rien de mal en soi; mais tout cela est bon pour tuer le temps, quand on n'a plus rien à faire. Certes, je veux qu'un homme, avant, pendant et après, soit toujours respectueux, timide, tremblant comme un dévot devant son idole, mais moralement; mais comme entrée de jeu, tout en étant pénétré d'une religieuse terreur, il devrait avoir l'esprit de se conduire comme un Gépide ou comme un Hérule dans une ville prise. On a toujours le temps de s'expliquer ensuite, et quel noble plaisir, celui de se voir craintivement courtisée par un homme à qui on n'a rien refusé, et qui cependant sait qu'il doit s'efforcer de nous mériter à chaque minute!

— Alors, dit Rose, curieuse, les hommes ne comprennent pas cela?

— Pas du tout, dit Ernestine. Ils commencent tous par le dessert. Ils ne disent plus rien, quand ce serait le moment de parler; et auparavant, quand le silence pourrait seul être éloquent, ils jacassent comme des pies. Et non seulement leur bavardage est hors de saison; mais il est assommant en lui-même; car qui dit amoureux causeur, dit imbécile, et nos soupirants empruntent leurs tropes, leurs comparaisons, leurs chapelets d'épithètes aux plus détestables littérateurs. Je te le répète, ma chérie, pendant ces inutiles préliminaires, ils disent et nous forcent à dire nous-mêmes trop de bêtises; et c'est pour ne pas dire et entendre ces bêtises, que j'ai renoncé au jeu de l'amour, dans lequel il n'y a pas assez de hasard! »

Au moment où madame Ernestine Brunaux prononçait ces dernières paroles, elle fut appelée par son mari, qui venait de paraître à l'autre bout de la prairie, et qui, bien qu'il ne fût pas son amant, avait sans doute quelque niaiserie à lui réciter. Rose Estivin resta seule assise. Frappée par les paroles de son amie, et devenue très perplexe, elle était en proie à d'embarassantes réflexions, et craignait de tomber de l'ennui conjugal dans l'ennui littéraire, comme un poisson qu'on retourne dans la poêle à frire. A ce moment, Étienne Barriol se montra, obéissant à un invincible instinct. Il eût été plus prudent à lui de demeurer caché; mais la loyauté de son caractère l'emporta, et il éprouva l'impérieux besoin de jouer le tout pour le tout.

Madame Estivin comprit tout de suite que le jeune

sous-lieutenant devait avoir entendu sa conversation avec Ernestine Brunaux; mais elle ne lui en voulut pas; elle ne pouvait déjà plus lui en vouloir de rien. Ses yeux et ceux d'Étienne avaient été comme frappés du même choc électrique; attirés l'un vers l'autre par quelque chose de plus fort que leur volonté, ces deux jeunes gens, ivres de désir, semblaient déjà penser ensemble. Pleins d'une muette adoration, les regards d'Étienne montraient involontairement la futaie, et sans doute madame Estivin eût tendu sa main vers celle de son ami, si elle n'eût été arrêtée et clouée sur place par les cruelles révélations d'Ernestine. Tout son cœur volait vers le beau jeune homme, mais elle hésitait, tremblant qu'il ne lui récitât quelque poème en prose, et redoutant de s'entendre comparer à des neiges, à des palmiers et à des fleurs rouges ou roses. Étienne Barriol devina sa pensée, et y répondit avec une précision mathématique.

— « Mais, murmura-t-il d'une voix chaude et frémissante, si nous ne disions pas les bêtises?...

— Comme cela, à la bonne heure! » dit Rose.

Elle prit le bras du jeune homme, et si près l'un de l'autre qu'on n'eût pas mis entre eux une feuille de papier à cigarettes, ils marchèrent vers les sombres mousses du bois éclaboussées de taches d'or, sans prononcer un seul des innombrables vocables que comporte la langue française.

XVII

LA RÉCOMPENSE

En 1835, le petit Ludovic Amé, fils d'un tonnelier de Saint-Étienne, ayant perdu en quelques mois son père et sa mère, qui ne lui laissaient rien, vint à Paris et, à la recommandation de son parrain, monsieur Paguet-Subrin, marchand de brides à sabots, entra comme commis chez monsieur Cercelet, établi mercier, rue aux Ours, à l'enseigne du *Rouet d'Or*. Ce négociant vit surtout là une occasion de faire le bien et d'obliger des compatriotes. Jusque-là il avait fait ses affaires tout seul, et cela se comprenait de reste, sa boutique et son logement étant si exigus que sa tête y touchait presque aux plafonds, bien qu'il fût lui-même de très petite taille; car le rez-de-chaussée et l'entresol avaient à peine à eux deux la hauteur d'un étage ordinaire.

Mais Ludovic Amé, âgé de douze ans, ne devait pas tenir une grande place dans cet humble logis, où un chiffon de servante appelée Marion, haute comme une botte, entretenait la propreté, avec un balai et un plumeau qui ressemblaient à des joujoux, et faisait la cuisine dans un placard. La première fois qu'il vit la

boutique du *Rouet d'Or*, où devait s'écouler là sa vie entière, Ludovic, né avec l'esprit d'ordre, fut conquis par la nette perfection avec laquelle étaient rangées les marchandises. Et en même temps, il fut frappé par le coup de foudre de l'amour; car de cette minute même, il aima, pour ne pas cesser de l'aimer, même à son dernier soupir, la fille du mercier, la petite Modeste Cercelet, âgée de huit ans. Toute mince et mignonne, pâle comme une plante grandie à l'ombre, d'une blancheur transparente avec des traits délicats, des lèvres pensives, des cheveux châtains très soyeux, des yeux de saphir céleste, un long cou frêle, cette enfant ressemblait aux saintes que peignaient les primitifs, et volontiers on se la fût figurée jouant de la viole; mais elle ne devait jamais savoir la musique, et son instruction se borna à ce que put lui enseigner son père : la lecture, l'écriture, la tenue de livres, et quelques très vagues notions d'histoire.

Ludovic l'aima, et tout de suite aussi, Modeste aima Ludovic, et en ces quelques mots tient toute l'histoire de leur vie; car en quarante-huit ans, ces deux êtres, qui tous les deux moururent dans l'automne de 1883, n'avaient pas cessé de s'adorer. Et pour eux les années passèrent comme un songe rapide, depuis le jour où ils s'étaient connus enfants. Monsieur Cercelet était un excellent homme, plein de douceur, et d'une activité infatigable. Ses affaires prospéraient et sa petite boutique ne désemplissait pas, parce qu'appartenant à l'école du vieux commerce, il vendait consciencieusement des marchandises irréprochables, toujours achetées chez les mêmes fabricants.

Dans tout le quartier Saint-Martin et Saint-Denis,

où s'étendait sa renommée, il était de notoriété publique parmi les commères que son fil, ses aiguilles, ses boutons, ses rubans étaient de qualité supérieure; aussi n'était-ce pas trop de lui et des deux enfants pour faire la vente et répondre aux pratiques. Ludovic Amé offrit alors ce phénomène, d'accomplir avec soin une besogne minutieuse, tout en vivant dans une perpétuelle extase; il ne se fût pas trompé, en aunant, d'un centimètre, ou, en pesant, d'un demi-milligramme, et cependant, en regardant aller et venir Modeste, en la suivant dans ses gracieuses poses, en contemplant ses yeux divinement bleus, il éprouvait à chaque minute des joies qui ne s'affaiblissaient jamais, et qui le transportaient en ces divins ravissements où l'âme presque délivrée sent matériellement frémir et palpiter ses ailes.

Monsieur Cercelet n'était pas seulement bon et honnête, il était profondément charitable; il avait enseigné aux deux enfants cette religion active, et avec ses faibles ressources, il trouvait moyen de soulager autour de lui des misères. Une mère indigente sauvée de la faim, un enfant malade assisté et secouru, tels étaient les seuls événements de la maison du *Rouet d'Or*, où, d'ailleurs, il ne se passait rien. Les heures, les jours, les semaines, les années s'y écoulaient avec la rapidité d'un mouvement régulier. Monsieur Cercelet, sa fille Modeste et son commis Ludovic travaillaient toute la semaine, et le dimanche ne se reposaient pas; car ce n'était pas trop de cette journée pour nettoyer tout, revoir les écritures, mettre les marchandises en ordre et préparer la vente de la semaine. A peine, le soir, accablés de fatigue, faisaient-ils une petite

promenade dans les rues du quartier, sans aller même jusqu'au boulevard. Aussi, lorsqu'en 1848, monsieur Cercelet, qui se retira à Nemours, les maria et leur vendit son fonds, Ludovic Amé et Modeste n'avaient jamais lu un livre, n'étaient jamais allés à la comédie, n'avaient jamais vu d'arbres.

Le jeune couple continua exactement les traditions de monsieur Cercelet, faisant le bien et travaillant avec une obstination fidèle; Ludovic admirant si passionnément sa femme qu'il ne la vit pas vieillir, ou plutôt elle ne vieillit pas, en effet, ni lui non plus; leurs cheveux ne blanchirent pas, les rides ne purent mordre leurs frêles visages; Modeste garda sa taille mince, Ludovic échappa aussi à l'obésité, peut-être parce qu'il faisait dix lieues par jour dans le logis exigu, dont tout l'ensemble n'eût pas fourni à une petite maîtresse l'emplacement d'un boudoir. Ils eurent en 1849 une fille qu'ils nommèrent Edmée; en 1866, tout en ayant payé leur fonds, ils avaient amassé pour elle une dot de vingt mille francs. Ils la marièrent à un fabricant de briques réfractaires, nommé Pigette, habitant la côte Thiolière à Saint-Étienne. Bientôt elle fut perdue pour eux, car elle se jeta dans les pratiques d'une dévotion outrée, qui tua en elle tous les sentiments et presque jusqu'au souvenir de sa famille. Monsieur et madame Amé en eurent le cœur brisé; mais n'avaient-ils pas pour se consoler, pour se retremper dans les flammes d'une joie toujours nouvelle, leur ardent, leur infini, leur fidèle, leur éternellement jeune amour!

Oui, éternellement jeune! En train de vérifier sa caisse ou de faire un compte, Ludovic se levait, au

milieu d'une ligne, au milieu d'un chiffre; il allait s'agenouiller devant Modeste, et baiser passionnément sa main longue et fluette. Ils s'en allaient à travers le petit logis, se tenant embrassés ou, serviteurs l'un de l'autre, se rendant réciproquement les plus humbles soins, échangeant derrière les portes de longs baisers, amants d'une lune de miel qui devait briller toujours, dans le ciel intérieur qu'ils portaient en eux.

— « Quand tu auras soixante ans, nous nous retirerons, disait Modeste à son mari, et nous irons vivre à la campagne! » La campagne! ce mot magique représentait pour eux toutes les féeries, tous les paysages, des champs de fleurs, des bois de lauriers-roses, des fées dansant au bord des fontaines; dans leur ingénuité, ils pensaient qu'il suffit de sortir de Paris pour rencontrer tous les paradis et tous les Édens, avec des cygnes nageant sur les eaux calmes, des biches blanches courant sur l'herbe, et des volées d'oiseaux bleus dans l'air. Le jour désiré arriva enfin; Ludovic eut soixante ans, il vendit son fonds à un neveu de monsieur Cercelet, et les vieux époux résolurent d'aller habiter Clamart. Ils s'en allèrent donc visiter le pays, et passèrent toute une journée dans le bois, où ils dînèrent sur l'herbe, enfants, extasiés, étonnés de tout, poussant des cris de bonheur à propos d'un papillon ou d'une fleurette, saouls de parfums, de verdure, de grand air, et lui, le mercier, emportant dans ses bras, pour passer les ruisseaux, sa femme de cinquante-six ans, mince et légère, qui était pour lui une fillette!

Ils revinrent ravis, pleins de sensations, de visions,

d'idées nouvelles; mais comme ils pensaient toujours ensemble au même instant et à la même heure, ils ne purent se dissimuler l'un à l'autre une impression dont ils avaient été accablés à la fois. Ce bois de Clamart, avec sa fraîcheur et ses belles ombres, et le village entouré de grands horizons, leur parurent trop démesurés et grandioses; là ils se sentaient écrasés par la nature, immense pour leurs étroites pensées; il leur semblait qu'ils y seraient comme dans un magnifique exil, d'où l'on ne revient pas. D'ailleurs, sans aller si loin, ne pourraient-ils pas trouver la campagne au Luxembourg, à la place Royale, ou bien à ce Jardin des Plantes où il y avait, leur avait-on dit, tant d'arbres et de fleurs? Ils allèrent, en effet, visiter tous ces paysages, se croyant entrés dans l'inconnu et dans l'aventure, comme s'ils eussent entrepris un voyage d'exploration à travers l'Afrique. Mais ces jardins encore étaient trop vastes pour eux; ils y respiraient trop, et leurs poumons, habitués à jouer dans la petite boutique du *Rouet d'Or*, se gonflaient à les étouffer. Ils se résolurent donc à habiter Paris, tout bonnement; et n'y seraient-ils pas riches, avec leur capital, dont ils n'avaient rien voulu placer en viager, malgré l'ingratitude de leur fille, et qui leur rapporterait quatre bonnes mille livres de rentes?

Les époux Amé louèrent d'abord au carré Saint-Martin un joli petit logis de deux pièces. Dans l'une, la table de noyer, quatre chaises, un poêle de fonte à compartiments, sur lequel on pouvait faire la cuisine; dans l'autre, le lit de noyer, une toilette, une vieille bergère au bois fleuronné peint en blanc, et couverte en velours d'Utrecht jaune; enfin, une pendule d'al-

bâtre achetée d'occasion et, à la fenêtre, des rideaux de perse à fleurs, représentèrent pour eux les plus délirantes folies du luxe. Dès lors, ils résolurent de *s'amuser*, le mot magique pour tous les Parisiens, depuis les ducs jusqu'aux ramasseurs de bouts de cigares, et ils commencèrent une vie d'amoureux qui se promènent! De la rue Saint-Martin à la Bastille, on ne voyait qu'eux, flânant devant les cabarets, admirant les étalages, s'asseyant sur les bancs, marchant tout près l'un de l'autre avec ivresse, comme un jeune couple. Le peuple de ces quartiers, si spirituel et de pensée rapide, s'était habitué à eux, ne riait pas de leur innocence plus touchante encore que ridicule, et regardait leurs vieilles amours avec une pitié attendrie.

Cependant ils avaient gardé leurs habitudes de vive charité, et ils ne quittaient pas leur carré Saint-Martin sans avoir visité quelques-uns de leurs voisins très pauvres, et sans leur avoir porté du vin, du bouillon, du linge, des médicaments, de l'argent même, car ces amants vivaient de façon à pouvoir se conduire comme des riches. Puis, ils retournaient à leurs plaisirs frivoles. Quels ne furent pas leur étonnement et leur admiration, lorsqu'ils virent sur la place de la Bastille un Bobèche faisant la parade, et une grosse fille, en pourpoint de velours orné de clinquant et en maillot rose vif, dansant sur la corde! A la fête de Modeste, ils dînèrent chez Bonvalet, mangèrent du poulet (mets nouveau pour eux) arrosé d'une demi-bouteille de Bourgogne mousseux, et le soir allèrent au théâtre du Château-d'Eau, où ils virent jouer *La Tour de Nesle!* Mais cette orgie, la première de leur vie, fut aussi la

dernière, car à quelques jours de là, Ludovic Amé et peu après sa femme, tombaient malades et se voyaient forcés de s'aliter.

Si heureux par leur amour, pour la première fois ils avaient eu un secret l'un pour l'autre, qu'ils n'avaient pas osé s'avouer; ils souffraient de la nostalgie du *Rouet d'Or,* et de ce regret persistant naquit la fièvre qui les consuma. A leur grand déplaisir, le docteur Geoffray exigea qu'un second lit fût apporté, et couchés à côté l'un de l'autre, Ludovic et Modeste furent soignés avec un dévouement de toutes les minutes par une jeune femme nommée Eulalie Charlas, abandonnée avec son enfant par un séducteur, et qu'ils avaient secourue. Cette brave fille écrivit à madame Edmée Pigette, qui dans une lettre glacée, s'excusa sur des embarras de ménage, et ne vint pas. Ainsi, dans cette épreuve suprême, les vieux amoureux eurent pour unique enfant celle que la Charité leur avait donnée. Bientôt ils s'affaiblirent à ce point qu'ils ne pouvaient plus se soulever dans leur lit, et se voir l'un l'autre; mais ils se sentaient vivre, respirer, mourir ensemble, et c'était pour eux une sereine et délicieuse joie.

Un matin, au lever du jour, Modeste, sentant qu'elle allait rendre l'âme, fit signe à Eulalie Charlas, qui la comprit, et doucement, avec des précautions infinies, la souleva dans ses bras. Alors, tandis que ses yeux éteints se rallumaient un instant, éclairés par l'immense félicité intérieure, l'épouse déjà transfigurée retrouva, pour prononcer un seul mot, sa voix pénétrante et douce, et mettant dans ce dernier appel toute son âme :

— « Ludovic ! dit-elle.

— Me voici, chère bien-aimée, » répondit le vieillard. Et ils expirèrent en même temps, ayant reçu de leur immuable amour la récompense inouïe de n'avoir jamais été séparés, ni dans la courte vie terrestre, ni dans celle dont le jour naissant emplissait déjà leurs prunelles de lumière et d'aurore.

XVIII

TARASQUES

En 1872, Edgar Brian était le jeune premier le plus en vogue des théâtres du boulevard, où il devait ses succès, non à son talent, car il n'en avait aucun, mais à une beauté vraiment extraordinaire, voluptueuse, féminine, qui faisait penser à une esclave géorgienne dans un harem. Ses grands yeux humides aux longs cils soyeux, sa chevelure, son nez un peu busqué, ses dents de perles, sa bouche rouge comme un fruit, son menton à la ligne fine et grasse, son cou exempt de la difformité masculine, son corps souple, agile et bien fait, ses mains d'évêque ou de reine constituaient des avantages qui valaient une fortune, et c'est bien ainsi que l'entendait le comédien, dont le désintéressement était le moindre défaut. Adoré par des grandes dames, par des courtisanes fameuses, par des petites bourgeoises, par des fillettes, ce charmeur ne dédaignait rien ni personne, canalisait les petits et les grands ruisseaux qui font les rivières, et entassait ses trésors avec une avidité inexplicable, comme s'il avait dû, à ses frais, bâtir quelque cathédrale ou payer la rançon d'un royaume.

Toutefois, cet être absolument poétique, dont la voix musicale était pleine de caresses, ne parlait jamais d'argent, ni de rien qui eût rapport à cette boue monnoyée, et la phraséologie de Roméo était la seule qu'il employât dans la vie ordinaire. A ce moment-là, Edgar achevait de mettre sur la paille la célèbre Emma Doé, qui pour lui avait déjà presque ruiné le banquier Pemjean et un prince royal connu de tout Paris; mais il n'avait jamais été question de pièces d'or entre l'acteur et cette maîtresse agenouillée; et lorsque avec mille précautions, avec une adresse de voleur, Emma fourrait dans la poche d'Edgar un portefeuille bourré de billets de banque, le jeune premier voulait et devait l'ignorer! Aux moments psychologiques où le héros d'amour voulait être adoré argent comptant, il se bornait à prendre un air dédaigneux et funèbre, à ne pas répondre aux caresses, et s'enveloppait d'une froideur de glace. Les femmes connaissaient cette phase amoureuse, depuis longtemps étudiée chez leur dompteur; aussi quand elles voyaient leur Edgar devenir sérieux et insensible comme une souche, elles se demandaient à elles-mêmes avec une angoisse formidable : « Combien? » Car enfin, il fallait en arriver à cette chose affreuse, prévue, inévitable : savoir le Chiffre!

Mais c'est là que le génie d'Edgar Brian éclatait, car ce chiffre, il fallait bien le dire, il fallait mettre des points sur les I innombrables qui se dressaient devant les amantes affolées; mais certes, l'acteur était d'une nature trop éthérée et subtile pour descendre à ces vilenies; aussi avait-il pour cela à son service un homme de peine. C'était un ami, un

complice, un Arbate de tragédie, un acteur de son théâtre, nommé Judice, qui était pour Edgar un maître Jacques varié et compliqué, aux travestissements sans nombre. Quand le jeune premier, plus cristallisé que les glaçons de la Néva, avait exercé ses rigueurs, Judice venait après lui et traduisait ce lyrisme en bonne prose française, nette et précise, de façon que la marchandise fût marquée désormais en chiffre connus.

Ce personnage d'amant à la rouge lèvre de pourpre, ombragée d'une fine moustache enfantine, était une des figures d'Edgar Brian; mais il en avait plusieurs autres, non moins remarquables. C'est ainsi que sous son vrai nom de Jérôme Rabouin, il était un gros négociant connu, estimé et redouté dans la rue du Temple, car il avait eu l'idée si pratique d'employer dans un sérieux commerce les sommes fournies par le capricieux Amour. Le premier de tous ses confrères, il s'était avisé de réunir dans d'immenses magasins toutes les huiles comestibles, lampantes et industrielles; huiles d'olive, de noix, de faine, d'œillette, d'arachide, de sésame, huiles de résines, huiles animales raffinées, huiles de pieds de bœuf et de pieds de mouton, huiles de colza, doublement épurées, pour essais photométriques; huiles de pétrole, huiles pour petite et grosse horlogerie et pour machines à coudre, et toutes les autres! Edgar Brian, dînant chez Bignon, n'eût pas eu la force de ramasser un cigare, et eût été bien empêché de vérifier l'addition; mais dans ses magasins d'huiles, il fallait le voir lever et peser des barriques, des jarres énormes, gourmander ses employés et dévorer des colonnes de chiffres.

Jérôme Rabouin avait, en outre, dans la rue des Blancs-Manteaux, un magasin d'étoffes, de bijoux, de reconnaissances du Mont-de-Piété, dirigé par Judice, et où venaient s'entasser les gages sur lesquels cet acteur, par obligeance, faisait prêter de faibles sommes à ses camarades pauvres, et aussi l'innombrable quantité de joyaux que les admiratrices d'Edgar lui donnaient, lui offraient, lui envoyaient, et qui étaient ainsi échangés contre une marchandise purement idéale. Quant aux magasins d'huiles, ils étaient administrés par l'implacable tyran d'Edgar Brian, par la créature assez forte pour lui refuser le baiser qu'il refusait, lui, à ses victimes, par la seule voyageuse qui eût trouvé le chemin de son cœur de boue, en un mot, par sa femme légitime, Corinne Rabouin. Détestablement blonde, avec des traits élégants et jolis, mais secs, et avec de grands yeux gris, doux et féroces, la femme de l'acteur était, du reste, masculine. Sa taille carrée, sa poitrine plate, ses hanches sans saillie, ses pieds et ses mains énormes et robustes étaient d'un homme, comme les petites mains, les hanches accusées et la grâce serpentine d'Edgar Brian étaient d'une femme; car la Nature, en façonnant des monstres, se plaît quelquefois à ces transpositions.

— « C'est bon! c'est bon! occupons-nous de choses sérieuses, dit Corinne Rabouin, en se retirant durement, lorsque son mari, en entrant dans le bureau, voulut l'embrasser. Les trois succursales sont prêtes, installées, et peuvent être ouvertes demain; ce sera un éclat terrible! Le personnel est engagé, les annonces sont composées et clichées; les réclames, des chefs-d'œuvre! ont été rédigées par le spirituel Jean-

nesson qui, malgré les succès de ses pièces, a toujours besoin d'argent. Enfin, nous allons stupéfier le pavé de Paris! Mais il faut immédiatement, et pour les premiers frais, deux cent mille francs.

— Eh bien! dit timidement le marchand d'huiles, n'avons-nous pas beaucoup de fois cette somme?

— Ne fais pas la bête! dit Corinne, tu sais bien que nous nous sommes imposé la règle absolue de ne jamais entamer notre capital. Il faut deux cent mille francs; va chez Emma Doé. Les femmes trouvent que tu vaux de l'argent; eh bien, si elles sont assez bêtes pour ça, qu'elles paient! Tu ne songes pas, j'imagine, à donner tes madrigaux pour rien?

— Mais, fit Rabouin, Emma Doé est usée, finie, pressurée comme un citron vide. Son mobilier est dix fois saisi, son prince est ruiné comme elle, et Pemjean fait déjà de mauvaises affaires. La pauvre fille ne sait plus de quel bois faire flèche.

— Qu'est-ce que ça nous fait! dit Corinne, vas-tu plaindre cette dévergondée? Qu'elle trouve les deux cent mille francs et qu'elle crève! Allons vite, hors d'ici, laisse-moi travailler, et travaille, toi aussi : pas de paresse! »

Une demi-heure après, le jeune premier était chez Corinne, à demi couché sur un divan, froid, ennuyé, impénétrable, regardant vaguement quelque part, comme la Vache du poète, et c'est en vain qu'agenouillée devant lui, la belle fille pleurait sur ses mains, les baisait, et suppliait son cruel amant avec des paroles qui eussent attendri les pierres.

— « Mais enfin qu'as-tu? que veux-tu? dit cette martyre, en levant ses yeux désolés.

— J'ai des ennuis. Adieu !

— Mais quand reviendras-tu?

— Je ne sais !

— Du moins, embrasse-moi!

— Pourquoi faire? » dit Edgar, qui sortit, sans avoir plus regardé sa maîtresse que s'il ne l'eût jamais vue ni connue.

Ce qu'il voulait! Emma Doé ne tarda pas à l'apprendre; car sur ses pas arriva l'ingénieux Judice, qui venait, comme d'ordinaire, remplir sa mission délicate, et qui, pressé de questions par la comédienne, se laissa arracher des confidences.

— « Edgar, dit-il, a joué et il a perdu une grosse somme. Il est en proie à cette fatale passion; mais l'aimeriez-vous autant, s'il n'avait pas cette âme de feu que tourmentent les ouragans de tous les désirs? Il lui faut deux cent mille francs.

— Mon Dieu! mon Dieu! cria Emma, en s'arrachant les cheveux, en se meurtrissant le front contre la muraille. Et dire que j'en suis à ne pas pouvoir payer le boulanger!

— Mais, ma chère, dit insidieusement Judice, ne vous tourmentez pas. Vous savez que madame la comtesse de Thary s'intéresse beaucoup à Brian. Elle sera heureuse de lui venir en aide.

— Non, non, pas celle-là, elle est trop belle! dit Emma Doé, devenue furieuse. Et elle ajouta, avec une sombre résolution : Je trouverai les deux cent mille francs. »

Elle les trouva en effet, et en un jour! Traquée, saisie, affamée, misérable, elle put encore jeter ce tas d'or aux pieds de son idole. Après l'avoir cravachée,

renversée, frappée à coups de bottes, le banquier Pemjean lui a donné tout ce qu'il a pu distraire de sa caisse, et tout en souriant un peu de se voir réduit à un tel expédient, le prince vendit galamment pour elle les garnitures en or de son nécessaire de toilette. Enfin, après les avoir cachés aux huissiers, Emma se défit de ses derniers joyaux, et le peu de temps qui lui restait entre les répétitions, elle l'engagea, le vendit par avance à une marchande de chair humaine.

Edgar a quitté le théâtre : ses trois succursales, inaugurées avec un bruyant succès, en ont engendré d'autres, et il remue l'or à la pelle. Richissime négociant à Paris, il est demeuré en Provence un grand propriétaire. Il a publié sur les huiles des travaux remarquables ; il a étudié les questions économiques, et nul ne doute qu'un bel avenir politique s'ouvre devant lui dans un avenir prochain. Les expositions étrangères, où ses produits ont triomphé sans conteste, lui ont valu des récompenses sans nombre et plusieurs décorations; il marche vers son but avec certitude.

Madame Corinne Rabouin se voit déjà recevant dans un salon officiel les notabilités de tout genre; elle y sera, et certes nulle ne s'y montrera plus blonde qu'elle et plus officielle! Les époux Rabouin ne manquent d'ailleurs à aucun devoir de charité. Lorsqu'une représentation fut organisée au bénéfice d'Emma Doé, brisée, vieille à trente ans et frappée de paralysie, Corinne, dont la générosité fut alors fort admirée, voulut que son mari payât leur loge cinq cents francs.

Le hasard, metteur en scène traditionnel, qui ne s'interdit pas de produire des effets connus, fit passer

devant les magasins des époux Rabouin, la voiture marchant au pas qui emportait Emma à la maison de santé où elle devait mourir.

— « Pauvre femme! dit la blonde Corinne à monsieur Leturquier, le conseiller municipal, qui se trouvait là, c'est une grande perte pour le théâtre. Mais l'Art est un dieux jaloux, avide de sang, qui incessamment dévore des victimes humaines! »

XIX

DISCRÉTION

Nommé tout jeune conservateur dans une des bibliothèques de Paris où les employés ont le plus de loisirs, monsieur Claude Yver y charmait ses collègues aussi bien que le public, par une politesse rare, par une érudition variée et délicate, et par une affabilité qui ne se démentait pas. Essentiellement bon, il avait beaucoup d'esprit; enfin, c'était une âme parfaite. Par contre, la Nature, cette mère souvent distraite, semblait avoir tout à fait oublié de lui donner une figure matérielle. Tout petit, mince, exigu, frêle comme un enfant de quinze ans, toussant à la moindre brise qui n'eût pas courbé un brin d'herbe, il semblait qu'il n'eût pas été organisé pour vivre. Il vivait pourtant; mais excepté par le sentiment égoïste qui nous pousse à vouloir persister et nous perpétuer en dépit de tout, comment expliquer l'aveuglement des parents qui le marièrent à la belle Fabienne Girau?

Arrivée, quoiqu'elle eût vingt ans seulement, à toute la splendeur de son développement physique,

cette jeune fille, brune, superbe, à la lourde chevelure, à la peau fauve laissant transparaître la pourpre du sang, à la bouche de grenade en fleur, avait des allures de reine et d'héroïne. Sa tête reposait sur un cou robuste; ses sourcils admirablement dessinés débordaient pourtant en des touches légères, et ses grands cils soyeux semblaient s'allonger incessamment sur des yeux pleins de flammes, tandis que le dessus des lèvres s'estompait d'un léger et fauve duvet, trahissant une exubérance de vie. Mademoiselle Fabienne Girau, en même temps que tous ces trésors, avait apporté à son mari une belle dot, mais non le bonheur, et on ne s'étonnera pas du désordre qui régna tout de suite dans une union à ce point désavouée par la Physiologie.

Madame Fabienne Yver se montra tout à fait pareille à la Méchante de Shakespeare, avant qu'elle eût été mise à la raison. A sa voix, les domestiques pâlissaient comme un vague troupeau de fantômes; rien ne lui était plus habituel que de jeter une pendule par la fenêtre, et devant elle les porcelaines volaient en éclats, comme les têtes coupées sous le sabre nu d'un prince d'Orient. Enfin ce ménage fut un enfer où grondait une tempête toujours inapaisée avec ses ouragans et ses tonnerres; mais par un de ces revirements familiers à la vie parisienne, où la fantaisie brode ses arabesques sur une étoffe dont l'imprévu forme la trame, cet enfer devint tout à coup et pour toujours un paradis, où des fleuves d'argent reflétaient les forêts de fleurs, et où les lions domptés broutaient l'herbe. Monsieur Yver avait eu l'heureuse fortune de retrouver un de ses amis de jeunesse, à

qui il confia son désespoir, et qui formait avec lui un parfait contraste.

Chef de bureau au ministère des finances, monsieur Henri Gensomme était fait pour s'entendre avec Claude, car il était comme lui un érudit, un bibliophile, un amateur d'art, un homme spirituel et d'une bonté exquise : mais là se bornait la ressemblance entre eux. Pareil à ces figures que Buonarotti dégageait à coups de maillet d'un bloc géant, l'ami de monsieur Yver eût facilement terrassé les monstres dans une Thessalie encore sauvage; mais les civilisés doivent se résigner à des régals plus modestes. En revenant de son bureau, si monsieur Gensomme rencontrait un charretier embourbé, c'est en se jouant qu'il relevait sa voiture, et quant aux chevaux emportés, il ne les arrêtait pas, il les figeait; si bien qu'ils restaient immobiles dans la pose que le dompteur leur avait donnée. Flâneur et se promenant volontiers la nuit, ce redresseur de torts était fort connu des gardiens de la paix, car plusieurs d'entre eux avaient été sauvés par lui d'une mort inévitable. Il survenait au milieu des luttes, et dans ces cas-là renouvelant le jeu d'Eviradnus, saisissait un des rôdeurs qu'il brandissait sur les autres. Ainsi construit, et savant en amour comme il l'était dans tout le reste, monsieur Gensomme avait eu de prodigieux succès de femmes, car dans un cas défini, les raffinés de la civilisation se comportent exactement comme des insulaires anthropophages, et c'est là tout le secret de *La Comédie humaine!* Cependant les journées n'ont que vingt-quatre heures; il y avait là une question de temps et d'ubiquité impossible à résoudre.

Le chef de bureau le comprit; bien que jamais las, il ne pouvait être à lui seul le mari de toutes les dames et de toutes les demoiselles, et il déclina les turbulents honneurs qui lui étaient décernés.

Mais avec lui entra dans le ménage Yver la souriante Paix qui tient dans ses mains des palmes vertes, et les deux amis passèrent de délicieuses soirées sous la lampe, à regarder les éditions rares. Pendant ce temps, madame Fabienne leur jouait et leur chantait du Wagner et du Berlioz. Douée d'une voie étendue et pure comme celle de l'Alboni, madame Yver n'était pas seulement une vraie musicienne; elle avait aussi le sens de la poésie, et c'était une joie de lui entendre lire des strophes de Leconte de Lisle ou de Coppée. On sut alors ce que valait cette charmante femme, dont la conversation avait mille grâces imprévues, et de plus, elle faisait savourer aux deux amis des dîners composés avec la plus délicate perfection, et suivis d'un café à la turque, parfumé et brûlant, dans la préparation duquel elle n'avait pas de rivale.

Ainsi le bonheur eût été complet dans ce paisible intérieur, si en accueillant un ami nouveau, monsieur Claude Yver avait eu la bonne pensée d'en mettre un autre à la porte de chez lui; mais on ne s'avise jamais de tout! Redouté comme la peste dans la rue du Sentier, où il venait de vendre son fonds de laminage d'acier pour ressorts à jupons, monsieur Herdevin bavard, affairé, tumultueux, porteur et colporteur de bruits et nouvelles, avait au plus haut degré ce don de l'intrigue inutile que, nous autres Français, nous admirons passionnément dans notre Figaro. Enfin,

ce commerçant retiré chevauchait un insupportable dada; il regardait sa femme Eulalie, morte depuis un an, comme la seule femme fidèle qui eût jamais existé. A l'entendre, lui seul n'avait pas été un — sganarelle; aussi mettait-il son amour-propre à prendre en faute toutes les autres femmes. Naturellement la métamorphose de madame Fabienne Yver stimula ce moraliste, qui sentit là une odeur de chair fraîche, une proie à dévorer, et se mit en arrêt, comme un chien devant une perdrix. Bientôt monsieur Herdevin trouva une complice dans la femme de chambre Virginie, une autre mauvaise pièce, qui avait envie de jouer à la ville les soubrettes de comédie. Elle avait essayé ses séductions sur Claude Yver : mais trop heureux d'être exonéré de ses devoirs pour s'en créer d'autres, ce spirituel Parisien s'était refusé à faire le Pasquin avec la coiffeuse de madame.

Elle avait tenté aussi de rencontrer monsieur Gensomme dans les coins, et de lui tendre son cou à baiser; mais c'était comme si elle eût offert une goutte d'eau, assez laide, au majestueux fleuve Rhône! Enfin, elle ne put exploiter les secrets de madame Yver, qui n'en avait pas, et de rage, cette venimeuse Virginie mordait ses lèvres inutiles. Elle n'eut pas de peine à s'entendre avec monsieur Herdevin, à qui elle donna, comme arrhes du marché, tout ce qu'elle avait à offrir; puis, à force de chercher, de fureter, de regarder par les trous des serrures et d'écouter aux portes, la femme de chambre arriva à savoir que dans les cas graves et pressants, Fabienne écrivait quelquefois un mot à Henri Gensomme. En payant toujours avec la même monnaie, (elle n'avait que

celle-là!) le valet de chambre du chef de bureau, elle se procura deux de ces billets, audacieusement volés dans un secrétaire, et c'est là-dessus que Virginie et son digne acolyte bâtirent leur plan.

Un jour que Claude Yver rentrait chez lui joyeux, car il venait de trouver sur le quai, chose invraisemblable, dans un état parfait de conservation, l'édition originale de *Mademoiselle de Maupin*, il fut abordé par monsieur Herdevin qui, avec des airs de condoléance et la larme à l'œil, avait l'air de suivre un convoi funèbre.

— « Cher Yver, dit-il, il y a des moments où l'on doit se résigner à déchirer le cœur d'un ami! La vie est un chapelet de misères, et tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir une femme telle que fut ma chère Eulalie. La vôtre vous trompe, j'en ai la certitude, et, ajouta-t-il en tirant de sa poche une lettre qu'il tendit au bibliothécaire, en voici la preuve. »

Monsieur Yver prit la lettre et, sans l'avoir regardée, la déchira en petits morceaux qu'il jeta par-dessus le parapet, dans la rivière.

— « Monsieur, dit-il avec une décision qui n'admettait pas de réplique, ma femme ne me trompe pas, et vous êtes un imbécile. Passez votre chemin. »

Monsieur Herdevin n'avait plus que le second billet de Fabienne; il tâcha d'en tirer un meilleur parti qu'il n'avait fait du premier. Il l'emporta au Café Minerve, où il savait trouver monsieur Gensomme et quelques-uns de ses amis, joueurs de dominos. Allant droit au groupe dont faisait partie le chef de bureau :

— « Messieurs, dit-il, je voudrais vous consulter sur un point délicat. Mais d'abord, veuillez écouter

la lecture de cette lettre et vous m'en direz votre avis. »

Il tira alors de sa poche et lut à haute voix une lettre ainsi conçue : Mon cher Henri, c'est dans trois jours la fête de M. X... (vous saurez le nom tout à l'heure, dit monsieur Herdevin en guise de parenthèse,) puis il continua : Il désire avant toute chose l'édition originale de *La Princesse d'Élide*. J'ai fait ma bourse et économisé les quelques mille francs nécessaires; mais il faut absolument dénicher ce trésor; car ne devons-nous pas du moins l'entourer de prévenances et lui témoigner la plus tendre affection?

— « Messieurs, dit monsieur Herdevin s'interrompant, j'appelle votre attention sur ce : *Du moins*. La femme qui écrit ce : *Du moins*, a-t-elle, selon vous, trompé son mari?

— Je ne le pense pas, » dit monsieur Gensomme qui, par un geste inattendu, étendit son grand bras, saisit la lettre et la mit dans sa poche. Les assistants furent bien un peu étonnés de ce coup de théâtre, mais ils connaissaient, estimaient profondément le chef de bureau, et ils devinèrent qu'il avait raison.

— « Monsieur, lui dit à voix basse Herdevin furieux, vous abusez de vos dimensions inusitées; mais je vengerai l'honneur de mon ami, malgré vous et malgré lui-même. »

Ce n'était pas là une vaine menace. Au milieu de la partie de dominos, sur un compte de points, le négociant lança à monsieur Gensomme un : « Vous en avez menti! » bien articulé et parfaitement net. Une rencontre fut décidée et elle eut lieu le lendemain, à Ville-d'Avray.. L'arme choisie était l'épée.

Après avoir désarmé deux fois son adversaire, monsieur Gensomme, qui eût pu faire durer longtemps ce jeu, comprit qu'il fallait cependant en finir, et blessa monsieur Herdevin à la main, assez gravement pour que le combat ne pût continuer. Puis, ce frivole incident épuisé, toutes choses reprirent leur cours, et le ménage Yver rentra dans sa paix profonde, qui avait été si absurdement troublée.

Comme on le devine bien, le premier soin de madame Fabienne avait été de chasser la femme de chambre Virginie. Monsieur Herdevin la prit à son service, ou plutôt entra au service de cette intrigante, qui fit chez lui la pluie et le beau temps, la pluie surtout. Mais comme ce maniaque vantait sans cesse la fidélité de feu sa femme, et en assommait la servante maîtresse, Virginie retourna si bien la maison sens dessus dessous qu'elle finit par trouver le bon moyen de guérir cette idolâtrie.

Un soir que monsieur Gensomme et monsieur Yver feuilletaient ensemble le *Faust* de Delacroix, tandis que Fabienne jouait une des plus belles pages de *Tristan et Yseult*, monsieur Herdevin entra comme un ouragan.

— « C'est moi qui le suis! c'est moi qui le suis! cria-t-il, en essuyant son front ruisselant. Vous croyez qu'Eulalie m'avait été fidèle? Des bêtises! Elle a été emportée trop vite pour pouvoir prendre ses précautions, et Virginie vient de trouver le nid des lettres en haut d'une armoire. Il y a là dedans des gens de tous les corps d'état. Des négociants, des médecins, des avocats, des officiers, tous les hussards, et il y a même un nègre! J'aurais pu fournir de cornes toute

la garde nationale. Personne n'a été plus — sganarelle que moi !

— Cher monsieur, dit Claude Yver avec douceur, il y a vingt ans que nous le savions, et nous ne vous avons jamais tourmenté ! »

XX

LA BONNE MÈRE

Bien qu'elle eût assez mal réussi dans un petit commerce de modiste auquel elle avait dû renoncer, et bien que son mari, employé dans un ministère, eût atteint l'âge de la retraite sans jamais obtenir un avancement toujours espéré, madame Aurélie Cestriers avait la grande prétention d'être une femme du monde. Pour elle, cette association de mots disait tout; elle eût mieux aimé lécher avec sa langue la boue du ruisseau en qualité de femme du monde, que de boire le plus délicieux vin à titre de simple bourgeoise. Aussi eût-elle désiré que son fils Anatole étudiât le droit, qui mène aux professions les plus distinguées; mais entre les épreuves du baccalauréat et cet élégant jeune homme, âgé de vingt ans déjà, il y avait un abîme qui ne devait jamais être comblé.

Au lycée, le jeune Cestriers était toujours fidèlement resté parmi les derniers de sa classe. Au régiment, il avait eu grand'peine à arriver au bout de son volontariat. Pourtant, dans ces deux prisons, comme partout, il avait su plaire. Ses beaux grands yeux verts enflammés et humides, son front étroit, ses cheveux

d'or crespelé, les traits réguliers, hardis, caressants de son visage, où le duvet de la barbe naissait à peine, sa bouche rouge et vaguement souriante, son cou long et fort lui donnaient une beauté classique, froide qui toujours semblait prête à s'animer, et ainsi exerçait une profonde séduction, en éveillant sans cesse l'espoir de cet impossible miracle. Absolument inintelligent, exempt de toute affection et de tout préjugé, Anatole n'aimait que lui-même, et si ce mot appliqué à un être vivant n'impliquait une contradiction, il faudrait dire qu'il était complètement dénué d'âme. Tel fut l'enfant adoré à propos de qui l'ex-employé et sa femme causaient anxieusement par un soir de novembre, devant un maigre feu.

— « Oui, crois que j'ai raison, disait madame Cestriers. Il fréquente des femmes perdues, des créatures. Il a eu sa pension, son mois de vingt-cinq francs, n'est-ce pas? Eh bien! en cachette de toi, je lui ai encore donné huit francs.

— Et moi douze, fit monsieur Cestriers.

— Tu vois bien qu'il les entretient, dit la mère. Si encore il aimait une femme de monde! Au moins çà ne nous déclasserait pas.

— Et, dit le père, il est certain que ce serait plus économique. Mais où trouver une femme du monde qui veuille de lui ?

— Laisse faire ton Aurélie! reprit madame Cestriers. Tiens, madame Emma Brazil, par exemple, ferait joliment bien notre affaire. Elle est élégante et jolie; elle a l'âge qu'il faut, trente-deux ans. Enfin elle est riche, bonne comme du bon pain, et bête à se laisser manger la laine sur le dos. Son mari, sous-directeur de la

Banque Austro-Valaque, gagne des sommes folles, mène une vie de plaisir, et comme il se divertit avec un tas de maîtresses, ne s'inquiète pas plus de sa femme que s'il n'en avait pas.

— Mais, dit l'ex-employé, Anatole l'aimera-t-il?

— Allons! dit madame Cestriers, il aimera qui je voudrai. »

Tout de suite, en effet, elle se mit en campagne, et elle mena cette intrigue tambour battant, avec l'habileté d'une Frosine bourgeoise. Devant madame Brazil, elle pleura, sanglota sans motif apparent, se fit interroger, et finit par avouer qu'elle était la plus malheureuse des mères. Son fils aimait une femme du monde, si belle, si désirable, si parée de toutes les grâces que cette passion était trop justifiée. Cependant Aurélie avait défendu à Anatole de jamais laisser échapper son secret, et certes, retenu d'ailleurs par le respect, il n'oserait désobéir, mais il en mourrait. D'autre part, en grande confidence, madame Cestriers apprit à son fils qu'Emma Brazil l'avait remarqué, le suivait des yeux, était occupée de lui plus qu'il ne faudrait; mais en même temps elle lui fit les recommandations les plus morales, et lui expliqua longuement comme il serait odieux de jeter le trouble dans un ménage et de tromper un honnête homme.

Considérations dont Anatole se moquait en effet comme du Grand Turc! Quant à Emma, le brandon enflammé avait brûlé son cœur comme un amas de feuilles sèches. Belle, charmante, assez spirituelle pour être trompée facilement, odieusement négligée par son mari, se croyant adorée jusqu'au délire par un jeune homme, un enfant, à qui son éton-

nante beauté faisait un masque impénétrable, ne devait-elle pas se jeter comme une proie dans le filet tendu par l'adroite chasseresse? D'ailleurs, madame Cestriers ne laissait rien au hasard, et elle avait en réserve une immense quantité de points à mettre sur tous les I. Forcée un jour de passer la journée à Versailles avec son mari, chez des amis qui n'avaient pas eu le bon goût d'inviter Anatole, elle se désola devant madame Brazil de ce que son chérubin était forcé d'aller traîner au restaurant, où on fait de mauvaises rencontres et où on mange une nourriture détestable. Comment résister à ce couteau mis sur la gorge? Malgré l'absence de monsieur Brazil, alors en tournée d'inspection dans le Midi, Emma se crut forcée, et elle l'était, d'inviter Anatole. La tendre mère avait pensé avec raison que ce dîner en tête à tête aboutirait infailliblement au résultat voulu et prévu. Si madame Brazil avait pu lire dans sa destinée elle aurait mieux aimé se jeter à l'eau que dans les bras indifférents du bel Anatole. Mais comment deviner une âme si peu semblable en apparence à sa forme extérieure?

Le jeune aspirant au baccalauréat avait cet irrésistible attrait des courtisanes, une froideur énigmatique, d'autant plus attirante qu'elle semble impossible, gouffre glacé où l'âme aimante laisse tomber un à un tous ses trésors, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait avilie et ruinée. Cependant madame Cestriers allait plus loin dans sa pensée que ne pouvaient le supposer son mari et son fils; car femme du monde jusque dans les moelles, elle eût été plus heureuse de voir Anatole criminel et bien ganté, que vertueux comme Caton

et les mains nues. Elle ne tarda pas à régaler madame Brazil d'une nouvelle historiette. Monsieur Cestriers désirait présenter son fils à un chef de division, qui lui serait très utile et le ferait entrer au ministère dès qu'il aurait fini son droit; mais hélas! pour paraître devant ce haut personnage, le pauvre enfant manquait de tout, du chapeau, des vêtements, des bottines nécessaires. — « Et nous sommes si pauvres! continuait Aurélie. Ah! certes, je m'extermine déjà pour mon chéri; et si je m'écoutais, pour lui mettre tout sur le dos, je m'en irais dans la rue avec une robe de toile! Mais, ajouta-t-elle dans un flot de larmes, je ne peux pas. Le cœur a beau saigner, il faut qu'une femme du monde garde son rang! »

Oh! que de précautions, que de peines, que de recommandations et de menaces adressées aux fournisseurs; que de ruses empruntées à la comédie italienne, dépensa la pauvre Emma Brazil, pour que monsieur et madame Cestriers et leur fils ne sussent jamais d'où étaient venus les élégants habits, les chaussures, le chapeau d'un excellent style, et les boîtes de gants, de cravates, de mouchoirs, qui furent apportés à un moment où la maison était vide, et installés dans la chambre d'Anatole, par une domestique sournoise qu'il fallut corrompre à prix d'or! Mais personne ne se souciait d'éclaircir ce mystère, et le jeune homme ne se sentit nullement gêné dans son costume neuf. De là à accepter des services offerts avec la plus grande délicatesse, et enfin à puiser effrontément dans la bourse de sa maîtresse aveuglée, il y avait certes un Rubicon à traverser; mais Anatole le franchit comme il eût sauté par-dessus une goutte

d'eau. C'est alors qu'il prépara vraiment son examen, car du matin au soir, il allait le préparer au quartier Latin, joli, adonisé, paré de cravates charmantes, dans les cabarets moyen-âge, vitrés en culs de bouteilles, avec des buveuses d'absinthe à tignasses, mourant de rire à force d'être saoules. Là il jouait, buvait et avait de l'esprit en argot, en offrant le double prestige d'être amusant et de payer. Rien ne devait manquer à la gloire d'Anatole. Revenu de voyage et trouvant installé à sa table ce joli démon, monsieur Brazil s'en éprit, comme tout le monde. Il l'emmenait souper au cabaret avec des drôlesses, jouer, faire la fête; il lui fournissait gratis des cigares à quarante sous la pièce, et lui prêtait à fonds perdus des louis que le jeune Cestriers empochait avec une sérénité angélique, tandis qu'Emma Brazil se désolait, seule et ruinée.

Oui, ruinée! Elle l'eût été depuis longtemps sans le secours de sa tante, madame Jeandel, une femme excellente qui, se défiant des audaces financières de Brazil, faisait des économies pour sa nièce. Elle les gardait pour des temps malheureux; mais elle fut attendrie par la folle passion d'Emma, lui donna sans compter, et rapidement lui livra son trésor, dont Anatole ne fit d'ailleurs qu'une bouchée. Cependant, comme les prodigalités de l'écolier faisaient scandale, madame Aurélie Cestriers, qui ne s'endormait pas, s'occupa de dépister les chiens. Pour la fête d'Emma, une jardinière en laque de vingt-sept francs, achetée dans un passage, avant d'être envoyée chez les Brazil, fut apportée mystérieusement chez les Cestriers, enveloppée de triples papiers gris. Aurélie eut soin de la cacher et de la laisser voir, et elle disait

alors : — « Je ne veux pas savoir ce que c'est, des folies de mon fils! Que voulez-vous, il est jeune, et ce n'est pas impunément qu'on aime une femme du monde! » D'autres fois, c'étaient d'ignobles bouquets, de bêtes et énormes bottes de fleurs achetées à la Halle, qui servaient à jouer cette scène, et Aurélie établit très suffisamment pour la galerie que son fils accablait Emma de présents et faisait des folies pour elle.

Cependant, à des signes évidents, la prudente mère vit que madame Brazil était à bout de sacrifices, ne pouvait plus rien. Résolument, elle s'adressa au mari, et le pria de faire admettre Anatole à la Banque Austro-Valaque; mais le financier se mit à rire, ayant pu constater que son jeune ami était incapable de faire une addition de deux chiffres. D'autre part, un professeur, ami de la famille Cestriers, interrogea Anatole, qui ignorait le sens du mot latin *Rosa.* Il pouvait avoir tout de Lindor, excepté le titre de bachelier. Il n'était bon qu'à marier, et il fallut bien se contenter de la jolie Angèle, fille du papetier Ravignot, heureusement séduite par la tête de camée du jeune Cestriers. La plaintive Aurélie prit alors le parti de découvrir la liaison de son fils, et avec une tristesse indulgente, elle adressa quelques admonestations à madame Brazil.

— « Ah! ma chère, lui dit-elle, vous avez entraîné Anatole à bien des légèretés; mais à tout péché miséricorde! Je sais compatir à des faiblesses dont j'ai été exempte, et toutes les femmes n'ont pas le bonheur de rester honnêtes et sûres d'elles-mêmes. Cependant, peut-être avez-vous troublé pour jamais la vie de notre

pauvre Angèle : aussi lui devez-vous un beau cadeau ! »

Madame Brazil donna à la petite papetière les diamants que lui réservait sa tante Jeandel, et ses derniers joyaux. Mais elle ne vit pas le triomphe de sa jeune rivale, car il ne lui fut pas donné d'assister au mariage d'Anatole.

— « Moi, j'aurais voulu vous inviter, lui dit Aurélie, car je vous aime telle que vous êtes, et je l'aurais fait, si je n'avais écouté que mon cœur ; mais, comme vous le comprenez bien, ça n'aurait pas été convenable ! »

XXI

LES MENUISIERS

Il y a maintenant un an environ, nous dit Frédéric Jouan, parcourant le département du Cher, et forcé de passer toute une journée dans la petite ville de C***, je m'y promenais au hasard, lorsque je fus arrêté par un spectacle qui me plongea dans une admiration stupéfaite. Je vis devant moi, posés à même sur le sol d'une rue déserte, devant un jardin dont la large porte ouverte en grand était surmontée d'une enseigne portant ces mots : *Langeron, menuisier*, des meubles d'une beauté si parfaite et si exquise en même temps, que je n'en pouvais croire mes yeux. C'étaient une armoire, un buffet à double corps, une crédence et une table à manger, faits avec des bois français, dont les couleurs sont si réconfortantes et douces. Ils n'étaient ornés d'aucune sculpture; mais le dessin en était extrêmement pur, les proportions merveilleuses, et leurs moulures, taillées en plein bois, étaient exécutées avec la plus élégante certitude. Celles qui entouraient les panneaux de l'armoire et du buffet offraient ces courbures insensibles, en apparence capricieuses, dont le secret est depuis longtemps perdu,

et qu'on ne sait même plus copier. J'aurais cru avoir devant moi des ouvrages excellents du XVIIIe siècle, s'il n'eût été facile de voir que les bois étaient neufs, sous la légère couche de cire qui les recouvrait, et qui venait d'être tout récemment appliquée.

Je regardai plus loin. Dans le vaste jardin, plein de verdure et de grandes fleurs, où l'on entendait le murmure d'un ruisseau, il y avait au milieu des larges allées deux établis où travaillaient, bras nus, des jeunes gens robustes, aux cheveux drus et aux larges épaules. De belles jeunes femmes y passaient, l'une portant des seaux d'eau; deux autres occupées à quelque besogne de ménage; une, assise sur un escabeau, cousait, abritée par un vaste buisson de roses. Sur le gazon d'une pelouse se roulaient un tas d'enfants aux tignasses blondes, aux lèvres rouges; et, plus loin, j'entrevoyais l'atelier, dont le plafond était soutenu par des poutres régulièrement équarries, et joyeusement peintes de couleurs vives. Comme je contemplais toujours les meubles, un homme sortit de l'atelier, traversa le jardin et vint à moi. C'était un vigoureux vieillard, comme la Famille les faisait jadis, fauve, recuit au soleil, avec des mains velues, mais nullement ruiné; il ne lui manquait pas un de ses cheveux blancs comme la neige, et pas une de ses dents, aussi blanches que ses cheveux.

— « Monsieur, me dit-il, si notre travail vous intéresse, donnez-vous la peine d'entrer.

— Monsieur, lui dis-je en le suivant, je suis peintre; aussi comprendrez-vous que je me passionne pour toutes les expressions du beau. Mais à qui sont destinés ces ouvrages d'une perfection si irréprochable?

— Les meubles? dit monsieur Langeron, car c'était lui-même, je dois les livrer demain au fils du meunier Raffutin, qui se marie.

— Et c'est vous qui les avez faits?

— C'est moi, et mes trois fils, que je vous présente. Voici Christophe, Denis, Césaire, et voici leurs femmes : celle-ci est ma chère fille Catherine, qui n'est pas encore mariée, et vous voyez là tous nos petits, qui se roulent dans l'herbe. A nous tous, nous n'avons qu'une pensée et qu'une âme, nous sommes une famille. Vous avez bien voulu nous louer comme de bons ouvriers, et si je ne me trompe, vous avez été surpris de nous trouver tels dans ce coin perdu; mais entrez dans l'atelier, je vous prie, et votre étonnement cessera.

En effet, j'entrai avec le menuisier dans cette immense pièce, où je vis un bon nombre de meubles, pareils à ceux qui m'avaient d'abord attiré, et d'autres plus beaux encore, notamment un prie-Dieu ouvré comme une dentelle. Mais surtout j'admirai, pendus aux murs, une innombrable quantité de modèles de pieds tors ou fuselés, de panneaux, de moulures, d'une incroyable diversité.

— Voilà tout notre secret, me dit Langeron. Depuis trois cents ans, nous sommes menuisiers, de père en fils; nous nous léguons et nous conservons les bons modèles, et nous n'avons qu'à les copier ou à nous inspirer d'eux. Enfin, nous n'allons pas au collège! Chez nous, le père et la mère enseignent leurs enfants; aussi savons-nous bien dessiner, car c'est une tradition que nous nous transmettons sans effort.

— Mais, dis-je, où prenez-vous la précieuse ferron-

nerie qui accompagne vos meubles, ces gonds et ces entrées de serrures si bien martelés?

— Oh! dit le vieillard, si nous façonnions nos armoires dans un désert, nous ne serions pas précisément embarrassés pour leur donner leur parure, mais ici nous n'avons pas cette peine. Tout cela sort des mains de mon frère Eustache Langeron, qui est serrurier comme je suis menuisier et qui, contrairement à la mode actuelle, sait faire des serrures.

— Décidément, dis-je, la ville de C*** est privilégiée, et vous n'y êtes pas le seul homme de talent; car j'ai longtemps regardé ce matin, dans la cathédrale, une chaire nouvellement posée et qui ne peut être attribuée qu'à un grand artiste.

— Ah! Monsieur, fit vivement Langeron, ne prononçons pas ce vilain mot d'artiste, et puisque les perruquiers s'en sont emparés, qu'ils le gardent! La chaire dont vous parlez est l'ouvrage de mes fils; j'en avais soumis les dessins au Conseil municipal, qui a bien voulu les accepter.

— Mais, fis-je avec un redoublement d'étonnement, les remarquables peintures dont cette chaire est ornée?

— Oh! dit le vieillard, ne parlez pas ainsi, vous, un peintre! Grâce à Dieu, les figures des Saints ne nous sont pas inconnues. Je vous l'ai dit, nous sommes tous dessinateurs, et il n'est pas difficile de colorier des bonshommes d'une manière très simple et initiale, comme nous l'avons fait pour ceux-là.

— Mais, monsieur Langeron, repris-je, une chose m'étonne. A présent que vous voilà près de Paris avec le chemin de fer, comment les marchands ne

sont-ils pas venus vous demander vos chefs-d'œuvre?

— Ils sont venus, monsieur, plus nombreux que des corbeaux! Mais leur langage m'a agacé, leur improbité plus encore, et c'est pourquoi nous n'avons pu nous entendre. Ils s'intitulent menuisiers d'art, et ils parlent de meubles d'art, ce qui suppose que les autres meubles sont dépourvus d'art et taillés à coups de hache. Ils veulent que je leur livre des bahuts, des armoires et des coffres par douzaines, comme si je les fondais dans un moule; ils me poussent à les surcharger de sculptures lourdes et superflues; enfin ils demandent qu'on aille vite, ils me pressent d'employer la colle, les clous, les armatures, chose aussi déshonorante pour nous que de déserter devant l'ennemi. Je ne suis pas un artiste, je suis un menuisier; mais ils sont, eux, de mauvais ouvriers et des voleurs. Pardonnez-moi de m'échauffer ainsi, mais sur cette question-là je ne suis pas maître de moi. »

Comme monsieur Langeron parlait de la sorte, entra dans l'atelier un vieillard, mince, frêle, à la mine futée, au visage couturé de spirituelles rides, portant avec aisance son veston coupé à la dernière mode, sur lequel brillait le ruban de la Légion d'honneur.

— « Monsieur Langeron, dit-il au menuisier, j'aurais quelques mots à vous dire.

— Monsieur Verdin-Chutry, dit l'ouvrier, je sais à peu près ce qui vous amène. Vous pouvez parler ici. Je n'ai rien à entendre qui ne puisse être dit devant mes enfants.

— Mais monsieur? dit en me montrant monsieur Verdin-Chutry.

— Monsieur est notre ami. Parlez.

— Eh bien, dit monsieur Verdin-Chutry monsieur Denis Langeron a adressé des menaces à mon fils Guy... »

Le bon colosse Denis haussa les épaules.

— « Hé, monsieur, dit-il en souriant, quelles menaces puis-je adresser à un élégant jeune homme que je briserais entre mes deux doigts, comme un fétu? J'ai seulement prié monsieur votre fils de ne plus parler à ma sœur, parce que ma sœur désire ne pas l'écouter.

— Mais, dit vivement l'étranger, s'adressant au père Langeron, les intentions de Guy sont pures. Il désire épouser mademoiselle Catherine.

— Monsieur, dit le menuisier, nos filles épousent des ouvriers du bois ou du fer, sachant gagner leur vie avec leurs doigts; aussi aurais-je été bien embarrassé, si votre fils avait plu à Catherine; mais grâce au ciel, il n'en est rien. Votre profession de marchand de biens ne me plaît pas beaucoup; mais monsieur Guy ne l'exerce même pas; il ne fait rien, et c'est encore trop. Sur les trois millions que vous avez — gagnés dans votre commerce, il en a déjà dévoré un, et je ne vois pas du tout pourquoi il ne mangerait pas les deux autres.

— Allons, dit monsieur Verdin-Chutry, je vois que vous ne voulez pas de nous. Quittons-nous, du moins, bons amis.

— Si vous voulez », dit Langeron, en feignant de ne pas voir la main ouverte que lui tendait le marchand de biens.

Ce bonhomme sorti, je regardais toujours les buffets et les armoires; je ne pus m'empêcher de pousser

un grand soupir, et comme le regard du vieux menuisier m'interrogeait :

— « Eh bien! oui, lui dis-je, je suis un pauvre peintre à ses débuts, et je regrette de n'être pas assez riche pour payer un mobilier pareil à celui du fils du meunier Raffutin.

— Mais vous êtes parfaitement assez riche, » me dit Langeron, tandis que ses fils Christophe et Césaire disposaient près de moi un chevalet, une toile, une palette, une boîte à couleurs. Puis ils se remirent au travail, faisant chanter et murmurer le rabot sur les planches, dont les copeaux se détachaient comme une chevelure. Les beaux enfants jouaient; des chardonnerets et des bouvreuils chantaient dans les feuilles; sur les grands rosiers, des fleurs de sang et de pourpre rose frémissaient, comme des bouches charmées. Sur un signe de son père, Catherine s'était placée en face de moi, dans une pose aisée et naturelle qui lui ressemblait bien, jeune, légère et superbe; le soleil ajoutait une lumière à ses cheveux de lumière. C'est ainsi que j'ai peint ce portrait de mademoiselle C. L..., que vous avez trouvé bien, et qui m'a valu au Salon une seconde médaille. Et c'est pourquoi je suis l'artiste le mieux meublé de Paris, avec des meubles anciens qui ont été faits il y a trois mois, et qui ne viennent pas des salles de l'Hôtel des Ventes.

XXII

TRÈS FEMME

— Bête! bête! bête! Il m'a appelée : Bête! Oui, c'est ainsi, disait madame Constance Pailhès, femme de l'illustre savant, à son amie Arsène Chassignol. Quand j'ai épousé ce misérable, il y a déjà treize ans de cela, j'avais dix-sept ans et il en avait vingt-deux; eh bien! ma chérie, il y a treize ans que je l'exècre. Ce qui tout d'abord me l'a fait prendre en haine, c'est son absolue et irritante perfection en toutes choses, qui me poursuit comme la plus cruelle ironie. Sur un point quelconque, il m'a toujours été impossible de le prendre en faute. Il n'est jamais fatigué, il ne se plaint jamais de ses travaux, il est toujours gai, spirituel, reposé comme s'il sortait du bain, mari et amant irréprochable, prêt à quitter le labeur le plus attachant pour m'emmener au bal, à la comédie, où je veux, pour m'embrasser, pour m'amuser comme une enfant, pour causer chiffons, et il en cause mieux que moi.

Il fait tout mieux que moi! et il m'a tout pris. J'étais jolie, tu t'en souviens, comme un pastel de Latour; mais aujourd'hui, voilà que j'ai trente ans,

ma beauté blonde se fane, mes tempes se fatiguent, tandis que la tête de ce géant, Joseph Pailhès, prend chaque jour, sous son épaisse chevelure, un caractère de plus en plus magnifique et grandiose. Quand nous allons dans le monde, il s'efface, comme partout, il me ménage des triomphes, il dispose tout pour me faire briller; cependant, c'est lui qu'on admire; s'il dit : Oui ou Non, on se pâme d'admiration, et moi, j'ai beau réciter avec des mines charmantes les choses vraiment spirituelles que je me suis apprises, c'est à peine si on daigne sourire par complaisance.

A la maison, c'est encore pis. Naturellement j'ai besoin de me poser en victime, de me plaindre, comme toutes les femmes, et il ne m'en fournit jamais le prétexte. Joseph Pailhès qui n'est pas riche, il s'en faut, me donne pour mon ménage et pour ma toilette tout l'argent dont il peut disposer. Cependant, si je lui en redemande au bout de trois jours, il ne fait aucune observation et m'en donne de nouveau; il se tue alors de travail, et satisfait ses avides libraires. Il m'apporte des présents, des joyaux, tout ce dont une femme a envie, des choses inutiles! Je cherche des moyens de l'exaspérer et je n'en trouve pas. Dernièrement, quand il se livrait à des expériences si curieuses qui passionnent l'Europe, je l'ai prié de me prêter son cabinet pour ranger mes pots de confitures. Il y a tout de suite consenti, il a transporté ailleurs ses machines qui coûtent si cher, et a paru trouver cela juste. J'ai cherché un autre sujet de querelle. Tous les souverains lui ont envoyé les plaques de leurs ordres, la plupart en diamants; je lui ai dit avec âpreté combien je trouvais ridicule qu'il eût à lui, pour n'en

rien faire, tant de pierreries. Alors il a pris les croix, les plaques, il y en avait plein un tiroir, il a tout brisé sans effort entre ses doigts, et il a fait ruisseler dans mon petit panier le tas de diamants! N'y a-t-il pas de quoi se casser la tête contre les murailles?

Mais le vrai motif de ma haine, ce que je ne pardonnerai jamais à Joseph, c'est qu'il m'a volé mon fils; il en a fait un être qui ne me ressemble pas et n'est plus de ma race. J'aurais voulu lui donner un joli nom poétique, et il me l'a appelé : Bernard. Je rêvais un enfant joli, frisé, adonisé, ayant des prix et des couronnes au collège, et jouant des valses au piano. Ah! ma chère, dès que Bernard a pu marcher, M. Pailhès a fait ériger dans notre petit jardin une gymnastique, et il a fait de mon fils un hercule qui soulève des haltères, et un clown qui s'élance de trapèze en trapèze : à douze ans qu'il a, il pourrait gagner sa vie au Cirque! Joseph ne l'a pas mis au lycée, il fait son éducation lui-même, et le croirais-tu, il lui a appris à lire dans le grec; si bien que mon enfant a su tout de suite une langue que je ne saurai jamais. Son père lui a aussi enseigné la musique à fond, et Bernard peut lire couramment une partition de Mozart ou de Berlioz; mais je n'ai jamais eu la satisfaction de l'entendre jouer d'un instrument, Joseph prétend que c'est inutile! Enfin ce père a fait de mon enfant un petit sauvage, qui pourrait parler latin, sait à fond la poésie et les mathématiques, et n'aura pas un talent d'agrément. Ce n'est plus mon fils, et je ne sais si je l'aime encore.

Quant à Joseph Pailhès, je te l'ai dit, je le hais; je le hais d'autant plus qu'il ne me déplaît pas, loin de

là, et qu'il n'invoque jamais à son bénéfice le Calendrier des Vieillards; pour lui comme pour le bon pirate de Boccace, il n'y a jamais de fête, et il est bon mari tous les jours. Ainsi nul moyen de triompher, d'être la plus forte, et d'avoir raison de mon chef, puisqu'il me donne toujours raison. Arrivée au dernier degré de la furie, je me souvins du moins qu'une femme a toujours une vengeance prête, je me décidai à créer l'irréparable, et je résolus de tromper Joseph avec le meilleur de ses amis, qui est son collègue Leuffroy. Par un hasard que j'avais adroitement combiné, cet autre savant me trouva dams ma chambre demi-nue. Il s'était jeté à genoux, et déjà saisissait le bas de ma chemise, quand soudain Joseph parut. Il saisit Leuffroy, l'enleva comme une plume et le porta sur l'escalier. Après quoi, venant à moi d'un pas rapide, il me prit dans ses bras, et tout de suite me prouva par des arguments irrésistibles qu'il n'avait nul besoin d'un collègue en cette affaire.

Mais je ne me tins pas pour battue; ne pouvant être une femme triomphante, je voulais être à tout prix une femme infidèle, et je jetai les yeux sur Camille de Péroche, ce séducteur de profession, dont les bonnes fortunes innombrables sont une des curiosités parisiennes. Mais, comme les banquières et les grandes dames l'ont si fort gâté, en se jetant à sa tête sans préambule, je voulus faire exception dans ce troupeau, et j'imposai à mon nouvel ami une longue adoration platonique, à laquelle, d'ailleurs, il se résigna, en faisant, sans doute, ses restrictions mentales. Un soir d'été, nous nous promenions sentimentalement dans un quartier perdu, sur le quai d'Anjou,

dans l'île Saint-Louis, et Camille me courtisait comme j'aime à être courtisée, en me comparant à des étoiles à des fleurs, et en me disant qu'il avait plus peur de toucher le bout de mon gant que d'affronter une armée. Eh bien! Arsène, cette fois comme l'autre, Joseph parut et, je ne sais comment, jaillit d'un pavé. On ne passe jamais sur le quai d'Anjou, et mon mari n'aurait pu me suivre; je regardais derrière moi, et géant comme il est, je l'aurais vu, comme l'obélisque. Cependant il était là; en moins d'une seconde, Camille de Péroche fut enlevé, jeté dans un fiacre qui passait, et M. Pailhès donna au cocher l'adresse du séducteur, avec un louis, qui fit partir au galop le pauvre équipage.

Ma chère Arsène, ma dernière passion a eu pour objet ce joli pianiste, Silvère Fanet, si blond, si rose, qui semble sortir d'une boîte, et qui passe en habileté tout ce qu'on a vu jadis. Je lui avais déjà donné une fleur qu'il gardait dans son portefeuille, et qu'il baisait en secret avant de commencer ses exercices de virtuose. A une soirée chez la comtesse d'Everly, je le buvais des yeux, sachant qu'il jouait pour moi, et lui, fatal, extasié, ayant l'air de méditer un crime, il exécutait avec une adresse démoniaque des difficultés à faire pâlir un équilibriste. Le piano dompté, vaincu, haletant, consterné, hurlait de douleur; les touches tordues, frémissantes, s'efforçaient de s'évader, de s'envoler, de s'enfuir, pour échapper au martyre; les dièzes, pris de la danse de Saint-Guy, bondissaient comme des faunes furieux; les auditeurs croyaient entendre dans leurs cerveaux des nains désordonnés monter et descendre sur des échelles de

cristal, au milieu d'un roulement de tambours d'airain; les gammes couraient éperdues, comme des Ménades blessées, frappées au cœur d'une plaie saignante. Lorsque Fanet se leva, il était ivre d'orgueil, semblait marcher sur des astres, et les spectateurs applaudissaient, stupéfaits. Mais l'étonnement ne devait pas s'arrêter là; car, chose inouïe et impossible à prévoir, mon mari, Joseph Pailhès, s'assit au piano, se mit à jouer, reprit, parodia le thème de Fanet, et du premier coup exagéra, centupla, poussa à leur dernier degré d'intensité les difficultés dont le virtuose nous avait donné le régal, et qui alors parurent être des niaiseries. O ma chère Arsène, je devins rouge jusque dans les yeux; la chose avait duré une minute et demie, mais le pianiste Silvère Fanet était jugé, aussi définitivement qu'il pourra l'être dans la vallée de Josaphat. Il se déroba, honteux, rasant les murs, comme un enfant qui emporte son ballon crevé, et toujours entendant tintinnabuler dans ses oreilles le poignant charivari des petits éclats de rire!

En rentrant chez nous, j'étais décidée à flétrir mon mari par une de ces insultes que rien n'efface. J'aurais voulu lui crier le mot : Lâche! en plein visage; mais quel moyen d'appeler: Lâche! un homme qui fait ménage avec la mort; qui se jette à l'eau, non seulement pour en retirer des enfants et des femmes, mais aussi pour sauver des chiens noyés! Joseph Pailhès arrache leurs proies aux incendies, arrête les chevaux emportés et en fait des chevaux de marbre. Il se souvient qu'il a été médecin pour aller s'asseoir près du lit des misérables atteints d'une maladie contagieuse, et il les soigne, les console, vit avec eux,

respire leur haleine. Pourtant, j'aurais bien voulu l'appeler : Lâche! Du moins, je vomis sur lui, au hasard, un torrent, un torrent d'injures, dans lesquelles la volubilité remplaça la justesse, et j'éprouvais une volupté intense à entendre les mots grossiers sortir de ma bouche, comme des crapauds d'une fleur de corail. Mais dans tout ce tumulte, un de mes seins était sorti de ma robe, montrant son bout rose, et Joseph se mit à le baiser tendrement.

— « Ah! m'écriai-je, ivre de rage, c'est donc à dire que mes paroles ne signifient rien! Je suis une créature inconsciente, une bête de somme, une machine à plaisir! Mais je vous forcerai bien, moi, à me prendre au sérieux. »

Je saisis alors un petit couteau de chirurgie qui se trouvait là, sur une table, et m'élançant sur mon mari, je le frappai de toutes mes forces. Je l'avais atteint au bras seulement. Il ôta son habit, et avec une tranquille dextérité, se mit à panser et à bander sa blessure. Cependant la vue de son sang ne me désarmait pas et je hurlai :

— « A présent vous serez content, vous allez pouvoir vous donner le plaisir de me dénoncer et me faire condamner à mort, et vous verrez ma tête tomber sous le couperet! »

Hélas! Arsène, ce méchant homme m'enveloppa tout entière de son regard placide, et arrêtant sur moi ses grands yeux, où brillent de noires fournaises :

— « Ma bonne femme, me dit-il en souriant, *vous êtes une bête!* »

XXIII

CLAIR DE LUNE

A une époque déjà lointaine, où les ministères n'étaient pas régis avec l'ordre qu'on y admire maintenant, et où on y voyait persister des abus qui aujourd'hui ne pourraient en aucune facon se produire, monsieur Savourat, bâti comme Agamemnon et Charlemagne, entripaillé superbement, très semblable à ces suisses géants et ventrus, ornés de hallebardes, qui sous le Roi-Soleil ouvraient devant la voiture de madame la duchesse la porte de l'hôtel; monsieur Savourat, beau, affable, content de lui-même, était le redouté et tout-puissant concierge en chef du ministère ***, où sa protection valait assurément mieux que celle du ministre.

Trop tôt veuf d'une femme à qui il avait érigé un tombeau gothique avec ogives, monsieur Savourat avait bien élevé, doté et marié ses trois filles. Les deux aînées, ses préférées, avaient épousé, Eudoxie un très intelligent contrôleur d'un petit théâtre des boulevards, nommé Rugel, et Aménaïde, un jeune herboriste nommé Atrux, établi dans la rue Dauphine. Quant à Rose, pour qui le concierge s'était contenté

de ce nom vulgaire, parce qu'au lieu de naître grande et grosse comme ses sœurs, elle était venue au monde toute petite, son père lui avait donné pour mari un beau jeune homme, Louis Fondreton, garçon de bureau à la Société financière *L'Irrésistible.* Très affable dans son bel uniforme, et sous son bonnet grec orné de fleurs de couleurs naturelles brodées en soie, l'opulent concierge rendait son petit monde heureux, invitait à dîner ses filles et leurs maris, leur faisait boire un cassis étonnant de perfection, fabriqué par lui-même, et les comblait d'utiles cadeaux. Toutefois, sur certains points déterminés, il tenait à être obéi, et il était, comme un vieux Romain, inflexible sur les questions de principes.

Aux dépens du ministère, où ils abondaient alors inutilement, Savourat fournissait les trois ménages de brosses, de plumeaux, de balais de crin, d'araignoirs, de martinets à battre les habits. Par un mécanisme très simple, quand ces objets étaient usés, les jeunes gens les rapportaient, et les échangeaient contre des neufs. Monsieur Savourat désirait et même exigeait que ce renouvellement eût lieu le plus souvent possible, et il ordonnait aussi que ses filles emportassent fréquemment et en grande quantité les choses très diverses désignées sous le nom général de fournitures de bureaux : papiers, enveloppes de tous formats, épais, filigranés, d'une pâte brillante et solide, sur lesquels naît spontanément la calligraphie irréprochable ; plumes d'oie, plumes de fer, sous-mains, buvards, cire rouge, boîtes-pelotes à enfermer les pains à cacheter et à piquer les épingles. Le concierge faisait de leur docilité à ce sujet une question d'amour-

propre, et il exposait ses idées avec une logique serrée et autoritaire, dont il eût été malaisé peut-être de trouver le défaut.

— « Employés du gouvernement, disait-il, nous ne devons pas critiquer ses actes, même tacitement, et il y a des cas où l'abstention est une révolte? Les fonds sont votés par la Chambre, et on en fait un usage réglé par une méthode immuable. Les chefs éminents qui nous dirigent ont jugé utiles des approvisionnements qui emploient une certaine somme. Or, grâce à la discrétion et à l'économie des employés, ces approvisionnements dépassent les besoins effectifs du ministère. Mais si nous permettons que les objets achetés restent sans emploi, si, dans notre humble sphère nous n'aidons pas à ce qu'ils soient utilisés, ne semblons-nous pas, par cela même, juger la conduite de nos maîtres, et n'organisons-nous pas, dans une certaine mesure, la résistance par inertie, qui est la plus dangereuse de toutes? »

Ainsi s'exprimait Savourat, et ses deux filles aînées s'appliquaient de leur mieux à le satisfaire. Possédant de jolis petits appartements, gentiment meublés, elles y entretenaient une propreté parisienne. Un plumeau et un balai ne leur duraient pas huit jours, et elles usaient des gammes de brosses rangées par ordre de taille, comme des demoiselles anglaises. Elles consommaient aussi beaucoup de fournitures de bureaux : car l'herboriste Atrux avait des rayons à garnir, des paquets à envelopper, des écritures à faire, et quant au contrôleur Rugel, ingénieusement il collait les unes sur les autres des feuilles de papier, avec lesquelles il fabriquait ainsi un excellent carton. Il en

faisait ensuite des *sorties* et des contremarques élégantes et propres, dont son théâtre lui avait concédé la fourniture. Seule, la petite Fondreton désolait son père. Non seulement elle n'emportait ni papier, ni enveloppes, ni plumes, ni règles de bois, ni gomme élastique; mais à peine si de temps en temps elle venait chercher un plumeau, et celui qu'elle rendait n'avait pas servi.

— « Que veux-tu que je devienne, lui disait Savourat, désolé; je ne peux pourtant pas porter ce plumeau comme usé, puisqu'il est tout neuf! »

Hélas! le grand concierge aurait été bien plus navré encore s'il avait connu le sort de Rose. Homme à bonnes fortunes, libertin, ivrogne et joueur, le beau Fondreton vivait dehors, dans les cafés, où il mangeait ses appointements et ne laissait rien à sa femme que les yeux pour pleurer. Depuis longtemps il avait vendu le mobilier de Rose, et maintenant le ménage habitait dans la rue Servandoni, sous les toits, un petit grenier avec lucarne à tabatière, où une table, un lit de sangle et un tabouret cassés représentaient l'implacable misère.

Il était toujours plus de minuit quand Fondreton rentrait dans ce taudis, généralement ivre, et il s'endormait alors d'un lourd sommeil. Dès le matin, il se faisait beau, s'adonisait, se pommadait; puis il partait pour la journée, laissant à Rose quelques misérables sous. Très rarement, les jours où ayant à faire pour le soir une seconde toilette, il se décidait à rentrer dîner, la pauvre femme recevait la somme nécessaire à l'achat d'un pot-au-feu et d'une bouteille de vin. Depuis bien longtemps, elle n'avait plus qu'une seule

robe, mince comme une pelure d'oignon, à laquelle elle ne touchait pas de peur de la déchirer, et elle la mettait uniquement pour aller voir son père; dans le galetas, elle restait en camisole. Elle n'avait rien dit de son malheur à Savourat, qui, s'il en avait su le premier mot, était homme à étrangler Fondreton entre ses mains de géant. Mais elle n'avait pas de mobilier à épousseter, ni rien à écrire; aussi n'emportait-elle rien ou presque rien du ministère, et pour peu monsieur Savourat l'eût maudite; mais il se bornait à lui dire d'un ton farouche et triste : « Tu me déshonores! » Hélas! jolie et rose avec ses cheveux fauves, son petit nez retroussé, sa bouche riante comme une fleur, c'est son détestable mari que la petite Fondreton eût volontiers déshonoré, car il la laissait plus veuve qu'Artémise, et elle en était venue à l'exécrer passionnément. Mais la pauvre Rose n'avait plus qu'une paire de bas, et les lavait dans sa cuvette; elle allait en savates faire ses misérables achats, pour ne pas faire éclater tout à fait les bottines déjà coupées avec lesquelles elle allait voir Savourat; tristes conditions pour quêter la galanterie; et encore la petite Fondreton y aurait-elle voulu un peu d'amour!

Par un cruel, épouvantable soir de juin, où la chaleur accablante décourageait même les âmes, et où les habitants des mansardes parisiennes cuisaient dans une température de four, Rose, qui, faute d'huile, n'avait pas allumé sa lampe, gardait sa porte grande ouverte, dans le vain espoir de respirer un peu. Elle était là, dans la nuit, inerte, captive, horriblement résignée, sentant cruellement la douleur de

ne pouvoir être utile à personne ni à elle-même. Elle n'avait pas vu qu'en face d'elle était ouverte la porte d'un autre petit grenier pareil au sien ; mais elle fut forcée de s'en apercevoir, en entendant parler dans l'obscurité, une voix grave, douce, virile et tendre, gaie aussi, la plus délicieuse qu'elle eût jamais entendue. C'était la voix du jeune poète Jean des Tilles, qui causait, sans chandelle, avec son ami le rapin Casassa.

— « Oui, cher Paul, lui disait-il, tu m'as sauvé la vie en m'apportant ce petit paquet de tabac, car j'en avais envie à hurler. Ah! je puis te dire toute ma misère, car tu es logé à la même enseigne que moi, et si la Vénus de Milo était mise en vente au prix de trois francs dix sous, tu ne pourrais pas l'acheter. Enfin, mon ami, le traiteur de la rue Taranne, qui vend des dîners à dix-sept sous, vin compris, m'a accordé sur ma bonne mine un crédit d'un mois. Ce serait de quoi soulever le monde, si je possédais, comme un vaudeville de Scribe : « tout ce qu'il faut pour écrire, » car *La Jeune Revue*, qui paie sérieusement, m'a commandé une nouvelle de trois feuilles, la fortune! Mais le malheur, c'est que je n'ai ni papier, ni encre, ni plumes. Je compose bien encore des sonnets par cœur, et je les range soigneusement dans ma tête; mais quarante-huit pages in-octavo de prose, en petit texte, il n'y faut pas songer!

— En effet, dit Casassa, Camoëns n'avait pas de chandelle, et il écrivait éclairé par les yeux de son chat; mais du moins il avait une plume!

— Et sache tout, dit Jean des Tilles. Vois, Paul, je suis encore tout petit, j'ai été élevé par une mère

adorable, et il n'y a pas si longtemps que j'étais encore dorloté, caressé, tendrement baisé sur mon front d'enfant. Eh bien! vois-tu, pour que je puisse bien me mettre au travail, une main de papier écolier à onze sous, le plus beau qui se fasse, ne suffirait pas. Il me faudrait encore un baiser, un baiser tout petit, un baiser de rien du tout, un baiser pour pauvres, si tu veux, mais un baiser!

— Ah! s'il te faut tout! dit Casassa, avec une douce ironie. Dis tout de suite que tu veux être empereur d'Orient, comme les Comnène! »

A ce moment, un bruit de lourdes voitures dans la rue empêcha la petite Fondreton d'en entendre davantage, mais elle en avait entendu assez. Le lendemain matin, dès que son mari fut parti pour *L'Irrésistible,* elle chaussa ses bottines fragiles, passa sa petite robe qui ne tenait plus que par la persuasion, et courut au ministère, où elle prit, à la grande joie de Savourat, assez de rames de papier pour charger un bœuf, mais par un innocent mensonge, elle allégua qu'elle prendrait l'omnibus! Tant qu'il fit jour, la coquette Rose, se trouvant trop mal attifée, n'osa pas aller chez son voisin; mais lorsque la nuit fut venue et que la porte de Jean des Tilles fut ouverte, comme la veille, elle se glissa chez lui, dans son déshabillé blanc, tenant entre ses bras un fardeau énorme.

— « Qui va là? dit le poète.

— Amie! répondit la petite Fondreton. Je suis votre voisine, aussi pauvre que vous, et je viens de la part de monsieur Scribe vous apporter tout ce qu'il faut pour écrire. »

Jean étendit les bras et prit le paquet, dont il

débarrassa Rose. Mais il garda dans ses mains les petites mains.

— « Oui, dit la voisine, je vous expliquerai cela, il se trouve que je suis très riche en papeterie, et je n'ai rien à écrire. Je n'ai pas de bas bleus, et je ne suis même pas bien sûre d'en avoir de blancs! Acceptez donc sans cérémonie, et vous me donnerez ce que vous voudrez quand vous aurez vendu la nouvelle.

— C'est convenu, ma chère voisine, dit Jean des Tilles, et puisque vous le voulez, nous serons associés.

— Mais, dit presque à voix basse et tremblant un peu la petite Fondreton, dont Jean tenait toujours les mains, est-ce que vous n'aviez pas encore besoin... d'autre chose?... »

Un épais nuage d'un gris foncé, qui cachait la lune, se déchira tout à coup, un blanc rayon d'argent et de diamant pénétra par la fenêtre à tabatière, éclaira le visage de Rose, et Jean des Tilles la vit, telle qu'elle était, gracieuse, jolie, rose comme une rose, et cependant pâle d'amour.

Les années se passèrent. Madame Atrux, femme de l'herboriste de la rue Dauphine, avait inspiré un violent caprice au célèbre chimiste Négrel, et il eut la bonté de composer pour elle des formules de parfums nouveaux, grâce auxquelles Atrux fit une rapide forfortune. Quant au contrôleur Rugel, il éveilla chez l'actrice Emma Libour une passion sénile, et l'argent de cette vieille courtisane amoureuse lui permit d'entrer dans une grande association de marchands de billets, qui remuaient l'or à la pelle. Devenues riches, Eudoxie et Aménaïde négligeaient leur père, dont

Rose fut alors la seule consolation. Le beau Fondreton était mort, ivre, chez une fille; Jean des Tilles vendait ses nouvelles, et même ses vers, et demeurée son heureuse maîtresse, la petite voisine d'autrefois possédait un amusant mobilier, dont les laques, les nacres et les tapisseries lui permettaient d'user beaucoup de plumeaux et de brosses. Enfin, le poète avait gardé la superstition du papier qui lui avait valu son premier succès, et il n'en voulait pas d'autre pour écrire ses poèmes.

Un jour que Rose, en quittant son père, emportait une brassée de ce papier élégant et solide, monsieur Savourat, qui avait feuilleté Shakespeare dans la traduction de Letourneur, sentit ses yeux mouillés de douces larmes. Il baisa au front la plus jeune de ses filles, et l'enveloppant tout entière d'un long regard de tendresse :

— « Tu es ma Cordélia, » dit-il.

XXIV

CALLIGRAPHIE

Le type de Joseph Prudhomme n'a pas été, comme on se le figure généralement, une invention d'Henri Monnier. Ce personnage a parfaitement existé dans la réalité, en chair et en os, et sous le nom même que nous lui connaissons. Avant de se livrer tout entier à l'enseignement de l'écriture, il était employé au ministère, dans le même bureau où le futur auteur des *Scènes Populaires* préludait à ses succès par des caricatures d'une verve ingénieuse et cruelle, qu'on se passait de main en main. C'est là que Monnier le choisit pour sa victime de prédilection, égaré par une haine dont je dirai les raisons tout à l'heure. Mais en faisant de Prudhomme un grotesque d'une bouffonnerie irrésistible, le satirique passa à côté de la vérité, et ne laissa au modèle qui posait devant lui ni ses ridicules particuliers, ni sa très réelle grandeur. Car ce fanatique, brûlé, possédé tout entier par une passion exaspérée jusqu'à la plus fougueuse idolâtrie, aimait l'écriture calligraphiée, comme de Marsey aime le pouvoir et comme le baron Hulot aime les femmes.

Balzac qui le connut, après que *La Famille impro-*

visée avait été jouée déjà, fut tenté d'étudier cette curieuse figure; mais il savait quelle est la tyrannique magie du théâtre, et il désespéra de pouvoir lutter avec la légende séduisante et chimérique imaginée par Monnier. En effet, le caricaturiste avait donné en bloc à Prudhomme tous les ridicules de la bourgeoisie, tandis qu'au contraire il était en proie à un de ces fanatismes exaltés et intolérants, qui empêchent un homme d'être jamais bourgeois ni ridicule. On ne rit pas aux dépens d'un enthousiaste toujours prêt à donner sa vie pour une idée, et à affronter pour elle les plus abominables martyres. Qu'on se rappelle la féroce religion de M. Ingres pour le dessin, pour la ligne idéale, et on pourra soupçonner ce que l'écriture était pour Joseph Prudhomme.

A ses yeux, tracer des caractères confus, incertains et lourds, était un crime plus odieux que de voler des couverts d'argent, et il n'aurait pas confié un sou de cuivre à l'étourdi qui ne savait pas boucler ses E et barrer ses T. Élève des derniers maîtres qui avaient illustré son art et supérieur à eux, il exécutait avec la plus absolue perfection la coulée, la bâtarde, la ronde, la pure gothique des anciens manuscrits sans ornements parasites, et en dépit de sa calomnieuse signature, inventée par Henri Monnier, il dédaignait les enjolivements et les paraphes, comme des jeux frivoles, peu dignes d'un bon esprit. Peut-être ne se trompait-il pas en croyant que des hommes de génie, chez qui tout est ordre et clarté, écrivent nécessairement bien; son tort fut d'admettre comme vraie la réciproque, et de supposer qu'une écriture hardie, correcte, pure, élégante, à la fois gracieuse et virile,

implique le génie; mais n'est-ce pas le propre des grands fanatiques, de vouloir et de voir toutes les perfections chez leur idole?

A l'époque où circulèrent dans les bureaux les premières caricatures à la plume d'Henri Monnier, lorsqu'elles arrivaient dans les mains de Joseph Prudhomme, il les regardait, souriant, d'un air affable et poli, mais évidemment sans une très vive admiration, et les passait à son voisin. A la longue, cette indifférence finit par exciter chez Monnier une vive irritation, si bien qu'un jour, n'y tenant plus, il se décida à briser les vitres.

— « Mô-sieur, dit-il au calligraphe, est-ce que mon dessin à la plume ne vous semble pas drôle?

— Si fait, mon cher collègue, dit Prudhomme, sans s'offenser d'entendre sa prononciation brutalement imitée, en tant que dessin, il est ingénieux et extrêmement comique; aussi ma seule restriction porterait-elle sur ce point qu'il est à la plume! Vos traits fins manquent de légèreté et de finesse, tandis que les traits appuyés manquent de hardiesse et de force. On dirait que vous êtes las et que vous vous reposez sur votre plume. Enfin, votre dessin est certainement spirituel, mais à la fois mou et lourd, et pour tout vous dire en un mot décisif : mal écrit. »

Mal écrit, ce furent ces trois syllabes que le dessinateur-comédien ne pardonna jamais, et ce fut à cause d'elles qu'usurpant un rôle trop lyrique pour lui, il écorcha tout vif Joseph Prudhomme, comme Apollon, Marsyas. D'ailleurs, comme tous les apôtres sincères, le calligraphe était né victime expiatoire, et la Vie eut pour lui des ironies plus cruelles encore que

celles de son collègue au ministère. Sa sœur, madame Godivier, étant restée veuve de très bonne heure, le maître d'écriture eut pour ses deux neveux, Hubert et Laurent, des bontés toutes paternelles, et il en fut récompensé selon ses désirs, car tous les deux écrivaient à merveille; mais, sous ce rapport, le maître irréprochable fut douloureusement éprouvé dans son propre fils Edgar Prudhomme. Beau, aimable, spirituel, fait à ravir, cette enfant ressemblait à sa charmante mère, Henriette Malvoisin, que le calligraphe avait épousée par amour. Comme elle, il était d'une bonté simple et souriante, et rien qu'en se montrant, prenait tous les cœurs; mais, comme elle aussi, écrivait en dépit de tout bon sens. Au collège, chacun de ses devoirs ressemblait à un peloton de laine embrouillé et débrouillé par une fournée de chats.

Les études des trois jeunes gens tiraient à leur fin, lorsqu'un mercredi 19 mars, jour de la Saint-Joseph, ils vinrent, selon leur habitude annuelle, souhaiter la fête de Joseph Prudhomme. Il aimait surtout qu'on lui offrît une excellente page d'écriture; mais Edgar y avait franchement renoncé, et il apportait à son père une tabatière en argent niellé, ouvrage d'un joaillier russe. Prudhomme en admira les ornements simples, d'une distinction rare et d'un caractère vraiment graphique, tout en regrettant que son fils n'eût pu lui dédier un ouvrage personnel.

— « Et vous, mes enfants, que me donnerez-vous? » dit-il en s'adressant à Laurent et à Hubert Godivier.

Laurent ouvrit alors un carton qu'il avait déposé sur le canapé de style empire, et en tira deux dessins calligraphiés, avec paraphes, accolades et losanges ar-

rondis, agrémentés de points à l'intérieur, représentant, l'un Androclès et son lion, l'autre l'Épisode du Déluge, d'après Girodet. En voyant ces deux casse-tête, et en se rendant compte de l'effort considérable qu'avait exigé leur exécution, le maître d'écriture se sentit profondément touché, et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux, tandis qu'il tendait les dessins à sa femme Henriette.

— « Mes chers neveux, dit-il, vous avez fait là deux chefs-d'œuvre; mais n'en faites plus, de ce genre-là, du moins! Le Verbe est l'expression spontanée de la pensée divine; c'est lui qui a créé et entraîné dans l'infini des milliards de planètes et d'astres; c'est pourquoi l'écriture, qui en est la représentation exacte, est comme lui sacrée, et ne doit pas se prostituer aux vains amusements des arts secondaires. Grâce au ciel, le calligraphe n'est pas le peintre, que La Fontaine traite avec raison d'ouvrier; il obéit, non à son caprice, mais à des règles absolues, créées par le sentiment de l'ordre et de la proportion. Donc, ne rabaissez pas le rôle sévère de la plume; servez-vous d'elle, non pour dessiner, mais pour écrire! Et surtout, écrivez selon la noble et vieille tradition de notre pays. Ne l'oubliez jamais, la France a été moins réellement humiliée par la bataille de Waterloo que par l'invasion de la sotte et vulgaire écriture anglaise, faussement élégante, et qui ressemble toujours à une Gothon endimanchée. Qu'est-ce qu'un art mis à la portée des imbéciles, et dont les finesses les plus compliquées s'apprennent en vingt-cinq leçons? »

Les deux fils de madame Godivier n'eurent garde d'oublier les conseils de leur oncle, et prospérèrent

grâce à leurs excellentes écritures. Joseph Prudhomme eut la satisfaction de les voir mariés, pères de famille, arrivés à de beaux emplois, et tous les deux décorés de la Légion d'honneur. Au Comptoir International, où fut placé Laurent, il se présente des cas où un important travail financier doit être communiqué sans retard aux administrateurs des banques étrangères, et comporte trop de développements pour qu'on puisse se servir des écritures chiffrées. Dans ces circonstances, comme un mot illisible ou seulement mal écrit peut produire les plus grands malheurs, le Comptoir doit avoir recours à un parfait calligraphe, qui fasse partie de ses employés; cette homme de confiance doit, sans se tromper d'une virgule, transcrire en quelques heures des documents très volumineux et, autant que possible, ne rien comprendre du tout à ce qu'il écrit. Ce phénix fut Laurent Godivier, à qui sa parfaite inintelligence permit de rendre d'énormes services; aussi, au bout de quinze ans d'assiduité, fut-il nommé chevalier, et promu à un grade important.

Quant à son frère Hubert, Prudhomme avait fait de lui un écrivain de chiffres de premier ordre; la hardiesse et le beau mouvement de ses 6 et de ses 8 stupéfiaient les gens du métier. De plus, ce jeune homme avait reçu le don arithmétique, ce qui lui valut d'entrer à la Banque, pour faire ces énormes additions portant sur des nombres de trente chiffres, et où le calculateur ne doit se permettre aucune erreur, de telles opérations ne pouvant être refaites, ni contrôlées par personne. Excellent citoyen, Hubert Godivier fut blessé dans une émeute, où il se distingua comme garde national, et Prudhomme eut la satisfaction de

voir ce neveu-là, comme l'autre, porter à sa boutonnière le ruban rouge.

Son propre fils Edgar était bien loin de lui donner de pareilles joies, et à son tour employé au ministère, où sa gaîté charmait ses compagnons de chaîne, il s'aliénait ses chefs par son manque de soin et par son écriture illisible. Un jour, en rentrant à la maison, le jeune homme vit son père rouge de colère et tout frémissant. Le calligraphe tenait à la main des lettres d'une certaine Sylvie, qu'il avait dénichées dans la chambrette de son fils, et dont il avait dénoué la faveur bleue.

— « Eh bien! mon père, dit Edgar, après tout, aimer Sylvie n'est pas un crime...

— Eh! fit Joseph Prudhomme, je me moque bien que tu aies une maîtresse! Mais ce que je ne pardonne pas, c'est que les lettres de cette demoiselle au nom de bergère sont de la plus prétentieuse écriture anglaise, à la fois commune et sentimentale!... »

Hélas! le vieux maître prêchait dans le désert. Edgar ne devait jamais faire la différence des écritures, et cependant, singulièrement bien doué, il ne tarda pas à devenir un écrivain de profession, dont les succès furent extraordinairement rapides. Employé encore, il fit jouer aux Variétés plusieurs vaudevilles, et une très spirituelle féerie, dont les recettes furent inouïes pour le temps, ce qui lui permit de quitter le ministère. En même temps, il composait, chantait lui-même et publiait des chansons de la plus vive allure, non rhythmées et parfaites comme les chefs-d'œuvre de Désaugiers, mais aussi gaies que les petits poèmes si français d'Émile Debraux. En ou-

tre, il donnait au *Figaro* de Roqueplan beaucoup de ces épigrammes en six ou huit vers qui mordaient au vif les ministres, et d'un coup de dent arrachaient le morceau. Applaudi, fêté, bien reçu dans le monde; aimé de la ravissante actrice Emma Brunon, qui faisait aux Variétés la pluie et le beau temps, Edgar était la coqueluche du public, et, bien entendu, celle de sa mère; mais ni son esprit, ni ses brillantes réussites, ni son rare bonheur n'avaient pu faire illusion à Joseph Prudhomme. . . . . .

— « Mon enfant, lui disait-il, tes comédies et tes chansons font fureur, mais dans tout cela il n'y a rien de vraiment fait. Tu rimes à la diable, tu chantes quand il faudrait parler, et réciproquement, tout cela parce que tu as une trop mauvaise écriture. Les pleins doivent être des pleins, les déliés doivent être des déliés, et il ne faut pas les confondre entre eux. C'est la grande loi de la calligraphie, et c'est également tout le secret de la littérature. »

Un matin qu'Edgar déjeunait au Café des Variétés avec ses amis les vaudevillistes, on vint lui apprendre que son père était à la mort. Il trouva le vieillard alité, déjà très affaibli, et courut l'embrasser avec une vraie et profonde douleur.

— « Hélas! mon fils, je te quitte trop tôt, dit Joseph Prudhomme; mais assieds-toi là, et fais-moi de ton mieux une page d'écriture. »

Edgar obéit, tandis que madame Henriette soutenait la tête de son mari et lui faisait respirer des sels. Lorsque le jeune homme eut achevé la tâche ordonnée, il s'approcha de son père et lui tendit la page, que le calligraphe examina minutieusement.

— « Eh bien! fit-il enfin, il n'y a aucun espoir, et tu n'apprendras jamais. Cependant tout vaut mieux que d'écrire comme ça. Que veux-tu que je te dise? Prends vingt-cinq cachets d'abonnement chez l'infâme Parcellier, et fais-toi enseigner l'écriture anglaise! »

Comme Joseph Prudhomme achevait ces mots, où il y eut toutes les douleurs et la suprême angoisse d'une abdication, une pâleur de neige envahit ses nobles traits romains, et il s'endormit du dernier sommeil. Ses doigts s'étaient rapprochés comme pour tenir une plume, et il semblait encore tracer des caractères.

XXV

LA FRIANDISE

Un proverbe célèbre veut que les cordonniers soien toujours les plus mal chaussés, exprimant ainsi que les marchands dédaignent, en général, pour leur usage personnel, les objets dont ils font commerce. Il n'en fut point ainsi de monsieur Aguillaume qui, après avoir gagné une belle fortune en vendant des balances de comptoir, des balances-bascules, des balances anglaises dites Roberval, et des pèse-lettres, avait gardé un amour exalté pour ces instruments de précision. Il les aimait en artiste, et d'ailleurs l'usage des balances lui servait à satisfaire son entêtée et méticuleuse avarice, car il pesait tout, ne payait que ce qu'on lui livrait, et par conséquent méconnaissait le principe élémentaire sur lequel est fondé le commerce. Capable des plus profondes combinaisons, monsieur Aguillaume avait calculé qu'une fille pauvre, épousée sans dot, lui reviendrait à meilleur marché qu'une riche; et à cinquante ans, déjà retiré des affaires, il avait demandé et obtenu la très jeune fille d'un de ses voisins de la rue de Seine, un pauvre marchand de crépins, nommé Vivin.

Eugénie Vivin était fraîche, enjouée, charmante; elle avait l'air bon et gai, l'œil vif, la lèvre riante, et sa taille souple était d'une rare élégance; mais après avoir travaillé toute sa vie comme un casseur de cailloux, son père, depuis longtemps veuf, isolé, appartenant à la race des bons ouvriers qui n'ont pas de chance, ne pouvait même lui donner un trousseau. Aussi elle comprit qu'elle devait se montrer peu difficile, et après avoir accepté un vieux mari, elle espéra que la trouvant douce, travailleuse et dévouée, il s'efforcerait de la rendre heureuse. Cette illusion ne tarda pas à se dissiper, et elle reconnut bien vite que monsieur Aguillaume ne l'avait prise que pour faire d'elle une esclave. Réduite aux plus humbles travaux, il lui manifestait en toute chose la plus outrageante méfiance,et la blessait dans tous ses instincts; sans violence, toutefois, car en apparence du moins, il était d'une douceur inaltérable, et un principe de conduite dont il ne s'écartait pas était de promettre, d'offrir toujours, et de ne jamais tenir sa parole. D'ailleurs la pauvre Eugénie, également privée d'argent et de toilettes, ne voyant personne, n'espérant pas devenir mère, menait la vie la plus misérable. Monsieur Aguillaume passait une grande partie de ses journées dans un café fréquenté par des commerçants, et chez d'anciens amis, à qui il n'avait pas présenté sa femme.

On comprend que de pareilles façons d'agir eussent tué en elle toute velléité d'affection et toute estime pour son mari. Jolie à ravir, sentant dans son pauvre cœur opprimé des trésors d'amour, Eugénie n'avait aucune raison de rester fidèle à un maître si cruelle-

ment égoïste, et de fait elle lui avait été quelquefois infidèle; mais par surprise, à la dérobée, dans une minute volée à la hâte, sans avoir le temps de s'entendre dire correctement : « Je vous aime », car monsieur Aguillaume, doué de la plus ingénieuse finesse, n'était pas de ceux qu'on trompe facilement. En outre, il prenait ces minutieuses précautions qui dans les comédies échouent toujours, mais qui réussissent mieux dans la vie, où une porte bien fermée reste fermée. Ainsi, lorsque devant passer plusieurs heures dehors, il désirait que sa femme ne sortît pas en son absence, il enfermait les robes d'Eugénie dans une armoire, dont il gardait la clé dans sa poche. De plus, en sortant et en rentrant, il pesait dans une balance les bottines de sa femme, qui en dépit de tout nettoyage, n'auraient pas eu exactement le même poids, si la prisonnière en eût fait usage. Enfin l'unique servante, Désirée, n'avait jamais à s'absenter, monsieur Aguillaume ayant l'habitude de se faire apporter à domicile par les marchands tous les objets de consommation, afin de pouvoir les peser devant eux dans ses balances.

Un matin, Eugénie reçut une lettre de sa tante Dresco, qui veuve et complètement ruinée, habitait Verdun. Elle annonçait l'arrivée de son fils Henri, un petit cousin de madame Aguillaume, plus jeune qu'elle, avec qui elle jouait autrefois à Verdun, lorsqu'ils étaient enfants, avant que le père Vivin n'eût la mauvaise idée de venir à Paris. On avait obtenu pour ce jeune homme la première place qui serait vacante, dans un de ces grands magasins où l'avenir est tout fait. Mais il fallait être là, se tenir prêt, guetter l'occa-

sion, et pour ce délai d'attente indispensable, c'est à peine si en se gênant beaucoup, la pauvre mère avait pu donner à Henri de quoi mourir de faim. Quant à Vivin, il se tirait fort mal d'affaire, plus pauvre que quand il avait sa fille avec lui. Eugénie seule pouvait venir en aide à son cousin; madame Dresco expliquait tout cela, humblement, simplement, dans la lettre que madame Aguillaume communiqua à son mari.

— « Comment donc! dit l'ancien fabricant de balances, ce jeune homme est ton proche parent; il est malheureux et tu as gardé pour lui la plus vive amitié. Certainement, nous l'accueillerons de notre mieux. »

A quelques jours de là Henri Dresco se présenta, vigoureux garçon de dix-huit ans, aimable et timide, dont la vue frappa Eugénie en plein cœur. Dans ses souvenirs elle ne se le figurait pas si beau, et ses traits à la fois enfantins et mâles, ses grands yeux fiers et ingénus, ses épais cheveux courts d'un noir brillant firent l'admiration de madame Aguillaume, qui tout en l'appelant : « Mon cousin », ne l'embrassa déjà plus comme une cousine. Quant au vieillard, il sembla ne faire aucune attention à Henri, occupé qu'il était à régler avec ses marchands.

— « Monsieur Crochepierre, dit-il au boucher, un gigot de sept livres, à un franc cinquante la livre, cela fait dix francs cinquante. Il manque, comme vous voyez, deux cents grammes; je vous retiens donc soixante centimes. Bœuf à rôtir, quatre livres, à deux francs vingt, font huit francs quatre-vingts. Il manque quatre-vingt-dix grammes, je vous retiens quarante centimes. »

Le balancier régla de même ses comptes avec le boulanger, avec le fruitier, avec l'épicier, après quoi seulement, lorsqu'ils se furent retirés en maugréant, il parut voir Henri et s'apercevoir de sa présence.

— « Ton cousin, sans doute? dit-il à Eugénie. Charmant garçon! Touchez là, je vous prie. Mais, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, il faut que cet enfant-là dîne avec nous. Et pourquoi pas aujourd'hui même?

— Monsieur..., dit Henri en s'inclinant avec reconnaissance.

— Au fait, non! j'y pense, dit Aguillaume en se frappant le front, nous sommes le 27 août, la chasse ne s'ouvre que dans huit jours, et tu ne seras pas fâchée de lui faire manger un bon perdreau. Mais nous pouvons toujours le mener à la comédie. Non! je viens de voir dans le journal que le Châtelet donnera seulement sa féerie le 15 septembre. Voilà le spectacle qui amusera certainement ton cousin, et nous louerons une bonne loge.

— Hélas! dit tout bas Eugénie à son cousin en le reconduisant, mon mari ne te mènera pas à la comédie et il ne t'invitera pas à dîner : il n'invite jamais personne. Mais viens me voir après-demain à midi, sans faute, et nous tâcherons de déjeuner! »

En parlant ainsi, elle pressa la main de Henri, qui sentit une délicieuse chaleur lui monter jusqu'à l'âme, puis, rentrée dans le salon, elle s'occupa de dresser ses batteries. Le surlendemain, en effet, elle n'avait à craindre aucune surprise, car régulièrement, tous les mercredis, son mari prenait part à un déjeuner d'amis

au Café du Commerce. Mais son déjeuner, à elle, celui qu'elle avait promis, où le trouverait-elle et d'où le tirerait-elle? Il le lui fallait, pourtant, et rien qu'en pensant à Henri, elle sentait son sang empourprer ses joues brûlantes. Résolue à brûler ses vaisseaux, elle se confia à la servante Désirée, et tout de suite trouva une alliée en elle; mais la pauvre fille ne pouvait prêter un sou à sa maîtresse, car monsieur Aguillaume lui gardait ses gages, et les plaçait pour elle, afin d'être certain qu'elle ne les dépenserait pas. La pauvre Eugénie se creusait la tête pour faire quelque chose de rien, et toute la nuit elle retourna en mille façons ce problème, qui n'a pas de solution : acheter sans argent un poulet rôti! Mais il était dit que Henri Dresco ne mangerait pas de rôti dans la maison de monsieur Aguillaume.

Le lendemain mardi, envoyée par son mari en commissions, Eugénie battait le quartier, les narines ouvertes, pareille à un loup cherchant sa proie, et attendant une inspiration qui ne lui venait pas, lorsqu'en passant rue Lobineau, devant la boutique du fabricant de pain d'épice Colliette, elle y vit, à travers les glaces, son amie de pension Hermance, la femme de ce négociant, qui tout en travaillant à un ouvrage qu'elle tenait à la main, pleurait à chaudes larmes. Celle-là aussi, mal mariée à un avare, souffrait mort et passion. Convoitant l'héritage d'une vieille parente, qui avait la manie des meubles en tapisserie, monsieur Colliette contraignait sa femme à couvrir de fleurs absurdes d'immenses canevas, et Hermance, très peu douée pour cet art familier, se désolait. Le marchand de pain d'épice, en partant pour un voyage

de trois jours, avait imposé à sa victime une tâche démesurée, comme celles que les méchantes fées des contes donnent pour punition aux jeunes princesses.

Voilà ce qu'Hermance expliqua à son amie, lorsque madame Aguillaume fut entrée dans la boutique, et elles échangèrent tristement leurs confidences. L'affaire de la tapisserie était facile à arranger, car Eugénie était une ouvrière sans égale, et comme par magie, savait faire éclore sous ses doigts des fleurs de laine. Ce serait un jeu pour elle de suppléer son amie dans cet ennuyeux travail; mais le déjeuner à trouver c'était un bien autre embarras. Madame Colliette n'avait pas d'argent; son mari lui laissait à peine dans un tiroir les monnaies indispensables pour le roulement quotidien, et il en savait le compte, à un sou près. Il était moins exactement renseigné sur la quantité des marchandises, rangées dans un étroit espace, ce qui rendait la vérification assez difficile. C'est pourquoi Eugénie Aguillaume put emporter, sous forme d'échantillons, un peu de tout ce qu'on vendait chez Colliette, des pains d'épice à l'angélique, des nonnettes, des dragées, des pralines, des bonbons à la violette, des calissons d'Aix, du sucre de pomme, et enfin une bouteille de vin muscat et une bouteille de bon champagne. Elle emmagasina tout cela dans une cachette à elle connue, et n'ayant pu faire mieux, c'est avec ces provisions sommaires qu'elle attendit, le lendemain, son cousin Henri Dresco.

Le pauvre enfant arrivait avec une faim de cannibale, et Eugénie fut un peu humiliée d'avoir à lui offrir tout d'abord du pain d'épice; mais tandis qu'il le dévorait, la jeune femme lui posa sur les yeux un

bon et long baiser, qui lui fit perdre toute sa raison.

— « Le trouves-tu bon? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma cousine, dit-il, vous êtes belle comme les anges, et je vous aime à en mourir! »

Eugénie se leva, et apporta à Henri un verre plein de champagne. Il étendit une main pour prendre le verre, mais en même temps, il étendit l'autre main aussi. Monsieur Aguillaume avait, par précaution, renfermé les robes de sa femme; aussi était-elle en camisole blanche.

La batiste se souleva elle-même, et laissa voir le sein aux tendre veines bleues, au bout duquel frissonnait tendrement la clarté rose.

Ce fut alors le tour des calissons, des pralines, de tous les bonbons, mais arrosés du vin pétillant, bu désormais dans le même verre, et savourés si avidement que bien souvent les deux convives mordaient à la fois à la même dragée.

Et il fut mêlé de tant de baisers toujours recommencés et jamais finis, ce régal de poupées et de pensionnaires, que les deux enfants auraient voulu qu'il ne finît jamais.

— « Ah! mon cher Henri, dit Eugénie toute souriante, et cependant versant une douce larme qui brilla comme un diamant, je suis une pauvre femme sans sou ni maille et je ne possède pas un denier vaillant. Me pardonneras-tu de t'avoir donné à manger des babioles?

— Ma chère âme, dit Henri, promettez-moi que, d'autres fois encore, vous me ferez déjeuner avec de telles chères friandises! Car vous m'avez donné un repas d'amour si délicieux, que je m'en sens nourri

et réconforté, comme si je m'étais assis à un festin dans le ciel.

— A la bonne heure, dit Eugénie rougissante et contente d'elle-même. Cela, du moins, monsieur Aguillaume ne le pèsera pas dans sa balance! »

TAYL ... ST. ... -OX

XXVI

DISTINCTION

La soif de la considération, maladie exclusive, aussi ardente que celle du jeu et celle de l'amour, n'implique nullement chez les êtres qu'elle possède un titre quelconque à être considéré. Au bagne, et dans les fours à plâtre où couchent les vagabonds, on trouve des comédiens épris du convenu, qui mettent au-dessus de tout l'opinion, bien entendu celle de leurs pairs! Mais c'est surtout en province que cette épidémie sévit avec le plus de rage, et il y pullule toute une race pour qui être n'est rien, et paraître, tout. La petite ville de Loches posséda un vivant exemple de ce travers dans la famille Minel, composée de la mère, veuve, et de ses deux filles, Flora et Célestine. « Nous autres propriétaires! » telle était la formule invariable qui revenait sans cesse dans leurs discours; et depuis longtemps cependant, elles ne possédaient plus de propriétés ni même de maison. Vagabondes et réduites à un parasitisme chronique, elles demandaient çà et là l'hospitalité, chez des oncles par alliance ou chez des cousins éloignés, et passaient des quinzaines et des mois à Beaulieu, à Ligueil, à Mon-

trésor, agissant partout comme chez elles et, dès qu'elles arrivaient, fourrant le nez dans toutes les armoires.

On ne les eût sans doute pas supportées longtemps; mais, fort belles toutes deux, les jeunes filles avaient eu de nombreuses faiblesses en faveur de leurs cousins et petits-cousins, ce qui ne les empêchait pas d'affecter une pudeur intéressante à force d'exagération. Si l'on prononçait devant elles le mot : Amour, elles ouvraient des yeux ahuris et stupéfaits, comme si on eût parlé turc. D'ailleurs, pauvres comme Job et fières comme Artaban, les dames Minel n'auraient pour rien au monde blessé un usage reçu, et chacune d'elles aurait mieux aimé se faire hacher menu comme chair à pâté, que de se promener sans gants dans une forêt déserte.

Cependant, tolérée tout juste, malgré les bontés un peu trop fréquentes dont elle faisait la dépense, Flora Minel comprit la première que cette vie d'oiseau sur la branche ne pouvait durer; elle se laissa cueillir et emporter par un marchand de grosses draperies, monsieur Charvet, Parisien venu à Loches pour faire des achats. Sur la demande expresse de la jeune fille, il lui promit solennellement qu'il l'épouserait, qu'il l'aimait comme un père, et qu'il lui achèterait une armoire à glace. Dès la première station, il avoua qu'il était marié et qu'il avait de grands enfants; mais il ne songeait pas à se dédire au sujet de l'armoire à glace, à laquelle tenait surtout Flora; et quant à aimer la fugitive comme un père, sans préjudice des autres façons de l'aimer, il n'y voyait aucun inconvénient. En arrivant à Paris, monsieur Charvet, en homme de

parole, logea Flora Minel rue de La Rochefoucauld, au quatrième étage, dans un petit appartement de trois pièces, et il lui donna, non seulement l'armoire à glace promise, mais le reste du mobilier en acajou et velours nacarat, et de plus une rente mensuelle de trois cents francs, révocable à la volonté des parties.

La provinciale fut donc, à ce qu'elle pensa, une femme distinguée, ou, pour employer un mot de son vocabulaire, qui pour elle résumait tout ce qui constitue les droits à la considération, une *femme bien!* Toutefois, comme elle avait dans les veines un sang de lave brûlante, elle eut des amours, des amourettes, des caprices, laissa un bout de sa robe à tous les buissons, et mena enfin une vie de Polichinelle. Mais, pareille en cela à la reine Elisabeth, elle n'en convint jamais, et voulut être considérée comme un lys sans tache, même et surtout par ceux qui l'avaient maintes fois possédée. Flora fut présentée au quartier Latin par un beau et robuste étudiant de Chinon, nommé Henri Vernette, qui avec raison ne se crut pas son amant; mais Flora, au contraire, tenait à être la maîtresse de Henri, rien que pour pouvoir dire à ses soupirants, au moment décisif : « Y pensez-vous, Monsieur, trahir mon Henri! Mais ne serais-je pas alors la dernière des créatures? »

Et elle le trahissait avec une obstination fidèle; mais, en revanche, elle semblait avoir inventé la pudeur; elle ne manquait jamais de dire à propos d'un livre nouveau : « Est-il convenable que je lise cela? » et à la comédie, si l'acteur avait à dire un mot un peu leste, elle cachait entièrement son visage derrière un éventail grand comme un paravent. Flora,

qui avait son jour et qui donnait des thés de cinq heures, consentait par conséquent à recevoir quelques femmes, mais à la condition qu'elles eussent de la toilette et des prétentions à une certaine vertu. Car, sous le rapport de la conduite, elle était impitoyable, et ne pardonnait pas à une fillette de s'afficher. C'est par un scrupule de ce genre que, malgré les instances de Henri Vernette, un 23 décembre, elle efusait à l'étudiant de venir chez lui, le lendemain soir, faire réveillon.

— « Viens donc! ma chère, disait Vernette, nous aurons des rillettes de Tours, de la charcuterie de Reims authentique, et un joli vin de Chinon, vermeil comme une rose. Et des gens très amusants! entre autres, un petit poète qui a des cheveux de femme, et un étudiant en pharmacie qui avale le couteau à découper. Je t'assure qu'on rira bien!

— Non, dit Flora; Carmagnole et Triboulette, ça me serait encore égal; mais je ne viendrai certainement pas, du moment que vous avez invité mademoiselle Sidonie Brulot. De quoi vit-elle? De son inconduite. Je ne fréquente pas ces personnes-là. Tout le monde le sait, je n'ai que deux amants, et je leur suis fidèle! Tenez, votre Sidonie, je l'ai vue au cabaret du *Lapin Cruel,* jouant aux cartes avec Frincenet, et elle n'avait pas son corset! Cette personne-là n'est pas de mon monde!

— Ous qu'il est! dit Sidonie Brulot, qui entra, la cigarette aux lèvres, le chapeau sur l'oreille, et entendit ces derniers mots. Ton monde? belle princesse de carton, aux yeux de bœuf! c'est le monde des grenouilles factieuses et des araignées indélébiles! Ne

t'évanouis pas, ce n'est pas la peine. La vérité, c'est que tu n'oses pas réveillonner avec nous, parce que tu ne ferais pas tes frais à côté de Triboulette et de Carmagnole.

— C'est ce qui vous trompe, mademoiselle, dit Flora, blanche de colère; je viendrai, pour vous montrer comment on se tient en société et pour vous apprendre à ne pas fumer vos cigarettes en mangeant des pieds de cochon! »

Flora vint, en effet, au réveillon, où on dit mille folies en savourant un excellent festin, où tout le monde fut très gai, excepté elle, et où elle mangea de tout sans quitter ses gants, y compris les écrevisses. Tandis que l'énorme chevelure fauve de Carmagnole s'était dénouée, et que, pour respirer, Triboulette et Sidonie Brulot avaient dégrafé leurs corsages, Flora Minel avait l'air de sortir d'une boîte, et rien n'était dérangé dans sa toilette d'apparat, ni dans sa coiffure compliquée et correcte. Mais précisément, son front étroit, ses yeux saillants, son cou robuste, sa bouche inconsciente, ses beaux traits immobiles devaient cette nuit-là causer des malheurs, car tout ce type de Junon entêtée et orgueilleuse avait rendu positivement fou le jeune poète, Jacques Méla, particulièrement apte à s'éprendre de ces mythologies. Très timide, comme la plupart des rimeurs, il n'avait trop rien dit jusque-là; mais tout à coup, pris d'une invincible furie, il se leva, bondit comme un tigre jusqu'à Flora Minel, et la saisissant dans ses mains frémissantes, il lui baisa le visage, la bouche, les yeux, les cheveux, tout ce qu'il trouva sous ses lèvres, avec une avidité goulue.

— « Comment, devant moi! dit Vernette, jouant la colère, pour faire plaisir à Flora.

— Oui, devant toi, devant tous! rugit le jeune assembleur de rimes; je l'embrasserai devant Soudans-Htrâ et devant Artaschâter, ça m'est égal! Si c'est ta femme, cède-la moi, prête-la-moi, donne-la-moi, je ne te la rendrai jamais! J'en ai besoin comme amante, comme modèle, et comme personne inutile couchée sur les coussins. Il faut qu'elle me pose un poème, dans lequel je peindrai une divinité exempte de pensées, dont le regard immobile et vertigineux fait loucher les yeux des étoiles.

— Monsieur Vernette, dit Flora qui s'était levée tout d'une pièce, ce jeune homme a insulté votre femme; jurez-moi que vous le tuerez!

— Ma chère amie, dit Vernette, je le tuerai certainement; mais ne prends pas ton chapeau, rassieds-toi, et buvons encore quelques verres de champagne, en attendant l'Aurore, qui par ce temps-ci se lève un peu tard, selon l'usage des personnes comme il faut! »

Le petit poète, dans son inconvenante sortie, avait été sincère; de cette nuit bizarre il resta vraiment féru de désir pour Flora Minel qui, à aucun titre, ne voulait entendre parler de lui, parce qu'il l'avait embrassée devant tout le monde. Il en perdait le boire et le manger; il se laissait aller à assembler des rimes faibles, ou, ce qui est pis, non spirituelles, et sa situation fût devenue tragique si, après lui avoir fait la leçon, la blonde Carmagnole ne se fût chargée d'arranger ses affaires. Elle profita du jour de Flora pour aller la voir, mais avant l'heure des visites, et, après quelques vagues paroles, se mit à éclater en

sanglots. Pressée de questions, elle finit par faire des aveux complets.

— « Ah! ma chère amie, dit-elle, vous seule pourriez encore me sauver la vie! Vous savez bien, ce petit poète, Jacques Méla, qui vous a offensée et qui pleure amèrement sa faute? Eh bien, je suis folle de lui, il me dédaigne et j'en pleure toutes les larmes de mon corps. A ce qu'il assure, depuis qu'il a vu une personne distinguée, une femme du monde, (c'est de vous qu'il parle ainsi,) les autres femmes pour lui n'existent plus. Dans sa pensée, il vous appartient, en dépit de vos rigueurs, et il ne saurait être à moi si vous ne le lui permettez. Ah! de grâce, vous si généreuse, donnez-moi ce petit être dont vous ne voulez pas, et dont je me parerai, moi, comme d'un précieux joyau! »

Flora, en bonne princesse, voulut bien se laisser attendrir, promit sa protection, et monsieur Charvet étant justement à Loches, il fut convenu que, le lendemain, à quatre heures, Carmagnole enverrait Jacques Méla chez madame Minel. Il arriva, en effet, comme sonnaient les premières horloges, et, assise sur son canapé d'acajou, Flora le reçut avec des airs de Sémiramis.

— « Ah! dit-elle, c'est vous, monsieur. Eh bien, parlons de Carmagnole.

— Oui, madame, dit le rimeur, tombant aux pieds de Flora, je suis un misérable qui vous adore, et je comprends maintenant ce qu'est une personne élevée dans la meilleure société. Il suffit de vous entendre une minute pour deviner que vous devez savoir parler anglais et jouer du piano, et on voit bien que vous êtes entrée dans la vie par une porte dorée.

— Oui, dit Flora, du temps de mon père, à Loches, nous étions de riches propriétaires, et j'ai joué plus de vingt fois au bésigue avec le sous-préfet! »

Cependant, avec l'habileté que pourrait montrer un gantier de profession, Jacques, tenant les mains de sa belle ennemie, lui avait, l'un après l'autre, ôté ses gants; il les avait roulés, boutonnés, posés sur un meuble à côté de lui; et maintenant, sur ses mains, dans ses mains, sur ses doigts fuselés, sur ses ongles roses bombés en forme de coquille, il laissait tomber une grêle de baisers, serrés et drus à ne pas laisser entre eux la place d'un point géométrique. Comme les portes étaient bien closes, Flora ne fut que médiocrement offensée de cette violence; cependant, elle crut devoir dire encore une fois :

— « Parlons de Carmagnole.

— Oui, madame, dit Jacques, tout en vous est d'une femme comme il faut, et si votre beauté pleine de distinction inspire invinciblement l'amour, elle commande en même temps le respect! »

Il était venu s'asseoir à côté de mademoiselle Minel; il avait dégrafé d'une main preste le haut de son corsage, et maintenant c'était sur les épaules, sur le cou et sur la poitrine de l'offensée que ses baisers se posaient vite, vite, comme des oiseaux fous. Flora murmura faiblement :

— « Parlons de Carmagnole.

— Oui, parlons-en! » dit Jacques Méla qui se dressa, et, avec une force qu'on n'aurait pas attendue de sa petite personne, enleva Flora et la mit debout à côté de lui. Puis, avec l'agilité d'une femme de chambre experte, il la déshabilla pièce à pièce, déboutonnant les

boutons, dégrafant les agrafes, dénouant les cordons; puis, lorsque enfin elle fut réduite pour tout vêtement à ce que Ponsard nomme : une blanche tunique, il la saisit dans ses bras et l'emporta, comme une tremblante proie, vers le lit d'acajou, orné d'abominables sculptures.

— « S'il en est ainsi, dit alors Flora Minel, je vous permets de m'embrasser; mais jurez-moi que vous m'estimez, et que vous ne me croyez pas capable de faire des traits à mon amant! »

XXVII

UN ARTISTE

Clara Nouguier n'est ni une femme ordinaire ni une courtisane ordinaire; si charmante à voir avec ses grands yeux dorés et sa tête d'une originalité expressive, distinguée et simple comme une grande dame, spirituelle aussi, et jeune fille par la grâce décente de sa démarche, elle est, par-dessus le marché, gourmande, ce qui lui donne un attrait de plus. Elle se connaît en cuisine, comme elle se connaît en poésie et en belles étoffes, et c'est plaisir de voir ses blanches dents bien égales, faites d'un solide ivoire, mordre dans la chair d'un ortolan ou de quelque autre délicate bestiole. Comme elle avait fait au vicomte de Rivarennes le grand plaisir de consentir à déjeuner chez lui avec Henri Charcier, l'amphitryon s'était appliqué, pour offrir à Clara un petit festin digne d'elle. Mais, quoiqu'elle ait ordinairement fort bon appétit, elle n'était pas en goût ce jour-là, et la croûte aux mousserons, les tronçons d'anguillettes fumées, le jambon d'ours du Tyrol, les filets de truite à la provençale, les papillotes de bécassines, les cailleteaux d'Ombrie, la matelote de foies gras au madère

se succédèrent, sans qu'elle leur fît honneur. Rivarennes était désolé, humilié presque.

— Ma chère amie, dit-il, suis-je assez malheureux pour que ma cuisine vous déplaise?

— Non, ce n'est pas cela, dit-elle; mais je suis tourmentée par un caprice gastronomique, dont je ne puis me défendre, et qui m'empêche de savourer vos gourmandises. Tenez, Henri, dit-elle en se tournant vers Charcier, je voudrais un de ces pâtés de lapin comme celui que Mayola nous a fait manger l'année dernière près de Melun, à son château de Tavers. Mais, si je ne me trompe, c'est vous qui l'aviez apporté.

— Parfaitement, dit Charcier; eh bien, madame, c'est aujourd'hui le 4 octobre; je ferai tous mes efforts pour vous procurer, dans trois mois d'ici, jour pour jour, le pâté dont vous avez envie.

— Quoi! dit Clara, plus que surprise, vous qui vous jetteriez au feu pour moi, je vous rends cette justice, vous demandez trois mois pour satisfaire un de mes désirs! Le pâté mangé chez Mayola était un chef-d'œuvre, j'en conviens; ces parfums de thym et de serpolet, ce hachis fondant, ce lard si abondant, saturé de poivre et d'épices, étaient d'un ragoût surprenant; mais enfin, comme Molière le dit avec tant de raison, le temps ne fait rien à l'affaire. L'artiste qui fabrique ces excellents ouvrages travaille-t-il donc, non pas quand on veut, mais d'une façon intermittente, et seulement à ses heures?

— C'est précisément cela; dit Charcier. Vous savez que je suis riche et, grâce au ciel! prodigue. Je suis volontaire aussi, et cet artisan, dont vous parlez, je saurais bien contraindre sa volonté, si cela était

humainement possible. Mais, madame, il fait ses pâtés de lapin à une certaine époque de l'année; et plus tard il serait fou de vouloir en obtenir de lui, car, ce moment-là passé, *il ne sait plus les faire!*

— Alors c'est un roman? dit Clara Noguier. Eh bien! racontez-le, mais comme il convient pour amuser une femme, c'est-à-dire sans descriptions. Allez droit au fait.

— Madame, dit Charcier, Castérac, un beau garçon taillé en hercule, chevelu, avec de grands yeux superbes, était boucher dans le village de Bourron; peu à peu, il se mit à tuer des cochons, à faire aussi de la charcuterie pour ses pratiques, et il se trouva qu'il avait pour cet art un véritable génie. Ses andouilles, ses pieds panés, ses oreilles farcies furent d'abord célèbres parmi les peintres de Barbizon et de Marlotte; mais, au bout de très peu de temps, sa réputation pénétra dans les châteaux du voisinage, où ses produits firent fanatisme. C'étaient surtout les pâtés de lapin en terrines, pareils à celui que nous avons mangé; mais Castérac excellait aussi à faire des galantines d'un ordre tout à fait supérieur, non déshonorées par un infâme mélange de veau, comme celles des charcutiers de Paris. Il désossait les plus belles chairs de trois ou quatre poulets ou perdreaux, les faisait tenir, combinées artistement, dans la peau d'une seule poule à qui il rendait sa forme et son attitude; puis il la dressait sur une claire gelée, bien prise, faite avec les os du gibier, et savoureusement assaisonnée au vin blanc de Pouilly. Ce charcutier modèle appportait lui-même ses chefs-d'œuvre, de plus en plus appréciés, et on le payait si généreuse-

ment que, tout en habitant son village, il ne tarda pas à amasser une vraie fortune. Et beau comme il l'était, il avait encore des aubaines par-dessus le marché, et toutes les grandes soubrettes en villégiature se faisaient un point d'honneur d'être mises à mal par Castérac, dont les bonnes fortunes étaient innombrables.

Chasse dangereuse, où le chasseur finit à son tour par devenir gibier et cible! Une femme de chambre de madame la marquise de Lorance, la belle Sophie Carayol, une blonde grasse, blanche, magnifiquement épanouie, eut raison de ce casseur de cœurs, et le fit tomber à ses pieds, vaincu et timide. Naturellement, le don Juan de village essaya de l'endoctriner pour le mauvais motif; mais alors même qu'il rendit les armes et parla du bon motif, il ne fut encore écouté qu'avec une dédaigneuse réserve. Avec ses gains toujours croissants, il avait acheté des champs et des vignes; mais Sophie ne prétendait être ni bouchère de village ni paysanne. Elle voulait trôner au comptoir, dans un café étincelant de dorures, et ce fut là son ultimatum. Entièrement abêti par l'amour, Castérac réalisa son petit bien, vendit tout, épousa Sophie Carayol, et acheta à Melun le Café d'Apollon, jusque-là mal achalandé, mais qu'il fit restaurer et décorer à neuf avec un luxe dont on parle encore.

Les officiers de la garnison, les jeunes gens de la ville, les propriétaires des environs affluèrent chez Castérac, et gaie, souriante, épanouie, superbement parée, sa femme avait pour tous des coquetteries et des sourires. Ce n'étaient que conversations à voix basse, galanteries et chuchotements autour de son

comptoir, et on lui apportait en un mois plus de roses qu'un bon parfumeur n'en consomme dans son année. Toute la journée, elle gardait entr'ouvertes ses lèvres de pourpre et montrait ses folles dents blanches, en tout bien tout honneur, disait-elle, et uniquement pour attirer les consommateurs au Café d'Apollon. La vérité, c'est qu'au bout de très peu de temps Castérac était volé comme dans un bois; il était minotaurisé sur toutes les coutures, et la belle Sophie avait eu des amants assez nombreux pour ne pouvoir plus se les rappeler. Un beau matin, le misérable apprit tout, découvrit le pot aux roses, la cachette aux lettres, aux boucles de cheveux, aux fleurs aplaties, et put mesurer l'étendue de son malheur. Le triomphateur du moment était un propriétaire, monsieur Mozellier, robuste et d'une taille colossale, comme le mari lui-même. Dès qu'il entra dans la café, Castérac l'insulta; l'amant leva sa cravache; mais en un instant, elle fut brisée en deux, et le cafetier saisit son ennemi, l'enleva comme une plume; on crut qu'il allait le briser aussi, le casser sur son genou. Mais tout à coup, abandonnant sa proie, Castérac alla tomber sur une banquette, calme, plié en deux, et roulant des yeux imbéciles.

Il était idiot, il l'est resté. Sa femme l'a réduit dans un complet esclavage, l'habille à peine, le fait manger à la cuisine, lui donne ou lui refuse les quelques sous nécessaires à l'achat de son tabac, se fait caresser devant lui comme s'il était déjà mort, et, de fait, il ne s'en faut guère. Ses cheveux ont blanchi, il marche courbé, s'amuse toute la journée à regarder un objet brillant, et n'a plus figure humaine. Les amants

de sa femme s'amusent de lui comme d'un jouet; les petits enfants, quand il s'assied, lui sautent sur le dos, et les chiens le mordent. Il n'est plus qu'un être de rebut et d'opprobre, vivante image du degré d'avilissement où peut nous réduire une femme.

— Mais alors, dit Clara Nouguier avec un soupir, il ne fait plus de pâtés!

— Madame, dit Charcier, tous les ans, au jour anniversaire de celui où il vit pour la première fois Sophie Carayol, Castérac, galvanisé par son amour qui se réveille en lui, ressuscite! Mais un caractère particulier de sa folie, c'est que sa passion pour sa femme et le souvenir de l'art où il excella deviennent dans sa tête deux idées qui se confondent. Il voit, non pas la Sophie qui est devant lui, sous ses yeux, et qu'il rudoie, mais la jeune Sophie qu'il aima jadis, vermeille comme un printemps doré, et il s'imagine qu'elle sera de nouveau subjuguée et séduite par sa gloire de charcutier. Quoi qu'il en soit, lorsque le jour de la transformation arrive, Castérac se relève, droit, fort, terrible, secouant sa grande chevelure, parlant d'une voix de tonnerre, et alors se plantant devant sa femme, qui, avec raison, tremble comme la feuille :

— Les clefs! dit-il.

Sophie donne toutes les clefs. Elle a essayé quelquefois d'en retenir une ou deux, mais le fou les a réclamées d'un tel air menaçant qu'elle n'a plus essayé de jouer ce dangereux jeu. Castérac descend d'abord à la cave, dont il referme la porte sur lui, et solitairement vide une quantité innombrable de bouteilles. L'ivresse, loin de l'abattre, l'excite, le ranime, centuple ses forces; d'ailleurs elle se perpétuera tout le

temps de l'accès, entretenue par de longues séances dans la cave, pareilles à celle-là. Une fois monté et extasié comme il veut l'être, Castérac ouvre la caisse, les tiroirs, les meubles, s'empare de tout l'argent, fouille dans les robes de sa femme, et dans celle même qu'elle porte sur son dos, et il n'y a pas une cachette qui échappe! Alors il se répand dans le pays, fait ses achats; on le voit revenir sans cesse avec des paysans apportant des quartiers de lard, des lapins domestiques et des lapins de garenne enfermés dans des cages, et avec des commis porcelainiers, entassant et déballant des terrines brunes, jaunes, blanches, des formes les plus élégantes. Des garçons épiciers apportent toute une provision d'épices; de petits villageois livrent, contre des sous, de gros bouquets de serpolet, de thym, et d'autres plantes odoriférantes. Dès qu'il est en possession de ses matières premières, Castérac s'empare de toute la maison; la cuisine, les chambres, la salle même du café ne sont plus pour lui qu'un vaste atelier, où il écorche, dépèce ses bêtes, recueille le sang, fait ses hachis, ivre comme dix Polichinelles, et cependant maniant ses couteaux avec certitude et avec la dextérité la plus précise.

Si à ces moments-là quelque consommateur le gêne par sa présence, il le prend, le saisit et, sans plus de façon, le jette sur le pavé, dans la rue. Les deux garçons du café se cachent dans les coins, muets et tremblants; et si Sophie elle-même se trouve sur sa route, notre homme a vite fait de la porter dans quelque grenier, où il la met au rebut, comme une chose inutile. Avec application, avec amour, avec de grands beaux gestes d'ouvrier inspiré, il emplit ses terrines,

les lute, chauffe son four, surveille tendrement les cuissons, et il arrive enfin à cette perfection que vous avez admirée. Une fois ses pâtés bien refroidis, et lorsque les gelées, selon toute apparence, doivent être prises, (Castérac ne s'y trompe guère!) il racole à prix d'argent des messagers divers, par lesquels, en pur don et gratuitement, il envoie ses pâtés aux gens qui ont su lui plaire. Mais comme tout est transposition et perversion dans cette singulière démence, il arrive souvent que les élus à qui il veut accorder cette grande faveur sont précisément des amants de sa femme, et ceux que dans l'état ordinaire le mari opprimé exècre le plus. Une seule fois, l'année dernière, la belle Sophie a fait une tentative de révolte. Navrée de voir dépensé en ces caprices tout l'argent bien et mal gagné de la maison, elle a voulu timidement protester; mais alors Castérac est devenu si effrayant, il l'a regardée avec des yeux si flamboyants et farouches que, craignant d'être étranglée net, la bonne femme est devenue plus muette qu'une carpe, et n'a pas demandé son reste. Et comme elle disait à son mari :

— Mais enfin, vois donc, tu n'as pas le sens commun; tu nous ruines!

Castérac l'a regardée d'une façon qui l'a fait devenir toute pâle, et s'est écrié d'une voix formidable :

— Ah! ne touchez pas à mes pâtés de lapin!

— Diable! dit Clara Nouguier, je comprends à présent que mon caprice est extravagant comme celui de la princesse des contes de fées qui, imprudemment, demanda une rose; cependant, tel qu'il est, je n'y renonce pas...

— Il ne manquerait plus que cela, dit Rivarennes. Une femme belle comme vous est pour nous une créancière toujours impayée, et ne lui devons-nous pas une tendre et profonde reconnaissance toutes les fois qu'elle ne nous demande pas la lune?

XXVIII

LES SERVANTES

En province, beaucoup d'âmes délicates, douloureusement froissées dans leurs plus légitimes instincts, n'ont d'autre parti à prendre que celui de la résignation, et c'est à celui-là que s'était arrêtée madame Henriette Simonat, après des luttes inutiles. Mariée à un homme d'esprit grossier, tyrannique, libertin, profondément égoïste et, de plus, avare, elle comprit bien vite qu'elle devait abandonner toute espérance; et, à vingt-huit ans, merveilleusement belle, et mère de deux enfants déjà grands, elle avait fait son deuil de la vie. Les Simonat habitaient une campagne nommée les Bernadets, près d'Azay-sur-Cher, à quatorze kilomètres de Tours; mais, en réalité, madame Henriette était à mille lieues de cette ville, où son fils François était au lycée, sa fille Julie en pension, et où elle avait laissé ses amitiés d'enfance. Car son mari la tenait à la maison comme prisonnière, n'ayant ni les plaisirs de la compagnie, ni l'âpre jouissance de la solitude. En effet, Simonat qui faisait valoir ses grandes propriétés, recevait assez fréquemment des marchands de vins, de grains, de bestiaux, et des

compagnons de chasse; madame Henriette devait alors faire les honneurs de sa table à des hommes qui buvaient comme des sourds, mettaient leurs coudes sur la table et, au dessert, fumaient leurs pipes.

Dans une si triste vie, et privée de toute amitié, madame Simonat ne trouva aucun recours, si ce n'est dans le dévouement de sa femme de chambre, Rosalie Hulin, une grande fille blonde, alerte, stylée, pleine d'attentions, qui savait soigner et choyer sa dame, lui éviter toutes les besognes ennuyeuses, lui tenir compagnie, lui faire la lecture, être au besoin pour son service une repasseuse, une couturière, une modiste et une dentellière de premier ordre. D'une très faible santé, minée encore par l'incurable ennui, madame Henriette était en proie à des crises fréquentes, pendant lesquelles elle perdait toute force, et avait besoin de mille soins délicats; elle trouvait alors chez Rosalie l'affection la plus respectueuse, la plus tendre, la plus discrète. Si quelque faute avait été commise qui devait exciter la brutale colère de Simonat, la servante n'hésitait pas à s'en charger, toujours prête à affronter l'orage, à suppléer sa maîtresse en toutes choses, et même, comme on le verra, en trop de choses. Mais telles furent la patience, la sollicitude, l'ingénieuse bonté de cette aimable fille qui, à chaque vacance, allait chercher les enfants à Tours, les y reconduisait et veillait sur eux, d'ailleurs toujours prête à partir, si leur mère était tourmentée d'un pressentiment ou de la moindre inquiétude; elle sut si bien se rendre indispensable, tout en restant sans nul oubli à son humble place de servante, que madame Henriette Simonat lui pardonna dans son âme,

lorsqu'elle apprit enfin que Rosalie était la maîtresse de son mari.

D'ailleurs, les deux femmes n'abordèrent jamais dans sa réalité cette question brûlante; mais tout en restant dans les allusions et les sous-entendus, la femme de chambre fit très bien comprendre à sa maîtresse que le mal eût été beaucoup plus grand, si une autre qu'elle eût pris de l'influence sur Simonat, trop égoïste et sensuel pour n'être pas gouverné par ses désirs. Madame Henriette fut persuadée avec raison qu'en tout état de cause, Rosalie prendrait son intérêt et celui de ses enfants, et si elle ne se consola pas de se voir amèrement délaissée, elle dut garder encore à son indigne rivale quelque chose comme une reconnaissance triste et désolée. Cependant tant de déceptions, l'incurable regret d'une vie manquée et sans issue ne tardèrent pas à détruire les dernières forces de madame Simonat; usée et à bout de résistance, sans maladie apparente, elle s'alita bientôt pour mourir, et mourut en effet, tenant dans ses bras François et Julie, que Rosalie était allée chercher à Tours. Tout en les couvrant de ses derniers baisers, la malheureuse mère les confiait, les recommandait du regard à sa servante, à qui elle avait chrétiennement pardonné.

De nombreux parents vinrent assister aux obsèques de madame Henriette, et au retour du cimetière, Simonat les régala d'un plantureux festin, où furent mangés des cochons de lait rôtis, des pâtés de venaison et des carpes de la Loire, et où les vins de Vouvray coulèrent à pleins bords; le soir même, chacun partit de son côté, et Rosalie reconduisit les

enfants à Tours, où elle coucha, et d'où elle ne revint que le lendemain matin. Dès qu'il fut seul, Simonat se débarrassa tout de suite de ses regrets, et cela d'autant plus facilement qu'il n'en avait éprouvé aucun. Lorsque Rosalie rentra à la maison, elle le trouva gai, le sourire alerte, et se frottant les mains.

— « Donnez-moi le trousseau de clefs, dit-elle ; toutes les clefs ! » Et en même temps, elle regardait complaisamment la cour du domaine où rentraient de grands bœufs, les cimes des grands arbres du jardin qu'on voyait par-dessus le mur, les chariots, les charrues, les volailles picorant dans l'herbe, les dindons au jabot rouge, les chiens de chasse aux taches fauves, et elle se disait que tout cela était à elle.

Simonat tendit le trousseau de clefs à Rosalie, et la regardant humblement avec un air de chien battu ;

— « Tu sais, dit-il, ce que je t'ai toujours promis ; c'est que je t'épouserais, si ma femme mourait. Je suis prêt, quand tu voudras, à tenir ma promesse.

— A d'autres, dit la belle Rosalie Hulin. Je ne veux pas donner une belle-mère aux chers petits, mais j'aurai soin que, sans moi, vous ne leur en donniez pas une. Quant à faire ma pelote, croyez que je n'y manquerai pas, et je n'aurai pas besoin d'être votre femme pour mettre ce qu'il me plaira dans ma bourse. Enfin, je n'ai pas envie de souffrir ce qu'a souffert madame ! Ou je me trompe bien, ou vous mourrez dans la peau d'un homme qui chiffonne la belle femme de chambre : mais la femme de chambre, s'il vous plaît, ce sera moi ! Et maintenant allez faire votre tour, et pas de paroles inutiles. »

Rosalie tendit sa joue avec un air auquel Simonat ne savait pas résister, et il partit après avoir mis son baiser de rustre sur cette belle chair fraîche. Dès que la servante fut seule, elle ouvrit la porte de la cuisine, et s'adressant à une fillette qui écurait un chaudron de cuivre jaune :

— « Va, dit-elle, me chercher la Suzanne, qui garde ses vaches dans le pré, et qu'elle vienne tout de suite. »

Quelques minutes plus tard, la Suzanne entrait, une grande jolie fille mince aux bizarres yeux verts, avec de lourds cheveux blonds, une peau aussi blonde que ses cheveux, et des lèvres d'un rose vif, extraordinairement spirituelles.

— « Ma fille, lui dit Rosalie, tu es engagée jusqu'à la Toussaint; c'est cinquante écus qu'on te doit, les voici, et tu vas, s'il vous plaît, tourner les talons.

— J'entends bien, madame Rosalie, dit la vachère, après un assez long silence; seulement, je vais vous dire, j'aime autant rester ici.

— Allons! dit la femme de chambre, je serais une mauvaise ménagère si je n'avais pas fait des trous de vrille à toutes les portes! Et plus de vingt fois, avec les yeux que voilà, je t'ai vue toute dépenaillée, assise sur le lit de monsieur, qui fourrait ses doigts dans tes cheveux jaunes!

— Ça se peut bien, dit Suzanne, dont la bouche retroussée en arc eut un malicieux sourire. Moi, je n'ai pas eu besoin de faire des trous aux portes pour savoir que le laboureur Pierre Mabru est de vos amis. C'est un beau garçon aux larges épaules, chevelu comme un chêne, et qui sait gouverner les filles, aussi

bien que ses bœufs et ses chevaux. Moi aussi, je vous ai vue plus de vingt fois avec lui dans sa chambre de l'écurie, dans le grenier à foin, et dans le petit bois qui est au bout du pré; car, mademoiselle, je marche pieds nus, on ne m'entend pas venir, et je ne fais pas plus de bruit qu'une souris!

— Eh! dit Rosalie Hulin, qui te croira? Ce n'est pas monsieur Simonat, sans doute?

— Le malheur, dit Suzanne, levant ses grands yeux aux longs cils dorés, c'est que vous et moi, on nous a envoyées à l'école. Toutes les deux nous savons lire et écrire; mais moi je n'écris pas, je lis seulement. Quand Mabru s'en est allé pour l'héritage de ses parents et qu'il a passé un mois à Larçay, chez son frère le meunier, vous vous êtes trop ennuyée après lui, vous lui écriviez, pour peu, tous les jours que Dieu fait, et moi, j'ai toutes les lettres! Mabru me les a cédées de bonne amitié; elles sont dans un lieu sûr, où vous ne les trouverez pas, et monsieur Simonat les recevrait tout de suite, si on touchait à un cheveu de ma tête.

— Ah! dit Rosalie, grinçant des dents, tu es aussi la maîtresse de Pierre Mabru!

— Après vous, mademoiselle, dit humblement Suzanne. Je vois bien que vous me souhaitez loin d'ici, et que vous allez m'offrir quelques billets de mille francs. Mais au contraire, mon idée est de rester. Je pense que monsieur Simonat a assez de méchanceté et de bêtise et d'argent pour nous deux, et que Pierre Mabru a aussi assez de jeunesse et d'amour pour nous deux; vivons dans une bonne intelligence, et rentrons nos griffes. Si vous voulez bien me supporter, mademoi-

selle, vous me trouverez prête à vous obéir et à vous servir en toute occasion, à cacher vos fautes, si vous en faites, et à suivre de mon mieux vos commandements. Mais je ne veux pas m'en aller d'ici, et je suis trop attachée à la maison.

— C'est bon, dit Rosalie Hulin, je tâcherai d'arranger cela et j'y réfléchirai. En attendant, va garder tes vaches. »

Arranger ça! et comment? La servante se brisait la tête à y réfléchir, mais la vie sait tout dénouer avec ses combinaisons mystérieuses. Aux suivantes vacances de Pâques, pendant les quelques jours que la petite Julie Simonat était venue passer chez son père, avec son frère François, elle fut attaquée de la petite vérole. La dévouée Rosalie s'installa à son chevet, la soigna comme une mère, ne la quitta ni jour ni nuit, et la guérit enfin; mais elle-même gagna la maladie de l'enfant, et mourut au milieu de longues et cruelles souffrances. Monsieur Simonat qui, en sa qualité de tyran, a le goût invétéré du mariage, a épousé un an après sa voisine, la riche madame Dufourcq, dont il convoitait les vastes propriétés, et naturellement, c'est Suzanne qui est devenue la belle femme de chambre. Très entendue et très fine, elle a su, en suivant les traditions de sa devancière, se dévouer parfaitement à sa maîtresse, et lui éviter de nombreux ennuis. Comme Rosalie aussi, elle protège et défend de son mieux les enfants Simonat; elle maintient le bon ordre et la propreté dans la maison, et tout doucement, sans faire semblant de rien, elle est devenue riche. Cette spirituelle personne, qui se propose d'aller plus tard à Paris, a très bien su garder

son argent, et n'a pas commis la faute d'épouser Pierre Mabru. Elle se sait étrangement jolie et très désirable; mais elle n'ignore pas du tout qu'une belle femme vaut une autre belle femme, et elle surveille attentivement ses vachères.

XXIX

L'HÉRITIÈRE

Paul Montanier, aujourd'hui âgé de vingt-huit ans, est un marchand comme on en voit beaucoup en Angleterre, et trop peu chez nous. Après avoir reçu l'éducation d'un parfait gentleman, bon musicien, cavalier irréprochable, habile dans l'art de l'escrime, il est sorti l'un des premiers de Saint-Cyr, et il a servi en Afrique, comme officier de zouaves. A la mort de son père, il a donné sa démission, et bien qu'il devînt alors plusieurs fois millionnaire, il a conservé dans la rue Saint-Martin, à l'enseigne du *Bélier-d'Or*, la maison de commerce où ses aïeux se sont enrichis, et où il a vu vivre et mourir son adorable mère. Montanier ne se refuse aucune recherche élégante et aucun luxe intellectuel; mais il n'a ni hôtel, ni voitures, ni chevaux; ce qui lui permet de rassembler, dans la maison même où il a sa boutique, ses tableaux modernes achetés directement aux peintres, dans l'atelier, et lorsqu'il le veut, de payer dix mille francs un livre rare, comme font les Rothschild.

Il y a maintenant deux ans écoulés, Paul Montanier, qui est un Parisien endurci et qui ne voyage guère,

reçut une lettre de son meilleur ami Charles Hinfray qui, avec beaucoup d'insistance, le conviait à venir ouvrir la chasse avec lui, au château qu'il possède près de G... Il se rendit à l'invitation, bien qu'il fût très étonné de l'avoir reçue; car on sait qu'il tient à voir ranger ses marchandises, comme un commerçant de la vieille roche; mais le jour même de son arrivée, le dîner étant à peine fini, madame Modeste Hinfray lui expliqua nettement la cause de cette anomalie, qui avait pu le surprendre.

— Non, mon cher Paul, dit-elle, quoique vous soyez un remarquable fusil, nous ne vous avons pas fait venir uniquement pour massacrer des faisans et des chevreuils, et il s'agit ici d'une bien autre affaire. Comme nous le disaient toutes vos dernières lettres, vous désirez vous marier, avoir des enfants que vous adorerez et dont vous adorerez la mère. Seulement, cette combinaison si simple demande tout d'abord une jeune fille un peu parfaite. Eh bien! mon ami, je crois l'avoir trouvée.

— Si vous le croyez, madame, c'est que cela est, dit Paul vivement. Vous savez quelle confiance j'ai dans votre tact, dans votre goût exquis et surtout dans votre instinct, que rien ne met en défaut. Puisque la jeune fille dont vous parlez vous a paru bonne, à vous, pour être ma femme, je l'aime, je la veux, je l'épouse, si on consent à me la donner; car vous ne sauriez être trompée, ni dire une parole vaine. Elle se nomme?

— Ernestine Gélin, dit madame Hinfray. Elle est gaie, modeste, spirituelle, simple surtout, naturellement, sans aucune affectation de simplicité. On sent en

elle une bonté vraie, chaude, agissante, exempte de toute niaiserie sentimentale. Enfin, mon ami, comme femme, elle est certainement ce que j'ai vu de plus beau depuis que je suis au monde. Svelte et nullement maigre, elle n'est pas grande et cependant semble l'être; ses traits, d'une pureté merveilleuse, ne manquent pas d'étrangeté, et forment une harmonie absolue et parfaite; sa chaude pâleur est doucement rosée par un sang jeune et riche; il y a du soleil dans sa chevelure brune; ses yeux sont ardents et chastes, et il y a chez elle unité parfaite dans l'expression du regard et dans celle du sourire.

— Alors, madame, dit Paul Montanier, faites-moi le grand plaisir de mettre votre chapeau, et d'aller demander pour moi la main de mademoiselle Ernestine Gélin.

— Eh! mon cher Paul, dit Charles Hinfray, ma femme y serait allée déjà, sans attendre ta permission, s'il n'y avait dans la vie de cette jeune fille un malheur sans remède. Elle a des parents abominables! tellement que les perfections de mademoiselle Ernestine seraient inexplicables, si l'on était seulement l'enfant de son père et de sa mère, et si les transmissions de l'atavisme ne se plaisaient à sauter mystérieusement plusieurs générations, pour prouver que l'invincible nature fait son œuvre quand et comme elle le veut, en dépit de tous les obstacles.

— Voyons les parents! dit Paul Montanier.

— Monsieur Gélin, dit Charles Hinfray, a été un commerçant; il avait établi à G... la première *Belle Jardinière,* et il avait réalisé de beaux bénéfices au moyen de réclames grossières, mais un peu neuves

encore pour la province. Cependant, il n'a pas tardé à vendre son fonds pour se livrer exclusivement à la carrière des héritages! Comme il a plusieurs parents riches et sans enfants, il passe sa vie à les séduire, à les circonvenir par ses flatteries, à leur donner un œuf pour avoir un bœuf, en tâchant de reprendre l'œuf tout de même, et il dresse sa fille à cet affreux métier; mais elle est si foncièrement pure que, même de tels enseignements ne parviennent pas à la corrompre. Il y a dans l'esprit de monsieur Gélin une telle confusion entre l'idée de vertu et celle de richesse, qu'il dit volontiers : On prétend qu'un tel n'est pas honorable; c'est une grand erreur, et j'affirme, moi, qu'il possède au moins cinq cent mille francs.

Quant à la mère, reprit madame Hinfray, non seulement elle est romance, troubadour, vignette, mélodie pour piano, union des âmes, mais sachant le prix de l'argent et ayant, à ce qu'elle estime, dépensé de grosses sommes pour l'éducation de sa fille, elle exhibe la pauvre enfant, comme un monstre dans une baraque de la foire. Elle l'écrase sous des joyaux d'une somptuosité ridicule. A propos de rien, comme un pistolet partirait tout à coup, elle fait allusion à un événement historique, par exemple à la victoire de Pépin sur Thierry à Testry; puis elle force sa fille à en nommer la date, et rougissant jusque dans les yeux, Ernestine murmure : 687, comme si on l'obligeait à dire une indécence, et de fait, c'en est une. Madame Gélin montre des tapisseries au petit point exécutées par Ernestine et raconte comme quoi un magasin de Paris a voulu les payer au poids de l'or. Enfin, la pauvrette est condamnée au supplice du piano, ce qui la

désespère. Notez qu'elle aime et sent profondément la musique; nous lisons ensemble les partitions récentes, et Ernestine comprend et devine l'intime pensée des maîtres, mais elle n'a rien d'une virtuose et il lui déplaît horriblement de taper sur un clavier pour amuser le monde.

— Enfin, dit Paul Montanier, la loi ne nous permet pas malheureusement de tuer les deux monstres; cependant, délivrons Andromède, il le faut. En un mot, faites-moi voir au plus tôt mademoiselle Ernestine.

A quelques jours de là, madame Hinfray eut à dîner la famille Gélin, et quoi que ses amis eussent pu lui dire, Paul trouva Ernestine très supérieure encore au portrait qu'ils lui avaient fait d'elle. Sa grâce, sa gaieté, comme lumineuse, enchantaient les âmes; cependant, jamais elle ne fut plus en butte aux embûches de sa mère, qui lui fit réciter des devoirs historiques, et la força de jouer sur le piano une symphonie à difficultés, imitant le passage d'un train et les bruits du chemin de fer. Une tristesse désespérée, amère passait alors dans les yeux de la jeune fille, qui à grand'peine retenait ses larmes; mais la douloureuse épreuve une fois passée, son charmant naturel reprenait vite le dessus, et de nouveau on voyait briller délicieusement l'or fauve de ses prunelles. Paul, qui l'aimait déjà, souffrit ce soir-là mille morts avec elle et pour elle; mais il jura bien qu'il ne la laisserait plus persécuter de la sorte. La franchise, la virile bonne humeur de Paul Montanier avaient plu tout de suite à Ernestine; de ce moment-là, on se vit beaucoup, et l'intimité s'établit facilement; car monsieur Gélin avait pris des renseignements à Paris. Il

savait de source certaine que la fortune de Paul était énorme, solide et bien assise; aussi accueillait-il sans déplaisir l'idée de lui donner sa fille. C'est même en prévision de cet événement possible, et pour planter d'avance un jalon, qu'il dit, comme à propos de rien, à Paul Montanier, en lui montrant de loin Ernestine :

— Il faudra bien que, tôt ou tard, je me décide à me séparer de cette chère enfant, mais quelque estime qu'il puisse m'inspirer d'ailleurs, celui qui l'aura sera pour moi un adversaire; et en tant que mon gendre, je le traiterai rigoureusement comme un ennemi; car, monsieur, je ne suis pas un Parisien, pour me laisser manger la laine sur le dos. Nous avons recueilli de nombreux héritages, et, grâce au ciel, nous en espérons d'autres encore; mais dans tout cela, il s'agit de définir exactement ce qui revient à ma fille et ce qui m'appartient en propre; c'est une cuisine compliquée et inextricable, où le diable ne reconnaîtrait pas ses petits, et le papier timbré n'a pas été inventé pour les petits oiseaux des bois!

Ne se souciant pas plus de l'argent que des cailloux sur les chemins, Paul était fort ému de ces avances comminatoires; mais ce qui le troublait profondément, c'était de voir parfois Ernestine, lorsqu'elle ne se savait pas regardée, languir abattue, et comme en proie à un découragement profond. Un jour, après s'être longtemps promené dans les jardins de monsieur Gélin, Paul entra dans le parc qui y fait suite, et vit Ernestine qui, assise sur un banc, versait des flots de larmes et laissait échapper de sa poitrine de profonds sanglots. Comme Paul l'interrogeait du regard, elle essuya ses pleurs, et avec une grâce résolue

et comme un peu farouche, répondit à la pensée du jeune homme.

— Ah! dit-elle, je trouve la vie affreuse! Je pars dans quelques jours, pour aller voir à Dijon ma tante Napoly, et comme on me l'a recommandé, je ne dois pas dire un mot, faire un geste, montrer une amabilité qui n'ait pour but de me faire attribuer son héritage. Eh bien! rappeler à chaque instant à cette femme, que j'aime de tout mon cœur, sa mort prochaine, spéculer sur cette mort, me semble abominable. Cependant mon père me l'a très bien expliqué, il faut agir ainsi, et c'est sur ces sortes de calculs qu'est fondée la fortune des familles. Je dois croire que mes parents ont raison, et cependant il m'est impossible de penser comme eux; c'est donc que je suis bonne, sans plus, à n'avoir jamais de famille et à m'enterrer dans le fond d'un couvent. Je sais bien que mes genoux auront froid sur le pavé glacé de ma cellule; mais ce qui me console, c'est que je n'y jouerai pas du piano devant les personnes, une chose qui me donne envie de mourir. Tenez, monsieur Paul, je vais vous sembler bizarre, mais il me paraît tout à fait cruel qu'on n'ait pas le droit d'avoir un livre à soi.

— Comment cela? dit Paul stupéfait.

— Oui, fit Ernestine, ma mère me le dit sans cesse, il y a des gens qui ont les livres, et on lit les livres, si ces gens-là vous les prêtent; mais en acheter soi-même serait un trait de folie. J'avais commencé à lire une histoire si belle que j'en oubliais mon ennui; mais le monsieur à qui appartenait le livre nous l'a repris, parce qu'il partait pour l'Amérique, et je ne saurai jamais la fin de l'histoire...

— Mademoiselle, dit Montanier, je vous aime de toute mon âme, et si vous daignez me le permettre, je vais de ce pas vous demander à votre père. Je vous emmènerai dans un pays qui s'appelle Paris, où il n'est pas question d'héritages, où on peut avoir des livres à soi, et où personne ne joue du piano, excepté les pianistes! Et si mon vœu est exaucé, les questions d'argent seront traitées bien vite, car je désire vous emporter dans mes bras telle que vous voilà, sans rien de ces richesses qui vous ont déjà tant fait souffrir!

Ernestine émue et pleine de joie, leva sur Paul un regard qui disait mille fois : oui, et cette délicate victime fut en effet sauvée. Elle est une heureuse femme et une heureuse mère; elle a des livres à elle, et aussi un piano, mais caché dans son boudoir, et pour elle seule. Dernièrement, elle est allée, avec son enfant, passer quelques semaines chez madame Napoly, qu'elle a charmée par les câlineries de sa gaie et vive tendresse. Tout à fait séduite, cette bonne dame a sorti des armoires et des bonheurs-du-jour ses étoffes, ses dentelles, ses beaux diamants antiques, pour tenter mieux Ernestine Montanier.

— Ma tante, dit alors la jeune femme, voudrez-vous bien m'accorder ce que je vous demanderai?

— Je te le jure, ma chère enfant, dit madame Napoly en l'embrassant.

— Eh bien! dit Ernestine, en rendant à sa tante mille bons baisers, promettez-moi que je ne serai jamais votre héritière!

XXX

LA BELLE DRAPIÈRE

C'est le duc de Létho qui, le premier, a ressuscité et mis à la mode les tentures et les meubles brodés en application de draps sur draps, avec des dessins grandioses et primitifs, empruntés au moyen âge et à l'antique Orient, et il s'éprit si passionnément de ces travaux curieux, qu'il allait lui-même choisir ses étoffes. Il les trouvait rue Saint-Denis, dans la maison Marcelas, qui existe depuis deux siècles, et qui de tout temps a su réunir pour les habits de cour, pour les uniformes militaires, pour les livrées, pour les costumes de théâtre et pour les décors d'appartements, des draps de toutes les couleurs et de toutes les nuances connues. Mais depuis que l'art du Japon a pénétré chez nous et a exercé une si grande influence sur tous nos produits industriels, les Marcelas ont trouvé encore beaucoup de tons étranges et nouveaux, des bleus verts, des pourpres, des roses, des jaunes, des orangés, d'une saveur raffinée et délicate; aussi le duc de Létho pouvait-il trouver là pour ses tapissiers toutes les notes et toutes les gammes de la plus riche palette.

Mais, à vrai dire, les draps aux couleurs étranges et tendres, variées comme dans un paradis de fleurs, n'étaient pas uniquement ce qui attirait le duc de Létho dans la rue Saint-Denis. Il venait surtout admirer une merveille, la drapière, madame Jeanne Marcelas, extraordinairement belle et vertueuse. Vertueuse, sans doute, et autant qu'on puisse l'être, mais nullement prude ou revêche; au contraire, enjouée, affable, sachant ordonner et se faire obéir, entendant volontiers la plaisanterie, et quand il le fallait, ne se refusant pas à appeler les choses par leur nom. Pour la beauté, elle en était pourvue mieux que personne au monde, ayant, sous sa simple robe noire, une allure de reine et de déesse. Ses cheveux très bruns simplement coiffés en bandeaux, ses grands yeux d'aigue-marine, ses traits aimables et fiers, sa pâleur saine avivée de rose, son cou droit et pur, ses belles lèvres rieuses, ses blanches dents où jouait la lumière, répandaient autour d'elle un éblouissement de bonne humeur et de joie. Le duc de Létho, qui est assez riche pour acheter tout, et en même temps assez jeune, assez beau, assez entreprenant et assez heureux pour n'acheter rien, se jura d'écrire le nom de Jeanne Marcelas sur la liste de ses maîtresses, et en telle compagnie, il se fût encanaillé avec délices; mais dans les premières escarmouches qu'il livra à la belle drapière, il n'obtint pas tout d'abord le succès qu'il avait espéré.

Le moyen, en effet, de causer sérieusement amour avec une femme sensée et rieuse, que n'étonne pas le pathos de l'amour, et qui est cent fois dérangée au milieu de la meilleure tirade, par les soins de son

commerce! Le duc avait beau flâner dans les magasins plus que de raison, et patiemment, entre les factures à livrer, les ordres à donner, les commandes à écrire, renouer le fil interrompu de son discours, Jeanne l'écoutait froidement, comme un acteur qui récite un rôle, et d'un souffle doux et léger chassait malicieusement ses bulles de savon. Cependant, comme Guy de Létho savait par cœur toutes les roueries de don Juan, madame Marcelas vit bientôt paraître l'inévitable duègne. Mais non pas avec un menton qui fleurit et le nez qui trognonne, comme dans *Ruy Blas*. Très suffisamment jolie pour vendre de l'amour avec le reste, sachant porter les robes dont elle faisait commerce, et jeune en dépit de ses quarante ans, madame Cathelin est une duègne artiste et très moderne, qui n'entre jamais chez Ève sans avoir une pomme dans sa poche, et qui récite avec les plus caressantes inflexions le discours de la serpente.

Tout en achetant, au compte du duc, des draps qu'elle se proposait de revendre bel et bien dans sa boutique, cette marchande à la toilette peignit très éloquemment le bonheur que donnerait à une femme adorée ce jeune duc, brave, spirituel, capable de garder un secret jusqu'à la mort, riche à ne pas connaître sa fortune, et qui pour satisfaire un caprice de son amie, prodiguerait les tas d'or, comme si c'étaient des coquilles de noix. La séductrice s'attendait à des objections, et avait ses réponses toutes prêtes, mais Jeanne Marcelas ne fit aucune objection et écouta le discours de madame Cathelin, comme si ç'eût été le bruit d'une fontaine. La jeune duègne eut alors recours au grand argument; elle tira de sa poche et

offrit à la drapière un écrin soigneusement enveloppé. Si Jeanne l'eût ouvert, elle eût certainement admiré une parure dont les diamants valaient des sommes folles, mais où le mérite des pierres était complètement effacé par l'art transcendant du joaillier. Mais sans faire aucune observation et sans dire merci, madame Marcelas prit l'écrin, le rangea dans un tiroir placé devant elle, et avec une grâce aimable, mais décisive, congédia pour cette fois la messagère d'amour.

Une demi-heure plus tard, l'écrin, enveloppé à nouveau, avec la perfection que la maison Marcelas met dans ses emballages, était fidèlement reporté à l'hôtel de Létho. Il fut fait de même pour tous les autres présents que madame Cathelin apporta, et aussi pour les lettres du duc, dont pas une ne fut ouverte. Après les avoir enfermées dans une seconde enveloppe, Jeanne les faisait jeter à la poste, non sans avoir écrit dessus, d'une main ferme et agile, en belle écriture bâtarde : Monsieur le duc de Létho. Enfin cet amant rebuté, et qui n'avait pas l'habitude de l'être, pensa que s'il pouvait plaider sa cause de vive voix, sans être interrompu, il la gagnerait sans doute, car son désir, du moins, était aussi sincère que cela est possible. Il ne tarda pas à apprendre que madame Rosy, la mère de Jeanne, habitait Bellevue, assez loin de la station du chemin de fer, et que tous les quinze jours, madame Marcelas allait la voir le dimanche matin, de très bonne heure. Le dimanche suivant, qui était celui où tombait la visite, le duc Guy descendit de wagon en même temps que Jeanne. Il savait qu'elle avait à marcher au moins

pendant vingt minutes, et il se dit que ce temps était plus que suffisant pour lui permettre de défiler tout son collier de perles, si la belle drapière se laissait aborder par lui et consentait à l'écouter. Ce qui eut lieu, d'ailleurs, sans difficulté aucune.

— « Ah! madame, dit Guy, ému et tremblant, est-ce donc que véritablement j'ai le malheur de vous déplaire?

— Monsieur le duc, dit Jeanne, je pense de vous ce que tout le monde en pense; je vous tiens pour un gentilhomme aimable, très brave, ainsi que vous l'avez prouvé, et parfaitement honnête, excepté dans les choses de l'amour, où l'honnêteté n'est pas de mise. D'ailleurs, vous ne me plaisez ni ne me déplaisez; je n'ai aucune opinion là-dessus, non plus que sur le poids et la qualité des pièces d'or étalées chez les changeurs, qui sont à eux et non pas à moi. Vous laisserez à vos fils, avec des terres princières, le souvenir de vos actions d'éclat et un des plus beaux noms de France; moi, comme cela se fait dans nos familles bourgeoises, je ne puis laisser aux miens que mon honneur parfaitement intact, et qui n'a jamais été calomnié. Enfin, monsieur le duc, j'appartiens à un mari que j'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces, et je n'entends pas que la plus petite parcelle de son bien lui soit dérobée.

— Madame, dit le duc, quel risque pourrait subir votre honneur, entre les mains d'un homme qui dispose de toutes les circonstances matérielles, qui sait garder un secret, et qui souffrirait mille morts plutôt que de vous laisser effleurer par l'ombre d'un soupçon? Vous appartenez, dites-vous, à votre mari. Ce

serait vrai, seulement si vous l'aimiez; car virtuellement, la femme n'appartient à personne, non plus qu'un chant d'oiseau, une fleur éclose ou la clarté d'une étoile. Mais vous êtes mariée depuis cinq années déjà, et aucun amour ne dure si longtemps. L'amour est un feu qui nous brûle et nous dévore, et auquel nous nous livrons avec délices, mais qui plus il a été violent, plus vite il s'éteint, ne laissant après lui que cendre et fumée.

— Je ne vous le fais pas dire, s'écria Jeanne; ainsi s'éteindrait le vôtre, si j'avais la sottise de le laisser flamber. Je vous entends. Pourquoi ne pas savourer les délices de l'heure présente en oubliant la minute fatale, épuiser d'ineffables ravissements, s'envoler dans les cieux éperdus, au risque d'en tomber comme Icare, et goûter des joies qui nous laisseront du moins la brûlure d'un inextinguible souvenir? Le malheur, c'est qu'un amour fini en appelle un autre, puis un autre, un autre, un autre encore; et celle qui s'est prêtée à ces nombreuses expériences cesse d'être une femme, pour devenir...

— Ah! dit le duc, rien ne peut offenser la blanche neige ou ternir un marbre sacré; il est des beautés célestes, il est des âmes qui par leur splendeur même échappent à toute souillure, et les baisers de mille amants ne sauraient avilir en vous une figure invinciblement triomphante et chaste.

— Oui, j'ai lu cela, dit finement Jeanne; c'est le grand cheval de bataille des princesses du dix-septième siècle, et comme elles l'expliquent fort bien, il y a une morale particulière pour les Dieux, et une autre, infiniment plus étroite, pour les simples mortels. Mais

moi, j'appartiens à cette dernière catégorie, et je suis une dame bourgeoise. Je fais des additions sur mes livres, des inventaires, je donne mes ordres à la cuisine, je plie mes draps, je les range dans les armoires avec des chapelets d'iris, et je porte le trousseau de clefs à ma ceinture. Enfin, monsieur, que penseriez-vous, si quelqu'un tenait à votre femme des propos semblables à ceux dont vous voulez bien m'honorer?

— Parbleu! dit le duc Guy, voilà des choses dont je ne m'inquiète guère. Par sa beauté, par sa fortune, par sa naissance illustre, la duchesse de Létho vit au sommet du monde parisien; être reçu chez elle est un honneur chèrement brigué, et qui équivaut à un brevet incontesté de noblesse et de génie. Elle est charitable, aumônière, artiste, et brille par toutes les qualités féminines et viriles. Amazone et chasseresse, elle a prouvé qu'elle sait au besoin faire le coup de fusil comme un homme, et ses mains princières ne répugnent pas à panser les plaies et les blessures. Comme elle est trop fière pour s'abaisser à une tromperie ou à un mensonge, et comme elle sait ce qu'elle doit à ma race, je suis certain que mes deux fils Henri et Louis sont bien à moi; le reste est une affaire dont la duchesse ne doit compte qu'à elle-même. On a dit qu'elle avait distingué Olivier de Préel, et aussi le jeune marquis de Tréham; mais on l'a dit bien bas; s'il en eût été autrement, mon épée aurait su châtier les médisants, et leur aurait fait rentrer leurs paroles dans la gorge.

— Eh bien! dit Jeanne, voilà précisément ce qui établit la différence des castes! Car dans un cas analogue, mon mari aurait beau s'escrimer avec toutes

les épées du monde, ce serait absolument comme s'il jouait de la flûte au bord d'une fontaine. »

Cependant on était arrivé devant la maison de madame Rosy. Toujours souriante et de bonne humeur, avant d'ouvrir la porte, la belle drapière se planta devant son tentateur, et le regardant bien en face :

— « Oui, dit-elle, madame de Létho, ce n'est que justice, est entourée de toutes les admirations et de tous les respects et, à ce que je crois, personne n'oserait rire de vous. Cependant, si je me permettais d'imiter madame la duchesse, et si monsieur Marcelas voulait agir comme vous, je passerais tout bonnement pour une catin, et mon mari serait un simple cocu. »

XXXI

SIMULACRES

La première fois qu'après trois ans d'absence, madame Céleste Castéras vint passer à Paris quelques semaines de vacances avec son mari, procureur de la République à D..., son premier soin fut de courir chez son amie Caroline. Jeunes filles, Céleste Gillin et Caroline Michau s'étaient tendrement aimées; n'ayant ni l'une ni l'autre la manie épistolaire, elles avaient bientôt cessé de s'écrire, mais sans que leur profonde affection eût été atténuée pour cela, et elles se retrouvèrent avec une joie passionnée et comme délirante.

— « Ah! dit Céleste, en serrant sa compagne dans ses bras et en la baisant mille fois avec effusion, dans quel triomphe et dans quel éblouissement je te revois! Tu as tout, la renommée, la gloire, l'or qui ne gâte rien, et ce qui vaut mille fois tout cela, l'amour que rien n'égale! Tu es la comédienne fêtée, acclamée, illustre de ce temps; qui eût prédit cela dans la petite boutique où tes parents vendaient de la mercerie et de la passementerie, et où vous faisiez, je crois, d'assez mauvaises affaires? Et non seulement ton nom voltige sur toutes les lèvres, retentit dans les jour-

naux, remplit le monde; mais tu es ardemment, exclusivement aimée par le plus beau, le plus jeune et déjà le plus célèbre de nos poètes, Olivier Maris! Il écrit en vers merveilleux des drames dont tu es la pensée, l'âme, la figure vivante, et à vous deux, vous êtes le couple lumineux que tout envie. La presse t'a unanimement jugée, d'un mot si juste que tout de suite il a été consacré : tu es une seconde Marie Dorval! Quelle vie est plus belle que celle-là, et n'est-ce pas à croire que les plus puissantes fées s'étaient jadis penchées sur ton berceau d'enfant?

— De tout cela, ma chère, dit Caroline, en installant son amie dans un large fauteuil et en s'asseyant à ses pieds sur un coussin blanc à fleurs d'or, de tout cela il y aurait beaucoup à rabattre; mais parlons de toi. C'est toi qui as choisi la bonne part, c'est toi qui peux te dire heureuse, c'est toi qui dois être enviée. Mariée à un homme d'une haute intelligence, vénérée à cause de lui et à cause de toi, entourée de respects, tu es l'honnête femme dans sa maison, à qui nul n'ose parler d'une voix familière; être reçu dans ton salon est un honneur sollicité même par les nobles de vieille race, et un mot tombé de tes lèvres suffit à classer un homme ou une femme. Tu règnes par l'incontestable supériorité de ton mari, et par l'irrésistible ascendant de la vertu; n'est-ce pas ressembler au rocher qui fièrement regarde le ciel, vainement caressé et mordu par les flots d'une mer impuissante?

— Oui, dit Céleste, c'est en effet ainsi qu'on me voit dans la ville de ***, et je comprends que les choses t'aient pu être racontées de la sorte. Je t'expliquerai tout à l'heure ce qu'il y a là-dedans à laisser et à

prendre; mais satisfais d'abord ma curiosité! Lorsque je t'ai parlé de toi, tu as dit quelques mots de restriction qui m'ont épouvantée : quand tu as la tumultueuse gloire et l'inestimable amour, peut-il donc manquer une joie à ta vie?

— Écoute-moi, dit Caroline, je mets tout de suite les pieds dans le plat, car nous sommes trop loin de compte; ma vie se compose de mensonges, et si tu me permets d'emprunter à l'argot un mot que Balzac a admis et qui n'a pas de synonyme, elle est tout simplement une série de *blagues!* D'abord, je suis une fausse grande comédienne! Je suis trop jeune pour avoir vu Dorval; je sais qu'elle avait comme moi un masque assez vulgaire, des cheveux pauvres, des yeux parfois ternes; mais tout cela était éclairé par la passion, par l'inspiration spontanée, par une ardente flamme. Elle avait des jets inouïs, des cris imprévus, je ne suis que brutale; enfin elle savait trouver la musique d'une tirade, ce qui me manque complètement; elle était fougueuse, et moi je suis commune!

— Oh! s'écria madame Castéras, stupéfaite. Mais enfin, reprit-elle, quand il te resterait seulement l'amour, ne serais-tu pas encore privilégiée entre les créatures?

— Tais-toi, dit Caroline Michau; Olivier et moi, nous ne nous aimons pas plus que deux chiens de faïence, et nous nous ennuyons ensemble comme deux objets disparates, oubliés derrière une malle. Olivier Maris n'est pas un poëte ridicule; il ne se pose pas en perruquier des comètes, et il ne boit pas les cascades blanchissantes. Il ne décroche pas les étoiles pour s'en faire des boutons de manchettes. C'est un

garçon aimable, amusant, spirituel, qui monte à cheval, tire convenablement l'épée et sait très bien accompagner une femme.

— Eh bien! dit Céleste.

— Eh bien! reprit Caroline, il s'intéresse à la peinture, à la musique, aux bibelots, aux livres rares, à un tas de choses qui me sont indifférentes comme l'art d'élever les lapins! La légende parisienne nous a accouplés une fois pour toutes, parce que nous avons eu ensemble notre premier succès, et, sous peine de contrarier les idées reçues, il faut bien que nous restions attachés, comme deux forçats, à la même chaîne; mais si j'avais cent langues, je les avalerais toutes! Olivier mêle ce qu'il nomme comme toi : l'amour, à des plaisirs qui constituent pour moi une simple formalité. J'ai facilement découvert qu'il aime en secret une Béatrix, la duchesse de Vélaz, à qui il n'a jamais parlé. Au Bois, il la regarde passer, immobile comme un Jocrisse, et moi...

— Oh! dit Céleste, il me semble que je tombe du haut des tours de Notre-Dame.

— Tu n'as pas fini de tomber, dit Caroline. Le journaliste qui a fait ma réputation et que j'ai payé comptant, en bons baisers, je te prie de le croire, a eu l'heureuse idée de dire que je suis *peuple* dans chaque goutte de sang de mes veines. C'était ingénieux et vraisemblable; mais je ne suis pas plus *peuple* que le Grand Turc! Fille de petits merciers, je suis restée bourgeoise dans l'âme; j'adore les cartons, les rayons, les inventaires, les paquets qu'on déplie et qu'on replie, le va-et-vient des commis, et tout le train du commerce. Je me suis délassée de

Maris avec des peaussiers, avec des bimbelotiers, des estampeurs, des bijoutiers en bronze d'aluminium, des fabricants d'accessoires de billard. En ce moment je suis folle d'un jeune passementier, tiré à quatre épingles et élégant comme un garçon coiffeur. Il m'a fait connaître sa femme, une bonne créature qui ne se doute de rien et que j'aime beaucoup, et ses enfants, à qui je porte des cuisines, des soldats de plomb et des polichinelles. Les jours où je ne joue pas, je vais passer la soirée avec eux, et nous jouons au bézigue. Voilà, ma chère, ce qu'est devenue ton amie. Ainsi, lors même que tu aurais subi de cruelles désillusions, tu ne peux, je crois, me conter rien de pareil.

— Je te conterai, dit Céleste, des choses bien pires! Tu m'as montré l'envers de ta brillante destinée; mais, moi, Caroline, sais-tu ce que je suis devenue? Une femme à soldats!

— Hein? fit la comédienne, avec un de ces gestes brusques et rapides qui la font applaudir au théâtre.

— Il paraît, dit Céleste, que mon mari est un homme supérieur dans ses fonctions, et qu'il y montre une ingéniosité rare; entre nous, je l'ai toujours trouvé bête comme une oie! Il comprend dix minutes après qu'on a parlé, plaide le pour et le contre, et ne sait pas plus toucher à une femme que moi à une arbalète. Dans ses moments d'abandon les plus exaltés, il n'ose pas baiser mes mains ou ma chevelure, de peur de m'apprendre des choses qu'une femme honnête doit ignorer. Ma chère, je m'ennuyais à manger des cailloux et à me jeter la tête la première dans un puits, lorsque je fis mes confidences à une amie, Estelle Gloriod, comme moi femme d'un magistrat.

Elle m'ouvrit son cœur, m'apprit qu'elle s'était ennuyée comme moi et aussi durement; mais elle m'assura que je saurais me distraire, et elle me promit de m'en fournir les moyens. Tout se passa comme elle l'avait prévu; ce qu'elle était, je le fus moi-même; et en effet, lorsque Estelle entreprit de guérir ma mélancolie, il y avait déjà longtemps qu'elle allait chez la Varlette!

— Une créature obligeante? dit Caroline.

— Oh! reprit Céleste, un type comme la province seule en produit, inspirée par la nécessité de garder les apparences. Veuve d'un ancien soldat nommé Varlet, qui après sa sortie du service avait été garde-chasse chez le marquis de Sarrasse, la Varlette, très dévote, vêtue de noir, austère en apparence, est une assez habile raccommodeuse de dentelles. La petite maison qu'elle habite a sa façade sur une des rues de la ville, mais de l'autre côté, donne sur des terrains étroits et longs, en partie cultivés, et qui s'étendent jusque dans la campagne. A travers de vieilles charrettes, des meubles mis au rebut, des étables, des masures, il est facile d'arriver par là chez la Varlette, sans être vu de personne. C'est chez elle aussi qu'Estelle Gloriod me conduisit, en me tenant par la main, car, ainsi que tu le penses bien, nous n'avions pas pris de falot. Nous entrâmes dans une maisonnette située au fond du potager, couverte en chaume, et d'un délabrement hideux. Mais, au dedans, c'était une autre affaire; des meubles commodes, une jolie tenture d'étoffe perse, un lustre en verre de Venise, un couvert engageant servi sur une nappe luisante, de l'argenterie, des fruits, des fleurs à profusion, les plats

fumants sur la table, et la Varlette silencieuse, paraissant à peine pour les soins indispensables. L'amant d'Estelle était là avec un de ses amis, comme lui officier de cuirassiers. En entrant, madame Gloriod se jeta tout de suite dans les bras de son ami, et ils se mirent à échanger milles caresses, comme s'ils eussent été parfaitement seuls. Tu comprends que mon rôle était parfaitement tracé et ne comportait aucune variante.

— Et après? dit Caroline.

— Les officiers, dit Céleste, furent discrets comme la tombe. Varlette a sans doute un moyen à elle connu pour les dompter, car jamais rien n'a été révélé ou soupçonné de ce qui se passe chez elle. Après? Nous y retournâmes tant que le régiment fut en garnison à D..., et quand le régiment fut parti, nous y retournâmes encore. A ce moment-là, c'étaient des hussards. Estelle avait pris depuis longtemps l'habitude de ces mutations, et n'avait nullement à se compromettre pour fixer ses nouveaux choix, car l'habile et discrète Varlette prenait pour elle tout le soin et toute la peine. Je finis par devenir très semblable à mon amie, peu soucieuse des changements de personne, et au bout d'un temps, ne m'intéressant plus qu'à l'uniforme. J'ai rapidement appris le langage militaire; je sais tous les termes du métier, et pour [illegible] courant des mouvements de troupes, des [illegible] grandes manœuvres, je n'ai pas mon [illegible] personnel actuellement sous les [illegible]aire. Ainsi, tu le vois bien, [illegible]ence et chimère, et il n'y a

— Pardon, tu exagères, dit Caroline. Il y a ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Ainsi, parmi les champignons, il faut distinguer les vrais cèpes et les faux cèpes, et parmi les pièces d'argent, les fausses et les vraies. Nous, ma jolie Céleste, il n'y a pas à nous faire illusion là-dessus, nous sommes des pièces fausses.

— Il faut bien en convenir, dit madame Castéras; seulement, il y a quelque chose de consolant : c'est que nous passons tout de même! »

XXXII

LUCE

Dans la rue Aumaire, tout à côté du passage Barrois, les époux Voiselle tenaient, depuis plus de vingt ans déjà, une boutique de bonneterie, dans laquelle ils n'avaient pas fait fortune. Parfaitement vertueux, élevés dans les traditions de l'ancien commerce, honnêtes selon la vieille mode, ces deux êtres tout petits, humbles, parlant d'une voix très douce, blonds tous les deux et montrant sur leurs visages la maladive pâleur parisienne, en s'étant toujours privés de tout, en ne s'étant jamais permis un plaisir, avaient amassé à grand'peine la somme de quarante mille francs. Leur seul vice était l'aumône, dont ils ne se déshabituèrent jamais, malgré leur pauvreté; aussi eût-il été impossible de comprendre le sens de ces existences sacrifiées, si Dieu n'eût donné ici-bas aux époux Voiselle une récompense merveilleuse et digne de tous leurs mérites : leur fille Luce, alors âgée de dix-sept ans.

Elle était extraordinairement mince, grande, comme si ses parents eussent été les oignons d'où était sorti ce lys, et son visage nacré, légèrement

rosé, aux traits d'une finesse incomparable, couronné de cheveux d'un châtain rose, si fins qu'ils ne semblaient pas abondants, était posé sur un cou long et délicat, d'une blancheur de neige. Luce avait naturellement cette grâce rhythmique de la démarche et du geste, que l'imagination nous représente comme réservée aux seules princesses; mais la réclusion forcée imposée au petit commerce parisien produit quelquefois, par l'étiolement même, des types tout semblables à ceux que nous montre l'aristocratie épuisée et mourante. Luce avait des yeux d'un bleu intense, ombragés de longs cils, et le moindre rayon de lumière embrasait sa chevelure, qui semblait alors resplendir d'une clarté céleste. Sa voix, faible comme elle, avait l'irrésistible charme d'un chant de harpe; enfin, cette jeune fille bonne, ingénue, pure jusque dans le fond de son âme, avait toujours été pour ses parents une vivante et visible joie. Elle ne leur causa même pas un chagrin lorsque s'éveillèrent ses jeunes pensées; car elle aima précisément le seul être à qui monsieur et madame Voiselle avaient toujours rêvé de la marier : son cousin Onésime Gaige.

Commis dans la rue des Gravilliers chez le mercier Porteneuve, Onésime était un garçon de vingt-six ans, maigre et faible comme tous les gens de cette famille, mais armé d'une bonté angélique et d'un indomptable courage. Son visage mal dessiné et pauvre, sa bouche timide, ses cheveux du rouge le plus vulgaire eussent éloigné de lui toute sympathie, si la flamme de la volonté et du dévouement n'eût brillé dans ses yeux véritablement superbes. Mais l'instinct pur et subtil de Luce Voiselle avait lu dans le cœur de ce travail-

leur acharné, très médiocrement intelligent et capable de donner pour les siens son sang jusqu'à la dernière goutte, avec ravissement. Enfin, depuis de longues années déjà, Voiselle avait pu juger Onésime Gaige, qui avec une économie presque surnaturelle avait jusque-là économisé tout ce qu'il gagnait, sans prélever sur ses appointements autre chose que la somme nécessaire à l'achat de son linge et de ses modestes habits.

Quant à madame Elise Voiselle, chaque jour elle était plus touchée par la droiture de cet être excellent, qui en toute occasion lui montrait une affection profonde et un respect filial. Le plan des Voiselle était infiniment simple; arrivés déjà près de la cinquantaine, ils voulaient, en les mariant, céder leur fonds à Onésime et à Luce, et se retirer dans le village natal où, sans presser leurs enfants et en attendant qu'ils eussent réalisé quelque bénéfice, si cela devait arriver, les vieux époux vivraient avec leur deux mille francs de rente. C'est ainsi qu'ils avaient cru arranger l'avenir; mais les plus humbles désirs sont ceux qui se réalisent le moins, et la destinée semble prendre à tâche de nous prouver qu'elle se gouverne par des motifs infiniment compliqués et bizarres, dont l'apparente incohérence déconcerte notre entendement.

Un jour que madame Voiselle et sa fille étaient sorties pour d'indispensables achats, et que le bonnetier était seul à la maison, il vit s'arrêter brusquement devant sa boutique un cabriolet découvert, auquel était attelé un cheval fumant, comme surmené, à la bouche blanche d'écume, qui frappa le pavé de ses pieds impatients et en fit jaillir des étincelles. De

cette voiture descendit un homme, un géant, un colosse, rouge comme une pivoine, à la barbe frisée et noire, qui entra dans la boutique comme un ouragan, et qui, saisissant monsieur Voiselle dans ses bras terribles, lui appliqua sur les joues deux baisers pareils aux claquements d'un fouet. Après quoi, s'asseyant sur une frêle chaise, qu'il brisa net, et assénant sur le comptoir un coup de poing formidable :

— « Cher monsieur Voiselle, cria-t-il d'une voix qui fit tressaillir et trembler les vitres, le diable m'emporte si je ne suis pas amoureux de votre fille, et la preuve c'est que je viens vous la demander en mariage! Oui, ne vous étonnez pas, depuis que je suis de retour, je regarde mademoiselle Luce à travers les vitres, je la vois passer dans le quartier, avec sa mère; ça m'a frappé là en plein, et je vous donne ma parole d'honneur que si vous ne me l'accordez pas, je me fais sauter la cervelle!

— Mais, monsieur, dit le petit Voiselle stupéfait, à qui ai-je l'honneur?...

— Vous ne me reconnaissez pas? cria le colosse, voilà une bonne farce. Fulcarade, le fils de votre ami le boucher Fulcarade, le petit Antony, que vous avez si souvent fait sauter sur vos genoux, et à qui vous avez donné tant de soldats de plomb et de bonshommes en pain d'épice! Je sais ce que vous allez me dire; enfant et même adolescent, j'étais un mauvais sujet et un brise-tout. J'avais crevé pas mal de chevaux, et troublé quelques ménages, quand mon père m'a établi à Marseille où, comme lui, j'ai fait fortune. Le brave homme n'est plus : je suis de

retour, mais avec de la sagesse en plus et du plomb dans la tête; j'ai repris l'administration des quatre grandes boucheries Fulcarade; me voilà à la tête de trois millions, et j'adore mademoiselle Luce! Allons, monsieur Voiselle, un bon mouvement; tutoyez-moi comme autrefois, et dites-moi : Je te donne ma fille!

— Mais, dit le bonnetier, je ne te la donne pas du tout; j'ai sur elle d'autres projets.

— Oui, dit Fulcarade, elle aime Onésime Gaige, un petit être inoffensif, auquel je m'intéresserais volontiers, comme vous le faites vous-même. Mais ce commis mercier n'est pas bon à faire un mari. C'est un ange, qui ne possédera jamais un billet de mille francs. Il fera croupir mademoiselle Luce dans la misère, et vous avec elle. Moi, au contraire. je la mettrai dans le satin et dans l'or, comme une princesse qu'elle est. Écoutez-moi, il n'y a qu'un mot qui compte. Par contrat, je reconnaîtrai à mademoiselle Luce un apport de trois cent mille francs; et en outre, le jour de la signature, je lui mettrai dans la main un portefeuille contenant, en bons billets de banque, deux cent mille francs, afin qu'elle puisse se donner la meilleure de toutes les joies, celle de créer votre bonheur matériel. Quant à Onésime Gaige, s'il y consent, je m'engage à lui fournir chez moi-même une haute situation commerciale. Vous dirai-je plus? Il ne tiendra qu'à lui d'épouser ma sœur Berthe, avec une dot dont un banquier se contenterait. Que diable! si ce garçon vaut la moitié de ce que nous l'estimons, il ne voudra pas, pour un amour sans issue possible, nous rendre tous misérables! Oui, le bon sens, la rai-

son, l'intérêt de votre amour paternel exigent que vous me donniez mademoiselle Luce. Ne me répondez pas! Non ne me répondez rien; je reviendrai demain, quand vous aurez réfléchi. »

Fulcarade sortit comme une trombe, non sans avoir accroché sur son chemin et renversé à terre un vase plein de fleurs qui se brisa en mille pièces. Très peu ébloui par ses brillantes offres, monsieur Voiselle, qui désirait voir sa fille heureuse plutôt que riche, n'eut pas un instant d'hésitation, et se promit bien de conserver Luce à son cher Onésime. Sa femme, mise au courant de tout, pensa comme lui; quant à Luce, n'était-elle pas tout entière à son profond et immuable amour? Mais ce fut bien pis encore, lorsque, le lendemain, les deux femmes eurent vu Fulcarade. Ce géant qui était forcé de se baisser pour entrer dans la boutique et qui ne pouvait faire un geste sans briser quelque chose, non par maladresse, mais parce que rien ne résistait à ses mains d'acier, les jeta dans une sinistre épouvante. Jamais refus ne fut plus complet, plus net, plus décisif que celui dont le riche boucher eût à subir le coup imprévu. Luce devait l'épouser pourtant, et elle l'épousa; et les Voiselle qui, à eux trois, n'avaient qu'une même âme, firent ce qu'ils ne voulaient pas faire, car dans la vie sociale nul d'entre nous n'est indépendant du groupe auquel il appartient. Tout le quartier des Gravilliers, persuadé par Fulcarade, objurgua, prêcha, raisonna le bonnetier, et finit par alarmer sa conscience.

Les voisins, les vieux amis, les parents, le graveur-ciseleur Houdaille, le potier d'étain Bonnefond, le marchand de tulles Méliqué, le fabricant de jouets

Gaudemer et leurs femmes, leurs fils, leurs filles, accablèrent Voiselle de discours, de prières, de raisons, comme s'il se fût agi de convertir un Caraïbe à la vraie foi. On lui représenta que pour un caprice chimérique, il sacrifiait le bonheur, le bien-être de sa fille, sa vie peut-être; car si faible et si délicate qu'elle était, n'ayant que le souffle, comment résisterait-elle aux labeurs et aux privations imposés par le petit commerce?

On finit par prouver au bonnetier qu'il se montrait mauvais père, on le lui dit on le lui persuada; Voiselle convaincu, mais la mort dans l'âme, dut à son tour convaincre sa femme. Luce, qui de ce moment sentit son cœur brisé, n'eut pas un instant l'idée de résister à ses parents; elle eût subi mille morts plutôt que de leur causer l'ombre d'un chagrin, et ce fut avec un héroïsme résigné qu'elle fit le sacrifice d'elle-même. Mais sa dernière entrevue avec Onésime Gaige fut quelque chose de cruellement touchant; car tous les deux chancelants et plus pâles que la neige, ces deux jeunes gens semblaient déjà envahis par les blancheurs funèbres du trépas. Luce étendit ses blanches mains de nacre, voulut dire un mot d'adieu : mais elle ne put articuler une parole, et de grosses larmes coulèrent, comme des ruisseaux, sur son pâle visage. Onésime, dont la voix fut à peine entendue, rompit enfin le silence.

— « Oui, murmura-t-il, claquant des dents et tremblant de fièvre, je comprends, il le faut, c'est pour son bien... »

Il tomba à genoux devant Luce, baisa le bas de sa robe, et sortit, battant l'air, comme un homme ivre,

et au bout d'un grand moment encore, la jeune fille entendit ses sanglots.

Monsieur Voiselle fut inflexible sur un seul point: il ne voulut rien accepter de son gendre, ni de sa fille. Le festin de noces fut célébré avec une rare magnificence, dans la maison de campagne que Fulcarade possédait à Meudon. Au milieu des éblouissantes argenteries, des fleurs exotiques, des fruits de pourpre, des laquais en culotte de peluche et en gants blancs s'empressaient autour des bouchers, pareils à des géants hilares, tandis que les merciers ressemblaient à des nains terrifiés. Fulcarade fut d'une gaieté effrayante, buvant, brisant tout, chantant des chansons à boire. Au bal, où Luce dansait, aérienne, comme un vague fantôme, il ne put contenir son impatience, et tout à coup, saisissant sa femme dans ses bras énormes, il l'emporta, comme une plume, devant les invités stupéfaits.

Quelles que fussent les craintes qui l'avaient tourmentée, madame Voiselle les vit dépassées mille fois, lorsque le lendemain matin elle put voir sa fille. Effarée, glacée, folle, en proie à une inguérissable épouvante, Luce, dont la chair de lys était rayée de rouges marbrures, avait gardé l'œil fixe de la Peur, comme une vierge violée dans une ville prise. Jusqu'au jour très prochain où elle se coucha pour mourir, elle ne trouva ni une plainte ni une larme, hébétée, vaincue, sérieuse, et les frissons couraient sur sa peau, comme des ailes visibles. Elle fut délivrée enfin, et jetant un regard indécis sur ses parents agenouillés, elle expira en murmurant un mot, un nom sans doute, qu'on n'entendit pas. Au cimetière,

la douleur de Fulcarade fut épouvantable ; il mugissait comme un taureau furieux, s'entrait les ongles dans la chair, et s'arrachait à pleins poings des poignées de cheveux. Onésime, lui, était tombé inanimé au bord de la fosse. Lorsque, à force de soins, il eût pu le faire revenir à lui, le petit Voiselle, par un effort inouï, le mit debout sur ses pieds, et lui baisant les joues dans un flot de larmes :

— « Viens à la maison, lui dit-il. Tu seras notre enfant. »

XXXIII

LE POT DE TERRE

Entre les choses non expliquées, on n'a jamais su pourquoi, après avoir gagné dans la refonte de Paris des tas de millions, le financier Paul Audemars a donné à la fois, et d'un seul coup, plusieurs de ces millions à Emmeline Rosa. Avant qu'il fût lancé dans le vertigineux tourbillon d'affaires d'où il sortit riche comme un roi d'Orient, Audemars était un homme d'ordre. A ce qu'il affirmait lui-même, il gouvernait sa banque, son ménage, le jeu, les maîtresses, l'orgie, en sachant à un sou près ce que lui coûterait tout cela, et il administrait ses spéculations et ses vices avec la plus impeccable économie. Jamais, disait-il, ses devis n'étaient dépassés d'un centime. Seulement, comme on ne s'avise jamais de tout, Audemars eut le malheur d'afficher cette prétention à un souper où se trouvait Emmeline Rosa, qui n'aime pas les défis.

Et, comme on va le voir, ses paroles n'étaient pas tombées dans l'oreille d'une sourde. Vinrent les expropriations, les constructions, les boulevards neufs; le financier, vautré dans un fleuve d'or, n'avait rien perdu de sa prudence exaltée; après avoir fait des journées

de trois à quatre cent mille francs, il dînait au cabaret, vérifiant son addition, et faisait déduire cinquante centimes, pour un citron mentionné indûment. Comment, à ce moment-là précisément, devint-il épris d'Emmeline Rosa? La Science constatera bientôt que, même en dehors de l'état d'hypnotisme, nous obéissons à des courants magnétiques sciemment dirigés, et que notre volonté est un simple instrument, dont certaines âmes magiciennes font vibrer les cordes, comme d'habiles virtuoses. Sachant très bien qu'Emmeline fond des perles rares dans son verre, comme un enfant croque ingénument des bonshommes de pain d'épice, Audemars voulut, selon son habitude, faire la part du feu, supputer ce que lui coûterait le caprice dont il était féru, et d'avance faire le bilan de sa passion par doit et avoir. A ces causes, éprouvant le besoin de se renseigner, il alla trouver Séraphine Pruchon, la meilleure amie d'Emmeline, qui passait pour avoir beaucoup d'influence sur la célèbre courtisane, et avec naïveté, lui fit ses intimes confidences.

— « Ah! çà, mon cher, lui dit cette personne âgée de dix-huit ans, à votre compte, suis-je donc assez vieille pour être devenue une messagère d'amour? Je pourrais vous rappeler au sentiment des convenances, et vous faire souvenir que je mérite d'être regardée personnellement. Mais je n'aime pas à abuser de mes avantages, et une fois n'est pas coutume. Je veux bien me charger de vous apprendre tout ce que vous désirez savoir, mais à une condition expresse.

— Laquelle? demanda le banquier soupçonneux.

— C'est, dit Séraphine, que vous ne me donnerez ni diamants, ni fleurs rares, ni autres babioles; en un

mot, que vous me traiterez vraiment comme un camarade, et que vous ne m'offrirez rien du tout. Je vois votre geste de protestation, mais c'est à prendre ou à laisser. Allez-vous-en, revenez me voir après-demain jeudi, à quatre heures; j'aurai fait toutes vos commissions, et vous serez alors complètement édifié. »

Inutile de dire que Paul Audemars, dont le cœur battait plus fort qu'il ne convient à un cœur d'homme d'affaires, fut exact au rendez-vous.

— « Cher monsieur, lui dit mademoiselle Pruchon, ce que votre folie vous coûtera *après*, ce sera une affaire entre votre conscience et vous, et à votre gré, vous pourrez mettre aux pieds de l'idole des actions du nouveau Canal de Suez, ou une boîte de papier à lettres! Pour le moment, il se trouve que vous plaisez à Emmeline, comme un prince Charmant. Elle veut se donner le luxe d'une passion désintéressée, et elle vous aime pour rien, pour le plaisir.

— Diable! dit le banquier effrayé, qui sentit alors trembloter dans sa cervelle un dernier éclair de raison.

— Ah! dit vivement Séraphine, pas d'incrédulité, ou vous êtes un homme mort. Écoutez-moi, pesez bien mes paroles, et obéissez-moi aveuglément, si vous avez pour vous-même quelque amitié. Demain même, Emmeline vous attend pour un dîner où vous serez à vous seul tous les convives: mais surtout, pas de bêtises: rien dans les mains, rien dans les poches!

— Comment cela? dit Audemars.

— Oui, reprit mademoiselle Pruchon, c'est la condition expresse. Si vous faites mine de montrer seule-

ment la queue d'un écrin, ou de donner une poignée de louis à la servante Pétronille, vous serez jeté à la porte, comme un chien. Tenez-vous-le pour dit. »

Le lendemain, qui fut le guide empressé de Paul Audemars? Figurez-vous une paire d'yeux énormes, aux grands cils, pleins de ruses et de vices, noirs de toutes les braises de l'enfer, à la suite desquels il y avait une femme, souple, agile, enragée comme le vif-argent, très semblable au serpent qui danse au bout d'un bâton. C'était Pétronille Quant au boudoir où elle introduisit le banquier, rien de plus simple. Une coupole de cristal rose, à travers laquelle filtrait une douce lumière. Sur les murs, une étoffe de soie où étaient vaguement brodés une eau dormante et de longs feuillages pâles. Autour de la pièce, des divans larges et plats; sous les pieds, un tapis blanc, épais comme de la neige, et sur lequel étaient jetés des coussins. Dès que la servante se fut retirée, Emmeline Rosa parut, blanche, nue dans un peignoir transparent, et tout de suite se donna au banquier, sans crier gare. Il se sentit enivré par une chair de lys, noyé dans une nappe de cheveux d'or, baisé par des lèvres de déesse, et éprouva quelque chose de pareil aux sensations d'un touriste qui, en parcourant des sentiers de montagne, tombe dans un abîme; car ainsi qu'il s'en aperçut avec épouvante, tout ce qu'il avait pris jusque-là pour des femmes n'était que de vaines imitations de femmes. Emmeline s'était évanouie, envolée, par une porte cachée dans la tenture, et Audemars, resté seul, songeait à des moyens empiriques de garder à jamais pour lui cette enchanteresse, lorsque Pétronille vint lui dire de sa voix démoniaque :

« Monsieur est servi ! » et le conduisit à la salle à manger. Dans cette pièce magnifique et sévère, ornée de vrais meubles flamands du seizième siècle, Emmeline était assise déjà, vêtue d'une robe de damas vert-de-mer, et uniquement parée de perles d'un prix inestimable. On se mit à dîner, et le millionnaire mangeant pour la première fois de la cuisine qui eût le sens commun, se demandait si, en rentrant chez lui, il ne pourrait pas trouver quelque biais pour faire périr son cuisinier dans les tourments. D'ailleurs, Emmeline, qui ne parlait presque pas, est follement spirituelle; elle a le génie comique, et elle trouve naturellement, sans aucune brutalité et dans les nuances, les mots qui font mourir de rire. Mais ce qu'il y eut de plus fort, c'est qu'elle rendit Audemars spirituel lui-même; tels sont les miracles. A ce dîner, où il fut abreuvé d'un seul vin, mais transcendant, le banquier avait bien envie de demander où on achète un pareil vin; mais il sentit combien ce serait inconvenant, et il se contenta de constater, à part lui, qu'il commençait à vivre pour la première fois. La soirée, passée dans un cabinet en treillage d'or, autour duquel grimpaient des rosiers fleuris; la courte, la rapide soirée pendant laquelle, entre les cigarettes, Emmeline chanta des chansons espagnoles et arabes, et s'accompagnant tantôt sur une guitare au long manche, coloriée en rouge, tantôt sur un piano d'ivoire; et la nuit pleine de délices où Paul Audemars trouva en une mille femmes, toutes les femmes, depuis Cléopâtre et Impéria jusqu'à Gothon et Turlurette, passèrent comme un rêve, et en s'en allant chez lui le matin, mettre ordre à quelques affaires indispensables, le

banquier se promit bien de retourner chez Emmeline Rosa le plus tôt possible, très vite, quelque chose comme tout de suite. Il y revint, en effet, toujours fou, traînant dans son flanc les flèches du désir; mais avant qu'il eût pu dire un mot au correct valet de chambre qui lui ouvrit la porte, Pétronille sortit, on ne sait d'où, comme d'une boîte à surprises. Mais entièrement transfigurée, sévère, montrant des dents qui s'étaient allongées, pareille maintenant à une gouvernante anglaise. Au grand étonnement du visiteur, elle s'informa de son nom, puis s'absenta pendant quelques secondes et revint.

— « Madame, dit-elle, m'a chargé de dire à monsieur qu'elle ne connaît pas monsieur.

— Allons! fit Audemars, quelle est cette plaisanterie? En tout cas, tu me connais, toi, Pétronille!

— Pas du tout, dit la servante. Si madame ne sait pas qui vous êtes, il est bien naturel que je le sache encore moins qu'elle. »

Atterré, le financier voulut, malgré ses promesses formelles, employer le grand moyen, et tendit à cette bonne pièce un petit paquet de billets de banque. Mais Pétronille, qui a fait tous les métiers, et notamment joué les utilités à l'Ambigu, lui répondit avec la plus pure chanson du drame.

— « Monsieur, dit-elle, apprenez qu'on ne mange pas de ce pain-là dans ma famille! »

Une fois dans la rue, Audemars, comme disent les héros de tragédie, demeura stupide. Il était trop clair qu'il était joué, et que ces femmes s'entendaient, comme larrons en foire. Mais quoi! à présent qu'il avait goûté à Emmeline Rosa, il ne pouvait plus se

passer de ce régal des Dieux; il hurlait après elle, il la voulait; il comprenait bien que, sans elle, il ne pouvait plus manger ni boire, ni respirer, ni vivre; il était décidé à la ravoir : mais comment? Cette fois, il ne voulut demander conseil à personne, et se gouverna selon sa propre inspiration. Mais après trois semaines de démarches infructueuses, pendant lesquelles il répandit l'or comme l'eau d'un ruisseau, il s'avoua enfin vaincu, et retourna chez Séraphine Pruchon.

— « Me voilà, dit-il, je donne ma langue au chat!

— Eh! dit la belle, que voulez-vous qu'il en fasse?

— Non, non, non! reprit Audemars, très animé et le sang au visage, non, je ne peux pas renoncer à Emmeline; mais que faire? Je lui ai dépêché des ambassadrices qui corrompraient une statue de marbre; elle ne les a seulement pas écoutées. Je lui ai adressé des lettres composées par les meilleurs écrivains; elle ne les a pas ouvertes. Je lui ai envoyé de tout, des joyaux, des bonbons, des coffres pleins d'or tout neuf, des rames de billets de banque, des voitures, des chevaux, des contrats de rente, des titres de propriété; elle m'a renvoyé tout ça, comme si c'étaient des coquilles de noix!

— C'est sans doute, objecta Séraphine, parce qu'elle a trouvé tout cela insuffisant.

— Mais, s'écria le financier exaspéré, que veut-elle!

— Je crois qu'elle veut tout, dit Séraphine. Écoutez, si vous l'aimez réellement *pour le bon motif*, on peut encore vous tirer de là. Mais pas d'enfantillages, et jouez cartes sur table. Ce soir même, un mot de moi vous fera savoir quand vous pourrez être reçu chez Emmeline. »

Le lendemain, à huit heures du matin, Audemars revit la chère maison; mais là, il fut introduit par Pétronille, habillée en paysanne, dans une pièce invraisemblable à force d'anachronisme, dont l'aspect le glaça; et certes ce spectacle en eût glacé bien d'autres! Un papier vert, des cartonniers, des rideaux de reps, un bureau à cylindre, une caisse en fer, des lingots d'or, des bascules, de gros registres, des portefeuilles à serrures, des balances à peser des métaux. A ses pieds, le financier voyait le carreau peint en rouge et ciré, briller comme un épouvantable miroir. Emmeline entra, parfaitement vêtue en caissière, avec une robe de soie noire, des manches et un col unis, coiffée en bandeaux plats, et ayant une grande plume d'oie plantée derrière l'oreille. Jetant sur lui un regard impassible et décoloré, elle montra au financier une chaise en acajou, garnie de paille, et rompit alors le silence, en faisant entendre les intonations transies et mortes que dicte la prosodie particulière de l'Usure.

— « Monsieur, dit-elle, on m'a affirmé que vous désirez me proposer une affaire sérieuse. Vous pouvez parler. Je vous écoute... »

C'est ainsi que le grand agioteur Paul Audemars fut dompté par Emmeline Rosa. Contrairement à la prétention qu'il avait imprudemment affichée, quand il se lança dans cette aventure, il ne savait pas ce qu'elle lui coûterait. Mais nous ne savons jamais rien; et c'est en cela que consiste effectivement notre érudition.

XXXIV

LA BERGÈRE

Dans l'Allier, près d'Ainay-le-Château, vivait, il y a quelques années, un bonhomme appelé le père Saignon, qui bien qu'il fût immensément riche, n'avait pu obtenir le titre de : monsieur, tant il se montrait dans un état d'abandon hideux, à peine couvert par des haillons crasseux, troués et effiloqués, dont le plus misérable mendiant n'aurait pas voulu. Possédant toute une contrée, six domaines magnifiques, des champs, des prés, des bois, des étangs, Pierre Saignon habitait une maison délabrée, au toit effondré et troué, où les châssis des fenêtres, brisés depuis longtemps, étaient remplacés par des claies grossières, et où quelques fragments de carreaux traînaient sur le sol des chambres dépavées. Derrière la maison, un jardin de légumes, envahi par les mauvaises herbes et où les arbres fruitiers pendaient à moitié, cassés par le vent; du côté de la façade, une cour défoncée, pleine d'ornières, encombrée de charrettes en morceaux, de bois de démolition, de tas de fumier et d'immondices, de mares croupies, autour desquelles se traînaient des spectres de poules et de

canards et des cochons crevant de faim, réduits à l'état de fantômes, donnaient à cette demeure l'aspect le plus désolé et le plus lugubre.

Comme l'empereur Charlemagne que, tout jeune encore, ses soldats croyaient voir avec une barbe de neige, le père Saignon passait pour vieux et ne l'était pas; il avait quarante-cinq ans à peine; mais ridé, recuit, tanné par le soleil et par les hivers, presque chauve, on pouvait lui en donner soixante-dix. Il avait perdu sa femme, ses enfants, tous les siens, et ne les regrettait pas; il était enfin seul à toucher, à contempler, à caresser son or, si habilement éparpillé en des cachettes diverses, que lui même avait de la peine à l'y retrouver. Ce grippe-sou, très habile en toutes choses, aurait pu faire valoir ses propriétés; mais il se connaissait trop bien pour ne pas savoir qu'il eût laissé tout péricliter entre ses mains, plutôt que de faire les dépenses nécessaires. Il préférait affermer à des cultivateurs presque pauvres, qu'il tenait, ainsi que les métayers, par de continuels prêts d'argent, consentis à un taux usuraire; et aux échéances, il savait bien trouver des expédients pour se faire payer. Grâce à la sujétion où il avait ainsi réduit ces misérables, il les volait comme dans un bois, entrait chez eux à l'improviste, et malgré leurs cris, piquait avec un couteau le lard de leur soupe. Il le fourrait dans un vieux sac fangeux, qu'il avait apporté exprès, et rentré chez lui le faisait recuire sur quelques fagots, également volés sur son chemin.

Habituellement, Harpagon se voit en beau, et ne se connaît pas lui-même. Par une exception assez rare, le père Saignon se savait et se disait avare, et se van-

tait de l'être. Aussi fut-il tourmenté par l'envie en apprenant que, très près de ses domaines, habitait une femme certainement plus avare que lui, et qui faisait cuire une même pâtée pour elle et pour ses bêtes. C'était une veuve Chabauty, dont le nom de baptême était Irénée, mais qu'on appelait communément : la Bergère, parce que, vêtue de hideuses guenilles, elle faisait elle-même paître ses troupeaux sur la grande route et dans les terrains vagues, en tricotant un bas qui ne s'arrêtait jamais. Saignon se fit conduire chez elle, en charrette à bœufs, par un métayer, entra sous quelque prétexte, et causa. Il put se convaincre alors qu'il était un prodigue et un sybarite auprès de sa rivale; car elle avait vendu ses chaises, son lit et ses matelas; elle s'asseyait sur un vieux baquet renversé, et couchait sur un tas plus semblable à du fumier qu'à de la paille.

La Bergère avait à elle un joli domaine et l'exploitait avec habileté; mais trouvant à l'affermer avantageusement, elle avait l'intention de se faire servante; elle parla de ce projet au père Saignon, qui aussitôt lui fit des offres; il avait jugé du premier coup la veuve Chabauty. Il avait compris qu'elle réaliserait chez lui des économies inattendues, que s'il coupait un centime en quatre, elle saurait le recouper en huit, et même en dix, et il se réjouissait à l'idée d'exécuter avec elle des duos d'avarice transcendante, où ils imagineraient des difficultés inconnues des plus brillants virtuoses. Sans discussion préalable, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les gages d'Irénée furent fixés à la somme de quatre cents francs, sans qu'elle demandât plus, ni que le père Sai-

gnon offrît moins; il est probable que chacun d'eux avait son idée.

Le surlendemain, ayant heureusement terminé ses affaires, la Bergère arrivait à cinq heures du matin chez son nouveau maître, tenant à la main son linge et ses habits, *son butin,* comme elle disait, pliés dans un torchon. Quelques espérances que l'avare eût fondées sur sa servante, elle les dépassa toutes et il ne tarda pas à comprendre que, jusque-là, il avait jeté l'argent par les fenêtres. Non seulement elle utilisait les plus vils résidus, faisait des soupes avec de l'herbe, et en employant du suif avarié, fabriquait elle-même des chandelles; mais à ses moments perdus, courbée et fagotée en vieille, de façon à n'être pas reconnue, elle allait mendier dans les fermes, et en rapportait de vieux légumes, des croûtes de pain dur et des morceaux de lard rance. Le père Saignon se trouvait parfaitement heureux, savourait une joie orgueilleuse, et les voisins s'étaient vite habitués à voir deux tas de guenilles au lieu d'un, s'agiter autour de la masure croulante.

Cependant un jour, le 25 mars, la Bergère demanda à son maître la permission d'aller le lendemain à la foire d'Ainay; car d'après les arrangements conclus avec son fermier, il lui restait à vendre pour elle, personnellement, un certain nombre de moutons. Le lendemain donc, dès le lever du soleil, elle se montra prête à partir; et en la voyant, le père Saignon poussa un grand cri. Irénée était débarbouillée, lavée, peignée, vêtue en paysanne propre : elle ne se ressemblait pas, elle n'était plus hideuse, elle était belle! Oui, belle, d'une beauté matérielle, attirante, avec de

grands yeux fauves, des bandeaux châtains que ne cachait plus l'horrible coiffe, un nez gracieux aux narines un peu serrées, des lèvres épaisses et rouges s'ouvrant sur des dents gaies et petites, un menton gras, un cou robuste, doré par le soleil. Cette vieille femme était une jeune femme, allèchante comme un fruit baisé par la lumière.

Pierre Saignon n'avait jamais aimé, voulu et souhaité que l'or; mais à ce moment-là, subitement, sans transition, son sang le brûla, il fut déchiré dans ses veines par la griffe mystérieuse du désir, et la longue indifférence amassée en lui fut fondue et vaporisée par le fulgurant éclair. Entièrement changé et transfiguré, agissant avec des pensées et des appétits qu'il ne connaissait pas, il s'approcha de la Bergère, rouge, exalté et tremblant comme la feuille.

— « Mais, dit-il en balbutiant, tu... tu... es très jolie, sais-tu? très jolie.

— A quoi ça sert? » dit négligemment Irénée, en fixant sur lui ses fauves prunelles.

Saignon voulait parler encore, mais il ne pouvait plus. Il avait pris sa servante par la main, et l'entraînait vers la maison. Une fois dans la chambre délabrée, il couvrit de baisers ses mains, son cou, ses joues; il lui prenait la taille dans ses mains frémissantes, et la Bergère ne bougeait pas plus que si rien de tout cela ne l'eût concernée. Encouragé par cette facile soumission, l'avare voulut aller plus loin, s'émanciper tout à fait; mais aussi robuste et vigoureuse qu'il était mince et chétif, d'une poussée Irénée se dégagea, et fit reculer Saignon de quelques pas; puis, le regardant bien en face avec ses prunelles jaunes :

— « Donnez-moi cent francs », dit-elle.

Épouvanté, abasourdi, stupéfait d'un tel blasphème, ivre comme un voyageur qui roule dans un gouffre, le bonhomme eut l'air d'un Rothschild à qui on dirait à brûle-pourpoint : Donnez-moi cent millions! En une seconde, il pensa à ce que c'est que cent francs, à toutes les jouissances que procure une telle somme; il voulut protester, s'écrier; mais en contemplant l'œil fixe de la Bergère, il vit bien que son arrêt était irrévocable. Alors d'une voix rauque, désolée, étranglée par deux émotions bien diverses, il murmura :

— « Eh bien oui! mais ne te retourne pas, ne regarde pas où je vais. Je te les apporte. »

Il apporta en effet les cinq louis, qui disparurent sans qu'il eût su comment, et se jeta sur sa proie. Il aurait voulu la manger, la dévorer, la boire, se mêler à elle; la possession n'avait fait qu'éveiller sa fringale; mais la Bergère était déjà partie. Saignon se retrouvait seul, brûlé jusqu'aux os, consumé par une fièvre qu'il n'avait pas connue, et il passa tout le jour à errer et à hurler comme un fauve, dans ses décombres. Quand la servante revint, il courut vers elle, haletant et comme fou. Elle était entrée dans l'étable qui lui servait de chambre; l'avare l'y suivit.

— « As-tu vendu tes moutons? » demanda-t-il.

Et tout en écoutant la réponse affirmative d'Irénée, il recommençait à la serrer, à baiser et à mordre sa robe.

— « Trois louis, » dit la Bergère.

Tels furent les amours de ces deux avares. Saignon avait espéré qu'en revoyant Irénée dépouillée de ses habits propres et revenue à ses haillons ordinaires, il

ne la désirerait plus ; mais au contraire, il était bien mordu en plein cœur, possédé jusque dans les moelles. Il essaya d'être éloquent, de remplacer l'or par des paroles d'amour ; mais ce fut tout justement comme s'il eût voulu convaincre une roche dans les bois. De plus en plus féru, il suivait sa servante comme un chien, et un à un, elle lui prenait ses louis, qu'il donnait, comme il eût arraché des morceaux sanglants de sa chair. Enfin, il eut une vraie idée ; il proposa à Irénée de faire des testaments, par lesquels ils se légueraient réciproquement leurs biens, et elle y consentit. En revenant de chez le notaire, il poursuivit sa servante dans le grenier à foin, et voulut rire.

— « Deux louis ! dit Irénée.

— Mais, fit le bonhomme, puisque tu es ma légataire, puisque tu auras tout !

— Ah ! dit la Bergère, c'est deux affaires différentes. »

Au bout de quelque temps, de plus en plus épris et de plus en plus dépouillé, ne sachant plus au juste ce qui lui restait de son cher or, Saignon, torturé par l'amour et par l'avarice, eut une idée fixe. Il donnait, donnait toujours ; mais il avait entrepris de découvrir les cachettes d'Irénée, et de lui reprendre son or. Il le fit d'abord mystérieusement, puis sans dissimuler, avec effronterie. Il cherchait, dérangeait, soulevait tout, en pure perte, et la Bergère riait. Enfin, un jour, dans une étable en ruine, sous des tas d'ordures, il la trouva, la cachette ; il déterra avec ses ongles, palpa, baisa ses chers louis ; mais déjà Irénée était accroupie à son côté, et ils se mirent à se battre, à se mordre, à s'égratigner comme deux bêtes. Tout à coup

Saignon vit par terre une hache; il la ramassa, la brandit au-dessus de la tête d'Irénée, et il allait lui fendre le crâne, lorsque par la fenêtre sans châssis il vit, monté sur son cheval, le beau gendarme Jacobée, qui s'était planté là et regardait la scène.

Le père Saignon tomba mort, foudroyé par une attaque d'apoplexie. Devenue héritière de tout, la Bergère entreprit une tâche longue et difficile, celle de retrouver tout l'or éparpillé et caché par son ancien maître. Elle en avait exhumé beaucoup déjà; mais un jour on la trouva dans une mare de sang, égorgée et saignée comme un poulet. Elle avait été assassinée par des rôdeurs, qui s'étaient présentés chez elle comme chaudronniers ambulants.

XXXV

L'INÉVITABLE

Jeune encore, mais sentant déjà les atteintes d'un mal qui devait abréger sa vie, monsieur Geoffray, ancien maître de forges, s'était retiré, avec une colossale fortune, dans un pittoresque château, à moitié engagé dans les roches, qu'il possédait près de Grenoble, à Sassenage. Là, il éleva, instruisit lui-même, avec une tendresse infinie, avec le plus ingénieux amour, sa fille Calixte, vivante et fidèle image de la chère femme qu'il avait perdue. En cette jeune fille, de bonne heure initiée aux sciences, à la poésie et à la musique, se développa une intelligence supérieure, tandis que l'instinct subsistait tout entier; car son père ne recevant personne, Calixte n'eut aucune occasion d'apprendre des lieux communs et des niaiseries.

Monsieur Geoffray avait un seul ami, qui très près de lui habitait une masure en ruines. C'était le grand paysagiste Pierre Hurdelo qui, à ses débuts, avait été un créateur et, en quelque sorte, avait servi d'initiateur à Corot, à Troyon, à Daubigny; mais alors complètement oublié, presque octogénaire, atteint de rhumatismes qui ne lui permettaient pas de se tenir debout, il achevait ses

jours dans la misère la plus noire. Il va sans dire que monsieur Geoffray aurait été trop heureux de venir au secours de son ami; mais il s'était heurté contre une fierté absolue, qui ne transigeait pas. Tout au plus, le vieil artiste acceptait-il à de longs intervalles quelque friandise que Calixte lui apportait, après l'avoir cuisinée elle-même. En ses conversations substantielles, rapides, à la fois grandioses et familières, Hurdelo lui avait appris de l'art tout ce qu'on peut en savoir théoriquement; et ainsi cette fille de dix-neuf ans à la noire chevelure, agile et robuste, grandie à l'air vif et fortifiée par tous les exercices du corps, joignait des connaissances étendues et profondes à la plus radieuse innocence.

Précisément à cause de cela, elle se défiait. Un journal indifféremment parcouru, un livre feuilleté au hasard ouvraient subitement pour elle quelque échappée sur la vie, par où Calixte la devinait telle qu'elle est, pleine de mensonges, de lâchetés et de trahisons. Cependant, se préoccupant de sa fin, peut-être prochaine, monsieur Geoffray songea à marier sa fille, la conduisit à Grenoble dans quelques salons, et lui-même invita, reçut des hôtes, et donna à son château quelques dîners magnifiques. Comme elle avait vécu jusque-là en dehors de toute fiction sociale, Calixte, dont le bon sens n'était oblitéré par rien, vit tout de suite l'égoïsme humain dans toute sa laideur, et comprit la parfaite insignifiance des relations sociales. Elle n'eut pas du tout besoin de réfléchir longtemps pour deviner que, parmi les jeunes hommes dont sa beauté et sans doute aussi l'appât de sa fortune faisaient des esclaves, pas un n'était savant et surtout bon comme

monsieur Geoffray et comme Hurdelo. Aussi se promit-elle de ne se donner qu'à bon escient, et voulut-elle être renseignée à tout prix sur ce qu'est réellement la vie d'une femme mariée.

L'occasion de dissiper à ce sujet ses doutes se présenta pour la jeune fille, plus tôt qu'elle ne l'espérait. Une cousine, Olympe Thellien, que Calixte avait tendrement aimée, s'était mariée depuis quelques années avec un grand propriétaire, monsieur Salzi, qui faisait lui-même valoir ses biens situés près de Dijon, et l'hiver comme l'été, habitait la campagne. Les deux amies avaient d'abord échangé quelques lettres; mais bientôt, la correspondance s'était interrompue, pour plusieurs raisons, et notamment, comme Olympe l'avoua une fois comiquement, parce que chez les Salzi il n'y avait jamais d'encre! Mais une importante affaire à régler ayant exigé à Paris la présence de monsieur Geoffray, il emmena avec lui sa fille, et Calixte obtint facilement de son père qu'ils s'arrêteraient une journée à Dijon, pour voir Olympe. Le bonheur voulut que monsieur Salzi fût justement en voyage, et tandis que monsieur Geoffray, exprès pour les laisser plus libres, allait regarder en connaisseur les pouliches et les bœufs de belles races, les deux cousines purent causer à cœur ouvert.

— « Ma chère, dit Olympe, le mariage est une chose horrible! je suis une esclave, une servante mal payée, et je ne dispose de rien. Dans ce domaine où les écuries et les remises sont pleines, je ne trouve pas une voiture, quand je veux, pour franchir les quatre lieues qui me séparent de Dijon. Mes parents m'en avaient donné une charmante quand je me suis

mariée; elle a servi à ma belle-mère, à mes belles-sœurs, à tout le monde, excepté à moi. Mon mari aime ses sœurs, rien de plus juste; mais quand elles viennent ici, ce sont elles qui saccagent les fruits et les fleurs de mon jardin, et qui en font des cadeaux.

— Mais, dit Calixte, monsieur Salzi t'aime aussi, je suppose?

— Ah! s'écria Olympe, je te passe ce que tu ne dois pas savoir encore, l'horreur des caresses, pareilles à la rage d'un loup qui déchire une proie. Mais, chérie, tu sais que je lui ai apporté une dot de cinq cent mille francs, et que mes parents me laisseront un million; eh bien! il trouve mes pauvres robes de soie trop chères, et si j'achète un bijou de quinze francs, il me demande pourquoi faire? Tu supposais qu'il m'aime; il aime surtout sa maîtresse, une espèce d'amie que j'avais, et je pense bien qu'en passant de l'une à l'autre, il ne songe pas à essuyer sa barbe, qui toujours sent la fumée de pipe! Ah! chérie, après de vaines tentatives, j'ai renoncé à faire laver le plancher de cette salle, toujours souillé de boue, et où ma robe balaye les crachats des fumeurs! Car ma maison est une hôtellerie où mangent, les coudes sur la table, des marchands de bœufs et des élégants de campagne, qui ne les valent pas.

— Mais, dit Calixte, tu es mère!

— Hélas! dit Olympe, mon mari apprend à mes enfants à ne pas m'aimer, et les conduit à Dijon, chez madame Mariau, sa maîtresse, qui, elle, a de l'argent, les accable de cadeaux, et leur donne tout ce qu'ils désirent. Ne te marie pas, ma Calixte, à moins d'épouser un ange, et si tu te maries, éloigne les

femmes de toi; crains-les, fuis-les, comme on fuit le typhus et la peste! »

Ardemment, violemment, avec les angoisses d'un cœur déchiré, madame Thellien dit à son amie tout cela, et d'autres choses encore. Calixte, qui pensait vite, et comme un vol d'oiseau, allait droit au but, fut pour jamais édifiée. De ce moment-là, son siège fut fait; elle jura de ne pas subir toutes ces horreurs, et elle tint parole. De retour à Sassenage, quand son père, qui d'ailleurs l'adorait et ne voulait la contrarier en aucune façon, lui parlait mariage, elle trouvait mille moyens dilatoires, et les choses traînèrent ainsi tant que vécut monsieur Geoffray. Lorsqu'elle l'eut perdu, Calixte pleura longtemps son père, dans le recueillement et dans le silence. Mais enfin, quand ses larmes furent un peu essuyées, étant alors maîtresse de sa fortune et majeure, elle résolut de disposer d'elle. Un matin elle se rendit chez monsieur Hurdelo, et lui dit à brûle-pourpoint :

— « Voulez-vous de moi pour votre femme? »

Après quelques explications, le vieil artiste comprit très bien ce que Calixte désirait de lui. Avec une ingénuité qui prouvait sa grandeur d'âme, il se livra pieds et poings liés à la jeune fille, et sa confiance ne fut pas trompée. Le mariage eut lieu à bref délai; Hurdelo quitta sa masure pour venir habiter le château, et jamais fille tendre et soumise, jamais sœur de charité ne furent des gardes-malades plus attentives, plus ingénieuses, plus patientes que ne fut Calixte. Pendant les terribles accès que subissait le vieux peintre, elle l'encourageait, le consolait, le soulageait par les soins les plus délicats; aux autres moments,

elle lui tenait compagnie, lui lisait ses poètes préférés, ou l'écoutait expliquer magistralement l'art et la vie. Jamais, pendant une seconde il ne fut oublié ni seul, et jamais il ne forma un désir qui ne fût immédiatement accompli, jusqu'au moment où il s'endormit du dernier sommeil, réchauffé par le regard tutélaire de sa compagne, et la main dans celles de Calixte.

En même temps que Hurdelo, une jeune veuve, dont le mari, brave soldat d'Afrique, presque tout de suite après l'avoir épousée, était mort de ses blessures, expirait en donnant le jour à un fils, qui fut nommé Pierre. Madame Hurdelo obtint très facilement que cet enfant lui fût confié, et l'emmenant avec elle, elle alla habiter Paris. Ainsi elle avait pu, sans faute et sans obstacle, réaliser le plan qu'elle avait conçu. Vierge et libre de toute attache, elle était veuve et elle était mère; elle portait un nom honoré et même illustre, dont elle saurait d'ailleurs raviver l'éclat, et elle ne subirait aucune de ces hontes dont les récits d'Olympe Thellien lui avaient inspiré l'horreur. Installée au quartier Monceau dans un hôtel entouré de jardins et dont la décoration fut une merveille de génie, Calixte se consacra tout entière à deux tâches différentes. La première, qui avec des millions était facile, fut de rassembler, de retrouver, de mettre en lumière l'œuvre véritablement belle et supérieure de Hurdelo, qui mort, obtint ainsi, par des expositions particulières, organisées dans les conditions les plus favorables, ce que, vivant, il n'avait jamais connu : le succès. Louées par la presse, entrées dans le courant de la mode, remises en vente et chaudement

disputées par les plus riches amateurs, les toiles du vieux peintre montèrent à des prix considérables. Cependant, comme on se l'imagine, Calixte eut soin de garder pour elle les meilleurs et les plus purs de ces excellents chefs-d'œuvre.

L'autre devoir de madame Hurdelo, celui auquel elle se donna avec le plus de joie, ce fut de diriger l'éducation de son enfant adoptif. Dès que l'âge en fut venu, le jeune Pierre eut pour précepteur un ecclésiastique d'une science universelle et profonde, qui lui enseigna l'hébreu, le grec, l'histoire, les langues vivantes. Il eut en même temps les meilleurs maîtres de musique, d'équitation et d'escrime; mais Calixte lui apprit elle-même à être bon, élégant et spirituel; aussi fut-il élevé comme si toutes les fées de lumière et de joie avaient été convoquées autour de son berceau. Cet enfant avait d'ailleurs une âme exquise : il récompensa au centuple les soins de madame Hurdelo, et jamais aucune mère ne fut plus passionnément adorée.

Docile aux conseils de son amie, Calixte avait radicalement supprimé les femmes de son existence. Elle n'avait que des concierges et des domestiques mâles, se passait de femme de chambre, et nulle femme quelconque, fût-elle reine ou impératrice, ou intrigante comme Scapin et Mascarille, n'aurait pu forcer la porte de son hôtel. Elle admettait dans son intimité quelques très rares hommes d'élite, triés sur le volet; mais elle les recevait seulement quand elle les invitait à dîner; ensuite, ils n'avaient pas le droit de lui rendre une visite, à moins qu'ils ne fussent de nouveau invités à dîner par elle. Madame Hur-

delo a sans doute connu l'amour; mais en tout cas, personne n'en a jamais rien su, car le secret qui n'est pénétré par aucune femme est un secret bien gardé.

C'est ainsi que Calixte racontait sa vie à son ami Chataney, qui était le tuteur de Pierre, et à qui elle se proposait de léguer cet enfant mille fois cher, si elle ne devait pas vivre assez longtemps pour le mener à l'âge d'homme, et pour voir éclore la charmante floraison de sa jeunesse.

— « Ah! dit cet éminent juriconsulte, n'avez-vous pas été heureuse entre toutes les femmes? Cet enfant qui vous adore sera peut-être un génie; en tout cas, il est vaillant et bon, ce qui vaut mieux. Et grâce aux précautions que vous avez prises de si loin, grâce à votre sagesse vraiment merveilleuse, vous avez pu échapper à l'abominable loi sociale.

— Oui, j'ai évité tous les ennuis! dit madame Hurdelo avec une sombre tristesse. Mais quand je repense à ma vie, je goûte toutes les amertumes du plus horrible fiel, car je n'ai pas été mère avec mes sanglots et avec la douleur de mes entrailles, comme l'exige la loi inéluctable et divine! »

XXXVI

FAUTE DE GRIVES

— « Non! dit le vieil auteur dramatique Eugène Miquerol au directeur Nicolin, c'est bien fait, et je n'ai que ce que je mérite. Écrire des pièces littéraires à mon âge, quand je devrais être raisonnable! Farfouiller à travers l'histoire, la légende, la poésie, un tas de bêtises! La gloire, vous concevez que je m'en moque; mais il faut que mes placements et mes achats de terrains marchent régulièrement. Enfin, mon cher, je tiens à être estimé par mon teneur de livres, et mes années, depuis bien longtemps, ont toujours monté à deux cent mille. Or, *Edith au cou de cygne* sera une chute noire; je vois ça d'ici; car Herminie Fageol joue avec mollesse, elle bafouille, et pour tout dire, en un mot, elle n'a plus aucun talent!

— Mon cher, dit Nicolin, vous allez trop vite. Herminie, sans doute, n'égale par les Dorval et les Sarah Bernhardt, mais elle ne manque pas de mérite. Seulement, ici nous n'avons pas affaire à un paquet de nerfs. Robuste, solidement bâtie, rose comme une nymphe de Rubens, cette belle fille a besoin d'être fouettée et ravivée par un amour qui lui mette du

vif-argent dans les veines. L'année dernière, elle jouait très bien, parce qu'elle était folle du clown Butterworth, qui depuis, malheureusement, l'a quittée pour une princesse. Mais un amant artiste, assez beau, très extraordinaire, qui lui donne des illusions et des semblants d'idées, croyez-le, il ne lui faut pas autre chose. Seulement, dans le double intérêt de votre caisse et de la mienne, il serait important qu'Herminie Fageol fût séduite à bref délai.

— Je vais m'occuper de ça, » dit Miquerol, qui s'en alla, songeur.

Tout de suite, par une heureuse inspiration, il se rendit chez le ténor Annequin. Assez laid, mais suffisamment beau, puisqu'il passait pour l'être et prétendait l'être, ce jeune homme un peu sec était toujours la coqueluche des femmes, mais dans la gorge il n'avait plus qu'une flûte fêlée, et il en était réduit à chanter avec des regards et des gestes. Miquerol lui expliqua nettement son embarras. Le ténor pouvait le tirer d'affaire, en se faisait adorer d'Herminie, ce qui pour lui était un jeu d'enfant. Mais en même temps, il pouvait se montrer sous un aspect nouveau, et reconquérir la faveur du public; car le vieil auteur lui offrait d'introduire pour lui dans *Edith au cou de cygne* un rôle de barde, qui chanterait deux chansons, écrites par Massenet et Saint-Saëns sur des paroles de Catulle Mendès et d'Armand Silvestre.

— « Mon cher maître, dit Annequin, ce serait avec le plus grand plaisir; mais je pars demain pour l'Amérique, avec la célèbre Aurore. Notre tournée doit durer quinze mois, et je chanterai des rôles d'opérette, qui demandent justement autant de voix

qu'il m'en reste encore, c'est-à-dire aucune voix. Enfin, il s'agit d'un million ! »

Chassé par ce mot décisif, Miquerol, une fois dans la rue, s'étonna de n'avoir pas pensé tout d'abord au jeune poète Paul Eveno, beau comme une femme, qu'il employait souvent à écrire les vers de ses opéras. Paresseux comme une couleuvre, et se laissant toujours surprendre par le manque d'argent, celui-là sans doute ne ferait pas de façons, car en guise de paiement, le vieil auteur comptait bien lui offrir une très prochaine collaboration dans une pièce à spectacle, d'un succès assuré. Mais en entrant dans le petit logis d'Eveno, non seulement Miquerol ne put lui parler d'Herminie, mais il eut à la fois plusieurs surprises.

En effet, chez ce poète ennemi de la musique, il y avait un piano, un vrai piano à queue, et près de ce meuble encombrant, le dramaturge vit une apparition céleste. Grande, mince, serrée dans une robe pourprée, ornée de très grandes fleurs d'or, comme dessinées en creux, une jeune fille aux traits fins et délicats, à la chair transparente comme de la nacre, aux yeux d'un vert pâle striés de fibrilles d'or, exprimant la plus naïve innocence, ressemblait à une princesse qui serait en même temps une sainte, et toute plate sur son front, sa chevelure rousse était tressée en deux lourdes nattes, qui tombaient presque à ses pieds.

— « Mon cher enfant, demanda Miquerol à Eveno, voulez-vous faire une pièce avec moi ?

— Mon cher maître, dit le poète, vous êtes mille fois bon, mais désormais je me borne à travailler pour

le café-concert; et, ajouta-t-il en désignant la mince jeune fille, uniquement pour mademoiselle Véronique, mon amie, car pour elle je suis devenu aussi musicien! Mais nous étions en train de travailler; voulez-vous nous permettre de continuer devant vous?

— Je vous en prie, » dit Miquerol.

Alors Eveno se mit au piano, et d'une voix pure, divine, extasiée, faite pour moduler des louanges dans les jardins d'azur où frissonnent les éblouissements des étoiles, mademoiselle Véronique se mit à dire une chanson, dont elle annonça ainsi le titre :

LA DÉGOÛTÉE

Lâchez-moi l'coud', beaux damoiseaux!
Depuis trop longtemps j'suis vot' dupe.
Ils sont tous autour de ma jupe
A me becqu'ter comme des oiseaux.
J'aim'rais bien ça, mais on m'débine,
Parc' que j'n'ai pas assez d' vertu.
Mes chers amants, turlututu,
V'la trop d'baisers sur ma trombine!

Miquerol écouta tous les couplets de la chanson, émerveillé comme s'il eût vu du vin bleu versé dans un calice d'or, et sortit, après avoir gracieusement félicité mademoiselle Véronique. Cependant le but reculait devant lui; plus il s'efforçait, moins il rencontrait l'indispensable séducteur d'Henriette Fageol, et il s'épuisait en d'inutiles scenarios, lorsque ses yeux furent attirés par une énorme affiche de style américain, imprimée en couleur, sur laquelle un photographe célèbre était représenté en caricature, et toutefois prodigieusement embelli, et sous la figure de ce héros à barbe de fleuve, on lisait en grosses

lettres, désordonnées et violentes : *Breteaudeau opère lui-même!*

— « Parbleu, se dit Miquerol, illuminé par une inspiration soudaine, Breteaudeau a bien raison, et je ferai comme lui, bien qu'il soit dur de reprendre un vieux rôle, dont on n'a plus les intonations ni les costumes! »

Frappé par ce dernier mot qu'il avait pensé, le dramaturge monta dans une voiture, et tour à tour se fit conduire chez le tailleur, chez le bottier, chez le chemisier, avec lesquels il conféra longuement, puis enfin chez l'unique marchand de parfums qui sache voler et emprisonner les âmes des fleurs, car il devait faire peau neuve, et se tenir prêt à montrer Shylock sous les traits de Roméo. Galvanisés par de fortes sommes, tous ses fournisseurs le servirent en vingt-quatre heures; cependant Miquerol, qui ne voulait pas donner le spectacle d'un changement à vue, mit quelques jours à opérer sa transformation. Elle fut d'ailleurs admirablement réussie, et le dramaturge, qui s'entend, comme on le sait, à préparer ses effets, sut se ménager une merveilleuse entrée de jeu. Un jour, à la répétition d'*Edith*, comme le jeune premier Garnache, indisposé, n'était pas venu, on allait passer la grande scène d'amour du troisième acte, lorsque Miquerol annonça qu'il donnerait lui-même la réplique à Herminie. Il savait justement la scène par cœur; il la dit, la joua, avec tant de conviction et d'ardeur, qu'il ranima l'indolente comédienne, et pour la première fois depuis bien longtemps, elle redevint elle-même. L'acte fini, tout étonnée et frémissante encore d'avoir été louée, adorée, courtisée, tenue entre des

bras d'amant sous la lueur vacillante du quinquet propice à l'illusion, elle regarda Miquerol, le trouva beau, et qui plus est, parfaitement jeune! Habituellement comme un peu abandonné et avachi, il était serré, tenu, dans des vêtements d'une coupe élégante, qui lui rendaient sa sveltesse. Coiffé, chaussé et ganté comme un dandy, il avait retrouvé sa belle tournure d'autrefois; dans ses cheveux châtains les fils d'argent avaient disparu, et sa fine moustache blonde, un peu retroussée, égayait suffisamment ses lèvres sérieuses. Enfin, le dramaturge a de superbes yeux noirs que l'âge n'a pas éteints et qui, dans l'émotion de cette minute suprême, brillèrent alors de tout leur éclat.

— « En vérité, lui dit Herminie, en s'avançant avec une attitude subjuguée et tout entière caressante, vous êtes aussi un grand comédien! Savez-vous que j'ai vraiment senti mon cœur battre, et que vous avez dit la scène de façon à me faire illusion?

— Ah! dit Miquerol avec une nuance de tristesse un peu amère, pour cela je n'ai eu qu'à me souvenir. Savez-vous qu'il y a deux ans, je vous ai follement aimée? Mais j'ai dû me taire, car hélas! je me trouvais bien peu séduisant, et d'ailleurs votre cœur n'était pas libre. Mais je puis vous parler de cet amour, à présent qu'il est guéri.

— Êtes-vous sûr qu'il soit bien guéri! dit Herminie avec une pétulante vivacité de folie et de tendresse.

— Hé! dit Miquerol, il ne faudrait pas toucher trop brutalement à la blessure, peut-être mal fermée. Mais, ajouta-t-il gravement, et comme voulant fuir sa propre pensée, parlons d'autre chose.

— Pas du tout, dit Herminie. Et de quoi pourrions-

nous parler qui fût plus intéressant? Tenez, voulez-vous? ne répétons pas la fin d'*Edith*, et je vous jure que demain, nous rattraperons le temps perdu! Pour aujourd'hui, si vous consentez à faire mes volontés, emmenez-moi d'ici, et allons-nous-en dîner ensemble au cabaret, comme deux amoureux qui s'étaient perdus et qui se retrouvent? »

Le lendemain, Miquerol et Herminie arrivèrent à la répétition ensemble, en ménage, se tutoyant, révolution qui étonna tout le théâtre pendant cinq minutes, mais qui tout de suite après fut acceptée comme un fait accompli; car ce qui fait la force de Paris, c'est précisément de prendre l'histoire et la vie et les événements comme ils viennent. A chaque instant, Miquerol, d'ordinaire si guindé et revêche comme metteur en œuvre de ses pièces, quittait l'avant-scène pour donner de plus près ses indications à Herminie qu'il prenait toute dans ses bras, en l'appelant : ma chatte! D'ailleurs, surexcitée par ces enfantillages, la comédienne portée, réchauffée, électrisée, étourdie, jouait admirablement, avec force, avec passion, avec verve, et trouvait des cris superbes. Le directeur Nicolin se frottait les mains à les écorcher, et toute la troupe, gagnée par la contagion, avait le diable au corps. Quant aux deux amants, ils se souriaient, se parlaient bas, s'embrassaient dans les coins, ou derrière les portants, et après s'être bien cachés pour cela, revenaient s'embrasser naïvement, devant le monde.

Et cet intermède se jouait toute la journée, même en dehors du théâtre! Le dramaturge et son amie donnaient à leurs camarades de jolis soupers au

champagne, après lesquels Herminie, vêtue de blanc et avec des pendeloques de diamant, vautrait son ventre sur les tapis, en récitant des vers d'amour, car elle était complètement emballée! Le fer était chaud, Miquerol ne cessa pas de le battre jusqu'à la représentation d'*Edith*. Elle fut un triomphe de public et de presse, et à la quatrième, on fit six mille quatre! Herminie Fageol avait alors son rôle dans le ventre, les applaudissements la soûlaient; il n'y avait nullement à craindre qu'elle cessât de bien jouer, et rassuré, ayant fait ses achats de terrains, donné des ordres à son agent de change et accordé une bonne gratification à son teneur de livres, le dramaturge songea à se débarrasser d'un travestissement devenu inutile. L'occasion d'opérer cette indispensable réforme s'offrit d'ailleurs à lui naturellement, et plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

Après la dixième représentation d'*Edith*, un acteur malade avait dû être remplacé, et Miquerol était venu au théâtre, pour présider à un raccord nécessité par ce changement d'interprète. Il était assis dans l'ombre, tout à fait dans le noir, et donnait des indications, de la voix sèche et rude qu'on lui connaissait, avant son idylle. Herminie qui vint, elle aussi, mais par pur hasard, sans aucun motif, ne l'eût ni aperçu, ni reconnu à ces accents rauques, si elle n'eût vu briller dans la nuit les yeux si prodigieusement noirs de son amant. Lorsque la scène fut finie, elle profita de l'obscurité pour venir se blottir tout à fait contre Miquerol, comme une chatte.

— « Ah! cher, lui dit-elle, si tu veux, quand notre grand succès sera fini, nous nous enfuirons d'ici, nous

nous envolerons quelque part, à Saint-Rafaël par exemple, vers une maison cachée dans les roses, et là, assise à tes côtés ou agenouillée devant toi, je te regarderai écrire des chefs-d'œuvre, en disant tout le temps : Je t'aime, mais bien bas, pour ne pas t'empêcher de travailler.

— Saint-Rafaël ! je ne dis pas non, murmura Miquerol, toujours de sa voix vieille et dure. Car la goutte commence à me faire sentir ses épines, et il est grand temps que je songe à soigner mes rhumatismes. »

En même temps, il marcha avec son amie vers la petite rampe de gaz, et Herminie le vit pâle, vert, emmitouflé, comme on l'avait toujours connu, dans un tas de cache-nez et de châles, ganté comme pour un voyage au pôle Nord, et ayant sur son visage, comme une peluche, une barbe de quatre jours, parfaitement blanche. La comédienne s'enfuit en poussant un cri, et ne demanda pas son reste. Elle a oublié son amourette, comme si elle avait bu de l'eau du Léthé, et maintenant, quand elle rencontre Miquerol, elle lui parle avec un froid respect, et lui dit : « Cher maître ! »

XXXVII

LES COQUINS

A vingt-huit ans, usé, abandonné de tous, ruiné jusqu'aux moelles et n'inspirant plus la moindre confiance, Louis Talfer était parfaitement décidé à se jeter à l'eau ou à se faire sauter la cervelle. Il avait si bien abusé de tout, de la vie, du jeu, des amis, des femmes et des ressources empiriques; il avait tellement épuisé la fiction et le mensonge, que son extraordinaire beauté, son ingéniosité inépuisable et ses inventions à la Mascarille ne lui servaient plus de rien. Il allait donc se tuer, non par vocation, mais contraint par la force des choses, lorsqu'un ancien compagnon de plaisir, rencontré sur le seuil du Café Anglais, lui fit l'aumône d'un dernier louis, ce qui changea le cours de ses idées. Enhardi par cette chance inattendue, Talfer osa prier Edmond de Falvet de s'intéresser à lui et de lui trouver quelque emploi. Mais le jeune homme savait trop bien que son ancien ami avait depuis longtemps rompu avec la probité; aussi refusa-t-il son entremise, sans nulle cruauté, mais très nettement. Cependant une circonstance tout

à fait imprévue, qui se produisit alors, changea les dispositions du marquis de Falvet.

Le célèbre banquier Raginel, tout pimpant, et aussi bien que possible déguisé en jeune homme, l'aborda inopinément, et après l'échange de quelques propos sans importance, lui confia l'embarras où il était pour trouver sans retard un secrétaire particulier. — « Au fait, se dit alors le marquis, pourquoi pas Talfer? » Il montra donc au banquier le charmant bohème, qui s'était éloigné de quelques pas, mais ne se décidait pas à s'en aller. Il lui assura qu'il trouverait dans ce décavé tous les talents nécessaires, et ne lui cacha pas qu'une avance d'argent serait indispensable pour que le nouveau secrétaire pût se présenter chez son patron avec une tenue de gentleman. On appela Talfer, qui se montra d'une aisance parfaite, respectueux sans bassesse; l'affaire fut conclue sur-le-champ, et le misérable, tout à l'heure désespéré, s'en alla avec un billet de mille francs dans sa poche, c'est-à-dire aussi fier que Cyrus, et plein de confiance dans l'avenir.

Monsieur de Falvet n'avait pas changé d'avis sur Talfer ; mais il connaissait Raginel, et il avait pensé que ce Scapin pouvait être sans inconvénient accouplé à ce Géronte. Le banquier, vingt fois millionnaire, propriétaire de mines, de forêts, de carrières de marbre dans les pays les plus lointains, avait réussi dans toutes ses entreprises, sans parvenir à voler personne, tant la fortune le favorisait. Aussi était-il honnête et même généreux; cependant il aurait assassiné un homme pour deux sous, et il regardait le bien et le mal comme des idées purement abstraites. Pareil à cette princesse du grand siècle, affirmant que tout est permis à la

race des Dieux, il se croyait aussi le droit de faire tout ce qui lui plaisait, et il n'y manquait pas, car en ce vieillard à la barbe teinte, ficelé dans un corset, brûlait le désir effréné de don Juan. On prétendait même que veuf de très bonne heure, il avait élevé dans ces idées sa fille unique Léone, à qui on allait jusqu'à prêter des aventures. Rousse, d'une beauté énigmatique, d'une pâleur presque surnaturelle, avec des yeux et des sourcils noirs et des lèvres très arquées, d'un rose vif, cette jeune fille, infiniment gracieuse et spirituelle, était ainsi calomniée déjà, à un âge dont l'innocence a droit à tous les respects; mais elle semblait l'ignorer, et on voyait dans ses regards la tranquille sérénité d'une candeur enfantine.

Raginel, qui avait su se faire de belles relations et qui recevait dans ses salons une société excellente, avait en effet tous les génies, excepté celui de l'orthographe. Il avait pu apprendre beaucoup de choses, mais pas cela, et ce calculateur intrépide, aux vastes combinaisons, était arrêté net devant la règle des participes. Cependant, comme il devait sans cesse écrire des lettres confidentielles à de grands financiers étrangers, à des princes, à des chefs d'empire, et comme, d'autre part, sa vie amoureuse était un imbroglio des plus compliqués, l'emploi de son secrétaire intime ne devait pas être une sinécure. Aussi le marquis de Falvet l'avait-il décidé d'un mot à choisir Talfer, en lui affirmant que cet aventurier avait la largeur de conscience d'un grand politique, et pouvait entendre et oublier tous les secrets, comme une confession. Il ne fallait pas moins pour le banquier, accablé d'affaires et tiraillé entre milles intrigues diverses, qui

entre autres exploits, avait séduit et rendu mère la fille de son meilleur ami, le riche fabricant de soieries Hendrickx, dont il machinait à ce moment le mariage avec un noble ruiné. Son secrétaire devait être en même temps un valet de comédie; mais Talfer était précisément cela. Il avait assez de littérature pour prendre les tons les plus divers; il admit, comprit, devina tout, ne s'étonna de rien, ne fut jamais indiscret, et Raginel trouva en lui ce qu'il avait désiré, un homme à tout faire, assez habile et séduisant pour accommoder ensemble Charlotte et Mathurine, et pour savoir en un tour de main, lorsqu'il le fallait, le débarrasser d'une, ou de deux, ou de plusieurs maîtresses.

Cependant Talfer, dans tout cela, ne s'oubliait pas lui-même. En entrant chez le banquier, il s'était tout de suite dit : « La maison m'appartient, » et comme Buridan, il voulait tout. Il connaissait les bruits qui avaient couru sur Léone; sans rien approfondir, il se plaisait à les croire vrais, et il comptait sur sa beauté irrésistible pour se faire aimer d'elle et l'épouser, avec les millions. Il avait commencé par mettre dans ses intérêts la suivante Brigitte, en lui prodiguant les pièces d'or et les joailleries, et aussi en en faisant un peu sa maîtresse, sachant qu'avec les femmes, les présents ne comptent pour rien, si on ne leur donne pas un peu d'amour avec. Ces précautions prises, Talfer marcha hardiment; reçu et souvent invité à dîner chez Raginel, il put dans les coins parler à Léone, et audacieusement il murmura à son oreille les paroles d'amour les plus enflammées. La jeune fille ne se révoltait pas, ne lui imposait pas silence; mais il sem-

blait toujours qu'elle n'eût pas compris ces tendres paroles, car son visage restait d'une tranquille et parfaite sérénité. Talfer prit le parti d'écrire, et Brigitte qui, exempte de préjugés, espérait partager le magot, ne se refusa pas à donner ses lettres; mais le héros d'amour n'obtint jamais de réponses, et toutefois il obtint beaucoup mieux.

Un soir, dans la serre où il donnait ses rendez-vous à Brigitte, comme il la serrait entre ses bras et négligemment baisait ses joues, à je ne sais quel parfum de la peau et de la chevelure, il eut comme une vague idée que ce n'était pas elle, et comme elle lui parlait bas, il crut aussi ne pas tout à fait reconnaître sa voix. Rapidement il se dégagea, alluma une allumette, et reconnut la pâleur, la lèvre arquée, les cheveux rougissants de mademoiselle Raginel.

— « Oui, c'est moi, Léone, » dit-elle en lui baisant les yeux et en s'enfuyant.

A ce moment, Talfer ivre et fou de joie, n'eût pas escompté à cinq pour cent de perte les millions de son futur beau-père; il les tenait, les administrait, se faisait bâtir des châteaux, mettait sous ses pieds un tas de femmes, et faisait sauter toutes les banques. Plusieurs fois il retrouva ainsi Léone, il est vrai à de de longs intervalles, mais maintenant elle lui répondait, écrivait lettres sur lettres, et Talfer collectionnait ce dossier avec ravissement, songeant combien ces autographes lui seraient chèrement payés. Cependant, il fallait ne rien brusquer, amener progressivement l'éclat final et la scène où se déciderait le mariage; et en attendant, le secrétaire intime manquait d'argent, pour beaucoup de motifs divers, et princi-

palement pour ses vices. Aussi résolut-il de créer un épisode, et de faire jouer une machine accessoire, à titre d'intermède.

Il lui fallait une actrice, ou, comme dit Molière, une femme d'intrigues. Talfer retrouva à point une ancienne maîtresse à lui, nommée Suzanne Turques, appartenant à cette race d'ingénues qu'on peut traîner dans tous les enfers et plonger dans le noir Cocyte, sans qu'elles perdent rien de leur air céleste. Il la rencontra, dépenaillée, crevant de faim, en camisole de linge, chaussée d'espadrilles déchirées, et toute décoiffée, faute d'une épingle pour tenir ses cheveux.

L'ayant proprement nippée et rhabillée, Talfer l'installa chez lui à demeure, lui serina son rôle, et elle ne tarda pas à faire son entrée en scène. Un matin que Raginel, ayant beaucoup de lettres à écrire, était fort impatienté, parce que son secrétaire n'était pas venu, on lui remit une carte portant ces mots : « Mademoiselle Suzanne Talfer, de la part de son frère. » En voyant entrer une jeune fille mince, timide, rougissante, évidemment pure, le banquier ne se soucia plus beaucoup de ce qu'elle allait lui dire, car il fut mordu au cœur par un désir fou, et n'eut plus qu'une idée : meurtrir les ailes de cet ange! Cependant, ne fût-ce que pour avoir le temps de dresser son plan, il interrogea la jeune fille. Mais loin de pouvoir répondre, elle éclata en pleurs, en cris, en sanglots; elle fut prise d'une affreuse attaque de nerfs, et toutefois, entre deux spasmes, finit par confesser la vérité. Talfer avait joué, il avait perdu trois mille francs sur parole, et il lui fallait payer ou mourir. En achevant ce douloureux aveu, Suzanne tomba évanouie sur un

divan, dans une pose dont le banquier, s'il eût été moins infatué, eût parfaitement reconnu la composition savante.

D'ailleurs, Raginel n'hésita nullement à déshonorer la sœur de son secrétaire. Quand elle revint à elle, ce fut son tour de vouloir mourir; mais son séducteur l'en dissuada par de vives raisons, et elle s'en alla, brisée, humiliée, baissant ses yeux farouches, mais en emportant un portefeuille, convenablement gonflé de billets de banque. Et cette intrigue continua avec une régularité classique. Il n'y eut aucune explication entre le banquier et Talfer, et Suzanne désolée, tremblante, la honte sur le front, revenait à de fréquents intervalles chez Raginel, et n'en sortait jamais les mains vides. Après quoi, se retrouvant en liberté, les deux complices menaient une vie de Polichinelles, faisaient sauter les bouchons de champagne, et passaient les nuits à jouer, en compagnie des plus gais filous et des plus orageuses demoiselles.

Cependant Talfer n'oubliait pas le sérieux; il continuait avec Léone son roman par lettres, ponctué de quelques rares baisers surpris dans la serre, et il songeait avec extase au moment, évidemment prochain, où ayant tout découvert, Raginel le mettrait en demeure de réparer son crime. Oh! comme il le réparerait, sans hésitation et par-devant notaire, avec un contrat en bonne forme! Mais qu'on juge de la stupéfaction de ce Roméo lorsque, pendant une soirée intime à laquelle il assistait, le banquier annonça à ses amis le prochain mariage de sa fille avec le vicomte de Jouglas. Pâle comme un mort, fou de rage, déchirant son habit avec ses ongles crispés, au bout d'un

moment il parvint à joindre Léone, et à lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre.

— « Vous n'épouserez pas cet homme, dit-il.

— Parce que? fit Léone, avec un délicieux et tranquille sourire.

— Parce que je ne le veux pas, reprit Talfer. D'ailleurs, ajouta-t-il, en se démasquant comme Tartuffe, j'ai les lettres!

— Eh! cher monsieur, dit Léone, l'écriture de ces lettres est celle, bien connue, d'un copiste de théâtre; quant au texte, il est emprunté *passim* à divers romans de monsieur Xavier de Montépin! »

En rentrant chez lui, assommé, Talfer n'y retrouva pas d'argent, parce qu'il n'en avait pas laissé, et il ne retrouva pas non plus Suzanne Turques, disparue en emportant ses hardes. En revanche, on lui remit un mot sec de Raginel, qui le congédiait, purement et simplement. Les lettres qu'il avait composées pour le banquier avait toujours été écrites en sa présence, et ainsi l'intrigant secrétaire n'avait pu en prendre des copies. Quant à mademoiselle Turques, ayant entraîné le banquier dans le vertige des plus savantes voluptés, comme le démon de Cazotte, elle avait amené son amant à lui dire sans regrets : « Cher Belzébuth, je t'adore! » Raginel la connaissait pour ce qu'elle était; il savait qu'il avait affaire à une fille des rues, et il l'idolâtrait. Le secrétaire était donc devenu inutile, comme une cinquième roue à un carrosse.

Le lendemain matin, pâle d'une pâleur verte, les yeux rougis et la bouche pâteuse, Talfer, remâchant un vieux bout de cigare éteint, s'acheminait vers le boulevard, du côté des restaurants, avec le chimérique

espoir d'y emprunter un louis. Tout à coup il s'arrêta, et dans sa froide colère, se mit à parler tout haut, comme un personnage de comédie.

— « Alors, s'écria-t-il avec un hoquet de dégoût et de désespoir, c'est toujours la même chose! »

XXXVIII

L'HOTELIÈRE

En 1859, la reine incontestée de la toute petite ville de C*** était la belle madame Antonine Offroy, l'hôtelière du *Lion Rouge*. Sa maison ne désemplissait pas, et depuis les riches propriétaires attirés par leurs affaires agricoles, jusqu'aux meuniers et aux marchands de bœufs, tous les voyageurs aimaient ce logis si animé et si vivant, les bois bien cirés, les cuivres toujours clairs, la cuisine avec les poutres brunes où pendaient force jambons, la cheminée pleine d'un feu brillant, devant lequel tournait toujours une broche chargée de volailles et de quartiers de viande. C'est devant ce feu-là seulement que les beaux messieurs, comme les fermiers et les chasseurs, aimaient à sécher leurs guêtres, et bien qu'il y eût à C*** d'autres auberges, tous les riches venaient dépenser leur argent au *Lion Rouge,* où voir Antonine était déjà une joie. Madame Offroy ressemblait à son hôtellerie; d'une beauté noble et attrayante à la fois, sa propreté, sa blancheur, la netteté de son ajustement avaient quelque chose de lilial; sa chevelure nette et bien peignée était un spectacle rassurant, ses dents de

neige étaient de la même couleur que ses manchettes, et l'éclat de ses yeux d'or ressemblait à un éblouissement de fête. Sans exception, toutes les hôtes du *Lion Rouge* avaient été amoureux d'elle et l'étaient toujours. Peut-être n'avait-elle pas été cruelle pour tous; mais, quoi qu'il en soit, on lui parlait avec estime et avec respect, sans familiarité; car la belle Antonine appartenait, de visage et d'allure, à la grande race des femmes qu'on ne saurait traiter légèrement.

Le seul défaut de cette maison joyeuse et riante était l'hôtelier, le père Offroy, un vieillard grossier et taciturne qui buvait seul dans les coins, et se livrait sournoisement à une débauche crapuleuse. Ayant vainement essayé de le décrasser, Antonine avait pris le parti de l'abandonner à ses vices. Elle savait son mari avare, ce qui la tranquillisait, et d'ailleurs elle avait soin de s'assurer fréquemment que les fonds déposés chez le notaire, monsieur Judelin, ne diminuaient pas. En outre de ces fonds, produits par les bénéfices accumulés de l'hôtellerie, les époux Offroy possédaient encore des champs et des vignes, et se voyaient en passe d'amasser une vraie fortune. Les caprices du vieillard n'offraient donc pas un danger sérieux. Une fois, il avait bien essayé de lever l'étendard de la révolte, et d'opposer à sa femme une grosse servante, nommée Madelon, rose comme une pivoine et effrontée comme le valet du bourreau, qui d'ailleurs défaisait, plus consciencieusement encore qu'elle ne les faisait, tous les lits de l'hôtel; mais Antonine avait jeté cette drôlesse à la porte; le vieillard s'était soumis en grommelant, et était retourné à ses pots.

Ne pouvant trouver un appui et un associé dans ce

buveur inutile, c'est sans lui que la belle hôtelière bâtissait de grands projets. Une maison délabrée, et depuis longtemps inhabitée, était séparée du *Lion Rouge* par un espace de terrain vide, appartenant à un vieillard malade, nommé Chartret. Antonine rêvait d'acheter le tout, maison et terrain, de construire pour son hôtellerie de vastes annexes, et d'établir pour Dijon un service de voitures publiques, depuis longtemps réclamé. Mais, à ce sujet, elle eut coup sur coup deux cruelles déconvenues. Le vieux Chartret mourut, et comme il laissait des enfants mineurs, le terrain ne put être mis en vente. Puis, Antonine apprit que la masure était louée avec un long bail, sans qu'on voulût lui dire quels étaient les preneurs. Enfin le père Offroy, qui maintenant était toujours ivre, mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, et alors les malheurs éclatèrent tous à la fois! c'étaient la débâcle et la ruine. Offroy, qui jouait et spéculait à Paris pendant ses courtes absences, avait emprunté successivement des sommes de plus en plus fortes, non chez Judelin, mais par l'entremise d'un notaire de Dijon. La nouvelle de ce désastre se répandit, comme brûle une traînée de poudre, et l'hôtellerie du *Lion Rouge* fut abandonnée, comme tous les endroits sur lesquels s'est abattu le malheur.

En même temps, dans la masure restaurée à la diable, s'ouvrait une hôtellerie rivale, tenue par un braconnier nommé Pipault, qui ayant fait un petit héritage, avait épousé Madelon, la servante chassée par Antonine. Là, on chantait du matin au soir, et Pipault attira facilement chez lui tous les mauvais sujets du pays, et même encore les meuniers et les

bouviers, car il leur ouvrait de larges crédits, et n'étant jamais las de boire, les aidait sans paresse à vider sa propre cave. Enfin, Madelon, dont les belles chairs roses n'étaient pas à dédaigner, n'était pas devenue plus vertueuse après le mariage qu'avant, et de nombreux voyageurs étaient affriandés par cette cabaretière, qui prodiguait ses caresses aussi généreusement que son mari prodiguait le vin de ses cruches. A ses moments perdus, elle se plantait devant sa porte, le poing sur la hanche, et se délectait à narguer de loin son ancienne maîtresse.

Mais elle n'eut pas longtemps cette joie. Bien aidée et conseillée par le notaire Judelin, Antonine Offroy, pour payer les dettes de son mari, avait vendu tout ce qu'elle possédait, ses champs, ses vignes, ses chevaux, et jusqu'au mobilier de l'hôtel; enfin elle avait trouvé à louer pour deux ans la maison, entièrement vide. Antonine recevait de temps en temps pendant quelques jours une de ses cousines nommée Jeannette Serrurier, qui depuis longtemps déjà avait quitté C***, et, à ce qu'on disait, habitait Versailles. Jeannette vint justement à ce moment-là, et Antonine partit avec elle. Les affaires liquidées, il lui restait une dizaine de mille francs pour toute fortune. Lorsqu'on vit s'éloigner la voiture qui emportait les deux femmes, l'envie longtemps comprimée éclata, et les commères s'en donnèrent à cœur joie. « En voilà une qui n'est pas près de revenir à C... ! » dit l'une d'elles, en montrant du doigt Antonine. Mais c'est en quoi elle se trompait du tout au tout, car la belle madame Offroy était vaincue, mais non découragée. En fermant les yeux, elle revoyait ses meubles luisants, ses

cuivres bien frottés, le feu flambant de sa cuisine, et elle se promettait bien de se retrouver là un jour, riante, heureuse, blanche sous son linge blanc, avec le trousseau de clefs sonnant à sa ceinture.

Le lendemain, dans un bouge de Versailles à la fois pompeux et sordide, appelé *La Patte de Chat,* écrasé de dorures, de draperies et d'ornements prétentieux, où l'on vend de la bière, des liqueurs, et aussi de l'amour, puisqu'il faut ici employer cet euphémisme, Antonine, conduite par Jeannette Serrurier, s'avançait vers le comptoir, où était assise, laide comme les sept péchés mortels, la nautonière de ce bateau de fleurs, madame Sahuc. — « Que nous veut cette princesse? » dit-elle, épouvantée par la robe décente, par la tenue correcte et par l'air noble d'Antonine. Mais madame Offroy possédait ce charme infini, absolu, auquel les monstres eux-mêmes ne résistent pas, et après quelques explications échangées à voix basse, la mégère fut tout à fait vaincue et séduite. Sans perdre de temps, Antonine s'installa momentanément avec sa cousine, tandis que, dans une chambre qui lui fut désignée, des ouvriers venaient à ses frais lessiver les peintures, leur donner une couche, et poser sur les murailles un joli papier clair, semé de fleurettes, et aux fenêtres, des rideaux de perse. Puis on apporta des malles contenant, avec les vêtements d'Antonine, une énorme quantité de linge, blanchi à la rivière, séché sur le pré et sentant l'iris, et une armoire antique, aux fines ciselures, achetée à Versailles, dans laquelle les deux cousines rangèrent tout le linge en belles piles régulières, bien équilibrées et attachées avec des faveurs roses.

Celle qui avait été madame Offroy descendit enfin, pour faire connaissance avec ses compagnes, qui volontiers eussent griffé et déchiré « la Princesse, » car à *La Patte de Chat* et pendant tout son exil, elle garda toujours ce surnom que lui avait ironiquement donné la Sahuc et qui pour elle devint un nom de gloire et de triomphe. On était en avril 1859; les premières brises du printemps, chargées de parfums lointains, entraient par les fenêtres de derrière ouvertes sur une cour, et rendait plus épouvantable encore la tristesse du cabaret, en proie à une désolation noire. En effet, la guerre de la France et de l'Italie contre l'Autriche arrivait à son moment décisif; c'était presque déjà la veille des victoires de Montebello, de Palestro et de Turbigo, et Versailles était entièrement dépeuplé de soldats. Comme, en ces circonstances, l'escadron volant de la mère Sahuc ne lui rapportait plus rien, elle avait mis en interdit son personnel, et ne donnait plus rien à crédit, pas même une chope.

Abandonnées, mal gaunées, n'ayant plus de rouge à se mettre sur les joues, faute d'argent, ces pauvres filles crevaient de soif, tiraient des langues altérées, roulaient machinalement des feuilles de papier à cigarettes où manquait le tabac, et toujours regardaient la porte, comme si elle allait s'ouvrir, mais elle ne s'ouvrait jamais. — « Ah! si ça continue comme ça, disait l'une d'elles, nous pourrons bien pendre nos cœurs au clou! » C'est à ce moment-là que la Princesse descendit; payant comptant, sa bourse à la main, elle envoya chercher pour tout le monde des allumettes, des tabacs, des papiers à cigarettes, et fit verser à flots la bière échauffée et peu fraîche, qui fut

absorbée cependant, comme une eau répandue est bue par le sable du désert.

Elle se chargea aussi des frais du dîner, qui fut copieux, substantiel, terminé par des sucreries et par des liqueurs; cependant, par un hasard qui depuis longtemps ne s'était pas produit, quelques rares buveurs entrèrent pendant qu'on savourait ce régal, et, comme Oreste, voulurent tout de suite enlever la Princesse : ils ne se lassaient pas d'entendre cette belle personne rire, causer, parler comme une dame dans son salon, éblouissant tout de ses dents blanches; mais la Princesse annonça que, pour le présent jour, elle était là en visiteuse, et que le lendemain seulement, elle écouterait ce qu'on pourrait avoir à lui dire. Ce lendemain, qui a laissé un fulgurant souvenir dans les fastes de Versailles, fut le commencement d'une folie qui ne devait pas s'arrêter. Qu'importait désormais l'absence des régiments? C'étaient les civils, les vieillards, les jeunes gens élégants, qui affluaient à *La Patte de Chat;* on ne se lassait pas de venir regarder, admirer la Princesse; comme elle ne pouvait entendre à tous, elle renvoyait à ses compagnes les impatients, qui lui obéissaient : mais ceux qui avaient vu la jolie chambre bien rangée, les piles de linge, auraient voulu rester là toujours, y passer leur vie. L'engouement de la mode, la furie du succès fut telle que de nombreux Parisiens faisaient le voyage, pour causer avec l'étrange femme. Elle inspirait des passions ardentes. On lui apportait des joyaux, des billets de banque; des amoureux sérieux lui offraient des hôtels, d'autres voulaient l'épouser. Mais la Princesse eut l'originalité de rester chez la mère Sahuc,

ou plutôt chez elle-même; car aussi facilement que si elle les eût cueillis, elle trouva des capitaux, non prêtés, mais donnés, pour acheter d'abord *La Patte de Chat*, et bientôt après, les deux Cythères voisines, *Le Panier Fleuri* et *L'Hirondelle,* qui furent décorées avec un goût farouche et inattendu, égayées par un personnel nouveau, et placées sous la direction immédiate de Jeannette Serrurier.

Après la paix de Villafranca, lorsque Versailles se repeupla de soldats, ce fut dans ces cabarets un tel empressement, un tel flot de foule avide et turbulente, qu'on faisait queue pour y entrer; on s'étouffait pour y trouver place, et on buvait sa chope debout ou sur des coins de tabouret. Récoltant les tas d'or, follement accourus d'eux-mêmes, la Princesse, comme une actrice en représentation, allait de *La Patte de Chat* au *Panier Fleuri*, du *Panier Fleuri* à *L'Hirondelle,* et là où elle était pour le moment, les choses se vendaient à n'importe quel prix comme des objets d'art, et les consommateurs, dans ce tumulte, avaient depuis longtemps renoncé à recevoir leur monnaie. C'est ainsi que la bizarre voyageuse réalisa une énorme fortune.

Cependant, la ville de C*** fut étonnée par des changements qui se succédèrent avec une rapidité vertigineuse. Pipault avait mangé et bu son auberge, et mis la clef sous la porte; les enfants Chartret étant devenus majeurs, le terrain fut mis en vente, et le tout fut acheté et payé à beaux derniers comptant par le notaire Judelin, pour un acquéreur qu'il ne nommait pas. Le terme de la location étant arrivé et la maison Offroy étant redevenue libre, un émissaire venu de

Paris la remeubla d'armoires, de sièges, de bahuts, de batteries de cuisine flambantes, intelligemment achetés dans le pays. Les écuries se remplirent de chevaux; une nuée d'ouvriers construisit sur le terrain Chartret des remises et des hangars, où bientôt furent amenées de Dijon trois belles voitures, destinées au service des messageries. Bientôt on revit devant le feu d'or de sa cuisine, où rôtissaient les volailles, la belle madame Offroy, avec ses manchettes blanches comme la neige et son trousseau de clefs, et comme autrefois, les voyageurs s'enchantaient à voir sa noble prestance et son clair sourire.

— « Ainsi, chère madame, lui dit un jour le notaire Judelin, il est donc vrai qu'on peut encore faire à Paris de bonnes spéculations?

— Oui, dit la belle madame Antonine Offroy; mais cela ne réussirait pas à tout le monde. »

XXXIX

AMOURETTES

Employé au ministère de ***, M. Prosper Guche appartenait à cette race de victimes, aussi clairement désignées que si on les eût couronnées de fleurs et présentées au couteau de Calchas. Voué par son invincible résignation aux farces les plus inhumaines, il avait d'abord été, parmi ses camarades de bureau, un souffre-douleur; mais comme il n'opposait aux persécutions aucune résistance, on s'était lassé même de le tourmenter. Seulement, par suite d'un accord tacite, il faisait toutes les corvées, travaillait pour quatre et, sans résistance, ajoutait à sa besogne celle de ses collègues. M. Guche était docile, exact, appliqué; cependant il n'obtenait jamais une gratification ni une parole d'encouragement, car il semblait poursuivi par la Fatalité, comme Oreste. Enfin, il devait renoncer à tout espoir d'avancement, parce que ses chefs, ayant reconnu en lui un homme instruit, intelligent, et de plus un calligraphe de premier ordre, qui s'ignorait lui-même, ne voulaient à aucun prix se priver d'un si précieux expéditionnaire. Bref, Prosper Guche n'avait rien pu obtenir en ce monde, pas même

un peu de chair sur ses os. La vieillesse aussi n'avait pas voulu de lui ; et à cinquante ans, extrêmement maigre, avec ses traits élégants et fins, sans un cheveu blanc et sans une ride, ce forçat de l'écriture eût passé pour un jeune homme, s'il avait pu passer pour quelque chose ; mais la misère de ses vêtements était si navrante, sa redingote d'amadou et son chapeau, rougissant comme un crépuscule, offraient un si piteux spectacle, que le malheureux montrait encore par habitude une silhouette d'employé, mais non plus une figure humaine.

Car maltraité au ministère, Guche l'était encore plus dans sa maison, où sa femme Nathalie l'avait réduit au plus dur esclavage. Pour son malheur, cette mégère prétentieuse et sentimentale lui avait apporté une dot de vingt mille francs, qu'elle lui reprochait sans cesse, et l'employé possédait de son chef trois mille francs de rente. Aussi aurait-il pu n'être pas misérable ; mais la cruelle Nathalie, dont il ne satisfaisait pas les instincts poétiques, l'avait depuis longtemps chassé de son cœur, et à son corps défendant, il devait vivre chaste, comme saint Siméon sur sa colonne. L'implacable épouse, qui tenait les cordons de la bourse et la bourse elle-même, qui touchait les coupons de rente, et à qui Guche apportait fidèlement ses appointements à la fin du mois, lui refusait le plus strict nécessaire, et même aussi le superflu. En effet, le pauvre homme n'aurait eu qu'un seul vice, celui de fumer de temps en temps une cigarette ; mais après lui avoir d'abord accordé les quelques sous nécessaires à l'achat de son tabac, Nathalie les lui refusait maintenant. Elle aimait d'ailleurs ouvertement, et sans

prendre la peine de se cacher, un bellâtre déjà vieux, frisé, parfumé comme une boutique de savons, monsieur Raoul de Célise, qui, après avoir chanté les Laruette en province, avait été quelques mois sous-préfet, à la faveur des bouleversements politiques, et répondait complètement à son idéal. Raoul était pauvre comme Job ; mais il apportait des bouquets, des caramels, rimait des acrostiches, débitait au piano des chansons de café-concert, et lavait des aquarelles où un Ange, orné d'ailes bleues et roses, baisait le front d'une jeune fille endormie. Dans la maison de Guche, où il régnait en maître, on le servait le premier à table, on lui donnait le meilleur fauteuil au coin du feu, et l'employé qui s'était résigné à cela, comme à tout le reste, avait l'air d'être en visite.

Enfin le triste expéditionnaire n'était pas plus heureux comme père que comme mari. Agé de dix-huit ans, pâle avec des taches de rousseur, des cheveux de filasse et des yeux d'une couleur indécise, son fils unique Isidore semblait être un parfait crétin. On avait vainement essayé de lui faire passer son baccalauréat, puis on avait songé à le mettre dans le commerce; mais il fut impossible de lui apprendre à faire une addition. Indifférent, ne comprenant rien, ne s'intéressant à rien, Isidore traînait dans la maison en savates, fixant au hasard ses yeux vagues; seulement à de longs intervalles et sans qu'on pût savoir pourquoi, il riait. De quoi? sans doute de choses vues dans une existence antérieure à celle-ci, et son père qui subissait d'un cœur égal toutes les infortunes, prenait aussi son parti d'avoir donné le jour à cet être absurde.

Au ministère de ***, qui était en réparations et où

on exécutait de grands travaux, on avait mis tout seul, dans une vaste pièce délabrée, encombrée de débarras, et isolée par un long corridor, Guche, avec qui il n'y avait jamais besoin de se gêner. Cette pièce communiquait directement avec la cour par un escalier de service, et ainsi eût offert à un employé flâneur de faciles moyens d'évasion. Mais le pauvre homme ne songeait guère à se promener. Du matin au soir, il écrivait, écrivait sans cesse, couvrant le papier à filigranes de lignes plus régulières que si elles eussent été gravées, et s'hypnotisant à regarder la structure de ces caractères magnifiques. Cependant, ainsi abandonné et sacrifié, Guche avait éveillé un peu de compassion dans une âme humaine. Le voyant si bon, si travailleur, si résigné à tout, son sous-chef de bureau, Émile Thiérat, le célèbre vaudevilliste, joué alors sur tous les théâtres de Paris, venait parfois causer avec lui quelques instants et l'admirer, comme une bête curieuse. De temps en temps, il lui apportait des cigarettes, et il lui donnait même des billets pour aller au spectacle. Mais ces billets servaient uniquement à Raoul de Célise et à Nathalie qui, trouvant son mari trop mal vêtu, ne l'emmenait pas, ce que Guche dut avouer tristement à son sous-chef; il n'était jamais entré dans un théâtre, depuis une représentation gratuite où, lors de sa première jeunesse, il avait entendu mademoiselle Rachel.

Cependant Thiérat se piqua au jeu; il voulut essayer de sauver Guche et de lui faire gagner de l'argent! Il lui semblait difficile qu'un profane sût du premier coup mêler les écritures diverses, lancer à pleine volée les titres corrects, observer les intervalles,

assembler les feuillets que comporte une pièce de théâtre, avec l'habileté que mettent à cette cuisine spéciale les copistes de profession. Mais enfin, il voulut en courir le risque; il lui fallait la copie en double d'une pièce en cinq actes, et ayant fourni à Guche l'argent nécessaire à l'achat du papier glacé et du papier à dessin de couleur unie pour la couverture, il lui confia le manuscrit du copiste, en l'invitant à le reproduire aussi exactement que possible. A son grand étonnement, l'expéditionnaire dépassa de beaucoup son modèle; la bâtarde régulière et bien ouverte, le caractère plus petit des indications de scène, les titres en grosses lettres étaient des chefs-d'œuvre, et Guche, sans rien omettre de sa besogne habituelle, avait achevé ce travail avec une rapidité vertigineuse et avec une rare perfection, car en lisant la comédie ainsi animée et vivante, on croyait déjà la voir jouée. Thiérat enchanté promit à l'employé sa clientèle exclusive, et en même temps signa et lui remit un bon de quarante francs payable chez l'agent dramatique, bon que Guche toucha le lendemain matin en venant à son bureau.

Il y venait en effet, mais il n'y arriva pas, car touchant et faisant sonner dans sa main les deux pièces d'or que personne ne lui connaissait, il sentit bouillir dans sa tête des idées de révolte, et pour la première fois de sa vie, il eut l'idée subversive de s'amuser! Depuis longtemps, il avait caressé le rêve de regarder à son aise les lions, les tigres, les oiseaux jaunes, rouges, orangés, célestes, les petites pièces d'eau où croissent des nénufars, l'éléphant, les biches, et après avoir acheté, oh! avec quelle joie farouche! un paquet

de caporal supérieur, un cahier de papier à cigarettes Job et une boîte d'allumettes, il se dirigea, en fumant, en aspirant l'air avec délices, vers le jardin des Plantes.

Une fois arrivé dans ce paradis de ses désirs, non sans s'être muni de petits pains de seigle, il grimpa sur le parapet de la fosse aux ours, et se mit à regarder librement, en homme riche, l'ourse blanche et l'ours noir, qui lui firent l'effet de deux déguisés se rendant au bal masqué. Mais à ce moment, il fut abordé par deux fillettes, grimpées comme lui, et d'un aspect absolument bizarre, qui lui demandèrent un peu de son pain, pour avoir le plaisir de le jeter elles-mêmes aux carnassiers à museau pointu. C'étaient deux gamines, minces, maigres, pâles, avec des taches de rousseur, ayant toutes les deux des cheveux roux coupés courts, des robes noires en charpie, des souliers d'homme, et des chapeaux retapés à coups de poing, posés sur le coin de leurs têtes, comme des casquettes.

L'intimité s'établit rapidement entre nos trois vagabonds, et en moins de rien, Guche sut toute l'histoire des deux petites créatures. Depuis longtemps désignées par leurs surnoms, l'une s'appelait Torgnole et l'autre Flemme. Elles étaient les filles, l'une d'un savetier, l'autre d'une marchande de chiffons de la rue Lacépède, et bien qu'elles fussent arrivées à se ressembler comme deux gouttes d'eau, n'étaient pas sœurs. Toutes les deux étaient polisseuses dans une fabrique de bijoux faux, où il y avait rarement de l'ouvrage, de même que chez leurs parents il y avait rarement du pain et toujours des coups à recevoir; d'ailleurs, avides de liberté et, par goût, ambulatoires, elles

fuyaient l'atelier comme la maison, et se promenaient du matin au soir. Guche aussi leur conta son histoire, elles le plaignirent, et voyant en lui un homme généreux, elles se firent payer du coco, des petits gâteaux rosés pulvérulents, et des anis en petites bouteilles.

A l'activité avec laquelle elles dévoraient ce festin sommaire, l'employé s'aperçut qu'elles crevaient de faim, et galamment leur offrit un repas plus substantiel. Flemme et Torgnole, poussant des cris de joie, le conduisirent alors chez un marchand de vin où elles étaient connues, et on les installa au premier, dans une chambre où ils furent seuls. Ayant le droit de composer la carte à leur fantaisie, les fillettes savourèrent des artichauts crus à l'huile et au vinaigre, du fricandeau et des écrevisses, un peu pâlies, comme la marquise de Musset, le tout arrosé d'un vin suret. Guche mangea avec ses amies, les écouta bavarder comme deux perruches, et même, après une longue abstinence, connut de nouveau la douceur des baisers, car Flemme et Torgnole ne possédaient aucune notion de vertu, et se souciaient d'être embrassées comme une mûre d'être cueillie dans la haie, au milieu des bouvreuils qui chantent.

Cette école buissonnière se renouvela souvent, et l'employé pouvait s'absenter sans inquiétude, tant on était persuadé qu'il était à son poste, inamovible comme les meubles et les cartons du ministère. Maintenant, grâce à Thiérat, il était riche et battait monnaie, et sa vie se divisait en deux parts. A son bureau, il se hâtait d'expédier les besognes, et les copies dramatiques, dont la perfection ne se démentit jamais. Puis, avec Flemme et Torgnole, il courait les

jardins publics, les banlieues, la foire de Montmartre, les ginguettes, et se plantait avec ravissement devant les pitres et les danseuses de corde. A la barrière Montparnasse, comme il faisait avec ses amies une course de chevaux de bois, en jouant furieusement d'une trompette d'un sou, il fut aperçu par un de ses collègues, nommé Loyre, qui détestait en lui le protégé de Thiérat : mais il ne le vit même pas. Cependant les fillettes, à qui Guche avait raconté son installation au bout d'un corridor isolé, où il était facile d'arriver par l'escalier de service, trouvèrent drôle d'aller le voir à son bureau. Elles y vinrent, en effet, à plusieurs reprises; on y faisait des orgies en mangeant de la charcuterie dans des assiettes de papier, et en buvant tous les trois à la même tasse de caoutchouc; mais Guche fut dénoncé par son collègue Loyre; tandis que Flemme et Torgnole étaient encore avec lui, un tumulte, un bruit d'ouragan emplit tout le ministère; on vint chercher l'employé en lui annonçant sa révocation, et tandis que les fillettes se cachaient, éperdues, dans le corridor noir, Guche fut amené devant un de ces hauts personnages, qu'il se figurait comme des Jupiters environnés de rouges éclairs, et lançant la foudre.

Nathalie Guche, qu'on avait envoyé chercher, était là, aux pieds du mandarin, tordant ses bras douloureux, et le jeune Isidore, venu avec elle, regardait les rosaces vertes du papier. Le personnage éminent adressa à l'employé une admonestation terrible, lui représentant ses collègues déshonorés par lui, sa femme et son fils réduits à la misère. Cependant, comme le pauvre homme versait des flots de larmes,

l'arbitre de ses destinées se fût adouci peut-être; mais par malheur Guche, placé près d'une fenêtre, vit par une vitre Torgnole et Flemme qui, dans la rue, s'agitaient comme du vif-argent.

— « Oui, monsieur, oui, monsieur, dit-il alors, complètement affolé; mais ces pauvres petites chattes; je voudrais bien les embrasser encore une fois! »

En effet, tandis que son chef restait muet d'indignation, que sa femme hurlait, et que son fils Isidore éclatait de rire, Guche s'enfuit vivement et sortit du ministère, où il ne devait plus rentrer. Raoul de Célise ne reparut pas dans le ménage maudit, et Nathalie ne survécut guère à son abandon. L'ex-employé ouvrit une agence de copie, qui rapidement prospéra, effaça toutes les autres, et dans laquelle Isidore se révéla calligraphe de génie, plus fort que son père, ce qui lui permit d'épouser la fille d'un riche brossier. Guche est resté le fidèle ami de Torgnole et de Flemme; il les a proprement nippées, meublées en acajou, et il les mène dîner au restaurant, où il leur a fait connaître l'omelette soufflée et les beignets d'abricots.

XL

SCIENTIA

Lorsque Marius Ponchel eut clairement vu de ses deux yeux que sa maîtresse Caliste le trompait avec Justin Lamoline, sa rage, sa colère, son humiliation ne connurent pas de bornes. Quoi! lui, le grand financier, le lion de la Bourse, l'intrépide joueur du Cercle, l'ami des artistes, l'habitué des coulisses de théâtre, le grand découvreur d'étoiles, il était honni, vilipendé, traité comme un Jocrisse, par qui! Par un flâneur sans sou ni maille, à cervelle d'oiseau, ne comptant pas plus dans la vie parisienne que le dernier des choristes dans un opéra. Certes, à défaut d'une poutre, Ponchel aurait voulu avoir du moins une grosse paille dans l'œil; mais comment douter? Comme il montait l'escalier du restaurant, il avait vu Caliste, rouge, émerillonnée, à demi grise, descendre au bras de Lamoline, étroitement appuyée sur lui, au milieu de plusieurs boulevardiers qui, trouvant la rencontre drôle, étouffaient mal leurs rires. Il avait eu le courage de se taire, mais il n'avait pu s'empêcher de jeter sur son infidèle un regard furieux, au lieu de passer sans la voir; ce qui constituait une faute irréparable. Le malheur, c'est qu'il l'aimait, la traîtresse, et plus

que jamais avec un désir aigu et persistant. Assurément, il eût voulu l'étrangler, la déchirer de ses ongles, l'étouffer entre deux draps; mais bien plus encore, sans se l'avouer, il eût été aise de la tenir entre ses bras, repentante, presque innocente, justifiée, ou peu s'en faut, et de la couvrir de cent mille baisers.

Dans sa fureur, Ponchel était sorti à pied; il avait arpenté Paris, les rues, les ponts, les carrefours, courant comme un chat empoisonné; il avait fait des lieues, allumant et jetant des cigares qu'il ne fumait pas; il était arrivé jusque dans la rue Mouffetard, tellement hors de lui-même que, tout seul, il parlait à haute voix, comme dans les comédies, en faisant des gestes.

— « Oh! disait-il, moi, moi, moi, trompé par Caliste, avec un Lamoline! Mais, certes, elle ne l'emportera pas en paradis. Je la quitterai, je la laisserai nue comme un ver, je l'abandonnerai sans un sou à ses folies de dépense, et on la verra bientôt dans la rue, à neuf heures du matin, faisant son marché avec un cabas! Quant à son bel ami, je veux le tenir au bout d'une épée de combat, et je l'embrocherai comme un perdreau.

— En somme, dit à ce moment-là une voix à côté de lui, il n'y a aucun inconvénient sérieux à embrocher Lamoline; mais ce n'est pas non plus ce qu'il y a de plus pressé à faire. »

Ponchel regarda, vit une vieille femme, et sans être surpris qu'elle sût si bien ses propres affaires, car il s'agitait comme dans un rêve, prit des sous de cuivre dans la poche de son gilet, et voulut les tendre à cette promeneuse; mais d'un geste agile et très gracieux, elle repoussa doucement sa main.

— « Je pense, dit-elle, que vous alliez m'offrir cinq sous; et si vous le vouliez, rien ne vous empêcherait aussi de me mettre un louis dans la main; mais, moi, je puis vous donner un très bon conseil, et particulièrement je connais les chattes, les serines et les femmes, comme si je les avais faites. »

Alors Ponchel regarda mieux sa compagne errante, et en la contemplant, éprouva autant d'admiration que d'épouvante. Comme affranchie de la matière, par la pensée autant que par la pauvreté noire, elle portait avec une grandeur épique ses haillons, ses espadrilles, sa jupe crottée, son châle grand comme un mouchoir de poche, et le madras à carreau posé sur sa tête, d'où s'échappaient quelques mèches grises. La pâleur, le hâle, les taches terreuses sur ses joues, le tartre dont ses dents étaient jaunies, n'avaient pu altérer l'élégante noblesse de ses traits, modelés une fois pour toutes avec une perfection irréprochable, ni la finesse de son sourire; et ses yeux profonds, ses yeux qui semblaient contenir des mers et des cieux infinis, étaient comme d'attirants et tranquilles abîmes. On voyait qu'elle avait épuisé toutes les idées, toutes les voluptés, comme toutes les gloires; qu'elle avait traîné des robes triomphales sur les pavés de lapis et marché dans le vin répandu sur la terre noire des bouges; qu'elle avait mangé des oiseaux rares dans des assiettes d'or et des arlequins à un sou, et que ses mains, restées belles, avaient été baisées par les lèvres qui commandent au troupeau des hommes. Il était évident qu'elle était revenue de partout, après y être allée, et que nul doute ne s'agitait plus sous son large front. Par une inspiration soudaine, par

une superstition de joueur, par une intuition de Parisien naturellement épris du merveilleux, Ponchel crut immédiatement que cette étrange sibylle saurait le tirer d'embarras; il se sentit dompté, conquis par elle, et la femme à l'intelligence rapide, pour qui les vocables étaient inutiles, répondit couramment à sa pensée.

— « Eh bien, dit-elle, en lui montrant la boutique d'un marchand de vins, entrons là, et causons. »

Si Ponchel eût été moins troublé, il eût compris alors comme cette bohémienne avait dû naguère se faire servir dans les cabarets illustres; car la vieille, qu'il avait suivie docilement, dit à peine quelques mots à la hâte, et les ayant installés dans un cabinet propre et bien chauffé, le cabaretier sut trouver et apporta un pain riche, une bouteille de très bon vin, et des verres en cristal taillé. Machinalement, tandis que sa compagne parlait, Ponchel qui, dans son désespoir, était sorti à jeun, mangea une croûte de pain et but quelques gorgées de bordeaux, par lesquelles il se sentit réconforté. Quant à la vieille, elle ne mangea ni ne but, et finement, sans affectation, se tint debout, appuyant seulement un peu sur le bord de la table sa main longue et merveilleusement belle, et parla d'une voix éraillée, mais toujours rhythmée et rapide.

— « Eh bien! dit-elle, vous avez fait une faute, mais à tout péché miséricorde; et après avoir eu le tort de surprendre Caliste, tâchez du moins de ne pas lui paraître un imbécile!

— Comment! *paraître,* s'écria le financier, en qui l'amour-propre se révolta.

— Eh! sans doute, reprit la vieille, ne l'avez-vous pas été, en mettant dans son tort une femme que vous aimez follement?

— Moi, je l'aime! dit Ponchel furieux, mais je voudrais l'étrangler, l'exterminer, la fouler sous mes pieds.

— C'est ce que je disais, fit tranquillement la vieille femme, car ce sont deux formes du même sentiment. Vous allez vous brouiller avec Caliste, lui dire des paroles insultantes, et vous finirez par suivre sa voiture, par la supplier, par vous rouler à ses pieds.

— C'est vrai, dit Ponchel atterré.

— Tâchez donc plutôt, dit la vieille, de vous faire pardonner tout de suite. Vous réaliserez ainsi une économie de temps et d'argent, et vous vous éviterez des souffrances inutiles. Tenez, je vais dicter, écrivez. »

Elle prit sur un coin de la table et plaça devant l'amant trompé un buvard contenant des plumes, des enveloppes et du papier à lettres très présentables, que le marchand de vins avait apportés, devinant bien qu'il s'agissait là d'un drame intime, et sachant que tout finit par des écritures. La vieille dicta donc, et le financier écrivit sans raisonner :

« Ma chère Caliste, j'avais pensé jusqu'à présent, « avec tout le monde, que Lamoline manque complè- « tement d'esprit; mais il faut bien qu'il en ait eu au « moins pendant une minute, puisque vous avez cru « un instant qu'il pouvait vous plaire. Aussi dois-je « me montrer indulgent pour lui; et si j'avais à lui « adresser un reproche, ce serait seulement de vous « avoir menée dans un cabaret inférieur où les esca- « liers sont habités par des chœurs d'opérette, et où « on ne réussit même pas la sauce hollandaise... »

— « Mais, dit alors Ponchel, s'arrêtant, abasourdi, vous savez donc la littérature !

— Oui, dit la vieille, je sais tous les arts, et le reste, et si après avoir été beaucoup de fois riche, j'ai cessé de l'être, c'est que j'ai eu le malheur d'obéir à des sentiments, dans une société uniquement fondée sur le jeu des intérêts. Dans mes divers avatars, j'ai été la fameuse Flora Lumière et la jolie petite baronne Emma de Veil, car alors on me donnait tout, même des noms! Aujourd'hui, je suis la mère Zibelin, et je vends, selon l'occasion, des peaux de lapin ou de l'expérience. Mais s'il vous plaît, continuons. »

Ponchel reprit la plume, et, sous la dictée de la mère Zibelin, se remit à écrire :

« Certes, Caliste, je ne serai pas assez niais pour « bouder contre mon ventre, et pour jeter la plus « adorable rose, parce qu'une narine un peu gros« sière l'a respirée. Si une perle d'Ophir tombe « dans la boue, on la ramasse et on l'essuie, et elle « est aussi bonne après qu'avant. Toutefois, ma « chère, ne trouvez pas mauvais que je vous laisse « quelques jours, pour vous débarbouiller avec de « l'ambroisie. Je sais qu'on ne donne pas pour rien « cette drogue céleste, mais je vous envoie de quoi « la payer; et pour atténuer ce que ce cadeau pour« rait avoir de trop cru, je le cache sous un joyau « digne peut-être de vous être offert, car ce n'est « qu'un objet d'art, précieux et inutile. Enfin, j'en« ferme ces babioles dans un coffret de fer ancien, « curieusement gravé, où vous pourrez mettre en « sûreté vos meilleurs chiffons. Et je baise vos belles « mains, en attendant le très prochain soir où elles

« voudront bien verser une tasse de thé à votre sin-
« cère ami... »

— « Là, c'est fini, dit la mère Zibelin. Signez, maintenant.

— Ah! dit Marius Ponchel, en écrivant son nom, ce que je fais est joliment lâche, et pourtant vous avez raison : autant être lâche tout de suite. Mais de quel coffret s'agit-il?

— Vous le trouverez, dit la vieille, dans la petite rue après la bibliothèque Sainte-Geneviève, chez un marchand de ferraille, poursuivi pour son loyer, et qui tire la langue. Il date véritablement de Henri II. Vous mettrez au fond, comme disent les cuisiniers, un bon lit de billets de banque, et par-dessus, vous poserez, dans son écrin, le joyau, que vous prendrez chez votre bijoutier. Il faut que ce soit un pur caprice d'orfèvrerie; cependant assurez-vous que le Mont-de-Piété prête dessus au moins mille francs, car il faut toujours, et sous toutes les formes, donner de l'argent aux femmes.

— C'est juste, dit Ponchel, en prenant à même dans sa poche une poignée de louis, qu'il tendit à la vieille.

— Oui, continua-t-elle, et pour votre gouverne, si vous voulez qu'il vous profite, donnez-leur toujours l'argent avant d'avoir reçu ce qu'il s'agit de payer. »

Et comme le financier avait pris sa canne et son chapeau, elle s'effaça, pour le laisser passer, et sortir seul. Mais sur le seuil de la porte, Marius Ponchel s'arrêta, intrigué par une réflexion soudaine.

— « Mais, dit-il, vous ne savez pas dans quel cabaret

j'ai surpris Caliste. Comment donc me faites-vous dire qu'on n'y réussit pas la sauce hollandaise?

— Bon! dit la mère Zibelin, c'est parce que les restaurateurs ne la réussissent ni les uns ni les autres! »

XLI

L'EMPREINTE

Assis sur le divan bleu pâle de son ami Ernest Labro, et fumant cependant un cigare mou et flexible dans la proportion voulue, Léon Georgery poussa un soupir à fendre la soie des tableaux japonais pendus aux murailles, et comme Ernest l'interrogeait à propos de cette manifestation insolite :

— « Je suis amoureux, dit-il.

— Eh bien! dit Labro, je ne vois pas là de quoi jeter le manche après la cognée. Tu es trop artiste pour ne pas aimer une femme belle, ou du moins charmante, et sans être embarrassé, comme moi, par un tas de millions inutiles, tu es néanmoins riche. Quel est donc le sujet de ta peine?

— Sans doute, fit Georgery, je suis riche; mais la jeune fille dont je suis épris appartient à une famille où il y a vingt éléments de ruine, sans compter le génie spécial qui vient en aide aux circonstances. Il s'agit de mademoiselle Séraphine Ternus, la fille du célèbre assyriologue qui habite, sur le boulevard Saint-Germain, une des innombrables maisons dont tu es propriétaire. Le vieux Pierre Ternus, qui, en-

fermé dans son cabinet, passe son temps à lire des caractères phéniciens, et à regarder les vases de verre et les statuettes en pierre verte, apporte fidèlement à sa femme ses appointements de l'Institut et l'argent que lui donnent ses éditeurs; et, dans sa naïveté, il s'imagine que le ménage vit avec ça. Mais en réalité, madame Herminie Ternus, sa fille aînée, mariée au marchand de curiosités de la rue de Grenelle, Paul Edmonds, et sa seconde fille, Séraphine, celle que je voudrais épouser, si je l'osais, mènent la grande vie, courent le monde, portent des robes d'un luxe infernal, et, sans que le pauvre savant en ait le moindre soupçon, se livrent aux dépenses les plus folles.

— Mais, demanda Labro, par quel moyen?

— Oh! dit Georgery, en creusant chaque jour davantage l'abîme béant de la dette, car le nom de Ternus est si illustre que, jusqu'à présent, il a tout couvert; mais il y aura là dedans une débâcle, comme il y en a dans la mer du Nord, quand les glaces se brisent. Dans cette étrange maison, on doit non seulement au couturier, au linger, à la couturière, au joaillier, au chaussetier, mais on doit aussi au boucher, à l'épicier, au boulanger, aux domestiques et à la portière; dans les finances de ce ménage bourgeois, il y a autant de désordre que dans celles d'un État.

— Je ne puis, dit Labro, t'offrir un conseil. Peut-être, une fois devenue ta femme, mademoiselle Séraphine échapperait-elle au vertige qui affole sa famille. Si jamais tu étais embarrassé par le manque d'argent, tu sais que mon inépuisable fortune est à ton service. Enfin, il me semble que la possession d'une femme aimée mérite qu'on affronte tout, même la ruine.

— Certes, dit Georgery, et j'accepterais cela comme le reste; mais tu ne sais pas encore tout. Pour obtenir Séraphine, je m'exposerais à me promener bientôt sans semelle, et avec des chapeaux rougis; mais je devrais aussi m'associer à un crime de toutes les minutes, me faire tourmenteur et bourreau, car dans la famille Ternus, il y a une victime, un souffre-douleur, une Cendrillon sacrifiée, qui fait les gros et les petits ouvrages, et tout le reste. C'est la plus jeune des filles, mademoiselle Geneviève. Tourmentée par l'appétit de se dévouer, de se donner, de renoncer à tout, de soigner les malades, de souffrir pour les autres, elle voulait entrer au couvent; mais par un raisonnement spécieux, sa mère lui a suggéré l'idée de se faire sœur de charité pour les siens, d'abdiquer toutes les joies sans se cloîtrer, et d'être une recluse à la maison. Mademoiselle Geneviève a naïvement accepté cette fiction audacieuse, et elle s'est vouée aux humiliations, à tous les ennuis, aux travaux les plus rebutants, sans avoir les compensations du recueillement et de la solitude.

— Mais alors, fit Labro, c'est une vierge martyre.

— Oui, dit Georgery, martyre et servante, car tandis que sa mère et ses sœurs se promènent au Bois en calèche de louage, elle veille au ménage et à la cuisine, voit les fournisseurs, reçoit les créanciers, à qui elle ne peut donner que de vaines paroles, ce qui la désespère, et peigne, soigne et habille les deux petits enfants de madame Edmonds qui, sans elle, auraient des trous à leurs bas et des chemises déchirées. Sans elle, son père aussi, le vieux Ternus, manquerait de tous les soins nécessaires. Mais elle fait mieux que de

veiller à sa toilette, d'épousseter ses richesses archéologiques, et de lui apporter sa tasse de thé à heure fixe. Comme le vieillard l'a rendue presque aussi savante que lui et l'a associée à tous ses travaux, elle l'aide dans ses recherches, corrige pour lui ses épreuves, va voir et presser les graveurs, les dessinateurs et les libraires. Tout cela, avec une robe de pauvresse; et non seulement mademoiselle Geneviève ne va pas en voiture ni en omnibus, mais la plupart du temps, quand il pleut, on ne lui laisse pas même un parapluie, et elle marche, mouillée comme un barbet et toute trempée par l'eau du ciel.

— Mais, dit Labro, ce n'est pas l'autre qu'il aurait fallu aimer, c'est celle-là. Ah! je devine, elle est sans doute laide!

— Elle doit l'être, dit Georgery; personne n'a jamais songé à s'en inquiéter; d'ailleurs, mademoiselle Geneviève garde volontiers sa tête baissée et ses yeux fixés vers la terre. Puis elle est si misérablement vêtue, qu'en un tel équipage une filleule des fées ne pourrait que faire peur aux gens. Enfin, tu le sais, mon ami, l'Amour souffle où il veut, et je te donnerais tous les trésors du monde pour les fibrilles d'or qu'on voit briller dans les vertes prunelles de Séraphine.

— Tu dois avoir raison, dit Ernest Labro, les amants ont toujours raison; mais je me sens brisé par le temps lourd qu'il fait, et ce que tu m'as raconté m'a rendu horriblement triste. Allons, si tu le veux, faire à pied un tour de promenade; j'éprouve un ardent besoin de me baigner dans l'air et de respirer l'odeur des feuilles. »

Les deux amis sortirent en effet, et marchèrent

jusqu'au bois de Boulogne. Comme ils s'y attardaient, en causant toujours de la vie et de ses injustices, l'orage éclata avec violence, la pluie tomba par torrents, et c'est à grand'peine que Labro put trouver un fiacre qui le ramena chez lui, après qu'il eut mis Georgery à sa porte. Par extraordinaire, son valet de chambre Joseph avait dû s'absenter pour quelques instants et, sans que nulle explication lui fût donnée, en entrant dans le petit salon où il se tenait d'ordinaire, il vit un spectacle inattendu et bizarre, dont il ne put détourner les yeux.

Le tapis dont le fond était blanc, était mouillé comme si on y eût versé des seaux d'eau, et sur cette laine noyée et humide se détachait, faite par la semelle d'une chaussure tachée de boue, la double empreinte d'un pied de femme, mais d'un pied si gracieux, si élégant et si charmant, qu'en voyant cette image, Ernest Labro fut soudainement pris d'amour. Il la regarda longtemps, et sentit à n'en pas douter qu'il aimait de toutes ses forces, et qu'il aimerait jusqu'à la mort celle dont les pieds avaient laissé là, sur la neige du tapis, leur trace troublante et mystérieuse. Le valet Joseph, qui rentra bientôt, apprit à son maître qu'en son absence une dame inconnue, qui ne s'était pas nommée, l'avait longtemps attendu. Bien que ses vêtements fussent trempés, mouillés à tordre, Joseph avait fait entrer la dame dans ce petit salon, étant dressé aux façons hospitalières de Labro, qui se souciait des tapis et des étoffes comme d'une vieille guenille et qui, pour rien au monde, n'eût toléré que, chez lui, la dernière des femmes attendît dans une antichambre.

Cependant, tout en regardant toujours l'empreinte sur son tapis, le jeune homme songeait à ce que lui avait raconté son ami, à la pauvre Geneviève Ternus errant sous la pluie et l'ouragan. Dans l'obsession qu'il subissait, il lui semblait qu'elle seule était condamnée à de telles misères, et qu'alors, il devait nécessairement lui appartenir, ce pied qui avait laissé là sa trace, plus divin que celui de Cendrillon ou de Rhodope. Oui, c'était son pied, dessiné par cette tache de boue, qu'il défendit à son valet d'enlever jamais.

La nuit, pendant son sommeil, il le vit, ce pied d'impératrice ou de jeune chasseresse, non plus emprisonné dans une bottine trempée d'eau, mais nu, en sa forme splendide, pareil à du marbre vivant, avec ses doigts longs bien écartés et ses ongles transparents comme des coquillages, frais comme des pétales de roses, et il le vit aussi entouré de cothurnes constellés de royales pierreries, le pied adorable, le pied de Geneviève Ternus. Et elle-même, dès le matin Ernest Labro l'attendit avec une fiévreuse impatience; car puisqu'elle était venue inutilement la veille, elle devait nécessairement revenir; aussi le jeune homme ne fut-il nullement étonné lorsque Joseph annonça par son nom mademoiselle Ternus! C'était bien elle, timide et marchant courbée, mais aérienne et légère; par un hasard béni, son pied se posa sur la trace, sur l'empreinte qu'il avait laissée la veille; il la recouvrait avec une si parfaite exactitude que jamais preuve ne fut plus décisive, et celle que Labro avait devant lui était bien la jeune fille espérée et désirée dans le songe souriant: l'irréprochable bien-aimée!

— « Monsieur, dit-elle, je viens de la part de mon

père qui, à son grand regret, n'est pas en mesure de payer le terme de notre appartement échu depuis quelques jours, et qu'on poursuit en votre nom avec une rigueur cruelle.

— Mademoiselle, dit Labro, soyez délivrée de votre inquiétude. Je prendrai les mesures nécessaires pour que tout ennui de ce genre soit désormais évité à l'illustre savant, et pour cela, je compte lui offrir en toute propriété la maison qu'il habite ; mais laissez-moi, je vous prie, vous parler de choses plus sérieuses. »

Étonnée, Geneviève Ternus se redressa, leva son front, et Labro, qu'elle regarda en face, vit alors le plus céleste visage, pâle, spirituel, expressif, aux traits délicats et fiers, exempt de toute tristesse et éclairé par la joie de l'inépuisable charité. Dans les chastes yeux de cette jeune fille, ombragés par de longs cils soyeux, brillait l'intelligence qui comprend et devine tout, et sur sa lèvre tranquille se jouait l'ineffable douceur d'un rayon rose. Sur l'invitation de son hôte, elle s'assit, et le jeune homme, resté debout, lui parla d'une voix émue et tremblante, dans laquelle elle sentit l'expression du plus profond respect.

— « Mademoiselle, dit-il, ma mère, qui se nommait comme vous Geneviève, possédait de très grandes richesses ; elle les consacrait et elle se donnait elle-même au soulagement des pauvres, des malades, des opprimés, de tous les misérables. Pour avoir prodigué l'or, calmé les souffrances de la faim, vêtu les enfants nus, découvert et secouru les malheureux qui se cachent, elle ne se croyait pas quitte ; mais de ses mains elle pansait les plaies, faisait le lit des infirmes et consolait toute infortune, sans jamais sermonner ou juger

personne. Elle a mené la vie d'une sœur de charité, ardente, infatigable, souriante, jamais dégoûtée, et quand elle m'a dit le suprême adieu, j'ai vu la sérénité et la joie de ses yeux déjà emplis de ciel. Elle m'a laissé les millions qui lui servaient à sa bonne œuvre, mais non, hélas! la possibilité de la continuer; car je n'ai pas, comme elle, le feu d'amour dont elle était embrasée, la voix qui guérit et réconforte, et les douces mains pour toucher aux blessures! Eh bien! je vous en supplie, soyez ma femme; soyez sa fille, qu'elle eût aimée et choisie, et recueillez son vrai, son plus précieux héritage. Voyez, songez que de femmes, que de jeunes filles à sauver de tout ce qui les menace! Ne me demandez pas comment il se fait que je vous aime, quoiqu'il semble que je vous voie pour la première fois; je vous l'expliquerai si bien que vous le comprendrez, et que ne comprenez-vous pas!

— Mais, dit Geneviève hésitante, quoique délicieusement bercée par ces paroles, je me dois aux miens...

— Ah! reprit vivement Labro, les vôtres, c'est tous ceux que déchirent la pauvreté et l'injustice, c'est tous les êtres! Croyez que je ne priverai pas l'illustre Pierre Ternus des soins pieux de sa fille; quant à votre mère et à vos sœurs, elles auront moins besoin de vous quand elles seront très riches. »

Deux âmes naïves et pures, comme celles d'Ernest Labro et de mademoiselle Ternus, devaient bientôt s'entendre; la seconde Geneviève a en effet dignement succédé à la première, avec une foi et une activité que rien ne rebute, et comme il n'y a plus de Cendrillon chez le vieux savant, rien n'a pu empêcher

encore Léon Georgery d'épouser mademoiselle Séraphine. Madame Georgery et madame Edmonds viennent volontiers dîner chez leur sœur qui, sans préjudice de ses autres mérites, est restée une incomparable cuisinière; mais ni l'une ni l'autre elles ne s'habituent à voir le délicieux pied de Geneviève chaussé de souliers de perles, ou de pantoufles de vair, ou de mules couleur de rose. Enfin, elles plaignent leur mère, madame Herminie Ternus, et Séraphine lui dit encore souvent :

— « Avec tout cela, il faut que Laure débarbouille ses petits elle-même, et quant à vous, chère maman, vous voilà réduite à être servie par des bonnes! »

XLII

UNE FEMME

A l'âge de dix-huit ans, mademoiselle Madeleine, la plus jeune fille du marchand de draps Vilatte, fut adorée par le jeune peintre Étienne Onfroy, ardemment épris de sa beauté sérieuse et chaste. Mais rien ne put vaincre le préjugé des parents, héritiers d'un commerce déjà séculaire, qui auraient cru commettre un sacrilège en donnant leur fille à un artiste. Nature obéissante et esclave du devoir, Madeleine, d'après leur volonté expresse, épousa le jeune marchand de dentelles et guipures Edgard Charon, un négociant à la mode, très répandu, qui savait créer et organiser le succès. Mais ce mariage ne fut pas heureux; car, homme du monde, amateur d'art, cavalier élégant, hôte assidu des premières représentations et des concerts, Charon était surtout un amuseur, et sa femme n'était rien moins qu'amusante. Elle était instruite pourtant, d'un esprit très cultivé; mais toujours travaillant, attentive à son commerce et à son ménage, elle se souciait peu des passe-temps frivoles, et devenue mère de deux enfants, Robert et Henriette, elle donna toute son âme et tous ses soins à ces chères créatures.

Bientôt elle perdit ses parents, hérita d'eux; Edgard put donner à ses affaires une grande extension, et de très bonne heure il se trouva riche. Mais la maison, le calme intérieur, la femme toujours bonne, dévouée et pareille à elle-même, les tranquilles bonheurs du foyer lui semblaient profondément ennuyeux; il eut des maîtresses, joua, soupa dans les cabarets à la mode, et remplit la ville du bruit de ses folies, en sorte que sa femme ne put les ignorer. Madeleine pleura en silence, et non seulement s'abstint de tout reproche, mais sut parfaitement cacher sa douleur, espérant ramener son mari par une affection tendre et fidèle. Elle sut même se contenir encore, lorsqu'après avoir promené à grand spectacle toutes les filles de caprice et d'aventure, Edgard malheureusement se fixa, ayant trouvé chez la femme d'un de ses meilleurs amis, le marchand de soies écrues Jousselin, une âme aussi vicieuse que la sienne. Cette croqueuse de pommes, nommée Octavie, blanche, grasse, le nez retroussé, riant toujours, avec ses frisons d'or, avait jusque-là changé d'amours comme de robes, pareille à un mouton qui laisse sa laine à tous les buissons; mais elle éprouva pour Edgard Charon une passion folle, tyrannique, impérieuse; et leur liaison étalée au grand jour ne fut un secret pour personne, excepté pour le mari, qui, prodigieusement aveuglé, avait dans sa femme une confiance absolue.

Les deux amants se promenaient au Bois, se montraient partout ensemble, s'en allaient pendant plusieurs jours de suite en villégiature; car le bon Jousselin se contentait des plus mauvaises raisons et croyait même aux tantes malades. Octavie, d'ailleurs,

habillée par les couturiers les plus turbulents, étalait un luxe de courtisane et de princesse, toujours couverte de diamants ou de perles; mais Charon gagnait assez pour suffire à ces prodigalités, et d'ailleurs, ne comptait plus. Les jours, les mois, les années se passèrent; loin de se refroidir, l'habitude entre ces deux viveurs s'exaspéra; ils avaient les mêmes goûts, le même désir de l'excentrique et de l'irrégulier, et ils se plaisaient dans l'orgie quotidienne, admettant dans leurs divertissements, même et surtout en fait de femmes, les plus mauvaises compagnies. Edgard Charon ne paraissait presque plus chez lui; c'était encore trop au gré de sa cruelle maîtresse, chez qui avait grandi de jour en jour la plus intolérante jalousie. Cependant Madeleine, le cœur brisé, avait fait le sacrifice de tout, elle ne songeait plus qu'à sauvegarder autant que possible l'avenir de ses enfants, et enfermée comme une recluse, travaillant les nuits et les jours, à force d'application, de volonté et de courage, elle tentait de maintenir l'ordre dans une maison abandonnée par son maître, et dans une caisse où son mari, sans justifier aucune dépense, puisait à pleines mains.

Elle ne proféra jamais une plainte; mais une telle soumission ne désarma pas sa cruelle rivale, pour qui elle était un reproche vivant. A la fin, Madeleine tomba malade, fut prise d'une fièvre intense, qui mit sa vie en danger; cette fois, Edgard s'émut et, sans renoncer tout à fait à sa maîtresse, vint soigner et secourir sa femme, près de laquelle il demeura encore pendant sa longue et douloureuse convalescence, et même un peu après qu'elle fut revenue à la santé.

Mais alors il retomba entièrement sous la domination d'Octavie, devenue absolument insensée et furieuse. Car du rapprochement momentané entre les deux époux était né un troisième enfant, une fille nommée Thérèse, et la maîtresse ne pardonnait pas ce qu'elle nommait effrontément une infidélité; elle ne parlait rien moins que d'aller tuer Madeleine, et elle était assez folle pour le faire. Charon ne fut pardonné qu'à une condition, c'est qu'il abandonnerait les siens pour toujours, et s'enfuirait au loin avec Octavie; il fut assez lâche pour s'y résoudre, et comment se serait-il passé des baisers de piment et de feu qu'il savourait avec délice sur les lèvres de la détestable bien-aimée?

Une lettre apprit à Madeleine Charon qu'elle restait seule, avec ses trois enfants, sur les débris de sa vie écroulée. Cette fois, plongée dans le plus affreux malheur qui puisse engloutir une créature humaine, elle ne fut ni faible ni malade; elle se sentit mère jusque dans la moelle des os, et voulut être forte et vivre pour protéger ses petits. Avant tout, il lui fallait arranger ses affaires. L'estime universelle qu'elle avait inspirée lui fit trouver pour cela aide et protection chez les plus sérieux commerçants; mais lorsqu'il fallut voir clair dans ce chaos, ses conseillers furent épouvantés. Depuis longtemps déjà Charon avait pris tous les fonds déposés chez ses banquiers, et avait cessé de payer les fournitures de marchandises; enfin, il laissait derrière lui toutes sortes de dettes, et même des dettes de jeu. Certes, la femme abandonnée aurait pu ne pas payer tout, réclamer sa dot, réserver devers elle quelques ressources, et monsieur Gauderats, le notaire, à qui Charon, en partant, avait remis pour

elle une procuration générale, lui laissant toute latitude, exhortait vivement Madeleine à prendre ce parti; mais elle fut inflexible, et voulut, dans sa ruine complète, sauver du moins l'honneur. Tout le passif liquidé, madame Charon, qui s'était installée, rue du Four, dans un appartement de trois pièces, strictement meublé, eut à peine à elle, pour recommencer son existence, quelques centaines de francs.

En apprenant, comme tout le monde, son malheur, Étienne Onfroy, l'artiste qui avait aimé Madeleine jeune fille et qui l'aimait toujours, lui écrivit une lettre humble et respectueuse, dans laquelle il lui offrait ses services; elle répondit par un refus poli, mais décisif. Elle s'était juré de ne jamais revoir Étienne, et elle tint parole; elle était de celles qui, dans aucune mesure, ne s'écartent du devoir. Mais sans autres ressources que son travail, elle put éviter la menaçante misère, et ses efforts assidus furent bénis. Madeleine, qui possédait dans cet art un talent de premier ordre, fut chargée de diriger au *Bélier d'Or* les travaux de tapisserie, avec trois mille francs d'appointements; mais elle montra dans cette besogne délicate une telle habileté, qu'au bout des deux premiers mois, cette somme fut doublée, par un traité nouveau. Quelques restaurations de tapisseries anciennes, exécutées par elle avec une rare perfection, attirèrent beaucoup de commandes du même genre au *Bélier d'Or*, et bientôt la réputation de l'ouvrière aux doigts de fée commença à se répandre. Madame Charon avait gardé une seule servante très dévouée, qui veillait sur les enfants. Elle mit Robert au collège, et ouvrit un atelier à son compte, entreprise

pour laquelle elle trouva facilement quelques fonds chez ses anciens amis. Formées et instruites par elles, un groupe d'ouvrières d'élite réalisèrent bientôt sous son inspiration de véritables merveilles, et les précieuses tapisseries du moyen âge et de la Renaissance furent réparées avec un tel bonheur qu'on y eût en vain cherché la place des trous et des déchirures, et que les morceaux nouvellement exécutés ne pouvaient être reconnus de la broderie ancienne; car, avec une rare ingéniosité, madame Charon sut faire teindre ou décolorer les soies, les laines et les ors qu'elle employait, de façon qu'ils fussent parfaitement assortis à ses modèles.

Naturellement, elle eut très vite des clients dans la plus haute aristocratie, et parmi les plus riches amateurs. Le succès, qui à Paris est tout ou rien, se décida franchement pour elle; au lieu d'entreprendre une lutte impossible, les grands marchands de curiosités, pour mettre en état leurs pièces rares, préférèrent utiliser ses talents; et à l'insu de Madeleine, le peintre Étienne Onfroy, devenu célèbre, répandit dans le monde et parmi les artistes le renom de la diligente ouvrière. Enfin, la réussite fut telle et se manifesta avec tant d'intensité, toujours augmentée et croissante, qu'en moins de douze années, madame Charon put s'acquitter avec ses bailleurs de fonds, et gagner une fortune.

Cependant elle n'était pas restée sans nouvelles de son mari. Après un long temps écoulé, Edgard écrivit une lettre, dans laquelle il manifestait les meilleurs sentiments et le plus profond repentir. Après avoir subi mille traverses et vu mourir à ses côtés la com-

pagne de son exil volontaire, il était allé dans l'État du Colorado, à Denver, avait travaillé aux mines, puis spéculé, fait toutes sortes de commerces; enfin, il allait être riche, et reviendrait se mettre aux pieds de sa femme, doter et établir ses enfants. Un an plus tard, il écrivait de New-York, sur un ton beaucoup moins assuré. Pour mener à bien une entreprise importante, il lui fallait dix mille francs, qui pouvaient lui être adressés chez les banquiers Deerham et Moore. Madeleine, incrédule et souriant tristement, envoya l'argent, avec une lettre affectueuse où il n'était nullement question du passé, mais qui resta sans réponse.

Enfin, un matin de juin 1883, une dépêche envoyée du Havre par Edgard Charon, apprit à sa femme qu'il était là en gage, à l'hôtel des Indes, n'ayant pas de quoi prendre le chemin de fer. Le surlendemain, elle le vit arriver en guenilles, usé par tous les excès, vieux avant l'âge, ayant aux pieds des chaussons de lisière déchirés. Elle voulut le rhabiller avant de lui laisser voir ses enfants ; et lorsqu'il parut devant eux, Robert qui, sorti de Saint-Cyr, venait d'être nommé sous-lieutenant, Henriette déjà fiancée au statuaire Delor, et la petite Thérèse, belle comme sa mère, le reçurent avec respect, mais sans pouvoir lui montrer une tendresse qui n'était pas dans leurs cœurs. La vie de Charon parmi les siens n'était plus possible; mais heureusement, il mourut au bout de quelques mois, succombant à ses habitudes de débauche qu'il avait tout de suite reprises, en puisant sans vergogne dans la bourse de sa femme.

Brisée par tant d'émotions et de travaux. Madeleine dut aller se reposer quelques mois dans la maison de

santé de Bellevue, et suivre un traitement hydrothérapique. Une après-midi, comme elle se promenait, en même temps que la marquise Jeanne de Feydel, dans le jardin qui, par une pente verdoyante et fleurie descend jusqu'à la Seine, le docteur Saffray et son confrère Gensony admiraient ces personnes magnifiquement belles, ayant pourtant déjà quelques fils d'argent dans leurs noires chevelures.

— « Voilà, dit Gensony, deux femmes dont la destinée a été à peu près pareille ; au début de la vie, toutes les deux, très dignes d'être adorées, ont été scandaleusement abandonnées par leurs maris. Cependant, elles n'ont pas agi de même, car madame Charon a été vertueuse comme une sainte ; mais qui sait si elle a eu raison plus que l'autre? En effet, malgré ses amours connus de tous pour le compositeur Paul Savelon et pour le prince Luzzati, il n'est personne qui refuse son admiration et son respect à madame de Feydel.

— Ce n'est pas moi qui la condamnerai, dit le docteur Saffray, et je pense qu'elle aura été une des plus belles figures de ce temps ; mais la belle Madeleine avait droit à plus de vertu, étant une bourgeoise. »

ÉPILOGUE

Ami lecteur, quand mourra la Sottise?
Nous le savons : jamais, jamais, jamais!
Les Turlupins, que le Destin courtise,
Sont reflétés dans ma prose, où je mets
Des adjectifs pareils à des plumets.
Pour y charmer la croqueuse de pomme,
Vois, l'Ironie aux yeux d'or brille, comme
Dans le flot clair s'allume un feu grégeois.
Enfin, c'est l'homme, et l'homme, et l'homme, et l'homme
Que j'ai montré dans ces Contes Bourgeois.

TABLE

SCÈNES DE LA VIE

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

I. ESQUISSES PARISIENNES
II. CONTES POUR LES FEMMES
III. CONTES HÉROIQUES
IV. CONTES BOURGEOIS
V. CONTES FÉERIQUES

Les **Scènes de la Vie,** où Théodore de Banville se révèle comme un conteur d'une observation intense et nouvelle, ne le cèdent en rien pour l'originalité de l'inspiration à son œuvre poétique. Avec les *Esquisses parisiennes,* les *Contes pour les Femmes,* les *Contes Héroïques* et les *Contes Bourgeois,* où tient en de vigoureuses études toute la vie moderne vue dans son milieu essentiel, les *Contes féeriques* complètent un ensemble qui sans eux demeurerait imparfait, tant le Surnaturel tient sa place dans une civilisation où la Science ne peut rien résoudre encore! Les **Scènes de la Vie** sont un livre dont on peut dire que, réduit à cette unique lecture, un être isolé de tous n'ignorerait rien des ressorts qui nous font mouvoir et des passions qui nous déchirent. Mais destiné à être feuilleté par des lecteurs qui ont à leur disposition les chefs-d'œuvre, il sera encore pour eux un curieux memento qui, sans avoir la prétention de lutter avec nos grandes comédies, leur en rappelera le sens absolu et les lignes initiales.

DU MÊME AUTEUR

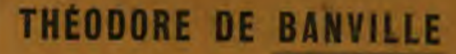
POÉSIE. — Les Cariatides, Les Exilés, Odes funambulesques
Nous Tous, 4 vol.
THÉATRE. — Comédies, Riquet a la Houppe, 2 vol.
ÉTUDES. — Paris vécu, Mes Souvenirs, La Lanterne magique
Lettres chimériques
Petit Traité de Poésie française, 5 vol.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

O cher Paris, toi vers qui l'univers
Tourne ses yeux et son âme ravie,
Toi qui chéris la peinture et les vers,
J'ai pour le mieux contenté mon envie
De te montrer des Scènes de la Vie.
Oh! que ne puis-je, écolier de Marot,
Te les conter aussi bien que Perrault!
Car c'est pour toi que notre esprit s'allume,
Et c'est pour toi que Georges Chamerot
Soigneusement imprima ce volume.

Paris. — Typ .G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 17444.

63641544



— SCÈNES DE LA VIE —

CONTES BOURGEOIS

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

DEUXIÈME MILLE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1885

I/I 5155 A.1

750r

